PALLI

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III.ª SALA

SCAFFALE 2
PLUTEO V
N.° CATENA 2

Gr. Sala 2-V-2

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LICHTENSTEIN

Digitized by Google

Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

16895

LICHTENSTEIN

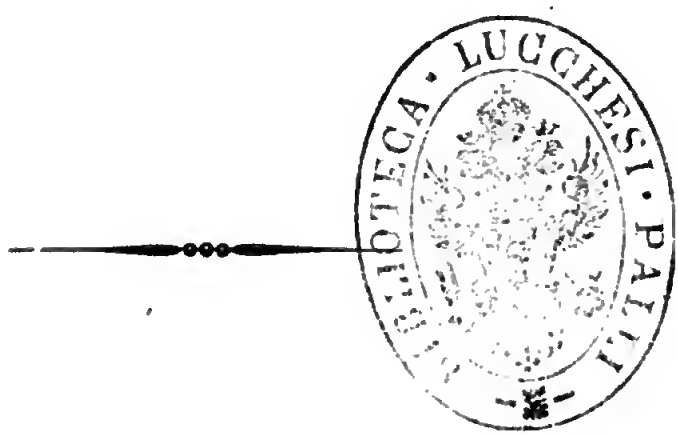
ÉPISODE

DE L'HISTOIRE DU WURTEMBERG

PAR W. HAUFF

TRADUIT DE L'ALLEMAND

AR E. ET H. DE SUCKAU



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1869
Droits de propriété et de traduction réservés

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Défigurée encor par l'amour et la haine,
Son image en l'histoire apparaît incertaine.
Il appartient à l'art de le rendre à vos yeux,
Tel qu'il fut en effet à la face des cieux;
De vous le faire voir, au milieu de l'orage,
Contre l'adversité luttant avec courage,
Et, s'il reste des torts sur son nom compromis,
D'en renvoyer la faute aux astres ennemis.

SCHILLER.

La tradition rapportée dans les pages suivantes appartient à cette partie du sud de l'Allemagne resserrée entre les Alpes et les montagnes de la forêt Noire. La première de ces chaînes de montagnes, courant du nord-ouest au sud, enferme complétement ce pays sur une longue étendue, tandis que les monts de la forêt Noire s'étendent depuis les sources du Danube jusqu'au Rhin, formant, avec leurs noires forêts de sapins, un sombre horizon aux beaux et fertiles vignobles qu'arrose le Neckar et qu'on nomme le Wurtemberg.

Après bien des luttes et des combats, cette contrée s'éleva, d'une origine humble et obscure, jusqu'au rang qu'elle tient à présent parmi les États de l'Allemagne. Cette fortune paraîtra surtout étonnante, si l'on songe au temps où son nom sortit pour la première fois de l'obscurité: alors que de puissants voisins, comme les Stauffen, les ducs de Teck, les comtes de Zollern, entouraient son berceau; si l'on pense aux tempêtes intérieures qui l'ont agitée et qui ont souvent menacé de faire disparaître à jamais son nom des annales de l'histoire.

Il y eut même un temps où la famille de ses souverains parut pour toujours repoussée du palais de ses pères, où son malheureux duc, chassé hors de ses frontières, fut forcé de vivre dans un cruel exil, où des seigneurs étrangers résidèrent dans ses forteresses, où des mercenaires étrangers occupèrent le pays, où il s'en fallut peu que le Wurtemberg ne cessât d'exister, que ses campagnes florissantes ne fussent partagées entre plusieurs maîtres ou ne devinssent une province de l'Autriche.

Parmi les nombreuses traditions qui vivent dans la bouche des Souabes sur leur pays et sur l'histoire de leurs pères, il n'y en a pas qui présente un plus grand intérêt romantique que celle qui se rattache à ce temps même dont nous venons de parler, et au sort singulier du malheureux duc de Wurtemberg.

Nous avons essayé de rapporter ces récits comme on les raconte sur les hauteurs de Lichtenstein et sur les bords du Neckar, et nous l'avons osé, au risque de déplaire à quelqu'un de nos lecteurs. On nous objectera que le caractère d'Ulrich de Wurtemberg[1] ne saurait

1. Ulrich de Wurtemberg, né en 1487, fut investi à onze ans, en 1498, du pouvoir ducal, sous une régence qui cessa dans sa seizième année, en 1503. Depuis il régna seul. Il mourut en 1550.

être représenté dans un roman sous de douces et tendres couleurs. Ce prince a été l'objet de bien des attaques; bien des yeux même se sont habitués, lorsqu'ils passent en revue la galerie des portraits des ducs de Wurtemberg, à sauter avec une sorte d'horreur du vieux Eberhard à Christophe [1], comme si le malheur d'un pays ne devait être imputé qu'à son souverain, ou bien comme si c'était un devoir de détourner les yeux avec horreur des jours de tourmente.

On pourrait aussi se permettre de demander si en jugeant ce prince on ne parle pas trop d'après son ennemi le plus acharné, Ulrich de Hutten, qui, pour ne rien dire de plus, est ici trop homme de parti pour être regardé comme un témoin impartial. Pour le duc et ses amis, le torrent bruyant des événements a couvert leurs voix, et elles sont restées étouffées sous l'éloquent plaidoyer de son ennemi, sous la tonnante *Philippica in ducem Ulricum*.

Nous avons comparé avec soin presque tous les écrivains de l'époque, témoignages d'un siècle éloigné et agité, et nous n'en avons trouvé aucun qui condamne absolument ce prince. Si l'on considère l'influence que le temps et les circonstances exercent sur les hommes, si l'on considère qu'Ulrich de Wurtemberg grandit sous la tutelle de mauvais conseillers qui le poussaient au mal pour faire ensuite de lui leur instrument; si l'on se rappelle qu'il prit en main le pouvoir, à peine sorti de l'enfance; on devra plutôt admirer les beaux et nobles côtés de son caractère, sa force d'âme et son courage indomptable, et on devra ne pas craindre d'adoucir bien des traits, dont les yeux sont blessés dans son histoire.

L'année 1519, dans laquelle se placent les événements de notre récit, a décidé de son sort, car elle a été le commencement de ses longues infortunes; cependant la postérité doit dire que ce fut le commencement de son bonheur. En effet, ce long exil fut une rude école, d'où il sortit plus sage et plus fort. Pendant les années qui suivirent son retour, son gouvernement mérita d'être béni de tout Wurtembergeois qui regarde comme un bonheur les changements religieux opérés par ce prince.

Cette année devait amener une crise. Il y avait déjà six ans que le soulèvement du pauvre Conrad avait été comprimé avec peine. Cependant le peuple commençait çà et là à murmurer, parce que le duc n'avait pas su gagner son affection et que ses employés le traitaient avec dureté et établissaient impôts sur impôts. La ligue de Souabe, puissante association de princes, de comtes, de chevaliers, et de villes libres de Souabe et de Franconie, avait été offensée par son refus de se joindre à elle. Tous ses voisins observaient sa conduite d'un air jaloux, comme s'ils n'attendaient qu'une occasion de lui faire sentir quelle puissante alliance il avait rejetée. L'empereur Maximilien, qui régnait encore alors, ne lui était pas non plus très-favorable, surtout depuis que le duc était soupçonné d'avoir soutenu le chevalier Gœtz de Berlichingen, pour se venger de l'électeur de Mayence.

1. C'est d'Eberhard le Barbu qu'il est ici question. Né en 1445, mort en 1496, il régna très-sagement. Il fut le premier duc de Wurtemberg. Christophe, né en 1515, mort en 1568, est un prince dont la mémoire est bénie non-seulement dans le Wurtemberg, mais même dans toute l'Allemagne. C'est lui qui donna sa constitution au duché de Wurtemberg.

Le duc de Bavière, le plus puissant de ses voisins et son beau-frère, était en inimitié avec lui, parce que Ulrich ne vivait pas au mieux avec la duchesse Sabine. A tout cela vint s'ajouter, pour hâter sa ruine, le meurtre d'un chevalier franconien qui vivait à sa cour. Des chroniques dignes de foi disent que les rapports entre Jean de Hutten et Sabine n'étaient pas de nature à plaire au duc. Aussi, celui-ci attaqua le chevalier dans une partie de chasse, lui reprocha son infidélité, le provoqua et le perça de son épée. Les partisans de Hutten, et particulièrement Ulrich de Hutten, élevèrent leurs voix contre le duc, et leurs plaintes et leurs cris de vengeance retentirent dans toute l'Allemagne.

De son côté, la duchesse, dont l'humeur hautaine et acariâtre avait déjà blessé Ulrich avant son mariage et ne lui avait point rendu leur union des plus agréables, se déclara alors contre lui, et s'enfuit avec l'aide de Dietrich de Spaet, et elle et ses frères allèrent se présenter devant l'empereur comme ennemis et accusateurs du duc. Des traités furent conclus et violés, des conditions de paix furent proposées et rejetées; les embarras du duc grandirent de jour en jour autour de lui, sans qu'il voulût céder, car il pensait avoir agi avec justice. L'empereur mourut sur ces entrefaites. C'était un maître qui, malgré les nombreuses plaintes élevées contre Ulrich, lui avait toujours montré de la douceur; le duc perdait en lui un juge impartial dont il aurait eu grand besoin dans ses embarras, car à présent le malheur s'avançait rapidement.

On célébrait les funérailles de l'empereur, à Stuttgard, au château, quand on donna avis au duc que les habitants de Reutlingen, une ville impériale située sur son territoire, avaient tué son intendant des forêts à Achalm. Ils lui avaient déjà fait souvent de sensibles affronts, ils lui étaient odieux et devaient bientôt sentir sa vengeance. Prompt à se mettre en colère, comme il l'était, il monta à cheval, fit retentir dans le pays sa trompette d'alarme, assiégea la ville et s'en empara. Le duc se fit reconnaître par les bourgeois, et la ville impériale devint propriété du Wurtemberg. Mais alors la ligue de Souabe fit des apprêts redoutables pour se ressaisir de Reutlingen. Quelque difficile qu'il fût ordinairement de réunir en armes tant de princes, de comtes et de villes, cette fois ils ne se firent pas attendre, car la haine est un lien puissant. Ulrich invoqua en vain des traités écrits. L'armée de la ligue s'assembla près d'Ulm, et une invasion devint imminente. La situation d'Ulrich était des plus critiques : s'il réussissait à tenir la campagne, il gardait ses droits et il n'y avait pas de doute qu'il n'eût ensuite beaucoup d'alliés; mais si la ligue triomphait, malheur au duc! il avait provoqué trop de vengeances pour pouvoir espérer des ménagements.

Les regards de l'Allemagne étaient fixés avec inquiétude sur l'issue de cette lutte; ils cherchaient à pénétrer le voile du destin et à découvrir ce que l'avenir préparait : si le Wurtemberg serait vainqueur, si la ligue resterait maîtresse de l'électorat. Nous allons lever ce voile et dérouler tous les tableaux de cette histoire. Puisse l'œil ne pas s'en fatiguer et ne passe détourner trop vite! Ou bien y aurait-il de la témérité à entreprendre de notre temps le récit d'une histoire de chevalerie? Y aurait-il de l'indiscrétion à prier le lecteur de tourner pendant quelques heures son attention vers les Alpes de la Souabe et vers les délicieuses vallées du Neckar?

Les sources du Susquennah et les pittoresques hauteurs de Boston, les vertes rives de la Tweed et les montagnes des Highlands d'Écosse, les gaies coutumes de la vieille Angleterre et la pauvreté romantique des Gails, vivent encore, grâce à l'heureux pinceau de célèbres romanciers, et elles sont même chez nous dans toutes les bouches. On lit avec avidité dans d'exactes traductions, qui semblent sortir de terre comme des champignons, ce qui s'est passé il y a soixante ou bien six cents ans dans les champs de Glascow ou dans les forêts du pays de Galles. Certes, nous posséderons bientôt de l'histoire des trois royaumes une connaissance aussi parfaite que si nous l'avions puisée aux sources les plus savantes. Et cependant nous la devons presque tout entière au *grand inconnu* [1] qui nous a présenté l'une après l'autre toutes les vieilles chroniques de l'Angleterre dans une série d'admirables tableaux. Il a opéré ce miracle, que nous sommes plus instruits de l'histoire de l'Écosse que de la nôtre, et que nous connaissons beaucoup moins bien les crises religieuses et civiles de notre passé que celle des presbytériens et des épiscopaux d'Angleterre.

Or en quoi consiste le charme avec lequel ce magicien inconnu attire nos regards et nos cœurs vers les montagnes et les bruyères de sa patrie? Est-ce dans la multitude de ses récits, ou dans le nombre énorme de volumes qu'il nous a envoyés par-dessus le canal? Mais n'avons-nous pas, nous aussi, grâce à Dieu et aux foires de Leipzig, des écrivains de quatre-vingts, de cent et de cent vingt volumes! Ou bien est-ce que les montagnes d'Écosse ont une verdure plus brillante que le Harz allemand, que le Taurus et que les cimes de la forêt Noire? La Tweed roule-t-elle des ondes d'un bleu plus beau que le Neckar ou le Danube? ses rives sont-elles plus séduisantes que celles du Rhin? Ou bien les Écossais sont-ils une race plus intéressante que les hommes de notre patrie? leurs pères avaient-ils un sang plus rouge que les Souabes et les Saxons des anciens temps? leurs femmes et leurs filles sont-elles plus belles et plus aimables que les Allemandes? Nous avons des motifs pour en douter, et ainsi ce n'est pas là qu'est le charme de l'écrivain inconnu.

Ce qui fait ce charme, c'est que le grand romancier marche toujours sur le terrain de l'histoire. Notre pays n'est pas moins riche en souvenirs historiques : mais depuis des siècles nous sommes habitués à chercher sous un ciel étranger ce qui fleurit chez nous, et à admirer ce qui est étranger, par cette seule raison que ce n'est pas un produit de nos vallées.

Et cependant, nous aussi nous avons un passé riche en guerres civiles, qui ne nous paraît pas moins intéressant que le passé des Écossais. C'est ce qui nous enhardit à dérouler un tableau historique auquel pourront manquer la hardiesse des portraits et le charme des paysages; mais si l'œil habitué à de telles magnificences y cherche en vain la douce et paisible magie de la sorcellerie et les prophéties des Bohémiens, si nos couleurs paraissent pâles et notre crayon émoussé, notre tableau conserve au moins un mérite : celui de la vérité historique.

1. Walter Scott.

LICHTENSTEIN.

PREMIÈRE PARTIE.

I

Pourquoi résonne le clairon ?
Pourquoi ces clameurs dans la rue ?
Que sais-je, en allant au balcon,
Ce qui va s'offrir à ma vue ?

UHLAND.

Le 12 mars 1519, après plusieurs jours d'un temps brumeux, une matinée superbe s'était enfin levée sur la ville impériale d'Ulm. Les brouillards du Danube, qui à cette époque de l'année pèsent toujours sur la ville, s'étaient dissipés longtemps avant midi, et la vue de la plaine derrière le fleuve devenait de plus en plus libre et étendue.

Les rues froides et étroites, avec leurs hautes et sombres maisons à pignons, étaient aussi plus éclairées qu'à l'ordinaire, et le soleil leur donnait un éclat et un air gai parfaitement en harmonie avec l'air de fête qui régnait ce même jour dans la ville. La grande rue de Herdbrucker, qui conduit de la porte du Danube à l'hôtel de ville, était, ce matin, remplie d'une foule qui se serrait des deux côtés le long des maisons, et ne laissait de libre qu'un étroit passage au milieu de la chaussée. Un sourd murmure, trahissant l'impatience de l'attente, courait à travers la foule; quelquefois il partait tout à coup un éclat de rire, quand quelque jolie fille s'avançait trop

dans l'espace libre, et que des soldats de la garde urbaine la repoussaient un peu rudement avec le bois de leurs longues hallebardes ; ou bien quand un mauvais plaisant s'amusait à crier : « Ils viennent ! ils viennent ! » que tout le monde allongeait le cou et regardait, jusqu'à ce qu'on reconnût qu'on s'était encore trompé.

La presse était encore plus grande à l'endroit où la rue de Herdbrucker aboutit à la place de l'hôtel de ville; c'était là qu'étaient rangés les corps de métiers : les bateliers, les tisserands, les charpentiers, les brasseurs avec leurs attributs et leurs bannières, tous dans leurs plus beaux costumes et bien armés.

Mais si dans la rue la foule respirait la plus franche gaieté, les hautes maisons offraient, peut-être davantage encore, un aspect de joie et de fête. Jusque sur les toits, toutes les fenêtres étaient pleines de dames et de jeunes filles élégamment parées, et, avec leur décoration de branches vertes, de tapis et d'étoffes de toutes couleurs, elles faisaient l'effet de beaux cadres autour de peintures charmantes.

Le tableau le plus gracieux était assurément celui que présentait le balcon de la maison du sire Jean de Besserer. On y voyait deux jeunes filles, qui différaient de figure, de taille et de toilette, mais toutes deux d'une si remarquable beauté que qui les regardait de la rue était un instant embarrassé pour savoir à laquelle donner la préférence.

Toutes deux paraissaient ne pas avoir plus de dix-huit ans. L'une, plus svelte et plus élancée, avait une forêt de cheveux noirs encadrant un front ouvert ; l'arc foncé de ses sourcils, son œil bleu et tranquille, sa bouche fine et distinguée, les tendres couleurs de ses joues, tout formait une beauté qui, parmi nos dames d'à présent, passerait pour très-attrayante, mais qui, dans ce temps où la préférence était encore donnée à des couleurs plus vives et à des formes plus pleines, ne pouvait se faire valoir près des autres belles que par une dignité imposante. L'autre, plus petite et à formes plus prononcées que sa voisine, était un de ces êtres gais et sans souci, qui sont toujours sûrs de plaire. Ses cheveux, d'un blond clair, arrangés à la mode du temps en une multitude de petites boucles et de petites nattes, étaient cachés

en partie sous un élégant bonnet blanc à petits plis. Sa figure fraîche et ouverte était toujours en mouvement; ses yeux erraient sur la foule avec une infatigable vivacité, et sa bouche, qui à chaque instant laissait voir les plus jolies dents du monde, montrait clairement que, parmi les groupes et les figures qui se trouvaient dans la rue, il y en avait beaucoup qui devaient provoquer son hilarité.

Derrière les deux jeunes filles se tenait un homme grand et âgé; ses traits accentués et sévères, ses sourcils épais, sa barbe longue, mince et déjà grisonnante, son costume noir, qui contrastait avec les couleurs riches et variées qui l'entouraient, tout lui donnait un air froid et presque triste, qui ne s'adoucissait un peu que lorsqu'un éclair de gaieté, amené par quelque saillie de la blonde, faisait briller un moment sa sombre figure. Ce groupe, qui offrait toutes les différences de couleurs et d'ombres, comme de caractères et d'années, attirait de temps en temps l'attention des personnes qui passaient dans la rue. Plus d'un œil s'attachait sur les belles jeunes filles, et celles-ci occupèrent un moment, par leur saisissante apparition, la foule oisive qui commençait à s'impatienter que le spectacle qu'elle attendait tardât tant. Il était déjà près de midi. Les flots de la multitude se pressaient toujours davantage, et déjà plus d'un des respectables membres des corps de métiers s'était installé par terre, lorsque trois coups de canon retentirent du haut du retranchement de Lug-ins-Land. Aussitôt les cloches de la cathédrale sonnèrent à toute volée au-dessus de la ville, et en un instant l'ordre se rétablit dans les rangs.

« Ils viennent, Marie, ils viennent! » s'écria la blonde jeune fille qui se tenait au balcon, et elle passa son bras autour de la taille de sa voisine en se penchant en dehors.

La maison du sire de Besserer formait le coin de la rue de Herdbrucher; du balcon on pouvait voir, d'un côté, presque jusqu'à la porte du Danube, et de l'autre, jusqu'aux fenêtres de l'hôtel de ville. Les jeunes filles avaient ainsi parfaitement choisi leur place pour jouir du spectacle qu'elles attendaient. Cependant le passage entre les deux rangs de la foule s'était élargi avec peine, les soldats de la garde urbaine s'étaient placés de distance en distance,

avec leurs hallebardes en avant; un silence solennel régnait dans la rue, et les cloches sonnaient toujours. Bientôt on entendit le bruit sourd des timbales, mêlé aux sons aigus des clairons et des trompettes, et à travers la porte on vit s'avancer un long et brillant cortége de chevaliers. Les tambours et les trompettes de la ville, la troupe à cheval de la jeunesse patricienne d'Ulm, avaient été vus déjà trop souvent pour que l'œil s'arrêtât longtemps à les considérer. Mais lorsque la bannière noire et blanche de la ville, avec l'aigle impérial, lorsque les drapeaux de toutes grandeurs et de toutes couleurs se montrèrent, les spectateurs pensèrent que le grand moment était arrivé.

Nos deux beautés du balcon redoublèrent aussi d'attention, en voyant au bout de la rue retirer respectueusement les bonnets et les chapeaux.

Sur un beau et vigoureux coursier s'avançait un homme dont l'air robuste, frais et joyeux, faisait un singulier contraste avec son front sillonné de rides, sa barbe et ses cheveux grisonnants. Il portait un chapeau pointu, chargé de plumes, une cuirasse sur un pourpoint collant rouge, des culottes de cuir brodées de soie, qui pouvaient avoir été très-jolies lorsqu'elles étaient neuves, mais qui, par l'effet de la pluie et d'un long usage, étaient devenues d'un brun foncé. De larges et lourdes bottes à l'écuyère couvraient ses jambes jusqu'aux genoux. Sa seule arme, une rapière d'une longueur extraordinaire, avec une grande poignée sans garde, complétait l'image d'un guerrier vieilli sous le harnois. Son unique parure était une large chaîne d'or roulée cinq fois autour de son cou, à laquelle pendait, sur sa poitrine, un fenin d'honneur du même métal.

« Dites donc, cher oncle, quel est ce cavalier à l'air si jeune et si vieux ? s'écria la blonde en penchant un peu la tête vers le vieillard qui était derrière elle.

— Je puis te le dire, Berthe, répondit celui-ci; c'est Georges de Frondsberg[1], commandant en chef de l'infanterie

1. Georges de Frondsberg, né en 1475, mort en 1523, un des capitaines les plus célèbres de son temps, qui, en Allemagne, en France, en Italie et dans les Pays-Bas, se couvrit de gloire. C'est le même qui, en 1521, dit à Luther, invité à se rendre à la diète de Worms, ces mémorables pa-

de la ligue, un bien brave homme, s'il servait une meilleure cause !

— Gardez vos remarques pour vous, monsieur le Wurtembergeois, reprit la petite, qui le menaça du doigt en riant; vous savez que les filles d'Ulm sont dévouées à la ligue ! »

Mais l'oncle, sans se laisser troubler, continua :

« Celui-là, sur le cheval blanc, est le *feld-lieutenant*[1] et *truchsess*[2] de Waldbourg. Derrière lui viennent les colonels de la ligue. Vrai Dieu ! ils ont l'air de loups prêts à fondre sur leur proie. »

— Fi ! les vieilles perruques ! remarqua Berthe. C'était bien la peine de nous parer ainsi, cousine Marie. Mais, tiens, quel est ce jeune chevalier noir sur le cheval bai ? Regarde donc son visage pâle et ses yeux noirs pleins de feu ! On lit sur son écu : *Je l'ai osé !*

—C'est le chevalier Ulrich de Hutten, répondit le vieillard; puisse Dieu lui pardonner ses outrages envers notre souverain, enfants ! C'est un homme savant et brave. Sans doute il est l'ennemi mortel du duc, mais je ne puis dire autrement : la vérité avant tout[3] ! Et, tiens, voici les couleurs de Sickingen[4] ; vraiment c'est lui ! Regarde, enfant, c'est François de Sickingen. On dit qu'il conduit mille guerriers en campagne. C'est celui qui porte une brillante cuirasse et un plumet rouge

roles : « Petit moine, petit moine, tu t'engages à présent dans un chemin dangereux, etc. »

1. C'est ainsi que l'appelle Sattler dans l'histoire des ducs, t. II, 8. — Ce titre répond à *lieutenant général* ou général en chef.

(*Note des traducteurs.*)

2. *Truchsess* ou écuyer tranchant qui, dans les grandes occasions, découpait les viandes à la table de l'empereur. (*Note des traducteurs.*)

3. Ulrich de Hutten, né en 1485, mort en 1523 à Ufnau, près du lac de Zurich. Il est connu comme auteur d'un grand nombre d'ouvrages et comme défenseur de la réforme. Il attaqua Ulrich de Wurtemberg dans des poésies, des lettres et des discours qui ont été réfutés en excellent latin, avec des arguments très-plausibles, par le docte Nicolas Barbatus II. On connaît sa devise : « Jacta alea esto. »

4. François de Sickingen, célèbre contemporain de Hutten. Il est représenté par Sattler, pendant cette guerre, comme conseiller d'Autriche.

— Mais dites-moi, mon oncle, reprit Berthe, quel est donc ce Gœtz de Berlichingen dont notre cousin Kraft nous a tant parlé? C'est un homme redoutable, qui a une main de fer. N'est-il pas du parti des villes?

— Gœtz et les villes, je ne puis jamais prononcer ces deux noms ensemble, dit le vieillard d'un air sérieux. Il est pour le Wurtemberg[1]. »

Une grande partie du cortége avait défilé pendant cette conversation, et Berthe avait remarqué avec étonnement les regards indifférents que sa cousine jetait dans la rue et le peu de part qu'elle prenait à tout ce qui se passait autour d'elle. Sans doute il avait toujours été dans les manières de la jeune fille d'avoir l'air réfléchi et même rêveur; mais tant de froideur à la vue d'un si brillant cortége paraissait incompréhensible à Berthe. Elle était sur le point de demander compte à sa cousine de son silence, lorsqu'un bruit subit, qui se fit dans la rue, attira son attention.

Un coursier plein de feu se cabrait juste sous leur fenêtre; sans doute il avait été effrayé par les bannières flottantes des métiers. Sa tête, rejetée en arrière, cachait son cavalier, de sorte que l'on n'apercevait de celui-ci que les plumes ondoyantes de son panache; mais l'adresse et la force avec lesquelles il domptait sa monture faisaient deviner un jeune et hardi cavalier. Ses longs cheveux châtains lui étaient, par suite de ses efforts, tombés sur le visage. Lorsqu'il les releva, son regard rencontra le balcon.

« Ah! voici donc enfin un joli cavalier! murmura la blonde à l'oreille de sa voisine, en secret et tout bas, comme si elle eût craint d'être entendue du beau jeune homme; et comme il est distingué et poli! Regarde, il nous a saluées sans nous connaître! »

1. Gœtz de Berlichingen raconte en détail, dans l'histoire de sa vie, comment il s'est fait qu'il a embrassé la cause du duc de Wurtemberg. (Édit. de Franck de Steigenwald. Nuremberg, 1731, page 142.) Il continue : « Alors le duc de Reutlingen se retira, ce qui causa le malheur de Votre Grâce et le mien, et fit que Votre Grâce fut chassée et que moi-même je fus perdu. » En effet, la ligue de Souabe, sans égard pour le refus que, peu auparavant, Gœtz avait fait de servir le duc, l'assiégea dans Mœckmuhl et le fit prisonnier.

Mais la silencieuse Marie ne paraissait pas accorder beaucoup d'attention à sa cousine; une vive rougeur colora ses joues délicates. Certes, qui aurait vu la sérieuse jeune fille regarder avec tant de froideur le cortége, n'aurait pas pressenti qu'il pût y avoir autour de sa bouche une expression aussi gracieuse et aussi aimable, et dans ses yeux pensifs autant d'amour qu'il en parut au moment où elle rendit au jeune cavalier son salut, par un léger mouvement de tête.

Notre remarque sur l'effet produit par la vue du beau jeune homme avait complétement échappé à la petite bavarde.

« Vite, vite, cher oncle! s'écria-t-elle en tirant le vieillard par sa manche; quel est ce cavalier au ruban bleu et argent? dites.

— Chère enfant, répondit l'oncle, c'est la première fois que je le vois. A en juger par ses couleurs, il n'est attaché à aucun service particulier, et se met, à ses risques et périls, en campagne contre mon seigneur et duc, comme tant d'autres gueux qui voudraient bien puiser dans nos sacs.

— Ah! vous êtes incorrigible, dit la petite, et elle se retourna en faisant la moue. Vous reconnaissez les vieux et les savants à cent pas et plus; mais, si l'on vous questionne une fois sur un jeune et poli gentilhomme, vous ne savez rien dire. Tu es aussi comme cela, Marie, et tu fais des yeux comme si tu regardais une procession du jour des morts. Je parie que tu n'as pas vu le plus beau de tous, et que tu avais encore dans la tête le vieux Frondsberg, quand il passait tant d'autres cavaliers. »

Pendant cette réprimande de Berthe, le cortége s'était rangé devant l'hôtel de ville. La cavalerie de la ligue qui défilait à présent n'avait pas d'intérêt pour nos deux jeunes filles. Aussi, après que les chevaliers furent descendus de cheval et entrés à l'hôtellerie pour se rafraîchir, après que les corps de métiers eurent rompu leurs rangs, que la foule se fut peu à peu écoulée, elles aussi quittèrent le balcon.

Berthe n'avait pas l'air tout à fait content. Elle se garda cependant bien de laisser paraître quelque chose devant son oncle. Mais lorsque celui-ci eut quitté l'appartement, elle

s'adressa à sa cousine qui, toujours rêveuse, se tenait debout à la fenêtre.

« Oh! que c'est agaçant! Je donnerais beaucoup pour savoir comment il s'appelle. Mais tu n'as donc pas d'yeux, Marie? Je t'ai pourtant poussé le coude lorsqu'il a salué. Tiens, des cheveux châtain clair bien longs et bien luisants, des yeux foncés et riants, le visage un peu bruni; mais beau, très-beau. Une petite moustache au-dessus de la bouche. Non, je te dis.... Mais tu rougis encore! continua la petite blonde avec la même pétulance; comme si deux jeunes filles, quand elles sont seules, ne pouvaient pas parler de la bouche d'un jeune homme! Cela arrive souvent chez nous. Mais bien sûr chez feu Mme ta tante, à Tubingen, et chez ton grave père, à Lichtenstein, on ne t'a jamais parlé de choses pareilles, et je vois déjà que la cousine Marie rêve de nouveau et qu'il me faut chercher un enfant d'Ulm pour avoir avec qui causer un instant. »

Marie ne répondit que par un sourire, que nous aurions peut-être trouvé un peu fripon. Pour Berthe, elle prit le gros trousseau de clefs pendu au clou contre la porte, fredonna un air, et sortit pour apprêter différentes choses pour le dîner : car, bien qu'on pût lui reprocher une curiosité un peu grande, elle était cependant trop bonne ménagère pour que l'apparition d'un beau cavalier pût lui faire oublier les entremets et le dessert.

Elle sortit en sautant et laissa sa cousine seule avec ses pensées. Nous ne voulons pas non plus la troubler pendant qu'elle passe en revue, dans sa mémoire, les belles images que cette apparition a tout à coup fait sortir du fond de son cœur; pendant qu'elle pense au temps où un regard de lui, un serrement de main, remplissait ses jours de lumière; pendant qu'elle se rappelle ces nuits où, dans sa petite chambre, elle brodait, à côté de sa tante, cette écharpe dont la couleur l'a tirée aujourd'hui de ses rêveries. Nous ne voulons pas l'épier pendant qu'elle se demande en rougissant et en baissant les yeux si sa cousine Berthe a bien dépeint la bouche si tendre de son bien-aimé.

II

Ne sens-tu pas déjà grandir ton espérance,
Un courage nouveau s'allumer dans ton cœur?
N'es-tu pas en Souabe, où de notre vaillance
Chacun donne toujours l'exemple avec honneur?

G. SCHWAB.

Le brillant défilé que nous avons décrit dans les pages précédentes avait eu lieu en l'honneur des chefs et des capitaines de la ligue de Souabe, qui partant d'Augsbourg, où ils s'étaient réunis, avaient fait ce jour-là leur entrée à Ulm. Le lecteur connaît déjà par l'introduction l'état des choses. Le duc Ulrich de Wurtemberg avait, par son entêtement à tout défier, par de trop vifs éclats de colère et par la hardiesse avec laquelle il voulait faire tête seul à tant de princes et de seigneurs alliés, de plus par la surprise de la ville impériale de Reutlingen, attiré sur lui la haine mortelle de la ligue. La guerre était inévitable, car il n'y avait pas lieu d'attendre que, s'étant une fois avancé si loin, on en vînt à des propositions de paix.

A cela se joignaient les raisons particulières qui poussaient chacun à agir. Le duc de Bavière pour faire rendre satisfaction à sa sœur Sabine, les Hutten pour venger leur cousin Dietrich de Spæt[1], pour laver dans le sang du Wurtemberg la honte de ses vassaux, pour rattacher les villes et les villages de Reutlingen à la ligue, en un mot tous avaient déployé leurs bannières avec des pensées de sang et dans l'espoir d'un butin assuré.

Tout autrement paisibles et joyeuses étaient les idées de Georges de Sturmfeder, ce cavalier si habile, qui avait excité à un tel degré la curiosité de Berthe, et dont l'apparition inattendue avait coloré les joues de Marie d'un

1. Les seigneurs de Spæt avaient aidé la duchesse à fuir du pays. Le duc s'était cruellement vengé sur leurs biens.

si vif incarnat. Il savait à peine lui-même comment il se trouvait mêlé à cette expédition : car, bien qu'il ne fût pas étranger au maniement des armes, il n'avait pas été destiné à cette carrière. Issu d'une pauvre mais respectable famille de Franconie, et orphelin de bonne heure, il avait été élevé par un frère de son père. On commençait déjà à cette époque à regarder l'instruction comme un ornement de la noblesse, et son oncle l'avait dirigé vers l'étude des lettres. La tradition ne dit pas si à l'Université de Tubingen, alors dans sa première fleur, il avait fait de grands progrès dans la science. Nous avons seulement appris qu'il montrait pour une demoiselle de Lichtenstein, qui habitait alors chez sa tante dans cette ville, heureux séjour des Muses, beaucoup plus d'intérêt que pour tous les cours des plus célèbres docteurs. On raconte de plus que la jeune personne, douée d'un esprit sérieux et mâle, avait résisté à tous les moyens employés par d'autres pour se faire aimer. Sans doute on connaissait déjà alors toutes les ruses au moyen desquelles on triomphe du cœur le plus rebelle, et la jeunesse de la vieille *Tubinga* avait peut-être mieux étudié son Ovide que celle d'aujourd'hui : il paraît cependant que les sérénades les plus touchantes, les combats les plus terribles affrontés en son honneur et à cause d'elle, avaient laissé le cœur de la jeune fille insensible. Un seul avait réussi à gagner ce cœur, et ce mortel favorisé était Georges. Sans doute, l'un et l'autre se sont bien gardés de dire, selon la coutume de l'amour platonique, à quel moment et à quelle occasion leur première sympathie a commencé, et nous sommes bien éloignés de vouloir pénétrer ce doux mystère du premier amour, ou rapporter des faits qui ne seraient pas tout à fait authentiques. Cependant nous avons des raisons d'admettre qu'ils en étaient déjà arrivés à ce point où, pressés par les circonstances, et pour adoucir l'amertume d'une séparation, deux jeunes amants se jurent une fidélité éternelle.

Car lorsque la tante de Tubingen prit congé de ce monde et que le sieur de Lichtenstein rappela sa fille pour la mener finir son éducation à Ulm, où il avait une sœur mariée, Rose, la vieille femme de chambre de Marie, remarqua que les larmes brûlantes et les regrets avec lesquels Marie re-

gardait sans cesse hors de la chaise de voyage, ne s'adressaient pas seulement aux rues montueuses auxquelles elle disait adieu.

Bientôt après, Georges reçut aussi un message de son oncle qui lui demandait si, au bout de quatre ans d'études, il n'avait pas acquis encore assez de science. Ce rappel lui vint à souhait. Depuis le départ de Marie, les chaires des plus illustres professeurs, la sombre ville avec ses collines, la vallée même du Neckar, lui étaient devenues odieuses. L'air frais de la montagne le ranima, lorsque, un beau matin de février, il passa à cheval les portes de Tubingen pour retourner chez lui. Il semblait que ses nerfs et ses muscles eussent retrouvé une nouvelle force à l'air frais du matin, et son âme se laissait aller à la joyeuse humeur propre à cet âge fortuné, lorsque l'assurance d'un doux bonheur vit dans le cœur, et que l'œil qui n'a pas encore été rendu plus clairvoyant par l'expérience, ni assombri par le malheur, voit l'avenir se dérouler riant et joyeux. Comme le lac limpide sur lequel se penche une joyeuse image, la reflète avec toute sa grâce et cache ainsi ses abîmes sous de ravissantes couleurs; de même l'incertitude de cet avenir a son charme particulier. On se croit assez de force dans la tête et dans le bras pour gagner la faveur de la fortune, et cette confiance en soi donne bien plus de courage que le secours le plus puissant. C'est dans ces dispositions que Georges de Sturmfeder se dirigea vers son pays en traversant un beau bois de hêtres. Sans doute le chemin ne le rapprochait pas de ses amours; sans doute il ne pouvait regarder comme sa propriété que le coursier qu'il montait et le château de ses pères, dont une chanson populaire disait :

Le toit de ses aïeux
Sur trois étais s'appuie;
Il laisse voir les cieux
Et recevoir la pluie.

Mais il savait qu'avec une ferme volonté on trouve cent chemins ouverts pour arriver au but, et le vieil adage des Romains : *Fortes fortuna juvat*, ne l'avait encore jamais trompé.

Son désir de trouver une vie active paraissait en effet sur le point de se réaliser.

Le duc Ulrich avait fait de la ville impériale de Reutlingen, qui l'avait offensé, une ville de Wurtemberg, et il n'y avait pas à douter que la guerre ne fût prochaine.

L'issue de la lutte semblait encore très-incertaine. La ligue de Souabe, bien qu'elle comptât au nombre de ses capitaines et de ses soldats les hommes les plus expérimentés et les plus exercés au métier des armes, s'était cependant dans toutes les guerres précédentes fait du tort à elle-même par ses divisions. Ulrich, de son côté, avait pris à son service 14 000 Suisses, braves et habiles soldats, et il pouvait lever dans son pays des troupes sinon aussi exercées, du moins nombreuses et dévouées, de sorte qu'en février 1519, la balance était à peu près égale entre les deux partis. Quand tout s'agitait autour de lui, Georges pensait ne pas devoir rester oisif. Il souhaitait une guerre. La carrière des armes le mènerait à son but, en le rendant digne de demander la main de Marie.

Sans doute son cœur ne l'attirait ni vers l'un ni vers l'autre des deux partis. D'un côté on parlait mal du duc dans le pays, et de l'autre les desseins de la ligue ne paraissaient pas des plus purs. Mais lorsque tout à coup, gagnés par l'argent et les plaintes de la famille des Hutten, et excités par l'idée d'un riche butin, dix-huit comtes ou seigneurs, dont les terres touchaient à sa petite propriété, s'affranchirent du service d'Ulrich [1], il lui sembla qu'il devait se prononcer pour la Ligue. La nouvelle que le vieux sire de Lichtenstein était à Ulm avec sa fille mit fin à son irrésolution. Sa place était du côté où se trouvait Marie, et il offrit ses services à la ligue.

La noblesse franconienne, sous le commandement de Louis de Hutten, se dirigea au commencement de mars vers Augsbourg, pour s'unir à Louis de Bavière et aux autres membres de la ligue. Bientôt l'armée fut rassemblée, et plus elle approchait du territoire ennemi, plus sa marche ressemblait à un cortége triomphal.

1. Voyez C. Pfaff, *Histoire*, tome I, p. 288.

Le duc Ulrich était campé près de Blaubeuren, le point extrême de ses États du côté d'Ulm et de la Bavière. A Ulm, on devait encore tenir un grand conseil au sujet de l'expédition, et on espérait ensuite amener les Wurtembergeois à une bataille décisive. Les choses en étant une fois là, on ne pensait plus à des propositions de paix; la guerre était le mot d'ordre de l'armée, et la victoire semblait assurée, lorsqu'un vent frais leur apporta des remparts de la ville le salut des lourds canons, et le bruit des cloches retentit de l'autre côté du Danube en signe de bienvenue.

Certainement le cœur de Georges battait plus vite à la pensée qu'il allait faire ses premières armes. Mais quiconque s'est jamais trouvé dans une situation pareille à la sienne ne le blâmera pas si d'autres pensées plus pacifiques s'élevèrent dans son âme et lui firent oublier les intérêts de la guerre. Quand il aperçut de loin la cathédrale à travers le brouillard, quand ensuite, ce voile de vapeur étant tombé, la ville avec ses sombres maisons et ses hautes tours s'étendit sous ses regards; alors tous les doutes qu'il avait jusque-là repoussés au plus profond de sa poitrine revinrent l'assiéger plus violemment que jamais. Ces murs renfermaient-ils sa bien-aimée? Le sire de Lichtenstein, fidèle au duc, ne s'était-il pas rangé sous les bannières ennemies, et pouvait-il, lui dont toute l'espérance était de gagner le père de Marie, se jeter dans le parti opposé sans détruire à jamais son bonheur? Et si le père se trouvait du côté des ennemis, était-il possible que Marie fût dans ces murs? Et à supposer que tout fût pour le mieux, que, parmi la foule qui se pressait pour voir l'armée, Marie aussi le regardât, avait-elle pour cela gardé la foi qu'elle lui avait jurée?

Cependant cette dernière pensée fit bientôt place à une conviction plus douce : quand même tout conspirerait contre lui, la fidélité de Marie, il en était certain, serait inébranlable. Il pressa avec ardeur sur son sein l'écharpe qu'elle lui avait donnée; lorsque la cavalerie d'Ulm se joignit au cortége, lorsque les clairons et les trompettes firent entendre leurs joyeuses fanfares, il recouvra son ancienne sérénité, se raffermit avec plus de fierté sur sa selle, releva avec plus de hardiesse sa barrette sur son front, et, quand le cortége entra

dans les rues de la ville, ornées comme pour une fête, il porta ses yeux perçants sur toutes les fenêtres des hautes maisons, pour découvrir sa bien-aimée.

Enfin il l'aperçut, sérieuse et pensive, abaissant ses regards sur la foule joyeuse. Il crut reconnaître que ses pensées cherchaient au loin celui qui était si près d'elle. Alors il enfonça brusquement les éperons dans les flancs de son cheval, de manière qu'il se cabra violemment et fit retentir le pavé du bruit de ses fers. Mais lorsqu'elle se tourna vers lui, lorsque leurs regards se rencontrèrent, lorsque sa rougeur et sa joie dirent à l'heureux jeune homme qu'il était reconnu et toujours aimé, c'en fut fait du sang-froid du bon Georges. Machinalement il suivit le cortége jusqu'à l'hôtel de ville, et il ne s'en serait pas fallu de beaucoup que son cœur, lui faisant oublier toutes considérations, ne le ramenât devant la maison à balcon.

Il avait déjà fait quelques pas dans cette direction, lorsqu'il se sentit saisir le bras par une main vigoureuse.

« Où allez-vous donc, mon lieutenant? lui cria une voix sourde et bien connue. C'est par ici l'escalier de l'hôtel de ville. Comment! je crois que vous avez le vertige; ce ne serait pas non plus étonnant : le déjeuner était vraiment par trop maigre. Consolez-vous, camarade, et venez. A Ulm, on a de bon vin; nous allons vous réconforter avec du vieux Remsthaler. »

Bien que sa chute du ciel où il s'était trouvé pendant quelques minutes fût un peu rude, il rendit grâce au vieux sire de Breitenstein, son plus proche voisin de Franconie, de ce qu'il l'avait arraché à ses rêves et empêché de faire une démarche précipitée.

Il prit donc gaiement le bras du vieux chevalier, et suivit avec lui les autres seigneurs, pressés de se remettre de la marche fatigante de la matinée en faisant honneur au festin que leur offrait la riche cité impériale.

III

De sons joyeux le palais retentit,
De mille feux partout il resplendit.
Pour quels heureux s'apprête
L'étincelante fête ?

SCHILLER.

La salle de l'hôtel de ville, où les nouveaux arrivés furent introduits, formait un grand carré oblong. Les murs et le plafond, fort bas en proportion de la longueur de la salle, étaient recouverts d'une boiserie brune; des fenêtres sans nombre, à vitres rondes, où les blasons des familles nobles d'Ulm étaient peints en couleur de feu, remplissaient tout un côté de la salle; la paroi vis-à-vis était couverte des portraits des bourgmestres et des conseillers célèbres de la ville, qui, presque tous dans la même position, la main gauche sur la hanche et la droite appuyée sur une table richement décorée, jetaient, du haut de leurs cadres, des regards solennels sur les hôtes de leurs descendants. Ceux-ci se pressaient en différents groupes autour de la table dressée en fer-à-cheval, et qui remplissait presque toute la vaste salle. Les conseillers et les patriciens, qui devaient aujourd'hui faire les honneurs au nom de la ville, dans leurs beaux habits de fête, et leurs fraises bien roides, d'un blanc de neige, formaient un singulier contraste avec leurs hôtes poudreux, dont les vêtements de cuir et les armures se frottaient rudement contre leurs manteaux de soie et de velours. On avait, jusqu'à ce moment, attendu le duc de Bavière, qui, arrivé depuis quelques jours, avait promis de prendre part au brillant festin; mais, lorsque son chambellan eut apporté ses excuses, les trompettes donnèrent le signal longtemps désiré, et tout le monde se précipita à table, de sorte que l'ordre hospitalier du conseil, qui voulait toujours placer un habitant d'Ulm entre deux hôtes étrangers, ne put être strictement observé.

Breitenstein avait entraîné Georges à une place qu'il lui recommanda comme excellente.

« J'aurais pu, disait le vieux chevalier, vous faire asseoir au haut bout, près des autorités, près de Frondsberg, de Sickingen, de Hutten, ou de Waldbourg; mais en si haute compagnie on ne peut pas manger à sa faim avec la tranquillité nécessaire. J'aurais pu aussi vous placer près des Nurembergeois et des Augsbourgeois, là-bas où est ce paon rôti. Vrai Dieu! ils n'ont pas une mauvaise place; mais je sais que les citadins ne vous conviennent pas beaucoup: c'est pourquoi je vous ai conduit ici. Regardez autour de vous si ceci n'est pas une place excellente. Nous ne connaissons pas une de ces figures; ainsi nous n'aurons pas besoin de faire de grands frais de conversation : à droite nous avons une hure de sanglier fumée, avec un citron entre les dents; à gauche, une truite magnifique qui se mord la queue de plaisir, et devant nous, ce quartier de chevreuil si gras et si délicat qu'il n'y en a pas un pareil sur le reste de la table. »

Georges le remercia d'avoir si bien choisi pour lui, et, en même temps, il jeta un coup d'œil rapide sur son entourage. Son voisin de droite était un élégant jeune homme de vingt-cinq à trente ans. Ses cheveux, peignés avec soin et parfumés, sa petite barbe, qu'il venait peut-être de friser, une heure auparavant, avec un fer chaud, firent deviner à Georges, avant même que son dialecte ne l'en eût convaincu, que c'était un habitant d'Ulm. Le jeune homme, de son côté, se voyant remarqué de son voisin, se montra très-prévenant à l'égard de celui-ci, et, remplissant son gobelet, il trinqua avec lui à sa bienvenue et à leur bon voisinage; puis, choisissant les meilleurs morceaux parmi les innombrables chevreuils, lièvres, faisans et canards sauvages, placés tout autour d'eux dans des plats d'argent, il les mit sur l'assiette du jeune étranger. Cependant, ni la complaisance empressée de son voisin, ni l'appétit extraordinaire de Breitenstein, ne pouvaient engager Georges à manger. Il était encore trop occupé de l'image chérie qui s'était montrée à lui à son entrée dans la ville, pour pouvoir prêter l'oreille aux encouragements de ses voisins. Plongé dans ses pensées, il regardait

au fond de son gobelet qu'il tenait toujours à la main, et, en voyant les petites bulles qui montaient à la surface du vieux vin, il croyait voir l'image de sa bien-aimée sortir du fond doré du gobelet. Il n'était pas étonnant que l'aimable gentil homme assis à sa droite, voyant son hôte dédaigner tous les mets et tenir toujours son gobelet à la main, le prît pour un incorrigible buveur. L'œil en feu, toujours fixé sur le gobelet, et la bouche souriante du jeune homme enfoncé dans ses rêveries, lui paraissaient dénoter un de ces vrais connaisseurs dont le palais exercé s'arrête longtemps à goûter la précieuse liqueur. Pour se conformer à la recommandation du noble conseil, de rendre aux hôtes le festin aussi agréable que possible, il essaya de prendre Georges par le faible qu'il venait de découvrir. Il n'était sans doute pas dans les habitudes du citoyen d'Ulm de boire beaucoup; mais, en l'honneur du jeune étranger qui avait dans sa personne quelque chose de si noble et de si distingué, il pouvait bien faire une exception. Il remplit donc de nouveau son gobelet et entama ainsi la conversation :

« N'est-ce pas, mon noble voisin, que ce vin a du feu et un bouquet qui n'est pas ordinaire? Bien sûr ce n'est pas un vin de Wurzbourg, comme celui auquel vous êtes habitué en Franconie; mais c'est un vrai Ellfinger, de la cave de l'hôtel de ville, et qui a toujours, pour le moins, ses quatre-vingts ans de tonneau. »

Étonné de cette apostrophe, Georges posa son gobelet sur la table et répondit laconiquement :

« Oui, certes! »

Mais le voisin ne laissa pas tomber sitôt la conversation commencée.

« Il paraît pourtant, continua-t-il, qu'il ne vous plaît pas entièrement; mais on peut y remédier. Holà! un pot d'Uhlbacher! Essayez un peu de celui-ci : c'est un vin qui se récolte tout près du château de Wurtemberg; il faut que nous en buvions ensemble à une courte guerre et à une complète victoire! »

Georges, à qui cette conversation ne plaisait pas beaucoup, chercha à amener son voisin sur un autre sujet qui pût le conduire à des nouvelles plus intéressantes.

« Vous avez, dit-il, de belles filles ici; du moins, à notre entrée, j'ai cru en remarquer plusieurs.

— Vrai Dieu! répondit le citoyen d'Ulm, on pourrait en paver la ville.

— Ce ne serait peut-être pas trop mal, continua Georges, car votro pavé est excessivement mauvais. Mais, dites-moi, qui habite dans la grande maison à balcon au coin de la rue? si je ne me trompe, j'y ai vu deux jolies personnes lorsque nous sommes passés.

— Les avez-vous déjà remarquées? dit l'autre en riant. Vraiment, vous avez l'œil bon et vous êtes un fin connaisseur. Ce sont mes chères cousines du côté maternel: la petite blonde est une Besserer; l'autre, une demoiselle de Lichtenstein qui vient de Wurtemberg et est ici en visite. »

Georges remercia en silence le ciel de lui avoir fait rencontrer tout d'abord un aussi proche parent de Marie. Résolu de profiter de cet heureux hasard, il se tourna avec toute l'amabilité possible vers son voisin, et lui dit :

« Vous avez deux jolies cousines, monsieur de Besserer.

— Mon nom est Dietrich de Kraft, interrompit oelui-ci, et je suis secrétaire du grand conseil.

— Deux charmantes demoiselles, sire de Kraft, et vous leur rendez sans doute souvent visite?

— Assurément, répondit le secrétaire du conseil, surtout depuis l'arrivée de Mlle de Lichtenstein. Il est vrai que ma petite cousine Berthe fait un peu la jalouse : car, entre nous soit dit, nous n'étions auparavant qu'un cœur et une âme; mais je feins de ne rien remarquer. et je suis au mieux avec Marie. »

Cette nouvelle ne sonna pas d'une manière aussi agréable à l'oreille de Georges; car il rougit et serra les lèvres.

« Oui, riez toujours, continua le secrétaire, auquel les fumées du vin montaient à la tête. Si vous saviez comme elles s'arrachent ma personne! C'est vrai! Mlle de Lichtenstein a une maudite façon d'être aimable ; elle est si distinguée et si sérieuse, qu'on n'ose pas trop plaisanter en sa présence; de plus, elle laisse encore moins que Berthe badiner avec elle; mais c'est justement ce qui me paraît si charmant que, quand elle m'a déjà chassé dix fois, je reviens encore une onzième.

Ce n'est d'ailleurs, murmura-t-il en semblant réfléchir, qu'à cause de la présence du sévère papa, devant qui elle se gêne. Attendez seulement qu'il ait passé la porte d'Ulm, et elle s'apprivoisera bien vite. »

Georges voulait obtenir d'autres renseignements sur le père de Marie, lorsque des voix singulières l'interrompirent. Il avait cru déjà entendre ces voix au milieu du bruit des convives, prononçant d'un ton lent et monotone quelques courtes phrases qu'il n'avait pu comprendre. Il faut savoir qu'au vieux bon temps, et surtout dans les villes impériales, c'était un usage consacré que le maître de la maison et sa femme, quand ils avaient des convives à dîner, se levassent vers le milieu du repas et fissent le tour de la table en s'arrêtant auprès de chaque personne pour l'engager à manger et à boire par une phrase de circonstance.

Cette coutume était si bien établie à Ulm, que le conseil n'avait pas voulu y déroger ce jour-là, mais avait désigné d'office deux personnes pour s'acquitter de ce devoir. Le choix était tombé sur le bourgmestre et sur le plus âgé des conseillers.

Ils avaient déjà fait le tour des deux côtés de la table, et il n'était pas étonnant que leurs voix, à la suite de cette grande fatigue, fussent devenues un peu rauques et enrouées, et que leur gracieux encouragement à boire et à manger résonnat comme un reproche menaçant. Une voix rude fit entendre à l'oreille de Georges ces mots secs :

« Pourquoi ne mangez-vous pas? pourquoi ne buvez-vous pas? »

Il se retourna tout interdit, et vit un homme grand et fort, à face rubiconde. Avant qu'il pût répondre, un petit homme commença, de l'autre côté, d'une petite voix perçante:

Ne faites pas affront au superbe régal
Qu'ici vous a servi le corps municipal.

« Il y a longtemps que je prévoyais que cela devait arriver, interrompit le vieux Breitenstein, en se reposant un peu du combat qu'il avait livré au quartier de chevreuil. Il reste là à bavarder, au lieu de faire honneur aux délicieux rôtis que l'honorable conseil nous a servis à profusion.

— Permettez, interrompit Dietrich de Kraft, si le jeune seigneur ne mange pas, c'est un ami de la treille et un parfait connaisseur; je l'ai deviné tout de suite, en le voyant regarder avec amour au fond de son gobelet; personne ne peut le blâmer s'il préfère s'en tenir à l'Uhlbacher. »

Georges ne savait nullement ce qui lui valait cette singulière protection; il était en train de s'excuser, lorsqu'il fut surpris par un autre spectacle. Breitenstein, dont l'attention s'était à présent portée vers la hure de sanglier, avait habilement retiré le citron d'entre les défenses de l'animal, et commençait avec satisfaction, et d'une main habile, à découper, lorsque le bourgmestre s'avança aussi vers lui et, juste au moment où il avalait une énorme bouchée, dit à haute voix :

« Pourquoi ne mangez-vous pas? pourquoi ne buvez-vous pas? »

Breitenstein regarda d'un œil fixe celui qui lui faisait ce reproche inutile: les organes de la parole étaient trop occupés chez lui pour qu'il pût répondre; et il se contenta de faire un signe de tête en montrant les restes du quartier de chevreuil. Le petit homme à la voix de sifflet ne se laissa pas dérouter pour cela et reprit d'un ton amical :

Ne faites pas affront au superbe régal
Qu'ici vous a servi le corps municipal.

C'était là l'usage du bon vieux temps! On ne pouvait pas du moins se plaindre d'être invité à un dîner pour la vue. Mais bientôt la table changea d'aspect. Les grands plats furent desservis, et on apporta de vastes hanaps et de grandes cruches remplies des meilleurs vins. On commença alors à boire à la ronde et à porter de nombreux toasts, et le vin ne tarda pas à produire ses effets. Dietrich Spæt et ses compagnons chantèrent des couplets satiriques contre le duc Ulrich, en renforçant chaque malédiction et chaque mauvaise plaisanterie par des éclats de rire ou un bon coup de vin. Les chevaliers de Franconie tirèrent les biens du duc au sort et burent mutuellement à la réalisation de leurs projets. Ulrich de Hutten et quelques-uns de ses amis soutinrent à haute voix une controverse en latin contre quelques Italiens, au

sujet de l'attaque que venait de lancer contre le saint-siége un moine obscur de Wittemberg. Les Nurembergeois, les Augsbourgeois et quelques citoyens d'Ulm, qui s'étaient réunis, en étaient venus à une discussion sur la supériorité de leur ville; les rires, les chants, les disputes, accompagnés du son sourd des gobelets d'argent et d'étain, remplissaient la salle.

Seulement, au haut bout de la table, il régnait une gaieté plus convenable et plus tranquille : c'est là qu'étaient assis Georges de Frondsberg, le vieux Louis de Hutten, Waldbourg, François de Sickingen, et d'autres seigneurs déjà avancés en âge.

Ce fut de ce côté que le capitaine Jean de Breitenstein tourna ses regards, après qu'il fut suffisamment rassasié, et il dit à Georges :

« Ce bruit autour de nous ne me plaît en aucune façon. Qu'en pensez-vous ? si je vous présentais à Frondsberg, comme vous en avez exprimé l'envie il y a quelques jours ? »

Georges, qui désirait depuis longtemps faire la connaissance du général, se leva avec joie pour suivre son vieil ami. Nous ne le blâmerons pas si à ce moment son cœur battit plus violemment, si ses joues se colorèrent, et si son pas, à mesure qu'il approchait, devint plus incertain et plus indécis. Qui, à son âge, en face d'un homme couvert de gloire, n'a pas éprouvé les mêmes sensations? qui n'a pas senti alors son être rapetissé, tandis que l'homme célèbre apparaissait comme un géant ? Georges de Frondsberg était déjà alors l'un des capitaines les plus renommés de son temps. L'Italie, la France, l'Allemagne, parlaient de ses victoires, et son nom vivra éternellement dans les annales de l'art militaire; car il a inventé une nouvelle manière de faire combattre l'infanterie en rangs et en pelotons. Des légendes et des chroniques ont conservé l'image de ce vaillant capitaine jusqu'à nos jours, et qui ne se reporte involontairement aux héros d'Homère, en lisant de cet homme de guerre : « Il était si fort qu'en étendant l'index de la main droite il pouvait, avec ce seul doigt, ébranler l'homme le plus vigoureux, arrêter un cheval dans sa course, transporter d'un lieu à un

autre les plus gros mousquets et les béliers? » C'est vers cet homme que Breitenstein conduisit son jeune protégé.

« Qui nous amenez-vous là, Jean? s'écria Georges de Frondsberg, en considérant avec intérêt le grand et beau jeune homme.

— Regardez-le bien, noble sire, répondit Breitenstein, et voyez si vous ne trouvez pas à quelle famille il peut appartenir. »

Le général en chef contempla Georges avec plus d'attention. Le vieux truchsess de Waldbourg tourna aussi vers lui un œil scrutateur. Georges s'était avancé avec timidité et embarras; mais, soit que les manières aimables et engageantes de Frondsberg lui donnassent du courage, soit qu'il sentît de quelle importance ce moment était pour lui, il surmonta l'embarras qu'il éprouvait en face de tant d'hommes illustres, et il les regarda d'un air assuré et fier.

« A ce regard, je te reconnais ! dit Frondsberg à Georges, et il lui tendit la main; tu es un Sturmfeder?

— Georges Sturmfeder, répondit le jeune homme. Mon père était Burkhardt Sturmfeder; il est tombé, m'a-t-on dit, en Italie à vos côtés.

— C'était un homme de cœur, dit le général en chef, dont l'œil restait toujours fixé sur Georges. Il m'a secondé vaillamment dans plus d'une bataille, et vraiment il a été emporté trop tôt! Et toi, ajouta-t-il amicalement, tu veux marcher sur ses traces? Qui t'a chassé sitôt du nid, lorsque tu as à peine des plumes?

— Je le sais bien, interrompit Waldbourg d'une voix rude ; l'oisillon veut chercher quelques flocons de laine pour boucher les trous du vieux nid ! »

Cette grossière allusion au château en ruines de ses aïeux fit monter le rouge au visage du jeune homme. Il n'avait jamais rougi de sa pauvreté; mais ce mot était si méprisant, qu'à côté du riche seigneur qui l'insultait il se sentit pauvre pour la première fois. Il aperçut alors, derrière le truchsess de Waldbourg, par la fenêtre, le balcon si connu ; il crut voir la figure de Marie, et son courage lui revint.

« Tout combat a son prix, chevalier, dit-il : j'ai offert à la ligue ma tête et mon bras; peu vous importent mes motifs!

— Allons, allons, repartit Waldbourg, pour le bras, nous verrons ce qu'il en est; mais, pour la tête, il doit y régner un peu de confusion, puisque vous prenez si vite une plaisanterie au sérieux. »

Le jeune homme allait répliquer de nouveau, quand Frondsberg le prit amicalement par la main :

« Tout comme ton père, cher enfant. Allons, tu deviendras bientôt une ortie[1], et nous avons besoin d'hommes qui aient le cœur bien placé. Tu ne seras pas alors le dernier, c'est certain. »

Ces quelques mots, de la bouche d'un homme renommé parmi ses contemporains pour sa bravoure et son habileté, exercèrent sur Georges un tel pouvoir, qu'il retint la réponse qu'il avait sur la langue, et se retira en silence dans l'embrasure d'une fenêtre, autant pour ne pas déranger le général plus longtemps, que pour réfléchir si l'apparition qu'il avait vue passer si rapidement était bien Marie.

Quand Georges se fut éloigné de la table, Frondsberg se tourna vers Waldbourg :

« Ce n'est pas la manière, sire truchsess, de gagner de bons compagnons à notre cause; je parierais qu'il ne nous a pas quittés avec autant d'ardeur pour son service qu'il en avait lorsqu'il est venu à nous.

— Faut-il encore que vous preniez le parti de ce jeune freluquet? s'écria Waldbourg. A quoi bon? Il faut qu'il s'habitue aux plaisanteries de ses chefs.

— Permettez, dit Breitenstein, ce n'est pas une plaisanterie de se moquer d'une honorable pauvreté; mais je sais parfaitement aussi que vous n'avez jamais voulu beaucoup de bien à son père.

— Et, continua Frondsberg, vous n'êtes pas encore irrévocablement son chef. Il n'a pas encore prêté serment à la ligue; ainsi il peut aller où il veut; et quand même il serait sous vos drapeaux, je ne vous conseillerais pas de lui marcher sur le pied, car il ne m'a pas l'air d'être très-endurant! »

Muet de colère en face d'une contradiction qu'il ne pou-

1. Ce sont les propres mots de Frondsberg, qu'il adressa à Gœtz de Berlichingen, et que celui-ci cite dans son histoire à la page 83.

vait souffrir, Waldbourg les regarda l'un et l'autre avec des yeux si pleins de rage, que Louis de Hutten vint se placer entre eux pour empêcher une dispute plus violente :

« Mettez donc de côté vos vieilles histoires, dit-il ; il serait même temps de se lever de table. Il fait déjà très-sombre dehors, et le vin commence à agir sur les têtes. Dietrich Spæt a déjà bu deux fois à la mort du duc, et les Franconiens, là-bas, ne sont pas encore d'accord si l'on doit brûler ou partager ses châteaux.

— Laissez-les donc, dit Waldbourg avec un rire amer ; ils peuvent faire aujourd'hui ce qu'ils veulent, Frondsberg prendra toujours leur défense.

— Non, répondit Louis de Hutten. Si quelqu'un a le droit de parler ainsi, c'est moi, le vengeur du sang de mon fils ; mais, tant que la guerre n'est pas déclarée, il faut empêcher de tels discours. Mon cousin Ulrich met aussi trop de vivacité dans ses entretiens avec les Italiens sur le moine de Wittemberg, et une fois en colère il va toujours trop loin. Levons la séance. »

Frondsberg et Sickingen lui donnèrent raison et se levèrent. Leur exemple fut suivi de leurs voisins, et bientôt le mouvement devint général.

IV

J'ai des yeux pour lesquels il n'est point de distance,
Point d'obstacle vainqueur.
Ce sont les yeux du cœur,
Qui me rendent partout sa vue et sa présence.
WALTHER VON DER VOGELWEIDE.

De l'embrasure de la fenêtre où il s'était retiré, Georges n'était pas si éloigné qu'il ne pût entendre chaque mot de la discussion. Il se réjouissait de voir Frondsberg prendre avec tant de chaleur le parti du jeune orphelin ; mais en même temps il ne pouvait se dissimuler que son premier pas dans la carrière des armes lui avait fait rencontrer un puis-

sant et mortel ennemi. Waldbourg était trop connu dans l'armée par son inflexible orgueil, pour que Georges pût croire que l'intervention de Hutten eût effacé tout souvenir de cette discussion. Ce n'étaient pas des hommes tels que Waldbourg qui pouvaient pardonner en de telles occasions à la cause peut-être innocente de leur colère; Georges le savait aussi pour en avoir fait souvent l'expérience. Un léger coup sur l'épaule interrompit le cours de ses pensées, et, se retournant, il vit devant lui son aimable voisin, le secrétaire du grand conseil.

« Je parie que vous ne vous êtes pas encore procuré un logement, dit Dietrich de Kraft; et il vous serait à présent difficile d'en trouver un, car il fait déjà nuit, et la ville est plus que pleine. »

Georges avoua qu'il n'y avait pas encore songé, mais il ajouta qu'il espérait trouver une petite place dans quelque auberge.

« Je n'en répondrais pas, répondit Dietrich, et, en admettant que vous trouviez un petit coin dans une de ces tavernes, vous pouvez être sûr d'y être très-mal servi. Mais si ma maison peut vous convenir, elle vous est ouverte de bon cœur. »

L'aimable secrétaire fit son offre avec tant de cordialité, que Georges ne fit pas de façons pour l'accepter, bien qu'il craignît presque que son hôte ne regrettât son hospitalité, quand sa bonne humeur se serait envolée avec les fumées du vin. Cependant Dietrich parut enchanté des bonnes dispositions de son hôte, et, lui serrant amicalement la main, il le prit par le bras et le conduisit hors de la salle.

La place de l'hôtel de ville présentait en ce moment un aspect tout particulier. Les jours étaient encore courts, et l'obscurité était venue insensiblement pendant qu'on était à table; on avait allumé des torches et des lanternes; leur lumière, d'un rouge foncé, n'éclairait que faiblement le grand espace, et se jouait en reflets tremblants aux fenêtres des maisons et sur les casques et les armures brillantes des chevaliers. Des cris confus pour demander les chevaux et les écuyers retentissaient des galeries de l'hôtel de ville; le cliquetis des épées traînant à terre, le va-et-vient de tant de monde, se mêlaient à l'aboiement des chiens, aux hennissements des

chevaux qui frappaient du pied d'impatience, et c'était une scène qui ressemblait plutôt à une surprise de nuit par l'ennemi qu'à la sortie d'un magnifique banquet.

Frappé de ce spectacle, Georges s'arrêta sous la galerie. A l'aspect de tant de joyeux visages, de tant de jeunes cavaliers sautant bravement en selle, et qui, après quelque volte hardie, se retiraient par petits groupes avec des chants et des cris de joie et disparaissaient dans la nuit, il se prit à penser que tous ces gais compagnons allaient au-devant d'une guerre terrible; que plus d'un, avant les premiers jours du printemps, serait étendu sur le gazon naissant, et qu'ils tomberaient sans rien recueillir pour prix de leur sang que les pleurs d'un camarade et la courte gloire de s'être comportés en gens d'honneur sur le champ de bataille.

Involontairement son œil se tourna du côté où il savait que se trouvait pour lui le prix de la lutte. Il vit beaucoup de personnes debout à la fenêtre; mais la fumée des torches répandue sur la place enveloppait comme d'un voile tous les objets et ne laissait entrevoir que des ombres incertaines. Il détourna les yeux avec un sentiment pénible.

« Tel est mon avenir, se dit-il à lui-même; le présent est clair, mais combien le but est sombre et incertain ! »

Son aimable hôte le tira de ses sombres rêveries en lui demandant où il avait laissé ses chevaux et ses valets. Si l'endroit où ils se trouvaient eût été plus éclairé, le bon Kraft eût pu voir, à cette demande, une rapide et vive rougeur monter au visage du jeune homme.

« Un soldat, répondit Georges promptement remis de son trouble, doit savoir autant que possible s'aider lui-même; aussi n'ai-je pas de domestique. Pour mon cheval, je l'ai confié aux écuyers de Breitenstein. »

Le secrétaire du conseil loua pendant le reste de la route cette sévérité du jeune homme envers lui-même; mais il avoua que, s'il se mettait jamais en campagne, il ne s'habituerait pas à un service si dur. Un coup d'œil sur les cheveux si bien peignés et sur la barbe si bien frisée de son compagnon convainquit Georges qu'il disait cela de toute son âme, et l'élégante et confortable habitation où ils arrivèrent bientôt ne contredit nullement cette opinion.

La maison du sire de Kraft était ce qu'on appelle un ménage de garçon, car les parents de Dietrich étaient morts depuis longtemps, quand il atteignit l'âge d'homme et obtint sa place dans le grand conseil. Il eût peut-être depuis longtemps cherché une compagne, si l'agrément de la vie de garçon, l'avantage, non à mépriser, d'être regardé et fêté par toutes les jeunes personnes de la ville comme un bon parti (d'après nos idées actuelles), et avant tout, comme on se le murmurait à l'oreille, l'éloignement de sa vieille nourrice pour une jeune maîtresse, ne l'eussent toujours retenu de faire cette démarche.

Dietrich avait une grande maison non loin de la cathédrale, un beau jardin sur le mont Saint-Michel. Sa maison était sur un excellent pied; ses grandes armoires de chêne étaient pleines du plus beau linge auquel les dames de Kraft et leurs femmes de chambre avaient travaillé durant plusieurs générations, pendant les soirées d'hiver; le coffre-fort, dans la chambre à coucher, était bien garni de florins d'or. Sire Dietrich lui-même était un joli homme, toujours tiré à quatre épingles. Il s'entendait aussi bien aux intérêts domestiques qu'aux affaires du conseil; il était de vieille famille : fallait-il s'étonner que toute la ville enviât son bonheur et qu'aucune jolie fille d'Ulm n'eût refusé d'entrer dans ce charmant paradis conjugal ?

Pour Georges, en les examinant de plus près, ces conditions ne lui parurent rien moins qu'attrayantes. Le secrétaire avait pour tout domestique et pour toute société un vieux serviteur commençant à grisonner, sa grosse nourrice et deux grands chats. Ces quatre créatures, peu habituées à une augmentation de personnel, fixèrent sur le nouvel hôte de grands yeux étonnés. Les chats tournèrent autour de lui en grondant et en faisant le gros dos, la nourrice redressa avec humeur son énorme bonnet de fil d'or, et demanda si elle devait préparer le souper pour deux. Quand elle entendit une réponse affirmative, et qu'en outre on la chargea (d'un ton qui pouvait passer pour une prière ou pour un ordre) d'apprêter pour le nouveau venu la chambre du coin du deuxième étage, sa patience parut à bout; elle lança un regard furieux à son jeune maître, et quitta l'appartement

en faisant résonner son trousseau de clefs. Georges entendit encore longtemps le vieil escalier craquer sous ses pas, et, dans le silence lugubre de la grande maison, l'écho lui renvoya à plusieurs reprises le bruit des portes fermées avec violence.

Cependant le vieux domestique avait avancé près de l'immense poêle une table et deux chaises; il plaça sur la table une boîte noire, et de chaque côté une lumière et un gobelet d'argent avec du vin, puis s'éloigna après avoir échangé avec son maître quelques mots à voix basse. Sire Dietrich engagea son hôte à partager sa distraction ordinaire du soir. Il ouvrit la boîte noire : c'était un trictrac.

Georges frissonna à la vue de ce jeu, en entendant son hôte raconter que depuis dix ans il y jouait tous les soirs avec sa nourrice. Que la maison lui paraissait vide et morte! Le bruit qu'avait fait la nourrice y avait du moins apporté de la vie et du mouvement; mais il avait été suivi d'un silence de mort que n'interrompait que le craquement des vieilles boiseries, le petillement des lumières, ou le bruit uniforme des dés. Le jeu n'avait jamais eu grand attrait pour lui; ses pensées d'ailleurs en étaient bien loin : la sombre tristesse de ces appartements déserts, la pensée qu'il n'était séparé de sa bien-aimée que par quelques rues et que cependant il ne pouvait être près d'elle, plongèrent son âme dans une profonde mélancolie.

Seulement la joie franche que témoignait le sire Dietrich de gagner presque toutes les parties, donnait à sa physionomie un air d'agréable satisfaction, et dédommageait notre héros de la perte de ces longues heures qui se traînaient avec une lenteur désespérante. A huit heures, Dietrich conduisit son hôte dans la salle où était servi le souper, que la nourrice, malgré sa mauvaise humeur, avait fait excellent, car elle ne voulait pas compromettre l'honneur de la maison de Kraft. Le secrétaire du conseil rouvrit alors les écluses de son éloquence, en cherchant à assaisonner le repas par sa conversation et à égayer son hôte par ses saillies. Mais celui-ci attendait en vain qu'il parlât de ses jolies cousines; un seul renseignement lui fut donné. Kraft compta, au nombre des seigneurs de Wurtemberg alors présents à Ulm, le che-

valier de Lichtenstein. Ce mot seul éveilla en Georges des sentiments de reconnaissance pour sa destinée. Il pouvait enfin se féliciter d'être entré dans un parti qui sans cela, malgré les noms illustres qui figuraient à sa tête, lui était assez indifférent. Mais maintenant que le père de Marie se trouvait aussi au lieu de réunion des confédérés, ne pouvait-il pas espérer d'avoir le bonheur de combattre à côté d'un homme qui lui était si cher? toujours est-il qu'il sentait en son cœur la ferme assurance de pouvoir lui prouver que Georges de Sturmfeder n'était pas le dernier parmi les combattants de la ligue.

Après que l'on se fut levé de table, le maître de la maison le conduisit dans sa chambre à coucher, et le quitta en lui souhaitant un heureux repos. Georges examina son appartement, et il lui parut en parfait accord avec le reste de la maison. Les vitres rondes et ternies par le temps, la boiserie foncée, le grand poêle, le vaste lit avec son large ciel et ses rideaux roides et épais, lui donnaient un air sombre et triste. Cependant il y trouva tout ce qu'il pouvait désirer; du linge blanc et frais comme la neige se présenta à sa vue lorsqu'il ouvrit les rideaux du lit; le poêle répandait une douce chaleur, une lampe de nuit pendait au plafond, et même un bon verre de vin chaud n'avait pas été oublié. Il s'enferma dans ses rideaux et se mit à passer en revue toutes les images de la journée. Après s'être d'abord offertes distinctes et gracieuses, elles se mêlèrent, devinrent confuses, et transportèrent son âme dans le royaume des songes. Une seule image resta plus claire que les autres : c'était celle de sa bien-aimée.

V

Par un trop doux espoir me trompé-je moi-même?
Vais-je revoir celui que j'aime?
Vais-je, avant la fin de ce jour,
Sentir contre mon cœur son cœur battre d'amour?
F. Haug.

Georges fut réveillé le lendemain par un coup léger et discret frappé à sa porte. Il ouvrit les rideaux de son lit, et vit que le soleil était déjà assez haut au-dessus de l'horizon. On frappa de nouveau plus fort, et il vit entrer sire Dietrich, déjà en grande toilette. Après s'être informé de la manière dont son hôte avait dormi, Dietrich passa à ce qui faisait l'objet de sa visite matinale. Le grand conseil avait décidé la veille qu'on fêterait l'arrivée des ligueurs par un bal, qui devait avoir lieu le soir même à l'hôtel de ville. C'était à lui, en qualité de secrétaire du conseil, qu'appartenait le soin de tout préparer pour la fête; il avait à commander les musiciens, à inviter solennellement, et au nom du conseil, les premières familles de la ville, et avant tout, à courir chez ses chères cousines pour leur faire part d'un si rare bonheur.

Il raconta tout ceci à son hôte d'un air important, et l'assura qu'avec tant d'occupations il ne savait où donner de la tête. Mais Georges n'eut qu'une idée: il pouvait espérer voir Marie et lui parler; dans sa joie, il aurait volontiers pressé sur son cœur sire Dietrich pour sa bonne nouvelle.

« Je m'aperçois, dit celui-ci, que l'annonce seule de ce bal fait briller vos yeux de plaisir. Vous aurez deux danseuses charmantes. Il faudra que vous fassiez danser mes cousines, car c'est moi leur cavalier, et je ferai si bien que vous les engagerez avant tous les autres, et qu'elles seront heureuses quand je leur présenterai un aussi élégant danseur! »

Là-dessus il souhaita à son hôte le bonjour, et l'avertit, s'il sortait, de bien remarquer sa maison pour pouvoir la reconnaître, et de ne pas manquer l'heure du dîner.

Sire Dietrich, en sa qualité de proche parent, était toujours admis le matin dans la maison du sieur de Besserer; aujourd'hui d'ailleurs ses nombreuses affaires pouvaient excuser sa visite matinale.

Il trouva les jeunes filles encore à déjeuner; là plus d'une de nos dames d'à présent aurait pu regretter un de ces élégants services de porcelaine peinte, ou ces petites tasses à chocolat façonnées d'après les plus beaux modèles antiques. Mais, s'il est vrai que la grâce et la distinction naturelles ne peuvent cesser de se montrer, même sous l'enveloppe la plus simple, nous avouerons avec plus de courage que ce matin-là Marie et la joyeuse Berthe étaient en train de manger une soupe à la bière. Que cet aveu choque le sentiment esthétique de ces dames, c'est bien possible; mais qui aurait vu Marie et Berthe avec leurs petits bonnets blancs du matin, aurait sûrement, comme le cousin de Kraft, souhaité de partager le déjeuner de ces charmantes jeunes filles.

« Je vois à ta mine, cousin, commença Berthe, que tu aurais bonne envie de goûter de notre soupe, parce que ta nourrice t'a servi ce matin de la bouillie; mais ôte bien vite cette idée de ta tête : tu as mérité une punition, et il te faut jeûner !

— Ah ! que nous vous avons attendu avec impatience ! interrompit Marie.

— Bien sûr, dit en même temps Berthe, mais ne va pas t'imaginer que c'est toi que nous attendions ; non, ce ne sont que tes nouvelles. »

Dietrich était accoutumé à ces réceptions de Berthe : aussi, pour se faire pardonner de n'avoir pas dès la veille au soir satisfait sa curiosité, voulut-il à présent entrer dans de longs détails ; mais Berthe l'interrompit.

« Nous connaissons déjà, dit-elle, vos histoires, et du reste nous en avons vu du balcon la plus grande partie. Pour vos orgies de table, je n'en veux rien savoir; ainsi donc, réponds à mes questions. » Et se plaçant devant lui avec un sérieux comique, elle continua : « Dietrich de Kraft, secrétaire du noble conseil, n'avez vous pas vu parmi les ligueurs un jeune homme très-comme il faut, avec de grands cheveux châtain clair, une figure sinon aussi blanche que la vôtre,

du moins aussi jolie, une petite barbe, moins soignée que la vôtre, mais plus gentille; une écharpe bleu et argent?...

— C'est mon hôte en personne, s'écria le sire Dietrich. Il monte un grand cheval bai, porte un pourpoint bleu tailladé aux épaules....

— Oui, oui! continuez, s'écria Berthe; nous avons nos raisons particulières pour nous informer de lui. »

Marie se leva et chercha son ouvrage dans sa table en tournant le dos à Dietrich et à Berthe; mais la rougeur qui lui montait de temps en temps au visage laissait supposer qu'elle ne perdait pas un mot de ce que disait Dietrich.

« Eh bien! c'est Georges Sturmfeder, continua le secrétaire du conseil, un beau et aimable jeune homme. C'est étonnant, il vous a aussi remarquées en faisant son entrée. »

Puis il raconta ce qui s'était passé au banquet, comment la taille élevée, l'air à la fois noble et gracieux du jeune homme l'avaient frappé, comment le hasard l'avait rendu son voisin, comment sa sympathie pour lui était toujours allée en augmentant, et comment il l'avait à la fin emmené chez lui.

« A la bonne heure, cousin, dit Berthe en lui tendant la main quand il eut fini. Je crois que c'est la première fois que tu te permets d'avoir des hôtes. Mais j'aurais bien voulu voir la figure de la vieille Sabine, quand le sire Dietrich lui a amené un convive, et à une telle heure.

— Oh! elle était comme le dragon avec saint Georges; mais lorsque je lui ai donné à entendre en termes figurés que je pourrais bien un jour lui amener une de mes jolies cousines....

— Ah! assez! » répondit Berthe en rougissant, et elle voulut lui retirer sa main; mais sire Dietrich, à qui sa cousine n'avait jamais paru aussi jolie qu'en ce moment, serra plus fortement cette main délicate, et l'image sérieuse de Marie s'effaçant peu à peu de son esprit, il n'eut bientôt plus d'yeux que pour la scémillante Berthe, qui se tenait devant lui dans un charmant embarras.

Cependant Marie avait quitté l'appartement, et Berthe saisit avec plaisir cette occasion pour passer à un autre sujet.

« Voici encore qu'elle se retire, dit-elle en suivant des

yeux sa cousine, et je parierais qu'elle va dans sa chambre pour pleurer. Ah! elle a tellement pleuré hier que j'en suis devenue toute triste.

— Qu'a-t-elle donc? demanda Dietrich avec intérêt.

— Je n'ai rien pu apprendre sur la cause de ses larmes, continua Berthe. Je l'ai interrogée plusieurs fois, et elle a toujours secoué la tête, comme s'il n'y avait rien à faire. La malheureuse guerre! C'est tout ce qu'elle m'a donné pour réponse.

— Ainsi, le vieux chevalier est toujours décidé à retourner avec elle à Lichtenstein?

— Oui, répondit Berthe. Tu aurais dû entendre hier comme il parlait des ligueurs. Ah! il appartient à son duc corps et âme, quoi qu'il arrive. Mais sitôt la guerre déclarée, il veut partir avec Marie pour Lichtenstein. »

Dietrich devint très-rêveur; il mit sa tête dans sa main, et écouta sa cousine en silence.

« Pense surtout, continua celle-ci, combien elle a pleuré hier après l'entrée des ligueurs; elle était déjà auparavant sérieuse et affligée, et je l'ai trouvée plusieurs fois le matin toute en larmes. Mais aujourd'hui elle est inconsolable, comme si cette contrée avait déjà décidé du sort de la guerre. Je ne crois pas que Ulm lui tienne tant au cœur; mais je présume, ajouta-t-elle d'un ton de mystère, qu'elle a un secret amour au fond de l'âme.

— Ah! certainement, je l'ai déjà remarqué depuis longtemps, dit Dietrich en soupirant; mais qu'y puis-je?

— Toi! ce que tu y peux? dit en riant Berthe, à qui ces paroles avaient fait oublier tout son chagrin. Non! tu n'es pas la cause de son chagrin. Elle était déjà ainsi avant que tu l'eusses seulement aperçue. »

L'honnête secrétaire fut très-mortifié de cette assurance. Il avait cru que c'était la nécessité de se séparer de lui qui désolait tellement la pauvre Marie, et l'image de la belle affligée avait commencé à reprendre le dessus dans son cœur indécis. Mais Berthe ne cessa pas de le taquiner au sujet de ses folles idées, jusqu'à ce que le motif de sa visite, que la conversation lui avait fait oublier, lui revint tout à coup à l'esprit.

Berthe sauta avec un cri de joie, lorsque son cousin lui apprit qu'il y aurait un bal à l'hôtel de ville.

« Marie! Marie! » se mit-elle à crier si fort, que celle-ci effrayée accourut avec le pressentiment d'un malheur. Mais elle était encore à la porte, que l'heureuse Berthe lui cria : « Marie! un bal à l'hôtel de ville! »

Marie ne parut pas moins agréablement surprise de la nouvelle.

« Quand? Les étrangers y seront-ils aussi? » demanda-t-elle avec empressement et en rougissant beaucoup, pendant que son œil sérieux et encore humide de larmes brillait d'un rayon de joie.

Berthe et le cousin furent étonnés de ce rapide passage de la douleur à la joie, et ce dernier ne put s'empêcher de remarquer tout haut que Marie devait aimer la danse avec passion. Cependant il nous est permis de croire que cette fois il ne s'était pas moins trompé que lorsqu'il avait pris Georges pour un amateur de bon vin.

Les jeunes filles s'étant engagées dans une importante discussion au sujet de leurs toilettes, le secrétaire s'aperçut que sa présence devenait inutile, et, après avoir salué ses cousines, il alla s'occuper d'affaires plus graves. Il se hâta de porter des invitations aux grands dignitaires et aux notabilités de la ville. Partout il fut reçu comme un messager de bonheur : car ce n'est pas d'aujourd'hui que les jeunes filles aiment la danse.

Les commandes furent aussi bientôt terminées. Il n'était pas encore passé en principe qu'il fallût pour s'amuser une longue rangée de salons, l'éclat brillant des lustres, et ces innombrables objets que la mode a rendus nécessaires. La salle de l'hôtel de ville était assez vaste, les simples lampes fixées aux murs avaient jusqu'ici répandu assez de clarté pour permettre de voir les jeunes filles d'Ulm dans tous leurs atours.

Le secrétaire, tout en s'acquittant de ses commissions, avait appris des nouvelles qui n'étaient encore connues que de quelques membres du conseil et des chefs de la ligue. Il rentra chez lui à l'heure de midi, fort satisfait de l'emploi de sa matinée, et son premier soin fut de se rendre dans la

chambre de son hôte. Il trouva celui-ci occupé d'un singulier travail.

Georges s'était d'abord amusé à feuilleter un beau livre de chroniques qu'il avait trouvé dans sa chambre. Les jolies vignettes des têtes de chapitre, les marches triomphales, les batailles, esquissées hardiment et coloriées avec soin, qui étaient intercalées dans le texte, l'avaient occupé assez longtemps. Ensuite, la tête pleine des images de guerre qu'il avait regardées, il s'était mis à fourbir son casque et sa cuirasse, puis son épée, héritage de son père, en s'accompagnant, au grand déplaisir de dame Sabine, d'airs tantôt gais et tantôt tristes.

C'est au milieu de cette occupation que le surprit Dietrich. Depuis le bas de l'escalier il avait entendu la voix agréable du chanteur. Il ne put s'empêcher d'écouter un instant à la porte, avant d'interrompre le chant par son entrée.

C'était une de ces romances sérieuses et presque plaintives, qui, à cause de leur valeur, se sont conservées jusqu'à nos jours. Aujourd'hui encore elles vivent dans la bouche des Souabes, et souvent nous nous sommes plu à admirer leur beauté et à goûter le charme de leur sonore et plaintive harmonie sur les bords ravissants du Neckar.

Le chanteur commença de nouveau :

En un moment
Les plaisirs sont éteints et la joie a cessé.
Hier encor chevauchant fièrement,
D'une balle aujourd'hui la poitrine percée,
Couché demain sous le froid monument !

Combien rapide
Est la fuite du temps et celle du bonheur !
Tu te ris en vain du destin avide,
Tu te sens plein de vie et ta joue est en fleur ;
La rose aussi se fane en sa fraîcheur.

Mauvaise ou bonne
Je remets ma fortune à Dieu qui nous la donne.
Aussi du combat que le clairon sonne,
Et que ce jour pour moi doive être le dernier,
On me verra mourir en chevalier.

« Vraiment, vous avez une belle voix, dit le sire de Kraft en entrant. Mais pourquoi chantez-vous des romances si tristes? Je ne puis certainement pas comparer ma voix à la vôtre; mais quand je chante il faut que ce soit quelque chose de gai, comme cela convient à un jeune homme de vingt-huit ans. »

Georges mit son épée de côté et tendit sa main au cousin de Marie.

« Vous pouvez avoir raison, dit-il, pour ce qui vous regarde. Mais lorsque l'on se met comme nous en campagne, une romance de ce genre donne de la force et de la consolation, et elle fait envisager la mort sous un jour moins terrible.

— C'est justement mon objection, repartit le secrétaire du grand conseil. Pourquoi mettre encore en jolis vers ce que malheureusement on n'est que trop certain de ne pouvoir éviter? Il ne faut pas appeler le diable, si l'on ne veut pas qu'il vienne. Or, au point où en sont les choses, on peut être tranquille de ce côté.

— Quoi! la guerre n'est-elle pas déclarée? demanda Georges avec curiosité. Le duc a-t-il accepté des conditions?

— On ne lui fait plus de conditions, répondit Dietrich d'un ton superbe. Il a été duc assez longtemps : c'est à notre tour de régner. Je veux vous dire quelque chose, ajouta-t-il d'un air d'importance et de mystère; mais que cela reste encore entre nous. Donnez-moi votre parole. Vous pensez que le duc a quatorze mille Suisses? Ils lui sont soufflés. Le messager que nous avons envoyé à Berne et à Zurich est de retour. Tout ce qu'il y a de Suisses près de Blaubeuren et sur les Alpes doit s'en retourner.

— S'en retourner! s'écria Georges étonné. Les Suisses ont-ils eux-mêmes une guerre à soutenir?

— Non; ils jouissent d'une paix profonde, mais ils n'ont pas d'argent. Croyez-moi, avant huit jours viendront des envoyés pour rappeler toute l'armée dans ses foyers.

— Et vous croyez qu'ils se retireront? interrompit le jeune homme. Ils se sont d'eux-mêmes mis en campagne pour prêter secours au duc; qui peut leur commander d'abandonner ses drapeaux?

— On sait déjà comment s'y prendre. Si les Suisses reçoivent l'avis que, sous peine de confiscation de leurs biens, sous peine de mort, ils doivent se hâter de rentrer chez eux[1], croyez-vous qu'ils resteront? Ulrich n'a pas assez d'argent pour les retenir, et ils ne servent pas pour des promesses.

— Mais est-ce un procédé honnête? objecta Georges; n'est-ce pas voler ses armes à l'ennemi pour l'assaillir ensuite sans défense?

— En politique, comme nous disons, répondit le secrétaire en prenant un air grave et important vis-à-vis de l'homme de guerre si novice, en politique la loyauté n'est jamais que feinte. Ainsi les Suisses déclareront au duc qu'ils se font un cas de conscience de laisser servir leurs soldats contre des villes libres; mais le véritable motif sera que nous mettons dans la patte du grand ours plus de florins d'or que n'en met le duc.

— Et quand même les Suisses se retireraient, dit Georges, le Wurtemberg a encore assez de bras pour ne pas laisser passer un chat de l'autre côté des Alpes.

— Nous y aviserons aussi, continua le secrétaire; nous enverrons une lettre aux États de Wurtemberg pour leur rappeler les abus du gouvernement du duc, et pour les engager à ne lui donner aucun appui, mais à se déclarer pour la ligue[2].

— Quoi! s'écria Georges révolté; mais ce serait arracher traîtreusement au duc son pays. Voulez-vous donc le forcer à abdiquer et à s'exiler de son beau Wurtemberg?

— Vous avez cru jusqu'à présent qu'on ne voulait que délivrer Reutlingen pour qu'elle redevînt ville impériale? Avec quel argent Hutten payerait-il ses quarante-deux chevaliers et leurs écuyers? et Sickingen, ses mille cavaliers et ses douze mille fantassins, s'ils ne s'en servent pour acquérir un petit coin de territoire? Et pensez-vous que le

1. Les cantons défendirent d'abord les enrôlements du duc sur leur territoire (Sattler, ch. VIII); puis ils rappelèrent tout à fait leurs concitoyens, sur les représentations de la ligue souabe.

2. Une adresse imprimée de la ligue de Souabe aux communes de Wurtemberg, renfermant pareilles propositions et datée du 24 mars 1519, se trouve dans Sattler, appendice n° 12.

duc de Bavière ne veuille pas aussi avoir sa part? Et nous? Nos frontières touchent au Wurtemberg.

— Mais les princes d'Allemagne, interrompit Georges avec impatience, croyez-vous qu'ils vous verront d'un œil tranquille morceler ainsi ce beau pays? L'empereur souffrira-t-il que vous chassiez un duc de ses États? »

Dietrich avait aussi réponse à cette objection : « Il n'y a pas de doute que Charles ne succède à son père sur le trône impérial. C'est à lui que nous offrirons de prendre le pays sous sa tutelle; et, si l'Autriche nous couvre de son manteau impérial, qui peut s'élever contre nous? Ne faites pas un visage si sombre. Si vous désirez la guerre, vous pourrez encore l'avoir. La noblesse tient pour le duc, et plus d'un se cassera les dents contre ses châteaux. Mais, tout en bavardant, nous laissons passer l'heure du dîner. Ne tardez pas à me rejoindre, pour voir ce que dame Sabine nous a préparé de bon. »

A ces mots le secrétaire du grand conseil d'Ulm quitta la chambre de son hôte d'un pas aussi fier que s'il eût été déjà lui-même gouverneur du Wurtemberg.

Georges ne le suivit pas d'un fort bon œil; il poussa dans un coin avec colère son casque, qu'il fourbissait avec tant de soin une heure auparavant, pour son premier combat. Il contempla tristement sa vieille épée, cette lame fidèle que son père avait portée pour mainte juste cause, et qu'en mourant il avait laissée à son fils comme son seul héritage. Combattre loyalement, telle était sa devise gravée sur la belle lame; et il devait l'employer pour une cause dont l'iniquité était si flagrante! Cette cause dont il croyait la décision remise à l'habileté de chefs éprouvés et au courage personnel, c'étaient des intrigues souterraines, la *politique*, comme disait sire Dietrich, qui devaient en décider le succès? quand l'éclat brillant des armes et le désir de la gloire l'avaient seuls attiré, il ne devait servir que les plans d'hommes avides? Il lui fallait voir une vieille maison princière, que ses aïeux avaient servie avec amour, privée de ses droits par des bourgeois rebelles. Il ne pouvait non plus supporter l'idée qu'il lui fallût recevoir des leçons de ce Kraft. Cependant il ne put rester longtemps fâché contre le cousin, en pensant que ces plans n'étaient pas nés dans son cerveau, et que

les politiques comme le secrétaire du conseil, une fois qu'ils savent un secret, ou un grand projet, le nourrissent et le caressent comme s'ils l'avaient fait éclore, et sont aussi fiers de cet enfant d'adoption que si c'était Minerve qui fût sortie de leur cerveau.

Ce fut avec des pensées plus douces qu'il vint trouver Dietrich lorsqu'on l'appela à table.

Tous les plans de la ligue lui parurent même au bout d'une heure bien plus acceptables, quand il se rappela que le père de Marie avait aussi embrassé ce parti. Il lui semblait que ce ne pouvait être une si mauvaise cause, celle à laquelle des hommes comme Frondsberg avaient voué leurs services.

La jeunesse est mobile en résolutions;
Elle en change sans cesse au gré des passions,
Et, suivant qu'en aveugle elle hait ou qu'elle aime,
Le bien, le mal, tout lui revient au même.

Ces paroles du poëte peuvent peindre l'état d'esprit de Georges, qui changeait peut-être trop vite son jugement. Et, comme les sombres plis de la mauvaise humeur s'effacent promptement sur un jeune front, et que même les impressions pénibles font aisément place dans l'âme du jeune homme à des images riantes; ainsi Georges retrouva toute sa sérénité en songeant à la fête du soir. Nous nous sommes laissé dire que les plus belles heures, lorsqu'on aime, sont celles où l'attente se lie à des souvenirs agréables, où l'esprit est plein de doux pressentiments, et le cœur de charmantes espérances. C'est peut-être bien aussi ce que sentait Georges. Il rêvait des beaux moments où il lui serait accordé de voir sa bien-aimée, de lui parler, de lui prendre la main et de lire dans ses yeux.

VI

Quand elle vole, emportée en ses bras
Par la danse légère,
Elle ose enfin lui murmurer tout bas
Un tendre et doux mystère.

UHLAND.

S'il eût été possible de trouver chez quelque antiquaire un journal des plaisirs de société avec les danses nouvelles pour 1519, nous n'aurions pu être plus agréablement surpris que nous ne le fûmes par une trouvaille de ce genre, que le hasard fit tomber entre nos mains. Nous en étions arrivé à ce chapitre de notre histoire, qui, pour rester fidèle à la légende, doit traiter d'un bal, lorsque tout à coup nous fûmes arrêtés par la triste pensée que les danses de cette époqne nous étaient tout à fait inconnues. Nous aurions pu sans doute dire simplement : ils dansèrent. Mais ensuite il eût pu arriver qu'une de nos lectrices commît un anachronisme, et se figurât Georges de Frondsberg conduisant un cotillon. Dans cet embarras, nous tombâmes sur un livre qui est devenu très-rare : *De la naissance, de l'origine et de l'usage des tournois dans le saint empire romain ;* Francfort, 1564. Nous trouvâmes dans cet in-folio d'excellentes estampes, quelques-unes entre autres représentant un bal qui eut lieu du temps de Maximilien, environ une année avant celle où se passe notre histoire.

Nous pouvons presque admettre avec certitude que notre bal dans la salle de l'hôtel de ville d'Ulm ne différait en rien des autres, et on s'en fera une idée exacte, si nous décrivons une de ces estampes.

Sur le premier plan se trouvent les spectateurs, les fifres, les tambours et les trompettes, qui, d'après l'expression du texte, « soufflent tous ensemble. » Des deux côtés, un peu vers le fond, se tiennent les danseurs et les danseuses, couverts de riches et lourdes étoffes. De nos jours on ne voit en

pareille occasion que deux couleurs principales, le noir et le blanc, qui distinguent les messieurs des dames comme la nuit du jonr; il en était autrement à cette époque. Notre estampe représente un merveilleux éclat de couleurs. Le plus beau rouge, depuis l'écarlate jusqu'au pourpre, et le bleu ardent, qui nous étonne encore à présent dans les peintures des vieux maîtres, brillent sur ces vêtements artistement drapés. Le milieu de la scène est occupé par la danse proprement dite. Celle-ci a la plus grande ressemblance avec la polonaise, car c'est une promenade autour de la salle. La marche est ouverte par quatre trompettes qui ont de longues banderoles à leurs instruments. Ils sont suivis du condncteur de la danse avec sa danseuse. Ce soin appartient pour chaque tour à un nouveau danseur, et ce n'est pas son habileté, mais son rang, qui lui vaut cet honneur. Suivent deux porte-torches, et puis viennent par couples les autres danseurs. Les dames s'avancent avec gravité et modestie, tandis que les hommes posent leurs pieds d'une façon singulière, comme pour faire des sauts hardis; quelques-uns paraissent marquer la mesure avec lenr talon, comme on peut le voir encore aujourd'hui en Souabe aux foires de campagne.

Tel fut sans doute notre bal à Ulm. La musique avait déjà commencé à retentir pour le premier tour, quand Georges de Sturmfeder entra dans la salle. Ses regards errèrent quelque temps sur les rangs des danseurs, et enfin ils rencontrèrent Marie. Elle dansait avec un jeune chevalier franconien de la connaissance de Georges; mais elle semblait ne pas accorder une grande attention aux compliments de son cavalier. Ses yeux étaient fixés à terre; sa physionomie avait une expression sérieuse et presque triste. Elle faisait contraste avec les autres jeunes filles qui, s'abandonnant sans réserve au plaisir de la danse, prêtaient une oreille à la musique et l'autre à leurs danseurs, et lançaient des regards aimables, tantôt à leurs connaissances pour lire l'approbation sur leurs traits, tantôt à leurs danseurs pour s'assurer que leur attention était bien dirigée sur elles.

La musique cessa. Dietrich de Kraft, ayant remarqué Georges, vint à lui pour accomplir sa promesse et le présenter à ses cousines. Il lui dit à l'oreille qu'il avait engagé lui-

même Berthe pour le prochain tour, mais qu'il avait demandé la même faveur à Marie pour son hôte.

Les deux jeunes filles avaient été préparées à la présentation de l'intéressant étranger, et cependant, au souvenir des propos qu'elle avait tenus sur son compte, les traits charmants de Berthe se couvrirent d'une vive rougeur, et son trouble ne lui laissa pas remarquer combien le plaisir brillait dans les yeux de Marie, qui tremblait, respirait à peine, et semblait ne pouvoir parler.

« Je vous présente, commença Dietrich, sire Georges de Sturmfeder, mon aimable hôte, qui sollicite la faveur de danser avec vous.

— Si je n'avais pas promis ce tour à mon cousin, dit Berthe, plus vite remise que sa cousine, je vous le donnerais; mais Marie n'est pas encore engagée, elle dansera avec vous.

— Vous n'êtes pas engagée, mademoiselle de Lichtenstein? dit Georges en se tournant vers sa bien-aimée.

— Je le suis par vous, » répondit Marie.

Ainsi donc il entendait de nouveau cette voix qui si souvent lui avait donné les noms les plus doux; il lisait dans ces yeux pleins de fidélité, qui le regardaient encore aussi tendrement que par le passé.

Les trompettes retentirent dans la salle. Le général Waldbourg, que l'on avait chargé de conduire le second tour, s'avança avec sa danseuse, les porte-torches suivirent, les couples se placèrent en ordre, et Georges aussi saisit la main de Marie pour se joindre aux autres. Maintenant les yeux de la jeune fille ne cherchaient plus le sol, ils étaient attachés à ceux de son bien-aimé; et pourtant il croyait remarquer que cette réunion ne la rendait pas aussi heureuse que lui, car un sombre nuage de tristesse voilait toujours ses traits. Elle se retourna pour voir si Dietrich et Berthe, le couple qui venait derrière eux, n'étaient pas trop près.... Ils étaient loin.

« Ah! Georges, dit-elle, quelle malheureuse étoile t'a conduit dans cette armée?

— Cette étoile c'est toi, Marie. J'ai eu le pressentiment que tu devais être de ce côté; et comme je suis heureux de

t'avoir trouvée! Peux-tu me blâmer d'avoir laissé là les livres pour entrer au service? Je n'ai d'autre héritage que l'épée de mon père; mais je veux employer ce bien de manière à montrer au chevalier de Lichtenstein que sa fille n'aime pas quelqu'un qui soit indigne d'elle.

— Ah! Dieu! mais, n'est-ce pas, tu ne t'es pas encore engagé à la ligue?

— Ne t'inquiète pas tant, ma chérie; je ne le suis pas encore entièrement, mais je dois l'être ces jours-ci. Ne veux-tu donc pas permettre à ton Georges d'acquérir un peu de gloire? Pourquoi tant te tourmenter à cause de moi? Ton père est âgé, et il se met pourtant aussi en campagne.

— Ah mon père, mon père! dit Marie d'une voix plaintive, il est, ma foi.... Mais chut, Georges, chut!... Berthe nous écoute; seulement il faut que je te parle demain; il le faut, cela dût-il me coûter mon salut éternel. Ah! si je savais seulement comment cela pourra se faire!

— Qu'est-ce qui peut te causer une telle inquiétude? demanda Georges, qui ne pouvait comprendre que Marie, au lieu de se réjouir de le revoir, ne pensât qu'aux hasards qu'il allait affronter. Tu te figures le danger plus grand qu'il n'est, lui murmura-t-il d'une voix consolante. Ne pense plus qu'à une chose, au plaisir d'être ensemble, au bonheur de presser ta main et d'attacher mes yeux sur tes yeux. Jouis du présent et sois gaie.

— Gaie? Ah! ces temps sont passés, Georges! Écoute, et aie du courage.... Mon père n'appartient pas à la ligue!

— Dieu du ciel! que dis-tu? s'écria le jeune homme en se penchant vers Marie, comme s'il n'avait pas entendu ces paroles de malheur. Oh! dis, ton père n'est-il pas ici à Ulm? »

Elle s'était cru plus de force; la voix lui manquait. Dès la première syllabe ses pleurs avaient coulé malgré elle; elle ne répondit que par un serrement de main, et marcha la tête baissée à côté de Georges, en s'efforçant de maîtriser sa douleur. Enfin, l'énergie de la volonté l'emporta sur la faiblesse de la nature, qu'un si grand et si profond chagrin avait presque abattue.

« Mon père, murmura-t-elle, est l'ami le plus dévoué du

duc Ulrich, et sitôt la guerre déclarée, il doit m'emmener à Lichtenstein ! »

A ce moment les tambours firent un bruit assourdissant, ainsi que les trompettes, pour saluer Waldbourg qui passait justement devant les musiciens; selon l'usage, il leur jeta quelques pièces d'argent, et leur reconnaissance éclata en accords plus bruyants encore.

La conversation à voix basse des amants se trouva ainsi interrompue; mais leurs yeux n'en parlèrent que davantage; ils ne remarquèrent même pas qu'un murmure d'approbation parcourait la salle, et qu'on les désignait comme le plus beau couple du bal.

Mais Berthe n'avait que trop bien entendu les remarques de la foule. Elle était trop bonne pour qu'un sentiment d'envie trouvât accès dans son âme; mais elle se mit en pensée à la place de sa cousine, et elle se dit qu'on n'aurait peut-être pas trouvé le couple moins beau. La conversation qui s'était engagée entre Marie et son danseur avait aussi attiré l'attention de Berthe. La sérieuse cousine, qui ne s'entretenait jamais longtemps avec un homme, paraissait parler avec plus d'animation que son danseur. La musique l'empêchait de comprendre ce qu'ils disaient. La curiosité, que l'on ne regarde peut-être pas sans raison comme un attribut distinctif des jeunes filles, lui fit sentir son aiguillon, et elle s'approcha davantage du couple qui les précédait pour.... prêter un peu l'oreille; mais soit hasard, soit intention, la conversation cessa à son approche, ou se continua si bas qu'elle n'en put saisir un mot.

L'intérêt qu'elle prenait au beau jeune homme s'accrut encore par ces circonstances. Jamais le bon cousin Kraft ne lui avait paru aussi insupportable qu'en ce moment; car les gracieux compliments dans lesquels il pensait enlacer son cœur l'empêchaient d'observer aussi attentivement qu'elle aurait voulu. Elle vit avec plaisir finir la danse : elle pouvait se flatter de l'espoir que le tour prochain, au côté du beau jeune homme, n'en serait pour elle que plus agréable.

Elle ne s'était pas trompée. Georges vint l'engager, et avec joie elle s'élança gaiement avec lui au milieu des rangs. Mais ce n'était plus le même homme qui tout à l'heure parlait

avec tant d'amabilité à Marie. Il était distrait, laconique et rêveur, et il n'était que trop visible qu'il avait toujours besoin de se recueillir pour répondre aux questions de sa danseuse.

Était-ce bien là le galant chevalier qui, sans les connaître, les avait saluées si gracieusement? Était-ce le même qui s'était avancé si poliment lorsque le cousin Kraft l'avait amené auprès d'elles? le même qui avait eu une conversation si animée avec Marie? Ou bien celle-ci aurait-elle...? Oui, c'était clair, Marie lui avait plu davantage. Ah! peut-être parce qu'elle avait dansé la première avec lui. Moins Berthe était accoutumée à se voir préférer sa cousine, plus elle était étonnée du triomphe de celle-ci, et plus elle crut devoir faire de frais pour reprendre son rang et faire valoir ses avantages. Elle continua donc à parler gaiement de la guerre prochaine, sujet de conversation à l'ordre du jour, lorsqu'elle fut retournée vers Marie et le secrétaire, une fois la danse finie.

« Eh! combien de campagnes avez-vous déjà faites, sire Sturmfeder?

— C'est ma première, répondit-il brièvement, car il était fâché qu'elle le retînt encore, quand il aurait tant voulu s'entretenir avec Marie.

— Votre première? repartit Berthe étonnée; vous voulez vous amuser à mes dépens; vous avez déjà une grande cicatrice sur le front.

— Je l'ai rapportée de l'Université, répondit Georges.

— Comment! vous êtes un savant? répondit-elle avec vivacité. Et vous avez étudié bien loin d'ici, à Padoue ou à Bologne, ou peut-être même chez les hérétiques de Wittemberg?

— Pas si loin que vous pensez, répondit-il en se tournant vers Marie. J'ai été à Tubingen....

— A Tubingen? » fit Berthe étonnée.

Ce mot fut comme un trait de lumière qui lui éclaircit tout ce qui lui avait paru jusqu'alors si obscur, et un regard jeté sur Marie, qui, les yeux baissés et le rouge de la pudeur sur les joues, se tenait devant lui, la convainquit que toutes les idées qui dans son esprit se rattachaient à ce seul mot

n'étaient pas fausses. Tout lui devenait clair : le salut du jeune cavalier, les pleurs de Marie en le voyant engagé à la ligue, la conversation animée de cette dernière avec lui, et le laconisme du jeune homme avec elle-même. Il n'y avait plus à en douter, ils se connaissaient, ils devaient se connaître depuis longtemps.

L'humiliation fut le premier sentiment de Berthe à cette découverte. Elle rougissait pour elle-même, en s'avouant qu'elle avait cherché à attirer l'attention d'un homme dont l'âme était toute remplie d'un autre objet. Elle en voulait à Marie de lui en avoir fait un mystère. Elle cherchait une excuse à sa propre conduite, et elle ne la trouvait que dans la fausseté de sa cousine. Si celle-ci lui eût avoué dans quels rapports elle était avec le jeune homme, elle ne lui aurait pas montré l'intérêt qu'elle éprouvait pour lui ; il lui serait resté alors, pensait-elle, tout à fait indifférent ; elle n'aurait jamais subi cette humiliation. Nous tenons de bonne source que les jeunes filles savent supporter avec convenance et dignité de grandes offenses et de profondes douleurs, mais que souvent, lorsqu'il s'agit de bagatelles, elles ne possèdent pas assez de calme pour distinguer le vrai du faux, ni assez de générosité pour pardonner.

Berthe n'honora plus ce soir-là l'infortuné jeune homme d'un seul regard, ce qui du reste, à cause de la douleur qui remplissait son âme, lui échappa complétement. Le malheur voulut aussi qu'il ne trouvât plus d'occasion de parler seul et sans contrainte avec Marie. Le bal se termina sans qu'il eût pu apprendre rien de plus précis sur le sort de sa bien-aimée et sur les intentions de son père; et Marie eut à peine le temps de lui dire tout bas, sur l'escalier, qu'il devait rester encore le lendemain dans la ville, parce qu'elle aurait peut-être une occasion de lui parler.

Nos deux belles rentrèrent d'assez triste humeur. Berthe n'avait fait à toutes les questions de Marie que de courtes réponses, et celle-ci, soit qu'elle devinât ce qu'avait sa cousine, soit qu'elle fût elle-même occupée d'une plus grande douleur, était toujours plus sombre et plus soucieuse.

Le trouble apporté dans leurs rapports jusque-là si affectueux, se fit surtout sentir lorsque, rentrées dans leur ap-

partement, elles restèrent, pour la première fois, froides et muettes en face l'une de l'autre. Elles s'étaient jusqu'à présent rendu tous ces petits services qui resserrent l'amitié des jeunes filles. Qu'il en était autrement aujourd'hui! Berthe avait retiré l'aigrette d'argent de son abondante chevelure blonde, qui tomba en boucles ondoyantes sur ses belles épaules. Elle essayait de les ranger sous son petit bonnet de nuit; n'ayant pas l'habitude de s'acquitter de ce soin sans l'aide de Marie, elle n'en pouvait venir à bout; mais trop fière pour laisser voir son embarras à son ennemie, comme elle appelait alors intérieurement sa cousine, elle jeta le bonnet dans un coin et prit un foulard pour le rouler autour de ses cheveux.

Marie releva en silence le bonnet et vint pour arranger comme à l'ordinaire les cheveux de sa cousine.

« Laisse-moi, perfide que tu es! s'écria Berthe avec colère en repoussant la main prête à l'aider.

— Berthe, ai-je mérité cela de toi? dit Marie avec calme et douceur. Ah! si tu savais comme je suis malheureuse, tu serais meilleure pour moi!

— Malheureuse? dit Berthe en éclatant de rire. Malheureuse? peut-être parce que ton beau cavalier n'a dansé qu'une fois avec toi?

— Tu es bien dure, Berthe, répondit Marie; tu es fâchée contre moi, et tu ne me dis seulement pas pourquoi.

— Ah! ainsi tu ne sais peut-être pas que tu m'as trompée? tu ne sais pas que tes cachoteries m'ont exposée au ridicule et à l'humiliation? Je ne t'aurais jamais crue capable d'une telle fausseté à mon égard! »

Et Berthe sentit se rouvrir la blessure faite à son amour-propre. Ses larmes coulèrent; elle appuya son front brûlant sur sa main, et ses cheveux, tombant sur son visage en pleurs, l'enveloppèrent comme d'un voile.

Les pleurs sont le signe que la douleur s'adoucit. Marie connaissait ces pleurs, et elle continua avec confiance :

« Berthe, tu m'accuses de cachoterie. Je vois que tu as deviné ce que je n'aurais jamais pu te dire de moi-même. Mets-toi à ma place. Ah! toi-même, si gaie et si franche, tu n'aurais pu me confier un pareil secret. Mais à présent c'est

fini; tu sais ce que mes lèvres n'osaient dire. J'aime, oui! je suis aimée; et ce n'est pas d'hier seulement. Veux-tu m'écouter? Dois-je te dire tout? »

Les pleurs de Berthe coulaient toujours. Elle ne répondit pas à ces questions; mais Marie se mit à raconter comment elle avait fait la connaissance de Georges dans la maison de sa tante; comment elle s'était senti pour lui de l'affection, longtemps avant qu'il lui eût déclaré son amour. A mesure que ces doux souvenirs se réveillaient en elle, ses joues se couvraient de plus de feu et son œil devenait plus étincelant.

Elle revint sur plus d'une heure charmante, s'arrêtant avec complaisance sur les serments de fidélité, les adieux et les ennuis de la séparation.

« Et à présent, continua-t-elle avec un sourire douloureux, à présent cette malheureuse guerre l'a conduit ici. Il apprend que nous sommes à Ulm; il s'imagine que mon père s'est joint à la ligue; il espère me gagner par son épée, car il est pauvre, oui, bien pauvre! Oh! Berthe, tu connais mon père. Il est si bon, mais si sévère, quand on contrarie ses vues! Donnera-t-il sa fille à un homme qui a tiré l'épée contre le Wurtemberg? Comprends-tu à présent mes pleurs? Ah! j'ai voulu si souvent te dire ce qui les faisait couler! mais une honte insurmontable me fermait la bouche. Peux-tu encore être fâchée contre moi? Me faut-il avec mon bien-aimé perdre encore mon amie? »

Et Marie aussi donna cours à ses larmes; en ce moment Berthe sentit sa propre douleur vaincue par le chagrin plus grand de son amie. Elle l'embrassa en silence et pleura avec elle.

« D'ici à quelques jours, continua Marie, mon père veut quitter Ulm, et je dois le suivre. Mais il faut que je parle encore une fois à Georges, seulement un quart d'heure. Berthe, tu peux, j'en suis sûre, faciliter cet entretien; seulement un petit quart d'heure, je t'en supplie.

— Tu ne veux pas le faire renoncer à la bonne cause pourtant? demanda Berthe.

— Qu'appelles-tu la bonne cause? répondit Marie. La cause du duc n'est peut-être pas moins bonne que la vôtre. Tu parles ainsi parce que vous êtes de la ligue. Moi je suis du Wurtemberg, et mon père est fidèle à son duc. Mais est-ce à

nous autres jeunes filles à décider des questions de guerre? Cherchons plutôt les moyens de le voir encore une fois. »

Berthe avait pris tant d'intérêt au récit de sa cousine, qu'elle avait complétement oublié qu'elle eût jamais été fâchée contre elle. Elle aimait du reste tout ce qui avait nn air de mystère, et ces confidences étaient les bienvenues. Elle sentait aussi toute l'importance et tout l'honneur du rôle de confidente, et elle s'empressa de mettre toute sa pénétration au service des deux amants.

« J'ai trouvé, s'écria-t-elle enfin; nous l'inviterons tout simplement au jardin.

— Au jardin? demanda la timide Marie d'un air incrédule; et par l'intermédiaire de qui?

— Son hôte, le bon cousin Dietrich, l'amènera lui-même, répondit-elle; c'est parfait, et il n'entendra pas un mot de ce que vous direz, je t'en réponds. »

Marie, résolue et forte dans les grandes occasions, tremblait cependant à l'idée de cette démarche hardie. Mais Berthe, ranimant son courage, sut écarter toutes les objections, dissiper toutes les craintes, et ce fut le cœur plein d'espérance, et enfin déchargées du poids de leur secret, que les deux jeunes filles s'embrassèrent avant de s'abandonner au repos.

VII

Elle s'attache à lui, dans une étreinte ardente,
La pauvre amante :
« Tu me fuis, lui dit-elle, ô mes chères amours,
Et pour toujours! »
Elle ne peut poursuivre, et sa voix s'est éteinte
Dans cette plainte.

SCHUBART.

Georges était assis le lendemain du bal, vers midi, triste et pensif, dans son appartement. Il avait rendu visite à Breitenstein, et n'avait rien appris de consolant. Le conseil s'était assemblé le matin même, et la guerre avait été irrévo-

cablement décidée. Douze pages, avec les lettres du duc de Bavière, des seigneurs et des villes, attachées à leurs lances, avaient été envoyés par la porte de Gœekling porter la déclaration de guerre au duc de Wurtemberg à Blaubeuren. Dans les rues on se communiquait gaiement cette nouvelle, et la joie d'une prochaine entrée en campagne se lisait sur tous les visages. Un seul avait été frappé par cette nouvelle, comme par l'arrêt de son destin. Sa tristesse l'écarta du cercle des joyeux compagnons qui se rendaient à la taverne pour fêter l'ouverture des hostilités, et demander aux dés de quel côté serait la victoire. Hélas ! pour lui les dés avaient déjà décidé. Un champ de bataille sanglant s'étendait entre lui et l'objet de son amour. Il allait perdre sa bien-aimée pour longtemps, peut-être pour toujours.

Des pas précipités sur l'escalier le tirèrent de ses rêveries. Le secrétaire passa la tête par la porte :

« Bonne chance, mon capitaine ! s'écria-t-il ; voici la vraie danse qui commence ! Mais vous ne savez peut-être pas encore ? La guerre est déclarée ; il y a déjà une heure que nos messagers sont partis pour porter les lettres de défi.

— Je le sais, répondit Georges d'un air sombre.

— Eh bien ! et le cœur ne vous bat pas plus librement ? Avez-vous aussi appris... ? Non, cela vous ne pouvez pas le savoir, continua Dietrich en s'avançant vers lui d'un air familier ; vous ne pouvez pas savoir que les Suisses battent déjà en retraite ?

— Comment ! ils se retirent ? interrompit Georges ; en ce cas la guerre est déjà finie ?

— Je ne l'affirmerais pas, continua le secrétaire d'un air réfléchi. Le duc de Wurtemberg est encore plein de jeunesse et de courage, et il a assez de chevaliers et de vassaux autour de lui. Sans doute il ne pourra plus tenir la campagne, ni livrer de bataille décisive ; mais il lui reste des châteaux des forteresses. Ainsi, il a d'abord le Hœllenstein, défendu par Stephan de Lichow, un homme de fer. Il a Gœppingen, que Philippe de Rechberg ne rendra pas non plus sans coup férir. Il a Schorndorf, Rothenberg, Asperg, et avant tout Tubingen, qu'il a fortifié solidement. Plus d'un

encore mordra la poussière avant que vous abreuviez vos chevaux dans les eaux du Neckar. Allons, allons, continua-t-il en voyant que ses discours ne réussissaient pas à éclaircir le front de son hôte, si vous ne recevez pas ces nouvelles de guerre avec joie, peut-être accorderez-vous une oreille plus favorable à un message plus pacifique. Dites-moi, n'avez-vous pas quelque part une cousine?

— Une cousine? oui; pourquoi cette question?

— Eh bien! voyez-vous, à présent seulement je comprends les propos confus que Berthe vient de me tenir. Je revenais du conseil quand elle m'a fait signe de monter chez elle, et m'a ordonné de lui amener cette après-midi mon hôte dans son jardin, au bord du Danube. Marie, m'a-t-elle dit, a une commission importante à vous donner pour votre cousine, qu'elle connaît très-bien. Il faut donc que vous ayez la complaisance de m'accompagner. On devine sans peine le secret de pareilles commissions, et je parierais qu'on va vous confier un modèle de tapisserie, un échantillon de laine, une recette mystérieuse de l'art culinaire, ou bien quelque graine d'une plante rare; car Marie est une grande jardinière.... Du reste, si les jeunes filles vous ont plu hier, vous viendrez, je pense, avec plaisir. »

Malgré ses douloureuses pensées au moment de la séparation, Georges ne put s'empêcher de rire du stratagème imaginé par les jeunes filles. Il tendit avec joie sa main au messager de bonheur et se hâta de le suivre.

Le jardin désigné pour le rendez-vous était situé au bord du Danube, à deux cents pas environ au-dessous du port. Il n'était pas grand, mais bien entretenu. Les beaux arbres fruitiers étaient encore sans fleurs; mais une allée d'ifs qui descendait le long du fleuve, et qui se terminait par un vaste berceau, présentait avec sa claire verdure un aspect agréable et un abri suffisant contre le soleil de mars, si dangereux pour un cou blanc et de beaux bras. C'était là, sur un banc de pierre large et commode, d'où la vue s'étendait des deux côtés sur le Danube, que les jeunes filles avaient, en devisant de choses et d'autres, attendu les jeunes gens.

Marie était triste et renfermée en elle-même. Elle avait son beau bras appuyé sur une ouverture de la tonnelle, et sa jolie

tête, fatiguée par le chagrin et par les larmes, reposait sur sa main. Ses cheveux foncés et brillants relevaient encore la blancheur de son teint pâli par la douleur; et des nuits sans sommeil avaient ravi à son œil d'un bleu si tendre son éclat ordinaire, pour lui donner une teinte de mélancolie peut-être encore plus attrayante. La parfaite image de la gaieté, la fraîche, ronde et rose Berthe, était assise auprès d'elle.

Les boucles de ses cheveux clairs contrastaient avec les cheveux foncés de Marie, son petit minois frais et arrondi, avec les formes ovales et dessinées de sa cousine, et ses yeux brun clair et mobiles, avec le regard réfléchi de Marie; enfin chacun de ses mouvements, vifs et brusques, avec cette douleur silencieuse.

Berthe semblait avoir appelé sa plus charmante humeur à son aide pour consoler sa cousine, ou du moins la distraire un peu. Elle racontait et babillait, elle riait et contrefaisait les gestes de personnes de leur connaissance; elle essayait enfin mille de ces petits artifices que son heureux naturel lui suggérait. Mais nous croyons qu'elle réussissait peu : car si par moments un triste et rapide sourire passait sur les traits de Marie, il ne pouvait s'y fixer.

Enfin, comme dernière ressource, elle saisit son luth placé dans un coin. Marie avait un grand talent sur cet instrument, et Berthe ne se serait pas facilement décidée à jouer devant sa maîtresse; cependant aujourd'hui elle ne songeait qu'à arracher un sourire à sa cousine. Elle s'assit avec un grand sérieux et commença :

Du doux plaisir d'aimer [1] j'entends parler souvent,
Sans être plus savant.
Si l'amour est charmant,
Comment fait-il souffrir? S'il est une souffrance,
Où sont donc ses douceurs?
Les douceurs sont ailleurs;
Le doux plaisir d'aimer est dans la jouissance.

1. Nous sommes obligés d'employer cette périphrase pour traduire le mot *Minne*. L'amour chanté par les *Minnesænger* semble n'être que l'amour heureux. C'est du moins l'idée de cette strophe où *Liebe*, l'amour avec ses joies et ses peines, est distingué de *Minne*, l'amour qui n'a que des joies. (*Note des traducteurs.*)

« Qui t'a appris ce vieil air souabe? demanda Marie, qui avait écouté avec plaisir les paroles et l'accompagnement.

— N'est-ce pas que c'est joli? Mais ce qui suit est plus joli encore. Veux-tu l'entendre? demanda Berthe. Je l'ai appris à Nuremberg d'un maître chanteur, Hans Sachs. Ce n'est du reste pas de lui, mais de Walther von der Vogelweide, qui a vécu et aimé il y a peut-être bien trois cents ans. Écoute donc la suite :

O doux plaisir d'aimer, comment te bien connaître?
On l'a trouvé peut-être,
Quand deux cœurs confondus,
L'un dans l'autre à la fois abîmés et perdus,
Ne forment plus qu'une âme.
D'une commune flamme
Veux-tu brûler ensemble, et devenir ma dame?

« Eh bien! as-tu partagé avec le pauvre jeune chevalier? demanda la malicieuse Berthe à sa rougissante cousine. Le cousin Kraft partagerait aussi volontiers avec moi; mais en attendant il peut, s'il veut, brûler seul. Allons, tu redeviens rêveuse, il faut que je te chante encore un vieil air de Walther. »

Pour voir certains objets, je possède un pouvoir
Tout nouveau, qui m'étonne.
Depuis qu'une personne
Est logée en mon cœur, sans yeux je puis la voir.
N'est-ce pas un prodige,
Que sans yeux, sans yeux, dis-je,
Je voie en moi ses traits, comme dans un miroir?

J'ai des yeux, pour lesquels il n'est point de distance,
Point d'obstacle vainqueur.
Ce sont les yeux du cœur,
Qui me rendent partout sa vue et sa présence,
Et qui, malgré les murs
Les plus hauts, les plus sûrs,
Sauront vers elle un jour guider mon espérance.

Marie loua l'air du sieur Walther von der Vogelweide comme très-propre à consoler d'une séparation. Berthe fut

de son avis : « Je sais encore une strophe, dit-elle en riant, » et elle chanta :

Et, si celle qu'il aime en ses bois se retire,
Quels monts et quels rochers, quels murs et quels remparts
Ne perceront ses yeux et ses tendres regards,
Tournés vers Lichtenstein, pour qui son cœur soupire?

Berthe en était encore à la ritournelle de sa romance, quand la porte du jardin s'ouvrit. Des pas d'hommes se firent entendre dans l'allée, et les jeunes filles se levèrent pour recevoir ceux qu'elles attendaient.

« Sire de Sturmfeder, commença Berthe, après les premières salutations, me pardonnera si je me suis permis de l'inviter à se rendre dans le jardin de mon père. Mais ma cousine Marie désire vous donner des commissions pour une amie.... Et nous autres, ajouta-t-elle vivement en se tournant vers le sire de Kraft, pour ne pas perdre notre temps, nous allons causer ensemble, et repasser tous les incidents du bal d'hier. »

Sur ce, elle saisit la main de son cousin et l'entraîna avec elle dans l'allée.

Georges s'était assis sur le banc auprès de Marie. Elle appuya sa tête sur le sein de son bien-aimé, et versa des larmes abondantes. Les plus douces paroles qu'il lui murmurait à l'oreille n'avaient pas le pouvoir d'arrêter ses pleurs.

« Marie, dit-il, tu étais autrefois si forte et si confiante! comment peux-tu à présent abandonner toute foi en un meilleur destin et toute espérance dans l'avenir?

—Ah! l'espérance! dit-elle tristement; c'en est fait à jamais de notre espérance et de notre bonheur.

— Non, répondit Georges; je crois trop à notre amour pour jamais désespérer.

— Tu espères encore? écoute-moi donc jusqu'au bout. Il faut que je te dise un grand secret, auquel est lié la vie de mon père. Sache donc que mon père est l'ennemi acharné de la ligue autant qu'il est l'ami du duc. Il n'est pas seulement venu ici pour chercher son enfant. Non, il veut pénétrer les plans de la ligue et les combattre par l'argent et la parole. Et crois-tu qu'un adversaire aussi décidé donnerait sa

fille unique à celui qui cherche à s'élever par notre ruine? à celui qui s'unit à des hommes qui ne veulent pas la justice mais seulement le pillage?

— Ton zèle t'emporte trop loin, Marie, interrompit Georges. Tu dois savoir que plus d'un homme d'honneur sert dans cette armée.

— Et quand cela serait! continua celle-ci avec chaleur; ils sont trompés et séduits comme tu l'es toi-même.

— Qui te l'assure? repartit Georges, rougissant de voir le parti qu'il avait embrassé ainsi rabaissé par une jeune fille, bien qu'il sentît qu'elle n'avait pas tout à fait tort. Qui te l'assure? Ton père ne peut-il pas aussi être ébloui et trompé? Comment peut-il servir avec tant de zèle la cause d'un maître hautain et tyrannique, qui assassine ses nobles, qui foule dans la poussière ses bourgeois, qui se nourrit de la substance du peuple, tandis qu'il laisse ses paysans mourir de faim?

— Oui, c'est ainsi que le peignent ses ennemis, répondit Marie; c'est ainsi qu'on parle de lui dans la ligue; mais demande aux habitants des bords du Neckar s'ils n'aiment pas leur prince légitime, quoique sa main pèse quelquefois lourdement sur eux. Demande à ces hommes qui se sont mis en campagne avec lui, s'ils ne donneraient pas avec joie leur sang pour le petit-fils d'Eberhard, avant de céder leur pays à cet orgueilleux duc de Bavière et à ces nobles pillards. »

Georges resta quelque temps muet et pensif.

« Mais comment ces chauds défenseurs du duc excusent-ils le meurtre de Hutten? demanda-t-il.

— Vous parlez toujours de votre honneur, répondit Marie, et ne voulez pas permettre qu'un duc défende le sien! Hutten n'est pas tombé assassiné traîtreusement, comme ses partisans l'ont publié partout, mais bien dans un combat singulier, où le duc lui-même exposait sa vie. Je ne veux pas défendre tout ce qu'il a fait : il ne faut pas non plus oublier qu'un jeune prince comme le duc, entouré de mauvais conseillers, ne peut pas toujours agir suivant les principes de la sagesse. Mais certainement il est bon, et si tu savais comme il peut être doux et humain!

— Il ne te manque plus que de l'appeller encore le beau duc, dit Georges avec un rire amer. Tu te trouveras riche-

ment dédommagée de la perte du pauvre Georges, si Ulrich veut se donner la peine de chasser mon image de ton cœur.

— Certes, je ne t'aurais pas cru capable d'une aussi mesquine jalousie, répondit Marie, pendant qu'avec un sentiment de dignité blessée elle se détournait pour cacher ses larmes. Crois-tu donc que le cœur d'une jeune fille ne puisse pas aussi battre chaudement pour les intérêts de sa patrie?

— Ne sois pas fâchée, dit Georges, honteux et repentant en voyant combien il était injuste. Vrai, ce n'était qu'une plaisanterie!

— Comment peux-tu plaisanter, quand il s'agit du bonheur de toute notre vie? repartit Marie. Mon père veut quitter Ulm demain parce que la guerre est déclarée. Nous serons sans nous revoir peut-être bien longtemps, et tu as le courage de plaisanter? Ah! si tu avais vu combien de nuits j'ai supplié Dieu à chaudes larmes de tourner ton cœur de notre côté, de nous garder du malheur d'être séparés à jamais, bien sûr tu ne pourrais pas plaisanter d'une façon si cruelle!

— Le ciel ne l'a pas voulu, répondit Georges en regardant devant lui d'un air sombre.

— Et ne serait-ce pas encore possible? dit Marie en saisissant sa main et en le regardant avec l'expression d'une tendre prière et la douceur touchante d'un ange. Ne serait-ce pas encore possible? Viens avec nous, Georges. Que mon père sera heureux de conduire un jeune champion à son duc! « Une épée a tant de poids en ces temps! » dit-il souvent, il t'en aura une obligation sans bornes; si tu combats à ses côtés, mes vœux pour le succès de la victoire ne voleront pas d'un camp à l'autre, et ne flotteront plus entre les deux armées!

— Arrête! s'écria Georges en se couvrant le visage de ses mains, car la puissance victorieuse de la conviction brillait dans les yeux de la jeune fille, la force de la vérité était sur ses lèvres; veux-tu me rendre transfuge? Hier je suis entré ici avec l'armée de la ligue, aujourd'hui la guerre est déclarée, et demain je passerais au duc? Mon honneur peut-il t'être indifférent?

— L'honneur? dit Marie, et des larmes s'échappèrent de

ses yeux. Il t'est donc plus cher que ton amour? Qu'il en était autrement, lorsque Georges me jurait une fidélité éternelle! Eh bien, sois plus heureux avec lui qu'avec moi! Mais quand le duc de Bavière te fera chevalier sur le champ de bataille, parce que tu auras porté le ravage dans nos campagnes, quand il te mettra au cou une chaîne d'honneur, parce que tu auras pris avec bravoure les forteresses du Wurtemberg, puisse ta joie ne point être troublée par la pensée d'avoir brisé un cœur qui t'aimait si fidèlement, si tendrement!

— O ma bien-aimée, s'écria Georges, le cœur déchiré de sentiments opposés. Ta douleur ne te permet pas de reconnaître combien tu es injuste. Mais, pour que tu voies que je sais sacrifier la gloire à l'amour, écoute-moi. Passer à votre parti, je ne le puis; mais je quitterai le théâtre de la lutte, je laisse à qui voudra le combat et la victoire. Pour moi c'était un rêve. Il est terminé! »

Marie jeta au ciel un regard de remercîment et paya ces paroles d'une douce récompense. « Oh! crois-moi, dit-elle, je sens combien ce sacrifice doit te coûter. Mais ne regarde pas si tristement ton épée. « Renoncer à temps rapporte souvent « beaucoup, » dit mon père. Le bonheur finira aussi par luire pour nous. Maintenant je puis sans crainte me séparer de toi : car, quelle que soit l'issue de la guerre, tu peux te présenter hardiment devant mon père; et comme il se réjouira, quand je lui dirai quel grand sacrifice tu as fait! »

La voix éclatante de Berthe, avertissant son amie qu'il n'y avait plus moyen de retenir le secrétaire du conseil, fit tressaillir les deux amants.

Marie essuya précipitamment les traces de ses larmes et sortit avec Georges du berceau.

« Le cousin Kraft va partir, dit Berthe; il demande si son hôte veut l'accompagner.

— Il le faut bien, si je veux retrouver le chemin de la maison, » répondit Georges.

Quelque volontiers qu'il eût, à la veille d'une longue séparation, prolongé les derniers moments qu'il passait avec Marie, il connaissait trop bien les mœurs sévères de son temps pour rester auprès des jeunes filles sans leur cousin.

On descendit en silence le jardin.

Dietrich fit seul les frais de la conversation, en exprimant par quelques mots bien sentis son regret de voir sa cousine quitter Ulm le lendemain. Mais Berthe avait sans doute lu dans les yeux de Georges qu'il lui restait encore un désir pour l'accomplissement duquel la présence de tout témoin profane était de trop. Elle tira le cousin de son côté et l'interrogea avec une si studieuse ardeur sur une plante qui ouvrait justement à leurs pieds ses premiers pétales, qu'il n'eut pas le temps de remarquer ce qui se passait derrière lui.

Georges se hâta de profiter de ce moment pour attirer sa bien-aimée encore une fois sur son cœur; mais le frôlement de la robe de soie de Marie, le cliquetis de l'épée de Georges, tirèrent le secrétaire du conseil de ses considérations botaniques. Il se retourna et, ô prodige! il aperçut la sérieuse et sévère cousine dans les bras de son hôte.

« C'est sans doute à l'adresse de la cousine de Franconie? demanda-t-il après s'être remis de son étonnement.

— Non, monsieur le secrétaire, répondit Georges, c'est bien pour moi, et de celle que j'espère, si vous n'y mettez aucune opposition, épouser un jour.

— Dieu m'en garde!

— Je vous fais mon sincère compliment, répondit sire Dietrich, un peu troublé par le regard sérieux du jeune homme et par les larmes de Marie. Mais sapristi, cela s'appelle: *Veni, vidi, vici*. Voilà plusieurs mois que je fais des poses pour la belle sans être à peine honoré d'un regard. Et aujourd'hui il faut que j'amène moi-même la martre qui m'enlève la colombe sous mon nez.

— Pardonne-nous, cousin, la plaisanterie que nous nous sommes permise avec toi, reprit Berthe d'un ton un peu railleur. Sois raisonnable et laisse-toi expliquer la chose. »

Elle lui dit alors ce qu'il devait savoir et ce qu'il devait taire devant le père de Marie. Adouci par les regards aimables de Berthe, il promit le silence, à la condition, ajouta-t-il malicieusement, qu'elle lui accorderait la même faveur que sa cousine avait accordée à son hôte.

Berthe la lui refusa, mais sans trop de sévérité, et elle le

taquina encore à la porte du jardin en lui demandant l'histoire naturelle de la première violette que le soleil avait fait ouvrir. Il eut assez de bonhomie pour lui donner une longue et savante explication, sans se laisser troubler ni par les larmes silencieuses de Marie, ni par le cliquetis de l'épée de Georges.

Aussi un regard reconnaissant de Marie, une poignée de main affectueuse de Berthe, l'en récompensèrent lorsqu'on se sépara, et longtemps encore les voiles des deux cousines s'agitèrent au-dessus du treillage du jardin en signe d'adieu.

VIII

Dans le jardin du cloître solitaire,
Que tristement la froide lune éclaire,
Pâle et pensive, elle avance à pas lents;
Ses blonds cheveux flottent au gré des vents,
Des pleurs d'amour brillent à sa paupière.

UHLAND.

Ulm, les jours suivants, offrit l'aspect d'un vaste camp. A la place des paisibles habitants de la campagne, des bourgeois laborieux, qu'on voyait auparavant dans les rues se rendre à leurs affaires d'un pas grave et calme, on n'apercevait partout que d'étranges figures avec des casques, des cottes de mailles, des lances, des arbalètes et de lourdes carabines. Au lieu des conseillers dans leur simple costume d'étoffe noire, de fiers cavaliers aux panaches flottants, tout couverts d'acier et accompagnés d'une nombreuse suite de valets armés, défilaient sur les places et les marchés. L'image de la guerre était plus vivante encore devant les portes de la ville. Sur une vaste pelouse, près du Danube, Sickingen exerçait sa cavalerie; sur une grande plaine, du côté de Soflingen, Frondsberg faisait manœuvrer son infanterie.

Par une belle matinée, trois ou quatre jours environ après que Marie de Lichtenstein eut quitté Ulm avec son père, on voyait sur cette prairie une grande foule de personnes de

tout rang réunies pour regarder les manœuvres de Frondsberg. On considérait cet homme, qu'une si grande renommée avait précédé, avec non moins d'intérêt peut-être que nous n'en prenons à voir une altesse royale ou impériale remplir les devoirs de général : tant il est vrai qu'on rattache à la personne d'un chef illustre l'intérêt qu'on a pour l'armée entière, et que nous pensons souvent mieux comprendre les batailles que la tradition ou les feuilles publiques nous rapportent, si nous pouvons nous remettre devant les yeux la figure du commandant. En effet, c'était peut-être le sentiment qui avait fait quitter aux habitants d'Ulm leurs rues étroites pour voir à l'œuvre l'homme du jour. L'habileté avec laquelle il rassemblait en masses serrées son infanterie, qui jusque-là avait manœuvré en petits pelotons disséminés, la rapidité avec laquelle à son moindre signe les soldats s'élançaient dans toutes les directions, ou formaient de terribles carrés hérissés de piques et de carabines ; sa voix puissante qui se faisait entendre malgré le bruit des tambours, sa figure noble et guerrière, tout cela formait un tableau si nouveau et si attrayant, que les plus gros bourgeois ne craignaient pas de passer toute la matinée dans la prairie pour jouir de ce spectacle.

Le général paraissait ce matin encore plus aimable et plus gai que de coutume. Était-ce l'intérêt des bons habitants d'Ulm, intérêt écrit sur tous les visages, qui causait sa satisfaction, ou bien était-ce que par cette belle matinée, et au milieu de ses compagnons d'armes, il se trouvait mieux que dans les rues étroites et froides de la ville ? Il jetait sur la foule des regards si riants, que chacun se croyait particulièrement remarqué et salué de lui, et que les exclamations : « Le bon seigneur ! le brave chevalier ! » accompagnaient chacun de ses pas. Il y avait surtout une place où il paraissait toujours aimable, et, chaque fois qu'il y passait, on pouvait être sûr de l'y voir saluer de l'épée ou de la main et faire un signe de tête amical.

Les plus éloignés se dressaient sur la pointe des pieds pour voir l'objet de son attention; ceux qui étaient plus près se lançaient des regards interrogateurs et étonnés, car aucun des bourgeois qui se trouvaient là ne paraissait digne

de cette distinction. Quand Frondsberg passa de nouveau et renouvela ses signes de faveur, il y eut bien cent yeux qui firent la plus grande attention, et il se trouva que les saluts s'adressaient à un grand jeune homme à la taille élancée, placé au premier rang des spectateurs. Son pourpoint de drap fin à taillades de soie, les hautes plumes de sa toque, où se jouait la brise du matin, sa longue épée et une écharpe, le distinguaient au premier abord de ses voisins, qui, moins richement parés, faisaient encore contraste avec lui, non à leur avantage, par leur courte taille et leur large figure.

Cependant, au grand dépit des bons bourgeois, le jeune homme ne paraissait pas très-enchanté de la haute faveur qui lui était faite à leurs yeux. Son maintien même, sa tête baissée, ses bras croisés sur sa poitrine, ne paraissaient pas convenables pour un jeune gentilhomme qui est salué par un vieux guerrier. De plus, il rougissait à chaque salut du général, remerciait seulement par un léger mouvement de tête, et le suivait avec un sombre regard, comme s'il se fût agi d'une longue séparation, et que ce salut eût été le dernier d'un ami tendrement aimé.

« Un drôle d'original, ce gentilhomme-là, dit le chef du corps de métier des tisserands d'Ulm à son voisin, un brave armurier; je donnerais mon pourpoint des dimanches pour un tel salut de Frondsberg, et lui n'en est pas plus touché que de rien. On en parlerait dans toute la ville. « Qu'a donc maître Kohler avec Frondsberg? Ils étaient dernièrement ensemble comme deux frères. Ils se connaissent depuis longtemps, dirait-on alors; ce sont d'anciens amis. » On enrage de voir un seigneur aussi distingué et aussi puissant saluer si complaisamment un badaud pareil. »

L'armurier, un petit homme déjà vieux, approuva de la tête. « Dieu me damne! vous avez raison, maître Kohler! N'y a-t-il pas ici de tout autres gens qu'il pourrait saluer? N'y a-t-il pas ici le bourgmestre, et là-bas, au coin, mon compère, le sire de Besserer? Je voudrais apprendre au gentilhomme à courber la tête, si j'étais le maître; mais, croyez-moi, il ne s'inclinerait pas d'une ligne, fût-ce pour l'empereur lui-même. Il faut aussi que ce soit quelqu'un de distingué : car

le secrétaire du conseil, mon voisin, qui ne reçoit jamais personne, l'a logé chez lui.

— Kraft? demanda le tisserand étonné. Eh! eh! mais il y a là-dessous quelque mystère. C'est bien sûr quelque potentat, ou le fils du bourgmestre de Cologne, qui doit aussi partir avec l'armée. Tiens, n'est-ce pas là le vieux Jean du sieur Kraft?

— Vraiment, c'est lui, interrompit l'armurier, rendu curieux par les suppositions du tisserand; vraiment c'est lui, et je veux le confesser, en dépit du prieur d'Elchingen. »

Mais quelque étroit que fût l'espace qui séparait les deux bourgeois du vieux serviteur de la maison de Kraft, l'armurier ne pouvait arriver jusqu'à lui, tant les spectateurs étaient pressés. Enfin, la haute mine du chef des tisserands lui ouvrit un passage, car il était riche et considéré dans la ville. Il saisit le vieux domestique, et l'amena à l'armurier. Mais Jean lui-même ne pouvait donner de grands éclaircissements. Tout ce qu'il savait, c'est que l'hôte de son maître était un sire de Sturmfeder.

« Du reste, il ne doit pas être de loin d'ici, ajouta-t-il, car il monte un cheval du pays et n'a pas de domestique avec lui. Quant à mon maître, son hôte va lui valoir des ennuis : car la vieille Sabine, sa nourrice, est comme une furie de voir qu'il trouble ainsi l'ordre de la maison, et que, de but en blanc et sans la prévenir, il amène un étranger botté et éperonné dans la maison.

— Ne vous déplaise, reprit le tisserand, votre maître, Jean, est bien enfant; sa vieille sorcière.... Dieu me pardonne! il y a longtemps que je l'aurais jetée à la rue, où est sa place. Sire Kraft a cependant déjà un certain âge, et il se laisse traiter comme s'il était encore au maillot!

— Vous en parlez à votre aise, maître Kohler, répondit le vieux serviteur; vous vous y entendez très-mal. La jeter à la rue! qui s'occuperait ensuite du ménage?

— Qui? s'écria le tisserand en s'échauffant. Qui? Qu'il se marie, qu'il prenne une femme comme en a tout chrétien et tout bourgeois d'Ulm; qu'a-t-il besoin de vivre en garçon et de courir après toutes les filles de la ville? Ne l'ai-je pas surpris dernièrement contant fleurette à ma Catherine? Je

lui aurais lancé volontiers mes outils à la tête, au noble damoiseau; mais sa défunte mère a fait tisser chez moi maint service de table, la digne femme.... ainsi, il me fallut tirer mon bonnet et dire : « Bien le bonsoir, et que désire Votre Seigneurie? » Que le.... »

— Tiens, voyez donc! dit Jean d'un air bourru; j'ai toujours cru qu'un seigneur comme le secrétaire du conseil, mon maître, pouvait, en tout honneur, échanger un mot avec votre fillette, sans que les méchantes langues....

— Ah! ah! échanger un mot, et un soir de mars après l'*Angelus*? Il ne l'épousera pourtant pas, et pensez-vous que la renommée de mon enfant ne doive pas rester aussi blanche que la collerette de votre maître? entendez-vous? »

Le chef du corps des tisserands avait, dans la chaleur du discours, saisi le vieux Jean à la poitrine et tellement élevé la voix, que l'attention commençait à s'éveiller autour d'eux. L'armurier crut que le mieux était d'emmener de force son ami exaspéré, et coupa ainsi court à de plus longs débats; mais cela n'empêcha point qu'avant midi on ne se répétât dans toute la ville que Jean, le domestique du sire de Kraft, avait encore, dans ses vieux jours, une amourette avec la fille du maître tisserand, et que le père irrité lui avait fait à ce sujet, sur le pré, une verte semonce.

Cependant les exercices de l'infanterie étaient terminés, la foule s'écoula, et le jeune homme qui avait été la cause innocente de la querelle que nous avons rapportée, tourna aussi ses pas vers la ville; sa marche était lente et indécise, son visage paraissait plus pâle qu'à l'ordinaire, ses yeux étaient toujours fixés à terre ou regardaient avec une expression de regret et de désir, dans le lointain, les montagnes bleues qui forment l'enceinte du Wurtemberg.

Jamais Georges de Sturmfeder ne s'était trouvé si malheureux qu'à cette heure. Marie était partie avec son père; elle l'avait fait conjurer encore une fois de rester fidèle à sa promesse, et combien cette promesse le rendait malheureux!

Sans doute il ne lui en avait pas peu coûté alors de la faire : mais il était tout entier à la douleur de la séparation; il ne voyait que le chagrin de sa bien-aimée. Aujourd'hui, seul, face à face avec l'avenir, combien sa position lui pa-

raissait triste et difficile! Sans parler du regret de voir tous ses rêves dorés s'évanouir avec ses espérances de gloire; sans parler de ce bonheur, qu'il croyait si près, d'obtenir Marie par ses services dans la guerre, et qui était rejeté dans un lointain incertain; il lui fallait, au risque d'être méconnu par des hommes dont l'estime lui était chère, abandonner leurs drapeaux juste quand on touchait au moment décisif. Il remettait de jour en jour la pénible tâche de déclarer sa résolution. Où trouver des motifs et des paroles devant le vieux et vaillant Breitenstein, l'ami de son père, pour justifier sa retraite? De quel front se présenter devant le noble Frondsberg? Ah! ces saluts affectueux, par lesquels celui-ci avait paru encourager le fils de son brave compagnon d'armes, lui avaient fait souffrir mille tortures. C'était à ses côtés qu'était tombé son père; il avait entendu le mourant léguer pour tout héritage à son fils la gloire de son nom et un illustre exemple. Et aujourd'hui que Frondsberg lui ouvrait la carrière avec tant de bonté, il devait à ses yeux aussi se montrer sous un jour tellement équivoque!

Au milieu de ces sombres pensées, il s'était approché lentement de la porte de la ville, lorsqu'il se sentit tout à coup saisi par le bras; il se retourna : un homme, qui avait l'air d'un paysan, se tenait devant lui.

« Que veux-tu? lui demanda Georges avec un peu d'humeur en se voyant interrompu dans ses pensées.

— Il faut d'abord que je sache si vous êtes bien celui que je cherche, répondit l'inconnu. Dites-moi ce qui va avec *Licht* et *Sturm*[1]. »

Georges, étonné de cette singulière question, regarda son interlocuteur avec plus d'attention. Il n'était pas grand, mais robuste; sa poitrine était large et sa taille ramassée. Son visage, bruni par le soleil, aurait paru plat et insignifiant, s'il n'y avait eu autour de la bouche une expression particulière de finesse et d'intelligence, et si l'intrépidité et la ré-

1. Le jeu de mots disparaît dans la traduction. Outre que les mots *Licht* et *Sturm* sont les premières syllabes des noms Lichtenstein et Sturmfeder, ils ont encore leur signification propre : *lumière* et *tempête*.
(*Note des traducteurs.*)

solution n'eussent brillé dans ses yeux gris. Ses cheveux et sa barbe étaient frisés et d'un blond foncé; il portait un long poignard à sa ceinture ; d'une main il tenait une hache, et de l'autre, une casquette de cuir ronde et peu élevée, comme on en voit encore aujourd'hui aux campagnards de Souabe.

Pendant que Georges faisait ces rapides observations, chacun de ses traits était aussi examiné avec soin.

« Vous ne m'avez peut-être pas bien compris, sire cavalier, reprit l'inconnu après un court silence. Qu'est-ce qui va avec *Licht* et *Sturm*, pour former deux noms entiers ?

— *Feder* et *Stein*[1] ! répondit le jeune homme, auquel le sens de la question était devenu clair tout d'un coup. Que me veux-tu?

— Ainsi vous êtes bien Georges de Sturmfeder ? demanda l'inconnu ; je viens de la part de Marie de....

— Au nom du ciel, tais-toi, camarade, et ne prononce pas ce nom, s'écria Georges; mais dis vite ce que tu m'apportes.

— Une petite lettre, mon gentilhomme ! » répondit le paysan en détachant les larges et noires jarretières dont il avait entouré son pantalon de cuir, et en en retirant une bande de parchemin.

Georges se saisit du parchemin avec une joie indicible. Il n'y avait que peu de lignes écrites avec une encre noire et brillante; mais, aux caractères de l'écriture, il était facile de reconnaître ce qu'elle lui avait coûté de peine : car les jeunes filles ne maniaient pas aussi bien la plume, pour exprimer leurs sentiments tendres, en 1519, qu'elles le font de nos jours, où chaque belle de village peut écrire à son bon ami, au régiment, une lettre aussi longue que la troisième épître de saint Jean.

La chronique à laquelle nous avons emprunté ce récit nous a gardé ces mots, que les yeux avides de Georges déchiffrèrent dans les caractères confus du parchemin :

Observe tes serments,
Et sache fuir à temps.
Dieu veille sur ta vie.
Pour jamais ta Marie.

1. Ces deux mots signifient : *plume* et *pierre*. (*Note des traducteurs.*)

Il y avait dans ces mots une teinte de tendre piété, et qu'on s'imagine avec cela un cœur aimant qui aurait voulu voler lui-même avec ces quelques lignes, un œil plein de tendresse et voilé de larmes, une bouche gracieuse qui baise encore une fois la petite feuille, des joues pudiques, rougissant à ce baiser mystérieux; qu'on se représente tout cela, on n'en voudra pas à Georges s'il fut quelques moments comme fou de bonheur. Un regard joyeux et brillant, dirigé vers les montagnes bleues à l'horizon, remercia la bien-aimée de ses paroles de consolation; et, en vérité, elles n'auraient jamais pu venir plus à propos, pour relever le courage faiblissant du jeune homme. Il savait du moins que l'être le plus cher qui vécût pour lui sur la terre ne le méconnaîtrait pas. Le dernier vers rendit à son cœur son ancienne gaieté; il tendit la main au brave messager, le remercia chaudement, et lui demanda comment ces lignes étaient venues en sa possession.

Je savais bien, répondit le paysan, que ce petit billet ne devait pas contenir quelque maléfice, car la demoiselle souriait d'une façon trop aimable en me le mettant dans la main. C'était mercredi dernier, quand j'arrivai à Blaubeuren, où se trouvaient nos gens de guerre. Il y a là dans la chapelle du cloître un grand autel magnifique, sur lequel est représentée l'histoire de mon patron, l'apôtre saint Jean. Il y a sept ans, étant dans un grand péril, près de faire une fin malheureuse, je fis vœu de m'y rendre tous les ans en pèlerinage. Depuis ce temps, j'ai tenu ma promesse, car le saint m'a sauvé par un miracle de la main du bourreau. Après avoir terminé ma prière, j'allais chaque fois chez monseigneur l'abbé lui porter une couple de belles oies ou un agneau, ou toute autre chose capable de lui faire plaisir.... Mais je dois vous ennuyer avec mon bavardage, mon gentilhomme?

— Non, non, continue, répondit Georges; viens t'asseoir auprès de moi sur ce banc.

— Ce serait joli, repartit l'envoyé, qu'un paysan voulût s'asseoir à côté d'un gentilhomme que le général en chef a salué si souvent en présence de tout le monde! Permettez-moi de rester debout devant vous. »

Georges s'assit sur un banc de pierre au bord du che-

min, et le paysan, appuyé sur sa hache, continua ainsi son récit :

« Cette fois, dans ces temps de trouble, j'avais peu d'envie de faire mon pèlerinage ; mais qui est parjure, à Dieu fait injure, dit-on, et il me fallut remplir mon vœu. Comme j'avais fini de prier et que je me levais pour porter à l'abbé ce qui lui était dû, un des ecclésiastiques me dit que je ne parviendrais pas cette fois jusqu'à Son Éminence, parce que beaucoup de seigneurs et de chevaliers lui rendaient visite. Je persistai cependant dans mon dessein : car l'abbé est si bon et si affable, qu'il ne m'aurait pas pardonné de ne point l'être allé voir. Si vous entrez jamais dans le couvent, n'oubliez pas de regarder l'escalier qui conduit du maître autel au dortoir : il traverse le mur épais qui sépare la chapelle du cloître, et il est long et étroit. C'est là que j'ai rencontré la noble demoiselle, c'est-à-dire qu'il est venu à moi une jolie personne voilée, portant un bréviaire et un rosaire, et qui descendait l'escalier; je me serrai contre le mur pour la laisser passer, mais elle s'arrêta et me dit :

« Ah! c'est Jean, d'où viens-tu?

— D'où connais-tu donc cette demoiselle? interrompit Georges.

— Ma sœur a été sa nourrice, et....

— Quoi! la vieille Rose est ta sœur? s'écria Georges.

— La connaissez-vous aussi? demanda l'envoyé; tiens! comme cela se trouve! Bref, j'eus un grand plaisir à la revoir, car je faisais souvent visite à ma sœur à Lichtenstein, et j'ai connu mademoiselle quand on lui apprenait encore à marcher avec le ceinturon de l'épée de son père. Mais je l'aurais à peine reconnue, tant elle est devenue grande, et les roses de ses joues ont disparu comme la neige au commencement de mai. Sa vue me fit peine, et je ne pus m'empêcher de lui demander ce qui la chagrinait et si je ne pourrais pas lui être utile. Elle réfléchit un moment, puis elle me dit :

« Oui, si tu étais discret, Jean, tu pourrais me rendre un grand service! »

« Je l'assurai qu'elle pouvait compter sur ma discrétion, et elle me donna rendez-vous après vêpres.

— Mais comment vient-elle dans le cloître? demanda

Georges. D'ordinaire, jamais un pied de femme ne doit en passer le seuil.

— L'abbé est l'ami de son père, et, comme il y a tant de monde à Blaubeuren, elle est là plus en sûreté que dans la ville, où tout est sens dessus dessous. Après vêpres, quand tout fut tranquille, elle vint tout doucement à l'escalier. Je l'encourageai de mon mieux. Elle finit par me donner ce petit parchemin et me pria de vous le porter.

— Je te remercie de tout cœur, mon brave Jean, dit Georges; mais avec cela elle ne t'a pas donné d'autre commission pour moi?

— Si fait, répondit le messager; elle m'a encore, de vive voix, chargé de quelque chose; vous devez être sur vos gardes, on vous réserve une tâche pénible.

— A moi? s'écria Georges; tu n'as pas bien entendu; qui est-ce qui me réserve cette tâche, et quelle est-elle?

— Pour cela vous m'en demandez trop, repartit le paysan. Cependant, s'il m'est permis de vous le dire, je crois que ce sont les confédérés. La demoiselle ajoutait que son père en avait parlé, et Frondsberg ne vous a-t-il pas aujourd'hui salué et honoré comme le fils de l'empereur, que tout le monde en était dans l'étonnement? Croyez bien que les amabilités d'un si grand seigneur signifient toujours quelque chose. »

Georges fut surpris de l'observation judicieuse du bon paysan. Il songea en outre que le père de Marie était entré bien avant dans les secrets des chefs de la ligue, et qu'il avait peut-être appris quelque chose qui le touchait de plus près. Mais il avait beau réfléchir, il ne pouvait rien trouver qui s'accordât avec cet avertissement mystérieux de Marie. Ce fut avec peine qu'il sortit de ce réseau de suppositions pour demander au messager comment il avait fait pour le trouver si vite.

« C'est grâce à Frondsberg, répondit celui-ci. Je devais vous chercher chez sire Dietrich de Kraft. Quand j'entrai dans la rue, on apercevait beaucoup de monde dans les prairies. Je pensai qu'une demi-heure de perdue n'est pas grand'-chose, et je me mis aussi à regarder l'infanterie. Vraiment, Frondsberg a poussé loin l'art des manœuvres.... Tout à coup

il me sembla entendre près de moi prononcer votre nom; je me retournai : c'étaient trois hommes âgés qui parlaient de vous et vous montraient du doigt; je remarquai votre figure et je suivis vos pas; cependant, comme je n'étais pas bien sûr de mon affaire, je vous donnai à deviner l'énigme de *Sturm* et de *Licht*.

—Tu as agi en homme habile, dit Georges en riant; mais viens à mon logis, qu'on te donne quelque chose à manger.» Après une pause, il lui demanda : « Quand retournes-tu là-bas? »

Le paysan réfléchit un moment et dit avec un rire malin : « Sans vous fâcher, mon gentilhomme, il m'a fallu promettre à mademoiselle de ne pas vous quitter, que vous n'eussiez dit adieu aux confédérés.

— Et ensuite? demanda Georges.

— Et ensuite, j'irai droit à Lichtenstein porter de vous de bonnes nouvelles, qu'on y attend avec impatience! Tous les jours elle est au jardin assise sur les rochers, et regarde dans la vallée pour voir si le vieux Jean ne revient pas encore!

— Cette joie, elle l'aura bientôt, répondit Georges; peut-être que je partirai dès demain, et je lui écrirai encore une petite lettre auparavant.

— Mais de la prudence, dit le messager; le parchemin ne doit pas être plus grand que celui que j'ai apporté, car il faut que je le cache aussi dans ma jarretière. On ne sait pas ce qui peut arriver dans ces temps de trouble, et là, personne n'ira le chercher.

— Soit, dit Georges en se levant. Pour à présent, adieu; à midi viens chez le sire de Kraft, à côté de la cathédrale. Fais-toi passer pour un de mes concitoyens de Franconie, car à Ulm on n'aime pas beaucoup les partisans du Wurtemberg.

— Soyez sans inquiétude, vous serez content,» dit Jean à Georges qui s'en allait.

Il suivit des yeux le beau jeune homme, et pensa à part lui que la gracieuse demoiselle n'avait pas fait un mauvais choix, bien qu'un premier amour de jeune fille eût fait perdre aux joues rosées de l'enfant un peu de leurs brillantes couleurs.

IX

Quel bien peut-il exister sur la terre,
Que je ne quitte à l'instant pour vous plaire?
SCHILLER.

D'abord Georges eut quelque inquiétude sur la manière dont sa nouvelle connaissance se comporterait dans la maison de Kraft. Il ne craignait pas sans raison que Jean ne vînt à se trahir par son dialecte, ou par des paroles irréfléchies; et c'eût été d'autant plus désagréable pour notre héros, que, décidé à quitter sous peu de jours l'armée des confédérés, il tenait d'autant moins à ne pas être soupçonné d'avoir des relations avec le Wurtemberg. Pouvait-il, au cas que ce messager fût découvert et qu'il avouât avoir été envoyé vers lui, ne pas trahir sa bien-aimée? Il voulait retourner pour chercher ce paysan, le prier de partir le plus tôt possible; mais il réfléchit que celui-ci devait s'être depuis longtemps éloigné du lieu de leur entretien, et qu'il pouvait dans l'intervalle arriver chez Kraft : il jugea donc plus prudent d'aller vite trouver ce dernier pour lui donner les avis nécessaires et le mettre en garde contre toute imprudence. Puis, en se rappelant l'œil hardi, les traits rusés du paysan, il croyait pouvoir espérer que Marie, bien qu'elle n'eût pas eu grand choix, n'avait confié son message qu'à un homme sûr.

En effet, il en crut à peine ses yeux et ses oreilles, quand vers midi un compatriote de Franconie lui fut annoncé, et qu'il vit entrer son messager d'amour. Quel empire cet homme devait avoir sur lui-même! C'était le même homme, et pourtant il semblait une tout autre personne. Il marchait le dos courbé, les bras pendants, les yeux à peine ouverts; son visage avait une certaine expression niaise qui arracha à Georges un sourire involontaire. Puis quand il se mit à parler, qu'il le salua dans le dialecte franconien, et répondit aux nombreuses questions du sire de Kraft, comme l'aurait fait un Franconien de naissance, Georges fut tenté de croire

à un prodige, et tous les contes de son enfance, où un aimable enchanteur et une gracieuse fée prennent toutes les formes pour servir deux amants et les conduire à bon port à travers les destins ennemis, lui revinrent à la mémoire.

L'enchantement se dissipa, il est vrai, bientôt, quand il fut seul dans sa chambre avec son messager, et que le bon Souabe l'assura de son identité. Quoi qu'il en soit, Georges ne put s'empêcher de lui exprimer son admiration sur la manière dont il avait joué son rôle.

« N'en croyez pas moins à ma sincérité, répondit le paysan; on est souvent, dès sa plus tendre jeunesse, forcé de recourir à ces ruses; elles ne nuisent à personne, et il est bon de savoir s'en servir. »

Georges l'assura qu'il avait en lui la même confiance qu'auparavant; le messager le pria de son côté de songer sérieusement à son départ: il devait penser combien la demoiselle était impatiente d'avoir cette nouvelle, et que lui-même ne devait pas revenir sans lui en rapporter la certitude.

Georges lui répondit que, pour retourner chez lui, il attendait seulement que l'armée confédérée se mît en marche.

« Oh! alors vous n'avez pas besoin d'attendre longtemps, répondit le messager; s'ils ne se mettent pas demain en marche, ce sera pour après-demain, car le pays est ouvert jusqu'au cœur. Je me fie à vous; c'est pourquoi je vous le dis, mon gentilhomme.

— Est-il donc vrai que les Suisses se soient retirés, demanda Georges, et que le duc ne puisse plus combattre en rase campagne? »

Le messager jeta autour de lui un regard méfiant, ouvrit avec précaution la porte, et voyant qu'il n'y avait personne qui pût les entendre :

« Mon gentilhomme, répondit-il, j'ai assisté à un spectacle que je n'oublierai jamais, quand je vivrais quatre-vingt-dix ans! Déjà en venant j'avais rencontré dans les Alpes des détachements considérables de Suisses regagnant leurs foyers. Leurs conseillers et leurs baillis les avaient rappelés. Pourtant près de Blaubeuren il y avait encore plus de huit mille hommes, rien que de bons Wurtembergeois, et pas d'autres.

— Et le duc, interrompit Georges, où était-il?

— Le duc traite à Kirchheim pour la dernière fois avec les Suisses; mais ils se retirent parce qu'il ne peut pas les payer[1]. Alors il s'est tourné vers Blaubeuren, où son armée était campée. Hier matin on a fait savoir, au son du tambour, que tout le monde devait se rassembler à neuf heures dans la prairie du couvent. Il y avait là beaucoup de monde, mais chacun n'avait qu'un seul et même sentiment. Tenez, mon gentilhomme, le duc Ulrich est trop sec et trop tranchant, et ne sait pas gagner le cœur du paysan. Les impôts sont lourds, le droit de chasse est dur et cruel; puis à la cour on gaspille ce qu'on nous a pris. Mais sitôt qu'un tel prince est dans le malheur, c'est une autre affaire; nous n'avons plus qu'une idée: c'est que c'est un brave seigneur que notre malheureux duc, à qui l'on veut arracher de force ses États. Un bruit courut parmi nous qu'il voulait livrer bataille, et chacun serra son glaive avec plus de force, tous agitèrent leurs piques et firent entendre des malédictions contre les confédérés. Alors arriva le duc....

— Tu as vu le duc! tu le connais? s'écria Georges. Oh! parle; comment est-il?

— Si je le connais? dit le messager avec un sourire étrange. Vraiment, je l'ai vu alors que ce n'était pas pour lui un bonheur de me voir. C'est encore un jeune homme; il a tout au plus trente-deux ans. Il est fort, d'une belle stature, et très-habile à manier les armes. Ses yeux sont flamboyants, et personne ne peut longtemps soutenir son regard.... Le duc entra dans le cercle formé par les hommes armés; aussitôt il se fit dans cette immense multitude un silence de mort. D'une voix haute, il dit qu'il était abandonné et qu'il ne savait plus à qui avoir recours[2]; que l'appui de ceux en qui il avait mis

1. Ils se retirèrent le 17 mars. Le duc se rendit aussitôt à Kirchheim pour les arrêter; mais il leur vint là un second ordre de se hâter de rentrer dans leur patrie, sous peine de perdre leurs biens, leur liberté et leur vie. Sattler II, § 6. Thetinger, page 66.

« Interim cum Helvetiorum primoribus agunt fœderati, missis in urbes « eorum legatis, ne Ducis Huldrichi negotio belloque se nunc immisceant, « suos abscedere jubeant. »

2. Sattler, § 6, rapporte tout ce discours; Thetinger, *Comment. de reb. Wurtemb.*, p. 66.

tout son espoir lui faisait défaut, et qu'il était devenu le jouet de ses ennemis ; car sans les Suisses il ne pouvait risquer la bataille. A ce moment s'avança un vieillard à la tête blanche qui dit : « Seigneur duc, avez-vous déjà essayé nos bras, pour vous décourager? Tous ceux qui sont ici sont prêts à répandre leur sang pour vous ; et moi aussi je vous ai amené mes quatre fils : chacun a une pique et un couteau; et il y en a ici des milliers qui pensent comme moi. Êtes-vous si las de votre pays que vous nous repoussiez? » Alors le cœur d'Ulrich se brisa ; essuyant ses yeux mouillés de larmes, il tendit sa main au vieillard. « Je ne doute pas de votre courage, dit-il à voix haute, mais nous sommes trop peu pour vaincre et nous ne pouvons que mourir. Retournez chez vous, braves gens, et restez-moi fidèles. Il me faut abandonner mon pays pour vivre dans l'exil et la misère. Mais avec l'aide de Dieu, j'espère y rentrer. » Ainsi parla le duc, et ceux qui étaient là pleuraient et grinçaient des dents. Ils se retirèrent la rage et le désespoir dans le cœur[1].

— Et le duc ? demanda Georges.

— Il est parti à cheval de Blaubeuren et est allé on ne sait où. La noblesse reste toutefois dans les châteaux pour les défendre, jusqu'à ce que le duc reçoive peut-être d'autres secours.... »

Le vieux Jean interrompit ici le messager, et annonça que le gentilhomme était appelé devant le conseil de guerre qui se tenait dans les appartements de Frondsberg. Georges ne

1. Cet attachement et cette fidélité des Wurtembergeois sont décrits par Thetinger. Nicolaus Barbatus y insiste aussi dans le discours qu'il tint à Marbourg, et c'est son principal argument contre les attaques de Hutten. Voir Schradius, II, 386. Nous appelons particulièrement l'attention sur ce point, parce que généralement l'on admet que ce fut un bienfait pour les Wurtembergeois que le duc fût chassé. Voici les paroles de Thetinger : « En l'apprenant, les Wurtembergeois déplorèrent vivement qu'il ne leur fût pas permis de combattre. Magno fremitu fortunam suam questi. » Les paroles de Nicolaus Barbatus sont encore bien plus remarquables. Il cherche à repousser les accusations de Hutten : « Quel tyran fut jamais chéri des siens? Pour Ulrich, les siens l'aiment. Quel tyran, s'il est une fois chassé, est rappelé par les vœux de ses sujets ? c'est par des prières et des supplications que ses sujets demandent à Dieu de leur rendre leur maître, etc. »

fut pas peu étonné de cette nouvelle; que pouvait-on lui vouloir au conseil de guerre? Frondsberg avait-il déjà trouvé moyen de le recommander?

« Prenez garde à vous, mon gentilhomme, dit le messager quand le vieux Jean eut quitté l'appartement, et souvenez-vous de la promesse que vous avez faite à mademoiselle Marie; avant tout, pensez à ce qu'elle vous a fait dire : Vous devez être sur vos gardes, parce qu'on compte vous donner une rude tâche. Quant à moi, permettez que je reste dans cette maison comme votre domestique; j'aurai soin de votre cheval, et je serai toujours prêt à vous servir. »

Georges accepta avec une grande reconnaissance l'offre du brave homme, et Jean entra aussitôt à son service, car il ceignit son épée à son jeune maître et il lui mit sa toque sur la tête.

Il lui recommanda encore à la porte de se rappeler sa parole et l'avis qu'il avait reçu. En cherchant à s'expliquer cet inconcevable appel devant le conseil de guerre, qui coïncidait si singulièrement avec l'avertissement de Marie, Georges se rendit à la maison désignée. On lui indiqua là un escalier tournant, au haut duquel il devait trouver dans la première chambre à droite les chefs de l'armée rassemblés. Mais l'accès de ce sanctuaire ne lui fut pas sitôt accordé. Comme il s'apprêtait à en ouvrir la porte, un vieux guerrier à longue barbe lui demanda ce qu'il voulait et lui donna la triste assurance qu'il pourrait attendre une demi-heure avant d'être reçu. En même temps il prit le jeune homme par la main et le conduisit à travers un étroit corridor dans un petit appartement, où il devait prendre un peu patience.

Qui est jamais resté seul dans une attente inquiète, assis sur une banquette d'antichambre, connaît le tourment que Georges eut à endurer. Le cœur impatient bat et s'élance au-devant de la décision, tous les nerfs sont tendus, l'œil voudrait percer la porte; l'oreille se dresse, si une porte éloignée craque, si des pas se font entendre sous le vestibule, ou si des voix confuses s'élèvent dans les chambres à côté. Mais les portes se sont ouvertes en vain, le bruit des pas s'approche de plus en plus, puis passe et se perd, le son inégal des voix s'abaisse et s'évanouit. Les planchettes

du parquet et les fenêtres de la maison voisine sont bientôt comptées, et déjà l'horloge sonne et annonce qu'une demi-heure d'inutile attente est passée. L'oreille écoute toutes les cloches et toutes les horloges de la ville; elle remarque la différence des sonneries, puis tout redevient silencieux. On se lève, on fait un tour dans l'étroit appartement; écoutons! une perte s'ouvre de nouveau, des pas mesurés s'avancent dans le couloir, enfin on frappe à la porte.

« Georges de Frondsberg vous présente ses compliments, dit le vieux soldat qui l'a introduit. Vous avez peut-être encore à attendre; je ne saurais vous dire combien de temps. Prenez patience. Il vous envoie une cruche de vin pour vous tenir compagnie. »

Le vieux serviteur déposa le vin sur le rebord de la fenêtre, car il n'y avait pas de table dans la chambre, puis il sortit.

Georges le suivit des yeux avec étonnement; il n'aurait pas cru cela possible; plus d'une heure s'était écoulée et encore rien? Il prit du vin, il n'était pas mauvais; mais comment pouvait-il lui paraître bon dans sa solitude, et avec l'inquiétude qui le dévorait? C'est le défaut ordinaire des jeunes gens à l'âge de notre héros, de se croire plus importants qu'ils ne le sont réellement par leur position dans le monde; l'homme plus mûr supportera plus facilement une atteinte à sa dignité, ou du moins il ne laissera pas voir son mécontentement, tandis que le jeune homme, plus sensible sur le point d'honneur, s'emporte plus vite. Aussi n'est-il pas étonnant que Georges, après deux mortelles heures, quand on l'appela au conseil, ne fût pas de la meilleure humeur. Il suivit en silence le vieux soldat qui l'avait conduit à travers le couloir.

A la porte, ce dernier se retourna et lui dit amicalement : « Ne rejetez pas, mon gentilhomme, le conseil d'un vieillard, et laissez là votre mine fière et sombre; elle ne produira rien de bon avec les chefs qui siégent là dedans. »

Georges était dans le moment trop peu maître de lui-même pour pouvoir suivre ce bon conseil; il remercia son guide par un serrement de main, et il agita vivement la grosse sonnette de fer de la porte de chêne massive, qui cria sur ses gonds.

Autour d'une longue et lourde table étaient assis huit hommes d'un certain âge, formant le conseil de guerre de la ligue. Quelques-uns d'entre eux étaient connus de Georges. Joerg Truchsess, baron de Waldbourg, occupait la place la plus élevée; à ses côtés étaient assis Frondsberg et François de Sickingen; parmi les autres il ne connaissait personne que le vieux Louis de Hutten; mais la chronique nous a rapporté fidèlement leurs noms : c'étaient Christophe comte d'Ortenbrog, Alban de Closen, Christophe comte Frauenberg, et Diepolt de Stein, tous hommes âgés et considérés dans l'armée.

Georges était resté debout à la porte, mais Frondsberg lui fit un signe amical pour l'inviter à approcher. Il avança jusqu'à la table et promena son regard franc et assuré sur toute l'assemblée. Cependant il fut aussi examiné à son tour par les chefs, qui parurent prendre plaisir à voir le beau jeune homme, car plus d'un œil s'attacha sur lui avec bienveillance, et quelques-uns lui firent des signes d'amitié.

Truchsess de Waldbourg éleva enfin la voix :

« Georges de Sturmfeder, on nous a rapporté que vous aviez été à l'université de Tubingen?

— Cela est vrai, sire chevalier, répondit Georges.

— Connaissez-vous bien les environs de Tubingen? » continua l'interrogateur.

Georges rougit à cette question, en pensant à sa bien-aimée qui habitait, à quelques lieues de la ville, le château de Lichtenstein; cependant il se remit bientôt et dit :

« J'allais rarement à la chasse; aussi ai-je peu parcouru la contrée : mais pourtant je la connais.

— Nous avons résolu, continua Waldbourg, d'envoyer un homme sûr dans cette contrée pour observer ce que fera le duc de Wurtemberg; il faudra aussi recueillir des renseignements positifs sur la force du château de Tubingen et sur les dispositions des habitants de la campagne. L'homme chargé de cette mission pourrait par ruse et par adresse faire plus de tort au Wurtemberg que cent cavaliers; et celui que nous avons choisi, c'est vous!

— Moi? s'écria Georges avec effroi.

— Vous, Georges de Sturmfeder. Sans doute il faut, pour

bien remplir cette mission, une grande expérience; mais la prudence vous en tiendra lieu. »

On vit sur le visage du jeune homme qu'il se livrait nn vif combat à lui-même. Il restait pâle, l'œil fixe, les lèvres serrées. L'avertissement de Marie lui était devenu clair tout à coup. Mais, quelque ferme que fût sa résolution de refuser, quelque favorable que fût cette occasion de renoncer à la ligue, dans la surprise du premier moment, il n'osait, devant tant d'hommes renommés, exprimer sa résolution.

Waldbourg s'agitait avec impatience sur sa chaise, en voyant le jeune homme tarder si longtemps à répondre.

« Eh bien? sera-ce pour bientôt? Pourquoi réfléchir si longtemps? lui cria-t-il.

— Dispensez-moi de cette mission, dit Georges, non sans hésitation; je ne puis, je ne dois pas m'en charger. »

Les vieux chefs se regardèrent avec étonnement, comme s'ils n'en croyaient pas leurs oreilles.

« Vous ne devez, vous ne pouvez pas? » répéta lentement Waldbourg; et une sombre rougeur, avant-coureur de sa colère naissante, se répandit sur son front et autour de ses yeux.

Georges vit qu'il avait employé une expression irréfléchie; il se remit et dit avec plus de courage :

« Je vous ai offert mes services pour combattre loyalement, et non pour me glisser dans le pays de l'ennemi et espionner lâchement ses plans. Il est vrai que je suis jeune et sans expérience; mais j'en sais cependant assez pour me rendre à moi-même compte de mes actions. Et qui d'entre vous conseillerait à son fils, pour ses premières armes, d'aller espionner l'ennemi? »

Waldbourg fronça ses épais et sombres sourcils, et lança un regard perçant au jeune homme qui avait l'audace d'être d'un autre avis que lui.

« Que vous passe-t-il par la tête, mon gentilhomme? s'écria-t-il. Vos discours ne sont plus de saison. Nous ne vous demandons pas si la mission que nous vous confions s'accorde avec votre conscience timorée. Nous vous demandons de l'obéissance; nous l'exigeons et vous devez vous soumettre!

— Et moi je ne veux pas! » répondit Georges d'un ton ferme.

Il sentait, avec sa colère excitée par le ton offensant du lieutenant général, croître son courage; il désirait même voir Waldbourg en dire davantage, car maintenant il se croyait capable de tout.

« Oui sans doute, dit Waldbourg avec un rire sardonique, il y a du danger à courir ainsi tout seul en pays ennemi. Ah! ah! Il se présente ainsi des gentilshommes de *n'ai rien et ne suis rien;* ils offrent, avec de grands mots et de grands airs, leur tête et leur bras, et, dès qu'il se trouve une occasion de leur demander quelque service, le cœur leur manque. Parbleu, bon chien chasse de race! le fruit ne tombe pas loin de l'arbre.... et où il n'y a rien l'empereur perd son droit.

— Si c'est un outrage pour mon père, répondit Georges avec amertume, il y a ici des témoins qui peuvent certifier qu'il a laissé dans leur mémoire le souvenir d'un brave. Il faut que vous ayez fait de bien grandes choses dans le monde, pour vous permettre de regarder ainsi les autres de haut en bas!

— Est-ce à un blanc-bec comme vous à me faire la leçon? s'écria Waldbourg. A quoi bon tant de paroles? Je vous demande, mon petit gentilhomme, si vous voulez vous mettre demain en selle et exécuter nos ordres, oui ou non?

— Sire Truchsess, répondit Georges avec plus de tranquillité qu'il ne s'en serait lui-même cru capable, vous n'avez, par vos paroles acerbes, rien prouvé, si ce n'est que vous ne savez pas comment on parle à un gentilhomme qui vient offrir ses services à la ligue, au fils d'un homme d'une bravoure reconnue. Mais, comme chef de ce conseil, vous m'avez adressé la parole au nom de la ligue, et vous m'avez outragé comme si j'étais votre plus grand ennemi: aussi ne puis-je faire autre chose que de me mettre en selle comme vous me le commandez, mais bien sûr ce ne sera pas pour vous servir. Je ne saurais suivre plus longtemps votre bannière, et je me sépare de vous pour toujours; adieu! »

Georges, qui avait parlé avec force et fermeté, se disposait à sortir.

« Georges, s'écria Frondsberg, en se levant de son siége, fils de mon ami !...

—Pas si vite, jeune homme ! » crièrent les autres en jetant des regards désapprobateurs à Waldbourg ; mais Georges était sorti de la salle sans se retourner, et les lourds battants des portes étaient retombés entre lui et le rappel amical des conseillers : elles devaient séparer pour toujours Georges de Sturmfeder de la ligue de Souabe.

X

Pourvu, dans le malheur dont la nuit m'environne,
Que l'étoile d'amour jamais ne m'abandonne !

P. Conz.

Georges se sentit le cœur plus léger, lorsqu'une fois dans sa chambre il réfléchit à ce qui s'était passé. La décision qu'il avait tant hésité à prendre était enfin prise, et elle l'était dans les conditions les plus favorables qu'il pût désirer. Ainsi il avait maintenant un juste motif de quitter l'armée sans retard, et le lieutenant général devait seul s'en attribuer la faute.

Avec quelle rapidité tout avait changé en quatre jours ! Quelle différence entre les sentiments qu'il avait en entrant dans cette ville et ceux qui le chassaient de ses murs ! Alors, quand le tonnerre des canons, le son solennel des cloches, le bruit des trompettes, saluaient son entrée, comme son cœur battait à l'idée du combat qui lui ferait obtenir Marie ! Et lorsqu'il avait été, pour la première fois, présenté à Frondsberg, combien s'était-il senti fier de combattre sous les yeux d'un tel capitaine et d'être loué de sa bouche !... Et comme ensuite son ardeur se refroidit, lorsque la ligue perdit à ses yeux l'éclat dont sa jeune imagination l'avait entourée ! comme il rougit de tirer l'épée pour un parti que l'avidité et l'intérêt seuls poussaient sur un beau pays comme sur une proie ! Quelle terrible pensée de savoir Marie et les siens du

côté ennemi, tout dévoués au malheureux prince que lui aussi devait aider à chasser de ses États ! Pour une telle cause il lui fallait briser un cœur si cher et qui lui était si fidèle !

« Non ! tu as servi mes vrais intérêts, dit-il, pendant que son œil suivait au ciel bleu les rayons du soleil couchant qui pénétraient dans la chambre par les vitres rondes des croisées. Tu as agi dans mon intérêt ; ce qui, pour tout autre, eût été la ruine, tu en as fait mon salut ! »

La sérénité qui, depuis que le destin jaloux s'était plu à élever une barrière entre lui et sa bien-aimée, avait fait place à un sombre sérieux, avait reparu sur son front et autour de sa bouche, et il se mit à fredonner une gaie chanson comme dans ses moments les plus heureux.

Aussi le sire de Kraft, entré en ce moment, le considéra tout étonné.

« Eh bien ! c'est ma foi singulier, dit-il, j'accours pour consoler mon hôte dans sa juste douleur, et je le trouve plus gai que jamais. Comment accorder cela ensemble ?

— N'avez-vous jamais entendu, sire Dietrich, repartit Georges, qui jugea plus prudent de cacher sa gaieté, n'avez-vous jamais entendu dire qu'on peut rire de colère et chanter dans la douleur ?

—Entendu, oui; mais je ne l'avais pas encore vu jusqu'ici, répondit Kraft.

— Eh bien, vous avez donc déjà appris la malheureuse affaire ? demanda Georges. On commence, bien sûr, à se la raconter dans toutes les rues ?

— Oh ! non, répondit le secrétaire du conseil; on ne sait rien nulle part : on aurait été obligé d'ébruiter en même temps votre envoi secret en Wurtemberg. Non ! J'ai, Dieu soit loué ! mes sources particulières, où j'apprends bien des choses à l'heure même où elles sont faites. Soit dit sans vous fâcher, vous avez fait là une sottise !

— Vraiment ! répondit Georges en souriant. Et pourquoi donc ?

— N'était-ce pas la plus belle occasion de vous distinguer ? A qui les chefs de la ligue auraient-ils été plus redevables qu'à....

— Dites-le sans gêne, interrompit Georges, qu'à l'espion derrière l'ennemi. Il est seulement dommage que mon père et l'honneur de mon nom m'aient assigné ma place devant, et non derrière l'ennemi, si ce n'est quand il fuit devant moi.

— Ce sont des considérations auxquelles, à votre place, je ne me serais pas arrêté. Certes, si je connaissais aussi bien le pays que vous, je ne me le serais pas fait dire deux fois.

— Vous avez peut-être, sur ce point, dit Georges, non sans quelque moquerie, d'autres principes que nous n'en avons en Franconie. Truchsess de Waldbourg aurait dû y réfléchir et envoyer un homme d'Ulm.

— Vous me faites là justement penser à autre chose. Le lieutenant général! Comment avez-vous pu vous en faire un ennemi irréconciliable? car il ne vous pardonnera jamais ce qui s'est passé, vous pouvez en être sûr.

— C'est le moindre de mes soucis, répondit Georges; mais je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir appeler devant mon épée l'homme orgueilleux qui a déjà fait à mon père tout le mal qu'il a pu, pour lui montrer que ce bras qu'il a aujourd'hui repoussé n'est pas tant à mépriser.

— Pour l'amour de Dieu! s'écria Dietrich, ne parlez pas si haut; il pourrait vous entendre. Il vous faudra beaucoup vous observer, si vous voulez continuer à servir sous lui dans l'armée.

— Je délivrerai bientôt sire Truchsess de ma présence odieuse. Si Dieu le permet, j'ai vu pour la dernière fois le soleil se coucher à Ulm!

— Ce serait donc vrai, demanda le sire de Kraft étonné, ce qu'on ajoutait et que je ne voulais pas croire, que Georges de Sturmfeder veut pour cette bagatelle abandonner notre bonne cause?

— L'honneur blessé n'est jamais une bagatelle, répondit Georges d'un air sérieux, surtout dans une profession comme la nôtre. Quant à ce qui est de votre bonne cause, j'ai assez vu que ce n'était ni pour une bonne cause ni pour un juste intérêt qu'il me fallait combattre, mais pour une poignée de grands seigneurs et quelques bourgeois. »

L'effet désagréable produit par ces derniers mots sur le secrétaire n'échappa pas à Georges; il continua avec plus de calme, en saisissant sa main :

« Pardonnez-moi ces dures paroles, mon cher hôte. Dieu sait si j'ai voulu vous offenser. Mais c'est de votre propre bouche que j'ai appris à connaître les sentiments et les intentions des différents partis de l'armée de la ligue. Prenez-vous-en à vous-même si je cherche seul mon chemin, quand vous m'avez ôté le bandeau de dessus les yeux.

— Vous n'avez peut-être pas tout à fait tort, cher chevalier. Il se passera des choses étranges le jour où il s'agira de partager le beau pays là-bas entre les seigneurs; mais j'ai cru que vous pourriez avoir aussi votre part du gâteau. On dit, pardonnez-moi, que votre maison est quelque peu déchue : aussi je pensais....

— Assez sur ce chapitre! interrompit Georges, ému de la bonhomie de son hôte. La maison de mon père tombe en ruine, nos portes tiennent à des gonds brisés, la mousse croît sur le pont-levis et les chouettes font leur nid sur le donjon. Dans cinquante ans peut-être il n'y aura qu'une tour ou un pan de mur debout, pour rappeler au voyageur qu'il habitait là autrefois une noble famille. Mais quand les murs crevassés crouleraient sur moi, et entraîneraient sous leurs débris le dernier de notre race, personne ne pourra dire de moi que j'aie, pour une cause injuste, tiré l'épée de mon père.

— Chacun agit à sa manière, répondit Dietrich. Tout cela est très-beau; mais pour ma part je ne serais pas si scrupuleux pour relever ma maison et lui rendre son ancien éclat.... Du reste, que vous changiez ou non votre résolution, j'espère que vous resterez encore quelques jours chez moi....

— Je vous remercie beaucoup, répondit Georges; mais vous sentez que, dans les circonstances actuelles, je n'ai plus rien à faire ici. Mon intention est de partir demain au lever du soleil.

— Allons, et peut-on vous charger de bien des compliments? dit le secrétaire avec un sourire malin; vous prendrez assurément le plus court chemin d'ici à Lichtenstein? »

Georges rougit jusqu'au front. Depuis le départ de Marie, aucune parole n'avait été échangée sur ce sujet entre lui et

le sire de Kraft; aussi fut-il d'autant plus étonné de la question maligne de ce dernier.

« Je vois, dit-il, que vous me comprenez toujours mal; vous pensez que c'est là le seul motif qui me fait tourner le dos à la ligue pour me joindre à ses ennemis. Comment pouvez-vous avoir une si mauvaise opinion de moi?

— Laissez donc! repartit le secrétaire d'un air entendu; personne autre que ma charmante cousine ne vous a détourné de nous. Vous auriez bien fermé l'œil sur tous les torts de la ligue, si le vieux Lichtenstein avait été pour elle. Mais comme il est de l'autre bord, vous croyez devoir changer vite de parti! »

Georges eut beau se défendre, le secrétaire était trop persuadé de sa propre pénétration pour se laisser ôter cette idée de l'esprit. Il trouvait du reste cette conduite très-naturelle, et n'y voyait rien de mal ni de déshonorant. Il chargea donc son hôte de compliments pour sa cousine de Lichtenstein et quitta la chambre. Cependant, arrivé sur le seuil, il se retourna encore une fois : « Peu s'en est fallu que je n'oubliasse le plus important, dit-il. J'ai rencontré Frondsberg dans la rue; il vous prie d'aller le trouver encore ce soir. »

Georges s'était bien imaginé que Frondsberg ne le laisserait pas partir sans prendre congé de lui; et cependant il craignait la vue de cet homme qui lui portait tant d'intérêt, et dont il avait traversé ainsi les plans. Au milieu de ces pensées il ceignit son glaive, et il allait mettre son manteau, quand un singulier bruit sur l'escalier attira son attention. Des pas lourds s'approchaient de la porte, et il lui sembla entendre le cliquetis d'épées et de hallebardes sur le parquet de l'antichambre. Il fit rapidement quelques pas pour s'assurer de la vérité de ses suppositions.

Mais avant qu'il eût atteint la porte, celle-ci s'ouvrit. A la pâle lueur de quelques flambeaux, il vit plusieurs valets armés. Le vieux soldat qui l'avait conduit aujourd'hui même devant le conseil s'avança vers lui.

« Georges de Sturmfeder, dit-il au jeune homme qui recula d'étonnement, au nom du grand conseil de la ligue, je vous arrête.

— Moi! m'arrêter! s'écria Georges avec effroi. Pourquoi? De quoi m'accuse-t-on?

— Ce n'est pas mon affaire, répondit le vieux soldat d'un ton bourru; mais on ne vous laissera probablement pas longtemps dans l'ignorance. Maintenant, ayez la bonté de me remettre votre épée et de me suivre à l'hôtel de ville.

— Comment! c'est à vous qu'il me faut remettre mon épée? repartit Georges avec la colère de la fierté blessée. Qui êtes-vous pour oser me demander mes armes? Pour cela il faut que le conseil envoie d'autres gens que vous.

— Au nom du ciel! cédez, dit tout bas le secrétaire, qui, pâle et troublé, se pressait contre Georges, cédez! la résistance ne vous servirait à rien. Vous avez affaire à Waldbourg, murmura-t-il tout bas. C'est un ennemi dangereux, ne l'excitez pas davantage encore contre vous. »

Le vieux soldat coupa court aux chuchotements du secrétaire.

« C'est sans doute la première fois, mon gentilhomme, dit-il, qu'on vous arrête; aussi je vous pardonne vos paroles inconvenantes envers un homme qui a plus d'une fois couché sous la même tente que votre père. Pour votre épée, vous pouvez toujours la garder. Je connais cette poignée et ce fourreau, et j'ai vu la lame qu'elle renferme se distinguer dans plus d'un combat. C'est louable à vous d'y tenir, et de ne pas vouloir la laisser tomber dans les mains de tout le monde. Mais il faut que vous m'accompagniez à l'hôtel de ville, car ce serait folie de vouloir braver la force armée. »

Georges, à qui tout semblait un songe, se résigna en silence à son sort; il chargea en secret Dietrich d'aller trouver Frondsberg pour le prévenir de son arrestation. S'enveloppant plus qu'à l'ordinaire dans son manteau, pour n'être pas reconnu dans la rue pendant cette promenade désagréable, il suivit le vieux guide et ses lansquenets.

XI

La porte de fer s'entr'ouvre sans bruit,
Et sur le mur un pâle rayon luit;
Dans son cachot des pas se font entendre;
Il se soulève et voit....

WIELAND.

La petite troupe, entourant le prisonnier, se dirigea en silence vers l'hôtel de ville. Une seule torche les précédait, et Georges remercia le ciel de ce qu'elle ne répandait qu'une faible lueur; car il croyait que tous les passants devaient voir à son visage qu'il était arrêté. Il s'y joignait surtout une pensée : c'était la première fois dans sa vie qu'il était conduit en prison; aussi ne pensait-il pas sans frissonner à un cachot humide et malpropre. Le cachot souterrain de son vieux château, qu'il avait visité un jour, dans son enfance, était toujours devant ses yeux. Il fut plusieurs fois sur le point d'interroger son guide à ce sujet; mais la pensée qu'on pût attribuer cette question à une crainte puérile le retint toujours.

Aussi ne fut-il pas peu étonné quand on le fit entrer dans une vaste et belle chambre, qui sans doute n'avait pas l'air très-habitable, car elle ne contenait qu'un lit vide et une immense cheminée, mais qui, comparée aux idées formées par son imagination, était un superbe appartement plutôt qu'une prison. Le vieux soldat souhaita une bonne nuit au prisonnier et se retira avec ses lansquenets. Un petit homme vieux et maigre entra : le gros trousseau de clefs pendu à sa ceinture, et qui marquait chacun de ses pas comme d'un bruit de chaînes, annençait l'huissier du conseil ou le geôlier. Il plaça silencieusement quelques grosses bûches de bois dans la cheminée, et bientôt flamba un feu bienfaisant qui, dans une froide nuit de mars, venait très à propos pour notre héros. Sur les planches du grand lit vide, le geôlier étendit une grande couverture de laine, et le premier mot que Geor-

ges entendit sortir de sa bouche fut l'aimable invitation qu'il fit au prisonnier de se mettre à son aise. Les planches dures, recouvertes seulement d'une mince couverture, n'avaient pas un aspect bien attrayant; cependant Georges fit l'éloge de son geôlier et de sa prison.

« C'est la prison des chevaliers, dit le geôlier. Celle du commun est sous terre et moins belle, mais elle n'en est que plus fréquentée.

— Il y a sans doute longtemps qu'il n'y a eu personne ici? demanda Georges en examinant la nudité de l'appartement.

— Le dernier qui a habité cette pièce, il y a sept ans, était un sire de Berger; il est mort dans ce lit. Que Dieu fasse grâce à son âme! Il paraissait cependant se plaire ici : car souvent à minuit il a quitté son cercueil pour visiter son ancienne chambre.

— Comment! dit Georges en souriant; il aurait pris la peine de revenir ici après sa mort? »

Le geôlier jeta un regard craintif dans les coins de la chambre à peine éclairés par le feu de la cheminée et qui paraissaient tantôt se rapprocher, tantôt se reculer. Il arrangea le bois en murmurant : « On dit bien des choses.

— Et il est mort sous cette couverture? s'écria Georges, traversé malgré tout son courage d'un frisson involontaire.

— Mon Dieu oui! murmura le geôlier; c'est là, sous cette couverture, qu'il a rendu son âme. Dieu veuille qu'elle n'ait pas été plus loin que dans le purgatoire! Depuis, nous n'appelons jamais la couverture autrement que le linceul, et la chambre se nomme : la chambre mortuaire du chevalier! »

Puis, sur la pointe des pieds, comme s'il craignait que le moindre bruit n'éveillât le mort, il se glissa hors de l'appartement; une fois dehors, il fit retentir ses clefs avec d'autant plus de force dans la serrure, comme s'il triomphait d'avoir échappé à une affreuse apparition.

« Ainsi je vais reposer sur le linceul et dans la chambre mortuaire du chevalier? » pensa Georges, qui sentit son cœur battre plus fort.

Sans doute l'esprit n'était pas alors, comme de nos jours, préparé par la lecture de tant d'histoires de revenants à

s'effrayer facilement. Cependant les nourrices et les vieux domestiques avaient pris suffisamment soin de remplir la tête de Georges d'histoires semblables : aussi était-il indécis s'il devait ou non se coucher sur le linceul. Mais il ne voyait pas une chaise, pas un banc. Dans toute la chambre mortuaire, le sol dallé en briques était plus froid que l'humide et glacial linceul. Il commença à avoir honte de ses hésitations, et bientôt il se mit sur le lit hospitalier du mort. Le lit le plus dur est doux pour qui se livre au repos avec une conscience légère. Georges avait dit sa prière et s'était bientôt endormi. Mais il sortait du linceul de singuliers rêves qui assiégeaient le jeune homme. Il voyait distinctement que le geôlier, regardant par le trou de la serrure, se félicitait d'être hors de la chambre mortuaire, car le séjour commençait à en devenir peu rassurant. Il s'y faisait déjà entendre des bruits étranges ; sur les briques traînaient de vieilles semelles avec un affreux tapage. Georges croyait rêver. Il rassemble son courage, il écoute, écoute encore ; mais ce n'était pas une erreur de ses sens. Des pas lourds retentissaient dans la chambre, le feu s'était ranimé. Le reflet indécis de la flamme se jouait sur une grande et sombre figure. Celle-ci remua : le chemin de la cheminée au lit n'était pas long ; les pas se rapprochent, on saisit et on secoue le linceul. Georges, agité par une crainte insurmontable, ferme les yeux ; mais, quand on touche la couverture près de sa tête, quand une main froide et lourde se pose sur son front, il s'arrache à sa frayeur, se relève rapidement, et mesure d'un œil incertain la sombre apparition qui se tient tout à côté de lui. Les flammes de la cheminée répandaient un vif éclat, elles éclairaient les traits bien connus de Frondsberg.

« C'est vous, général ? s'écria Georges, respirant plus librement, et arrangeant son manteau en l'honneur du chevalier.

— Restez, restez, dit celui-ci en le repoussant doucement sur sa couche. Je me mettrai près de vous sur le lit et nous causerons encore une petite demi-heure : car à Ulm il n'est à toutes les horloges que neuf heures, et personne ne dort, si ce n'est cette mauvaise tête que l'on a cette nuit couchée bien durement pour la rafraîchir. »

Il saisit la main de Georges et s'assit à côté de lui sur le pied du lit.

« Comment puis-je mériter cette douce indulgence ? dit Georges. Ne suis-je pas à vos yeux un ingrat qui repousse votre bienveillance et déchire d'une main brusque le plan que vous avez eu la bonté de former pour lui ?

— Non, mon jeune ami ! répondit d'un ton aimable le vieux guerrier ; tu es le vrai fils de ton père ; comme lui, prompt dans la louange et le blâme, dans la résolution et la parole. Il était avec cela un homme d'honneur ; mais je sais aussi quel tort lui faisaient son impétuosité et son entêtement, qu'il regardait comme de la fermeté.

— Mais dites vous-même, noble sire, repartit Georges. Pouvais-je aujourd'hui agir autrement ? Waldbourg ne m'avait-il pas poussé à bout ?

— Tu aurais pu agir autrement, si tu avais fait attention aux manières de cet homme, dont tu avais déjà eu un échantillon dernièrement. Tu aurais dû penser aussi qu'il y avait là assez de gens qui ne te laisseraient pas faire du tort ; mais tu as jeté le manche après la cognée et tu t'es enfui.

— L'âge doit rendre plus froid, repartit Georges ; mais dans la jeunesse on a le sang bouillant. Je puis tout supporter, la dureté et la sévérité, quand elles sont justes et ne blessent pas mon honneur. Mais une froide raillerie, l'ironie sur le malheur de ma maison, peuvent me changer en loup furieux. Quelle joie peut trouver un homme si haut placé à tourmenter quelqu'un de cette façon ?

— C'est la manière dont se montre toujours sa colère, dit Frondsberg ; plus il a l'air froid et acerbe, plus la rage bouillonne au dedans. C'est lui qui a eu l'idée de t'envoyer à Tubingen, en partie parce qu'il ne savait qui charger de ce soin, en partie aussi pour réparer le tort qu'il t'avait fait : car à son sens cette mission était des plus honorables. Et tu viens par ton refus le blesser et l'offenser devant le conseil.

— Quoi ! s'écria Georges. C'est Waldbourg qui m'a proposé ? Ainsi cette mission ne venait pas de vous ?

— Non, répondit Frondsberg en souriant ; non, j'ai même fait tout ce que j'ai pu pour le détourner de cette idée :

mais cela n'a servi de rien, car je ne pouvais pas lui dire mes véritables motifs. Je savais avant ton entrée que tu refuserais cet emploi.... Allons, ne t'écarquille pas ainsi les yeux comme si tu voulais voir dans mon cœur à travers mon pourpoint de cuir. Je sais toute espèce d'histoires sur le compte de cette mauvaise tête-là ! »

Georges confus baissa les yeux.

« Et les motifs que je donnai ne vous parurent pas suffisants ? dit-il. Que voulez-vous donc que je vous apprenne de si mystérieux ?

— Mystérieux ? Eh ! ce n'est justement pas si mystérieux, car fais attention à ceci pour l'avenir : si l'on ne veut pas se trahir, il ne faut pas se comporter au bal comme quelqu'un qui serait pris d'un accès de la danse de Saint-Guy, ni aller à trois heures de l'après-midi chez de belles demoiselles. Oui, mon fils, je sais bien des choses, ajouta-t-il en souriant et en menaçant du doigt; je sais de plus que ce cœur ardent tient aussi au Wurtemberg. »

Georges rougit et ne put soutenir le regard du chevalier.

« Au Wurtemberg? repartit-il après s'être remis avec peine. Quant à cela, vous m'accusez à tort. Si je ne me mets pas en campagne avec vous, cela ne veut pas dire que je me joindrai à l'ennemi ; certes, je vous jure....

— Ne jure pas ! s'écria vivement Frondsberg ; un serment est une parole qui ne pèse guère, et cependant c'est une lourde chaîne que l'on brise ou qui vous brise. Tu ne feras, j'en suis sûr, que ce qui s'accorde avec l'honneur. Cependant il y a une chose qu'il te faut promettre par serment à la ligue avant qu'elle te rende la liberté ; c'est de ne ne pas porter les armes contre nous avant quinze jours.

— Ainsi, vous m'attribuez donc toujours de faux sentiments? dit Georges ému. Je ne l'aurais pas cru, mais ce serment est inutile ! Pour qui et avec qui combattrais-je de l'autre côté ? Les Suisses se sont retirés, le peuple des campagnes s'est dispersé, la noblesse est renfermée dans ses châteaux, et elle se gardera bien de recevoir dans ses murs un transfuge de la ligue; le duc lui-même s'est enfui....

— Enfui ? s'écria Frondsberg. Enfui ? On ne le sait pas encore si positivement. Pourquoi alors Waldbourg aurait-il

envoyé les cavaliers ? ajouta-t-il. Et puis d'où as-tu toutes ces nouvelles ? As-tu espionné le conseil ? Ou serait-ce vrai ce que certains prétendent, que tu as des rapports équivoques avec le Wurtemberg ?

— Qui se permet de prétendre cela ? » s'écria Georges en pâlissant.

Les yeux perçants de Frondsberg étudiaient les traits du jeune homme :

« Écoute ; tu es trop jeune et trop honnête pour une telle fourberie, dit-il. Et si tu te proposais quelque chose de semblable, tu ne te serais pas détaché de la ligue et tu aurais continué à remplir le rôle d'espion du Wurtemberg.

— Comment ! C'est là l'opinion qu'on a de moi ? interrompit Georges. Si vous avez pour moi la moindre amitié, nommez-moi le coquin qui parle ainsi sur mon compte.

— Voyons, pas de nouvel emportement ! repartit Frondsberg en serrant la main du jeune homme. Sois sûr que si une telle parole était dite publiquement, ou que je pusse croire à rien de semblable, Georges de Frondsberg ne viendrait pas à toi. Mais il faut bien qu'il y ait quelque chose là-dessous. Un paysan est venu souvent trouver le vieux Lichtenstein dans la ville ; il n'avait pas attiré l'attention, au milieu de tout ce monde qu'il y a ici. Mais on nous a donné l'avis secret que ce paysan est un messager du duc de Wurtemberg. Lichtenstein est parti, le paysan et le mystère qui l'entourait avaient été oubliés. Ce matin, il s'est montré de nouveau. On sait qu'il a parlé longtemps avec toi hors de la ville, on l'a vu aussi dans la maison du sire de Kraft. Quel est le mot de cette énigme ? »

Georges l'avait écouté avec une surprise croissante.

« Aussi vrai qu'il existe un Dieu, dit-il quand Frondsberg eut fini de parler, je suis innocent. Ce matin, un paysan vint à moi et....

— Eh bien, pourquoi t'arrêter court tout d'un coup ? demanda Frondsberg ; tu rougis de plus en plus : que s'est-il donc passé avec ce messager ?

— Ah ! j'ai honte de le dire, et cependant vous avez déjà tout deviné ; il m'apportait quelques mots de.... celle que j'aime ! »

Le jeune homme ouvrit à ces mots son pourpoint et en tira un petit parchemin qui y était caché :

« Voyez, c'est tout ce qu'il a apporté, dit-il en le présentant à Frondsberg.

— C'est là tout? dit celui-ci en riant après avoir lu. Pauvre enfant ! et tu ne connais pas autrement cet homme? Tu ne sais pas qui il est?

— Non ; il n'est que notre messager d'amour, j'en répondrais !

— Un joli messager d'amour, qui de plus doit espionner nos plans ! Ne sais-tu donc pas que c'est l'homme le plus dangereux, le ménétrier de Hardt?

— Le ménétrier de Hardt? demanda Georges. C'est la première fois que j'entends ce nom ; et qu'est-ce que cela fait qu'il soit le ménétrier de Hardt?

— Personne ne sait au juste ce qu'il est; il fut un des plus terribles meneurs de la révolte du pauvre Conrad; plus tard il fut gracié; depuis, il mène une vie vagabonde, et il est maintenant l'espion du duc de Wurtemberg.

— Et l'a-t-on fait prisonnier? demanda Georges, qui prenait involontairement un vif intérêt à son nouveau serviteur.

— Non; c'est justement là ce qui est incompréhensible. On nous a donné aussi secrètement que possible l'avis qu'il s'était de nouveau montré à Ulm. En dernier lieu, il doit avoir été dans votre écurie, et, lorsque nous avons voulu nous emparer de lui sans éclat, il était déjà loin. Allons, je m'en rapporte à ta parole et à la loyauté de ton visage; je crois qu'il n'est pas venu à toi pour d'autres affaires.... Seulement tu peux être certain que, si c'est l'homme dont je parle, il ne s'est pas aventuré à Ulm uniquement pour t'être agréable; et si tu dois jamais te retrouver avec lui, prends garde à toi. De pareilles gens ne méritent pas grande confiance. Mais le garde de nuit crie dix heures. Remets ta tête sur l'oreiller et finis en rêve ta détention. Seulement, donne-moi d'abord ta parole pour les quinze jours, et je te promets que, si tu quittes Ulm sans dire adieu au vieux Frondsberg....

— Je viendrai, je viendrai, » s'écria Georges, touché de

l'affliction que l'excellent homme cherchait en vain à cacher sous un air riant.

Il prêta le serment que celui-ci voulait, et le chevalier quitta à pas lents la chambre mortuaire.

XII

Donne-moi de voir encore une fois
Ton regard tendre;
Une fois encor donne-moi d'entendre
Ta douce voix!

C. Grunbisen.

Le jour suivant, le soleil de midi lançait ses rayons brûlants sur un cavalier qui traversait cette partie des Alpes de Souabe qui s'étend vers la Franconie. Il était jeune, plutôt mince que solidement taillé, et montait un grand cheval bai; il portait une cuirasse, une épée et un poignard; les autres parties de son armure, comme son casque, ses brassards, et ses cuissards, étaient attachées à sa selle. L'écharpe bleu clair rayée de blanc passée par-dessus son épaule droite, faisait deviner que ce jeune homme appartenait à la noblesse, car cette distinction était alors un privilége des hautes classes. Arrivé au sommet d'une montagne qui offrait un beau coup d'œil sur la vallée, il retint son coursier écumant et jouit du spectacle qui s'étendait sous ses yeux. Devant lui, une vaste plaine couronnée de montagnes boisées, arrosée des eaux vertes du Danube; à sa droite, les sommets des Alpes du Wurtemberg; à sa gauche, loin à l'horizon, les pics couverts de neige des Alpes du Tyrol. La voûte du ciel, d'un bleu transparent, s'étendait sur cette scène, et sa charmante couleur contrastait singulièrement avec les murs noirâtres d'Ulm, situé au pied de la montagne, et avec l'immense et sombre clocher de sa cathédrale. Les cloches de la vieille église commencèrent alors à sonner midi. Leur son sourd s'étendit en lents et tranquilles accords sur la ville et

Digitized by Google

dans la vaste plaine, pour aller se briser contre les montagnes et se perdre en frémissant dans le bleu des airs, comme s'il voulait sur leur accompagnement mélodieux porter au ciel les vœux des mortels.

« Ainsi vous accompagnez le départ de celui qui s'en va comme vous avez salué son arrivée! s'écria le jeune cavalier; c'est avec les mêmes sons, les mêmes accords solennels que vous lui parlez quand il arrive et quand il s'en va! Quel sens différent je donnais à vos voix d'airain, quand je les entendis pour la première fois! Alors je vous prenais pour un écho de mon cœur, pour un appel vers ma bien-aimée! et à présent, que je pars sans projet et sans joie, vous m'envoyez les mêmes sons? Vous avez célébré la naissance de mes beaux rêves, et maintenant vous sonnez leur glas de mort? C'est l'image de la vie! ajouta-t-il avec mélancolie, en tournant son cheval, après avoir jeté un long regard d'adieu sur la vallée et sur les murs de la ville. L'image de la vie! Elles sonnent de même près d'un berceau et près d'un cercueil, et les cloches de la chapelle de mes pères ont retenti le jour de fête où l'on m'a porté au baptême, comme elles retentiront lorsqu'on descendra le dernier des Sturmfeder dans sa tombe! »

La pente de la montagne devint en ce moment plus rapide, et Georges, car nos lecteurs l'ont depuis longtemps reconnu dans la personne du jeune cavalier, Georges conduisit lentement son cheval par la bride, tout en se laissant aller à ses pensées. C'était le chemin de sa patrie, et les comparaisons qu'il établissait entre ce retour et son heureux départ ne contribuaient pas à chasser ses sombres idées. Les événements de la veille, cette rapide succession de fortes émotions, son arrestation enfin, aujourd'hui encore, sa séparation d'hommes qui lui étaient attachés, tout cela l'avait violemment agité.

Avec quelle sincérité et quelle bonhomie Dietrich de Kraft, son aimable hôte, avait regretté de le voir partir! Comme ce brave jeune homme était toujours resté le même dans sa bienveillance à son égard, depuis la première fois qu'ils avaient bu ensemble dans la salle de l'hôtel de ville, jusqu'au coup de l'étrier, que Georges déjà en selle avait reçu de Die-

trich ! Et comment l'avait-il payé de sa bonté ? Occupé de lui-même, il avait fait peu d'attention à son hôte, il l'avait à peine vu. Comment avait-il agi avec l'excellent Breitenstein, et avec Frondsberg, qui l'avait traité aux yeux de toute l'armée comme son favori ? Il n'y a pas pour un noble cœur de pensée plus pénible que celle de passer pour un ingrat aux yeux de ceux dont il voudrait le plus posséder l'estime.

Il avait au milieu de ces sombres pensées fait un bon bout de chemin sur la montagne. Les rayons du soleil de mars devenaient toujours plus brûlants, les sentiers plus roides, et il résolut de se donner, à lui et à son cheval, quelques instants de repos à l'ombre d'un chêne. Il descendit et desserra la sangle du pauvre animal, lui permettant de chercher les maigres herbes qui croissaient alentour. Pour lui, il s'étendit sous le chêne ; il se fût abandonné volontiers au sommeil, auquel la fraîcheur de l'ombre invitait encore le cavalier fatigué ; mais la crainte que, dans des temps si agités et dans un pays si rapproché du théâtre de la guerre, on ne lui enlevât son cheval ou ses armes, le retint quelque temps éveillé, jusqu'à ce qu'il finit par tomber dans cet état de torpeur, où l'âme, entre la veille et le sommeil, lutte vainement avec le corps qui réclame impérieusement ses droits.

Il pouvait bien avoir sommeillé ainsi une petite heure, lorsque le hennissement de son cheval le fit lever précipitamment. Il se retourna, et vit un homme qui lui tournait le dos et paraissait s'occuper de l'animal. Sa première pensée fut qu'on voulait profiter de sa négligence pour emmener le cheval. Il se releva brusquement, tira son épée et fut en deux sauts à côté de cet homme.

« Halte-là, que fais-tu ici ? cria-t-il en posant tant soit peu rudement sa main sur l'épaule de l'étranger.

— M'avez-vous donc déjà renvoyé de votre service, mon gentilhomme ? » répondit celui-ci en se retournant vers notre héros.

A son œil hardi et rusé, à sa bouche souriante, Georges reconnut aussitôt le messager de Marie. Il était encore indécis sur la conduite qu'il devait tenir à son égard, car l'avertissement de Frondsberg le lui rendait suspect, tandis que la confiance de Marie parlait en sa faveur, quand le paysan

lui montra une poignée de foin : « Je pensais bien que vous n'auriez pas pris de sac à fourrage. Là-haut sur les montagnes l'herbe n'est pas merveilleuse; aussi ai-je apporté à votre cheval une brassée de foin. Il l'a trouvée parfaitement à son goût. »

Ainsi parla le paysan, qui continua tranquillement à présenter le fourrage à l'animal.

« Et d'où viens-tu donc? demanda Georges après s'être un peu remis de son étonnement.

— Ah! vous êtes parti si vite d'Ulm, que je n'ai pu vous suivre sur le moment, répondit le paysan

— Ne mens pas! Autrement, je ne te croirai plus par la suite. Tu ne viens pas à présent de la ville.

— Eh bien, vous ne me gronderez pas de m'être mis en chemin un peu plus tôt que vous? » dit le paysan en se retournant.

Cependant il n'échappa pas à Georges qu'un sourire narquois se répandait sur son visage.

« Laisse maintenant mon cheval, s'écria Georges impatienté, et viens avec moi sous ce chêne. Là, assieds-toi et parle, mais sans détours. Pourquoi as-tu quitté hier la ville si subitement?

— Ce n'a pas été la faute des gens d'Ulm, repartit le paysan. Ils voulaient m'inviter à rester plus longtemps chez eux et me donner même la nourriture et le logement.

— Oui, ils voulaient te fourrer dans le plus profond cachot, où ne luit ni soleil ni lune, où est la place des espions.

— Permettez, mon gentilhomme, reprit le paysan; alors je serais descendu quelques étages au-dessous de vous dans ce domicile?

— Misérable chien! cria Georges impatienté et rougissant de colère. Veux-tu mettre le nom de mon père sur le même rang que celui du ménétrier de Hardt?

— Que dites-vous là? s'écria l'homme à son tour avec une expression sauvage. Quel nom prononcez-vous? Connaissez-vous le ménétrier de Hardt? »

En disant ces mots il avait saisi involontairement peut-être de sa main nerveuse sa hache qui se trouvait près de lui; sa

carrure ramassée et solide, sa large poitrine, lui donnaient, en dépit de sa taille peu imposante, l'air d'un combattant qui n'est pas à mépriser. La façon sauvage dont il roulait ses yeux, sa bouche étroitement contractée, auraient peut-être intimidé plus d'un champion.

Mais Georges se leva avec courage, rejeta ses longs cheveux en arrière, et son regard plein de fierté et de hauteur vint rencontrer l'œil sombre du paysan. Il porta la main à la poignée de son épée et dit d'un ton ferme et tranquille : « A quoi penses-tu, de prendre devant moi cette contenance et de m'interroger de ce front ? Tu es, si je ne me trompe, celui que je viens de nommer ; tu es ce meneur et ce chef de chiens révoltés. Va-t'en au plus vite, ou je te montrerai comment on parle à de telles canailles. »

Le paysan parut lutter avec sa colère. Il enfonça d'un coup robuste la hache dans le tronc du chêne, et resta sans armes devant le jeune homme emporté.

« Permettez, dit-il, que je vous avertisse pour une autre fois de ne pas laisser ainsi votre adversaire, quand même il ne serait qu'un simple paysan comme moi, entre vous et votre cheval : car, si j'avais voulu suivre votre ordre de m'en aller au plus vite, celui-ci eût fait parfaitement mon affaire. »

Un regard jeté de ce côté montra à Georges que le paysan avait dit vrai. Rougissant de cette imprudence qui prouvait combien il avait encore peu d'expérience de la guerre, il retira la main de dessus le pommeau de son épée, et sans mot dire il s'assit par terre. Le paysan suivit son exemple, en se maintenant toutefois à une distance respectueuse, et dit :

« Vous avez bien raison, sire de Sturmfeder, d'être fâché contre moi ; mais, si vous saviez combien ce nom m'est pénible, vous me pardonneriez peut-être mon emportement ! Oui, c'est moi qu'on appelle ainsi ; mais il m'est odieux de m'entendre donner ce nom. Mes amis me nomment Jean, mais mes ennemis emploient de préférence l'autre nom, parce que je le hais.

— Que t'a donc fait ce malheureux nom ? demanda Georges. Pourquoi t'appelle-t-on ainsi ? Pourquoi ne veux-tu pas te laisser appeler de la sorte ?

— Pourquoi l'on me nomme ainsi ? répondit le paysan. Je

suis d'un village qui s'appelle Hardt, et qui est situé dans la plaine, non loin de Nurtingen. Je suis musicien de mon état, et je joue dans les marchés et les foires pour faire danser les garçons et les jeunes filles. A cause de cela on m'appelait le ménétrier de Hardt. Mais ce nom a été souillé de crimes et de sang à une époque malheureuse ; aussi, je l'ai quitté et je ne peux plus le souffrir. »

Georges attacha sur lui un regard pénétrant et dit :

« Je sais bien à quelle malheureuse époque tu fais allusion. Quand vous autres paysans vous vous êtes soulevés contre votre duc, tu t'es montré pire que les autres.

— Vous avez dit la destinée d'un malheureux, reprit le paysan en regardant à terre d'un air sombre. Mais ne croyez pas que je sois encore le même. Le Tout-Puissant m'a sauvé, il a changé mes idées, et je puis dire qu'à présent je suis honnête homme.

— Oh ! raconte-moi les détails de cette révolte. Comment as-tu été sauvé ? D'où vient que tu sers aujourd'hui le duc ?

— Je vous dirai tout cela un autre jour, repartit le paysan, car j'espère bien que ce n'est pas la dernière fois que nous nous trouvons ensemble. Permettez-moi en revanche de vous demander aussi quelque chose. De quel côté voulez-vous donc vous diriger ? ce n'est pas là la route de Lichtenstein !

— Aussi ne vais-je pas à Lichtenstein ! répondit Georges abattu. Mon chemin me mène en Franconie, chez un vieil oncle. C'est ce que tu peux annoncer à celle qui t'a envoyé vers moi, si tu vas à Lichtenstein.

— Et qu'allez-vous chercher chez votre oncle ? La chasse ? vous la trouverez tout aussi bien autre part. L'ennui ? vous l'achèterez partout à bon marché. Bref, mon gentilhomme, ajouta-t-il avec un sourire plein de bonhomie, je vous conseille de faire volte-face et de m'accompagner quelques jours à travers le Wurtemberg. La guerre est comme terminée ; on peut voyager tout à fait librement.

— J'ai prêté serment à la ligue de ne pas combattre contre elle d'ici à quinze jours. Comment puis-je alors aller dans le Wurtemberg ?

— Est-ce combattre contre elle que de poursuivre tran-

quillement votre route? Ah! ah! d'ici à quinze jours? ils croient que la guerre sera finie sitôt que çà? Il y en aura encore plus d'un qui dans quinze jours se brisera la tête aux murs de Tubingen. Venez avec moi, ce n'est pas manquer à votre parole.

— Et pourquoi aller en Wurtemberg? s'écria Georges avec douleur. Pour voir de près mes compagnons de guerre acquérir de la gloire par la prise des châteaux forts? pour rencontrer encore une fois les bannières de la ligue, à qui j'ai dit adieu et tourné le dos pour jamais? Non! je veux aller en Franconie, dans ma patrie, continua-t-il d'un air sombre, en appuyant son front dans ses mains; je veux m'ensevelir dans mes vieux murs, et rêver que j'aurais pu être heureux.

— C'est une belle résolution pour un jeune homme tel que vous! N'avez-vous rien autre chose à faire en Wurtemberg que de donner l'assaut aux châteaux du malheureux duc? Allons, venez toujours, continua-t-il en regardant Georges avec son sourire malin; essayez une fois si l'on ne pourrait pas prendre Lichtenstein d'assaut[1]. »

Le jeune homme rougit jusqu'au front.

« Comment peux-tu plaisanter à présent? dit-il à moitié fâché, à moitié souriant; comment peux-tu rire de mon malheur?

— Je n'ai pas la moindre idée de plaisanter avec mon gracieux maître, répondit son compagnon. C'est sérieusement que je voudrais vous décider à venir.

— Et pour quoi faire?

— Eh! pour gagner le vieux seigneur, pour mettre un terme aux larmes de la demoiselle, qui pleure à cause de vous nuit et jour!

— Mais comment aller à Lichtenstein? le père ne me connaît pas; comment me présenter à lui?

— Serez-vous le premier qui viendrait, selon l'antique usage, demander l'hospitalité au château? Laissez-moi seulement faire, et vous serez bientôt à Lichtenstein! »

1. Le mot allemand Sturm, *assaut*, forme avec le commencement du nom de Sturmfeder un jeu de mots qu'on ne peut rendre ici.

(*Note des traducteurs.*)

Georges réfléchit longtemps ; il pesa le pour et le contre et se demanda s'il n'était pas contraire à son honneur, au lieu de s'éloigner du théâtre de la guerre, de se rendre dans une contrée où elle devait nécessairement se faire. Mais en réfléchissant avec quelle indulgence les chefs de la ligue eux-mêmes avaient traité sa désertion, qu'ils ne lui avaient demandé, dans le cas où il passerait complétement à l'ennemi, que quinze jours de délai, en se représentant la figure affligée de Marie, son attente secrète dans ce Lichtenstein solitaire, la balance pencha pour le Wurtemberg.

« Je veux la voir encore une fois, encore une fois lui parler, pensa-t-il.... Eh bien, allons ! s'écria-t-il enfin ; si tu me promets qu'il ne sera jamais question de me ranger sous les drapeaux du Wurtemberg, que je ne serai pas admis à Lichtenstein comme partisan du duc, mais simplement comme hôte, si tu promets tout cela, je veux bien te suivre.

— Pour moi, je puis bien le promettre, répondit le paysan ; mais comment puis-je jurer quelque chose pour le sire de Lichtenstein ?

— Je connais les rapports dans lesquels tu es avec lui ; je sais que tu es venu souvent chez lui à Ulm, et qu'il a confiance en toi. Et comme tu lui portes des messages secrets de toute sorte, tu peux aussi bien le renseigner sur cette matière. »

Le ménétrier de Hardt regarda longtemps Georges avec étonnement.

« D'où savez-vous cela ? s'écria-t-il. Cependant.... ceux qui me poursuivaient peuvent aussi l'avoir dit ; eh bien, je vous promets que vous serez partout reçu comme vous le voulez. Montez à cheval ; je vais vous conduire, et vous serez le bienvenu à Lichtenstein. »

XIII

Je sais, dit le berger, des chemins inconnus
Fréquentés seulement du chamois intrépide,
Et par où nuls mortels ne sont encor venus.
Avec moi venez-y, je serai votre guide.

UHLAND.

Du versant de la montagne où Georges avait pris la résolution de suivre son guide mystérieux, il y avait deux chemins pour aller dans la contrée de Reutlingen, où se trouvait le château de Marie Lichtenstein. L'un était la grande route, qui va d'Ulm à Tubingen; elle conduisait, à travers la belle vallée Bleue, jusqu'au pied des Alpes, près de Blaubeuren, et de là, à travers les montagnes, en passant à côté du château de Haut-Urach, près de Saint-Jean et de Pflullingen. Ce chemin était ordinairement plus commode pour les voyageurs qui avaient des chevaux, des litières ou des voitures; mais, à l'époque où Georges traversait les montagnes avec le ménétrier de Hardt, il n'était pas prudent de le choisir. Les troupes de la ligue occupaient déjà Blaubeuren; leurs postes s'étendaient au delà de la route du côté d'Urach, et traitaient tous ceux qui n'appartenaient pas à l'armée ou qui ne se déclaraient pas pour elle, avec la plus grande rigueur et la plus grande cruauté. Georges avait ses raisons pour ne pas prendre ce chemin, et son guide pensait trop à sa propre sûreté pour combattre les résolutions du jeune homme.

L'autre chemin, un simple sentier, connu seulement des habitants du pays, ne touchait, sur un espace d'une douzaine de lieues, que quelques hameaux disséminés; il conduisait à travers d'épaisses forêts et des gorges de montagnes, et bien que çà et là, pour éviter la grande route, il fît un coude, bien qu'il fût fatigant et presque impraticable pour les chevaux, il offrait cependant le grand avantage d'être plus sûr.

C'est ce sentier que le ménétrier de Hardt choisit, avec

l'approbation du gentilhomme, qui ne voulait pas tomber sur une troupe de confédérés. Ils se mirent donc promptement en route, le paysan marchant toujours à côté de Georges. Aux endroits difficiles il conduisait prudemment son cheval, et montrait, en général, tant d'attention et de soins pour le cavalier et son coursier, que les avertissements de Frondsberg contre cet homme perdirent de plus en plus de leur poids dans le cœur du jeune homme, qui ne vit plus en lui qu'un fidèle serviteur.

Georges aimait à s'entretenir avec lui. Le ménétrier jugeait de bien des choses qui, ordinairement, ne sont pas du domaine des gens de la campagne, avec intelligence et pénétration, et montrait un esprit si juste qu'il arrachait souvent un léger sourire à notre jeune héros. Sur chaque château qui s'élevait au loin derrière les bois, il avait une légende à raconter, et la clarté et la vivacité avec lesquelles il parlait, prouvaient que, dans les festins de noces et dans les foires, il n'avait pas seulement joué le rôle de ménétrier, mais aussi celui de conteur. Néanmoins, toutes les fois que Georges le ramenait à sa propre histoire ou à cette période où le ménétrier de Hardt avait tenu une place importante dans la révolte du pauvre Conrad, il s'arrêtait d'un air sombre, ou, avec plus d'adresse qu'on n'en aurait soupçonné chez un tel homme, changeait le cours de la conversation.

Ils avaient ainsi voyagé sans s'arrêter. Jean savait toujours d'avance quand viendrait une métairie où ils trouveraient des rafraîchissements pour eux et du fourrage pour le cheval. Partout il était connu, et partout reçu bien cordialement, bien qu'on l'accueillît, à ce que remarqua Georges, avec un peu d'étonnement ; il causait alors généralement un petit quart d'heure avec le père de famille, pendant que la ménagère servait au jeune cavalier du pain, du beurre et du cidre, et que les garçons et les servantes admiraient la taille élancée de l'étranger, ses beaux habits, sa brillante écharpe et son panache ondoyant. Le frugal repas une fois terminé, quand le cheval de Georges avait repris des forces, toute la maison les accompagnait jusqu'à la porte et, à sa honte, le jeune cavalier ne pouvait jamais récompenser ses hôtes de leur hospitalité. Ceux-ci faisaient signe des yeux au méné-

trier de Hardt de s'éloigner, et refusaient les faibles dons qui leur étaient offerts.

Son compagnon ne paraissait pas disposé à lui donner le mot de cette énigme, et sa réponse : « Quand ces gens viennent à Hardt, ils descendent aussi chez moi, » paraissait bien évasive.

Ils passèrent encore la nuit dans une de ces métairies, où la bonne ménagère fit, de la meilleure grâce du monde, au noble étranger un lit sur le banc du poêle, après lui avoir sacrifié une couple de pigeons et lui avoir servi une épaisse bouillie d'avoine.

Le jour suivant, ils continuèrent leur voyage de la même manière; seulement Georges crut remarquer que son guide procédait avec encore plus de prudence que la veille : car, lorsqu'ils approchaient d'une ferme, il faisait faire halte au cavalier au moins à cinq cents pas, avançait vers la maison avec circonspection, et c'était seulement après avoir bien reconnu les êtres qu'il faisait signe au gentilhomme de le suivre. Georges lui demandait en vain si l'on courait plus de dangers dans cette contrée, si les troupes de la ligue étaient près de là : le ménétrier ne répondait rien de précis.

Vers midi, quand la contrée devint plus unie, que le chemin descendit davantage dans la plaine, le voyage parut devenir plus dangereux; car le ménétrier de Hardt semblait ne plus vouloir s'approcher des habitations. Il s'était chargé, dans la dernière métairie, d'un sac contenant le fourrage du cheval et des vivres pour eux deux. Il paraissait chercher des sentiers encore moins fréquentés. Georges observa aussi qu'ils ne suivaient plus la même direction, mais qu'ils appuyaient très-fort sur la droite.

Arrivés à la lisière d'un bois touffu de hêtres, où une source limpide et un frais gazon invitaient au repos, ils firent halte. Georges descendit, et son guide tira de son sac de bonnes provisions. Après avoir donné à manger au cheval, il s'assit aux pieds du jeune cavalier et commença à dîner de grand appétit.

Georges avait apaisé sa faim et examinait la contrée d'un œil attentif. C'était une belle et large vallée dans laquelle plongeait leur vue. Une petite rivière la traversait d'un cours

rapide; les champs qui la bordaient paraissaient bien ensemencés; un joli château s'élevait sur une colline, de l'autre côté de la vallée; toute la contrée était plus attrayante que la crête de montagne sur laquelle ils avaient cheminé jusqu'à présent.

« Il me semble que nous avons quitté les Alpes, dit Georges en se tournant vers son compagnon; cette vallée et ces collines sont bien plus agréables que les rochers et les landes que nous avons traversés jusqu'ici. L'air même est plus doux et plus chaud que là-haut, où le vent soufflait souvent avec tant de violence.

— Vous avez deviné juste, mon gentilhomme, dit Jean en serrant soigneusement dans le sac les restes du dîner. Ces vallées appartiennent déjà à la région inférieure, et cette petite rivière que vous voyez se jette dans le Neckar.

— Mais comment se fait-il que nous nous soyons tellement écartés du chemin? demanda Georges. Il m'a déjà semblé là-haut, dans les montagnes, que nous abandonnions notre première direction; mais tu ne veux jamais m'écouter. Ce chemin, autant que je connais la position de Lichtenstein, doit incliner beaucoup à droite.

— Allons, je veux bien vous le dire à présent, répondit le paysan; je ne voulais pas, dans les Alpes, vous inspirer une crainte inutile; mais nous sommes maintenant, Dieu le veuille, en sûreté. En tout cas, nous ne sommes plus qu'à quatre lieues de Hardt, où ils ne nous attraperont plus.

— En sûreté? interrompit Georges; qui nous attaquerait?

— Eh, eh, les confédérés, repartit le ménétrier. Ils courent les Alpes, et souvent leurs cavaliers n'étaient pas à mille pas de nous. Pour mon compte, il ne m'aurait pas été agréable de tomber entre leurs mains: car, comme vous le savez, ils ne sont pas très-bien disposés à mon égard. Et vous non plus vous n'auriez pas été très-charmé, je pense, d'être conduit prisonnier devant le sire truchsess de Waldbourg?

— Dieu m'en préserve! s'écria le gentilhomme. Devant le truchsess! plutôt me faire tuer sur place. Mais que veulent-ils ici? Il n'y a aucune forteresse du Wurtemberg dans les environs, et tu me dis qu'ils peuvent courir le pays sans rencontrer d'obstacles: que cherchent-ils donc?

— Tenez, mon gentilhomme, il y a partout de mauvaises gens. Quiconque est bon Wurtembergeois se laissera plutôt écorcher que de trahir son duc, auquel les confédérés font à présent la chasse. Mais Waldbourg a, dit-on, promis un grand monceau d'or à qui s'en emparerait. Il a envoyé ses cavaliers rôder partout, et on dit que des paysans, aveuglés par l'éclat de l'or, font voir à ces limiers tous les coins et toutes les cachettes[1].

— C'est le duc qu'ils cherchent ? eh mais, il s'est enfui du pays, ou bien, selon d'autres, il s'est enfermé à Tubingen, dans son château fort, où il est protégé par quarante chevaliers.

— Oui, les quarante nobles sont là, répondit le paysan d'un air rusé, et aussi le fils du duc, le petit Christophe, c'est vrai. Mais si le duc lui-même y est, c'est ce que personne ne sait exactement. Entre nous soit dit, comme je le connais, il ne s'enfermera qu'à la dernière extrémité dans une forteresse; c'est un seigneur hardi et remuant, et il se trouve plus à son aise dans les bois et les montagnes, dût-il y courir plus de danger.

— C'est donc le duc qu'ils cherchent? se trouverait-il de ce côté?

— Où il est, voilà ce ce j'ignore, repartit le ménétrier de Hardt, et je parierais que personne ne le sait que Dieu; mais je sais où il sera, ajouta-t-il, et Georges vit comme un éclair d'inspiration briller dans ses yeux; je sais où il se trouvera, quand sa misère sera à son comble, quand ses fidèles serviteurs se presseront autour de lui, quand la poitrine de plus d'un brave le protégera contre la rage des confédérés. Car s'il est un maître sévère, il est de la race de Wurtemberg, et nous aimons mieux une main pesante que les paroles artificieuses des Bavarois et des Autrichiens.

— Et s'ils reconnaissent le malheureux prince, s'ils le ren-

1. Ulrich se plaignit plusieurs fois des poursuites de ses ennemis. En l'an 1534 on s'empara d'un misérable stipendié par Dietrich de Spæt pour l'assassiner. Sattler, Hist. des ducs, 3, p. 47. En l'an 1536, le tribunal de Dornstetten arrêta un Bohémien qui disait avoir reçu trois florins du duc Guillaume de Bavière pour tuer le duc. Hist. de C. Pfaff, I, 288. Ceci prouve que de tels attentats eurent lieu.

contrent? Ne s'est-il pas déguisé et rendu méconnaissable? Tu m'as dépeint une fois son visage, et je crois presque l'avoir devant les yeux, surtout son œil imposant et plein de feu. Mais comment est-il du reste de sa personne?

— Il est tout au plus de huit ans plus âgé que vous, répondit le paysan; il n'est pas si grand que vous, mais il vous ressemble un peu pour la tournure, surtout lorsque vous êtes à cheval. En vous suivant, je me suis dit plus d'une fois: « C'est juste ainsi qu'était le duc aux jours de sa prospérité. »

Georges s'était levé pour voir après son cheval; les propos du paysan lui avaient donné de l'inquiétude sur sa sûreté, et il réfléchit pour la première fois quelle folie c'était de vouloir, dans ces temps de guerre, se glisser à travers un pays occupé. Il lui aurait été très-désagréable d'être fait prisonnier à ce moment; sans doute son serment le laissait libre d'aller où il voulait, pourvu qu'avant quinze jours il ne prît point une part active à la lutte contre la ligue; mais il sentait quel jour défavorable cela jetterait sur lui, s'il était trouvé dans cette contrée, loin du chemin de sa patrie, et dans la société d'un homme si suspect et si dangereux aux yeux du chef de la ligue. Il n'y avait pas de possibilité de retour, car on pouvait admettre avec certitude que les troupes de la ligue s'étaient déjà étendues sur toute la largeur des Alpes; le plus sûr paraissait de se hâter de dépasser les postes les plus avancés; on avait alors le danger derrière soi, mais en avant, et sur les côtés, la liberté de ses mouvements.

Le cheval, d'ordinaire si impétueux, qui devait porter son maître à travers ces dangers, baissait les oreilles; la longue route et les sentiers fatigants et rocailleux avaient diminué ses forces. A son grand chagrin, Georges remarqua même qu'il avait peine à s'appuyer sur son pied de devant, ce qui, après une course de huit lieues sur des roches aiguës et coupantes, n'avait rien d'étonnant. Le paysan remarqua l'embarras du jeune homme; il examina l'animal et conseilla de le laisser reposer encore quelques heures, en ajoutant, comme consolation, qu'il connaissait assez bien la contrée, et qu'ils pourraient faire un bon bout de chemin pendant la nuit.

XIV

Les confédérés ne sont pas en peine
D'un butin grossier.
Ce sont chasseurs qui cherchent dans la plaine
Un royal gibier.

G. SCHWAB.

Notre jeune héros se résigna à son sort et chercha à se distraire par la contemplation de la belle vue qui se présenta encore plus ravissante à ses yeux quand le paysan l'eut conduit environ cinquante pas plus haut. Ils se tenaient sur une pointe de rocher qui terminait une branche des Alpes de Souabe : un immense panorama se déroula aux yeux étonnés de Georges, avec un aspect si surprenant, un si agréable mélange de couleurs et une beauté si sublime, qu'il resta quelque temps comme en extase. Et si l'on a vraiment le sentiment des beautés de la nature, sans aller chercher les Alpes de la Suisse et leurs hauts sommets ni les vallées du Rheingau, on n'a qu'à gravir les Alpes de Souabe, pour remporter les souvenirs les plus agréables.

Qu'on se figure une chaîne de montagnes qui se perd dans un lointain presque inaccessible à l'œil, et qui, magnifiquement éclairée, offre toutes les nuances, depuis le gris le plus doux et les teintes bleuâtres à l'horizon, jusqu'au vert foncé des montagnes plus rapprochées. Sur ces sommets l'œil découvre des châteaux et des forteresses sans nombre, établis sur ces hauteurs comme des gardiens, et qui dominent le pays; aujourd'hui leurs tours sont en ruines, leurs portes superbes brisées, les fossés profonds remplis de débris et de mousse; les grandes galeries qui retentissaient autrefois des éclats de la joie sont muettes; mais à l'époque où Georges se tenait sur les rochers de Blaubeuren, un grand nombre de ces châteaux étaient encore debout dans toute leur splendeur, et s'étendaient comme une ligne de puissants guerriers entre les deux colosses de Staufen et de Hohenzollern.

Digitized by Google

« C'est un pays magnifique que ce Wurtemberg! s'écria Georges, tandis que son œil errait de hauteur en hauteur. Comme ces sommets et ces versants de montagnes, avec leurs rochers et leurs châteaux, sont hardis et imposants! Et si je me tourne là-bas vers les vallées du Neckar, comme ces jolies collines, ces coteaux et ces vignobles, ces vallées fertiles coupées de jolis ruisseaux et de rivières, présentent à l'œil un aspect charmant, et puis un ciel doux et une race d'hommes bons et robustes!

— Oui, dit le paysan, c'est un beau pays; cependant ici ce n'est encore rien; mais il faut voir au-dessous de Stuttgard, le bas pays : c'est ravissant, en été ou en automne, de descendre le cours du Neckar. Que les champs sont beaux et riches! comme la vigne couvre les montagnes de son vert feuillage! et que d'embarcations et de radeaux descendent et remontent le Neckar! Comme les gens sont heureux dans leur travail! les jeunes filles chantent comme des alouettes!

— Certainement les vallées de la Rems et du Neckar sont plus belles, repartit Georges; mais cette vallée qui s'étend à nos pieds, ces hauteurs qui nous entourent, ont aussi un charme tout particulier. Comment nomme-t-on ces châteaux qui couronnent les sommets? dis, comment s'appellent ces montagnes lointaines? »

Le paysan contempla d'un air réfléchi la contrée, et montra la dernière ligne de rochers qui s'élevaient dans le brouillard, dans un lointain presque inaccessible.

« Là derrière, entre le levant et le midi, est le Rossberg; dans la même direction, mais plus près de nous, ces nombreuses dentelures de rochers sont les hauteurs d'Urach. Là, plus vers le couchant, est Achalm; pas loin de là, mais vous ne pouvez les voir d'ici, se trouvent les rochers de Lichtenstein.

— Ainsi là, se dit Georges en plongeant un profond regard dans les brouillards du soir, là où ce petit nuage flotte dans le rouge du soir, là bat pour moi un cœur fidèle; à présent peut-être du haut des créneaux de la tour regarde-t-elle de ce côté, vers ce monde de montagnes, peut-être même vers ces rochers-ci. Que le souffle du soir la salue de ma part, et puissent ces nuages roses lui annoncer mon approche!

— Plus loin, vous voyez cette saillie, c'est le Teck; nos ducs se nomment ducs de Teck; c'est une bonne et solide forteresse. Tournez vos regards ici à droite : cette montagne haute et escarpée fut autrefois la résidence d'empereurs célèbres; c'est Hohenstaufen.

— Mais comment s'appelle ce château qui s'élève tout près? demanda Georges; vois donc comme le soleil se reflète sur ces murs blancs, comme ces créneaux semblent plonger dans une vapeur d'or, comme ces tours brillent d'un éclat rougeâtre.

— C'est Neuffen, sire! Encore une solide forteresse, qui donnera fort à faire à la ligue. »

Le soleil d'une belle et courte journée de mars commença, pendant le dialogue de nos voyageurs, à baisser à l'horizon. Les ombres du soir s'étendirent comme de sombres voiles sur les montagnes, et cachèrent à l'œil les sommets et les ruines éloignées. La lune se leva pâle et regarda son nocturne domaine. Seulement les murs élevés et les tours de Neuffen étaient rougis des derniers rayons du soleil, comme si ces rochers eussent été des favoris dont il se séparait à regret. Il disparut; ces murs aussi furent enveloppés dans l'obscurité; le souffle de la nuit passa à travers les forêts, qui saluèrent de leurs murmures mystérieux la lune brillant alors de plus de clarté.

« A présent, c'est le vrai moment pour les voleurs et pour les voyageurs fugitifs comme nous, dit le paysan en bridant le cheval du gentilhomme; encore une heure, et la nuit sera noire comme du charbon, et jusqu'au lever du soleil aucun cavalier de la ligue ne découvrira notre trace.

— Crois-tu qu'il y ait du danger? dit Georges en portant la main à son casque et en retirant sa toque légère. Ne penses-tu pas que nous devrions nous mieux armer?

— Laissez pendre à votre selle, mon gentilhomme, cette coiffure de combat. Cela serait trop froid par une nuit fraîche; gardez toujours votre toque; ce n'est pas dans cette contrée qu'ils cherchent le duc, et, quand ils viendraient à nous, nous ne craignons pas quatre des leurs. »

Georges laissa avec hésitation son casque où il était; il avait honte de montrer moins de courage que son com-

pagnon, qui, à pied, couvert d'une légère casquette de cuir, était simplement armé d'une hache. Il se mit en selle. Son guide saisit la bride et descendit devant lui la montagne.

« Ainsi tu crois, demanda Georges après un court silence, que les cavaliers de la ligue ne se hasardent pas jusqu'ici?

— Ce n'est guère probable, répondit le ménétrier; Neuffen est un solide château fort et a une bonne garnison; sans doute ils l'assiégeront dans peu de temps avec toutes les forces de l'armée : mais ce n'est pas une troupe comme les quelques cavaliers de Waldbourg qui se hasarderait si près d'une forteresse ennemie.

— Regarde comme la lune est claire et belle! s'écria Georges, toujours occupé du spectacle qu'il avait eu sur la montagne, et contemplant les ombres singulières des forêts et des hauteurs sur lesquelles se détachaient les rochers vivement éclairés; vois comme les fenêtres de Neuffen brillent au clair de la lune!

— J'aimerais mieux que la lune ne parût pas cette nuit, repartit son guide en regardant de temps en temps autour de lui avec inquiétude; une nuit sombre vaudrait mieux pour nous. La lune a trahi plus d'un honnête homme; mais à présent elle se trouve déjà au-dessus de Reissenstein, où le géant a habité; elle ne va pas tarder à descendre.

— Que dis-tu d'un géant qui a habité au Reissenstein?

— Oui, il y a longtemps un géant a habité là[1], c'est certain; là sur la montagne, juste où se trouve maintenant la lune, est situé un château qui s'appelle Reissenstein; il appartient aujourd'hui aux Helfensteiner; il s'appuie sur des rochers escarpés bien haut dans les airs, et n'a d'autre voisins que les nuages, et la lune quand il fait nuit. Sur une montagne près du château, il y a une caverne où habitait autrefois un géant. Il possédait une immense quantité d'or, et il aurait pu mener une brillante et joyeuse vie, s'il avait eu avec lui d'autres géants et géantes. Il lui passa une fois

1. Cette légende est rapportée par G. Schwab dans le fidèle et agréable itinéraire des Alpes de Souabe. Il l'a conservée à la postérité dans une romance intitulée : *La construction du Reissenstein.*

par la tête de se bâtir un château comme les chevaliers en possèdent dans les Alpes. Le rocher vis-à-vis lui parut très-convenable pour cet usage.

« Mais il était lui-même un mauvais architecte; il tira de la montagne avec ses ongles des rochers grands comme des maisons, et les plaça les uns sur les autres; mais ils retombaient toujours et ne voulaient pas former un château. Alors il s'étendit sur les rochers de Beuren, et cria dans la vallée pour demander des ouvriers : il engageait des charpentiers, des maçons, des casseurs de pierres, des serruriers, à venir l'aider, promettant de les bien payer.

« On entendit ses cris dans tout le pays de Souabe, de Kocher au lac de Constance, du Neckar au Danube, et les maîtres et les compagnons arrivèrent de toutes parts pour bâtir au géant son château.... Sortez de la lumière de la lune, mon gentilhomme, venez ici à l'ombre; votre armure brille comme de l'argent, et pourrait bien être aperçue des limiers et des espions.

« Eh bien! pour en revenir au géant, c'était drôle de le voir assis au soleil à l'entrée de sa caverne, et regardant de l'autre côté de la vallée construire son château. Les maîtres et les ouvriers étaient actifs au travail, et bâtissaient ce qu'il leur criait à travers la vallée; ils trouvaient là grande matière à s'amuser et à plaisanter, parce qu'il ne comprenait rien à l'architecture. Enfin l'ouvrage étant terminé, le géant entra dans sa nouvelle demeure; il regarda par la plus haute fenêtre dans la vallée, où se trouvaient rassemblés les maîtres et les ouvriers, et leur demanda si le château avait bon air quand il regardait ainsi à la fenêtre. Mais lorsqu'il se retourna, il se mit en colère, car les ouvriers lui avaient juré que tout était fini, et à la plus haute fenêtre par où il avait regardé manquait encore un clou.

« Les maîtres serruriers s'excusèrent, et dirent que personne n'avait osé se tenir dans les airs devant la fenêtre pour y mettre le clou. Mais le géant ne voulut rien entendre, et déclara qu'il ne payerait rien avant que le clou fût en place.

« Ils rentrèrent tous au château; les plus impétueux disaient bien haut que c'était pour eux une bagatelle d'enfoncer un clou; mais lorsqu'ils arrivèrent à la fenêtre et re-

gardèrent dans la vallée qui se trouvait tellement au-dessous d'eux, et qu'ils ne virent tout autour que des rochers, ils secouèrent la tête et se retirèrent tout confus. Alors les patrons offrirent à qui enfoncerait le clou un salaire décuple; longtemps il ne se présenta personne. Cependant, il y avait parmi les ouvriers un garçon serrurier, bien tourné, qui aimait la fille de son patron et en était aimé; mais le père était un homme dur, et il refusait de la lui donner pour femme à cause de sa pauvreté. Celui-là prit son courage à deux mains, et résolut de mériter sa bien-aimée ou de mourir; car la vie sans elle lui était odieuse. Il se présenta donc au père de la jeune fille et dit : « Me donnerez-vous votre fille, si j'enfonce le clou? » Mais lui, pensant que le téméraire ouvrier tomberait et se casserait le cou sur les rochers, et enchanté d'en être ainsi débarrassé, dit oui.

« Le jeune homme prit le clou et son marteau, récita une pieuse prière, et se mit à grimper à la fenêtre pour enfoncer le clou et pour gagner sa bien-aimée. Alors s'éleva aussitôt un tel cri de joie parmi les ouvriers, que le géant sortit du sommeil dans lequel il était plongé, et demanda ce qu'il y avait. Et lorsqu'il apprit que quelqu'un s'était trouvé pour enfoncer le clou, il vint, considéra longtemps le jeune ouvrier, et dit : « Tu es un brave garçon, et tu as plus de cœur que toute cette troupe de gueux; viens, je vais t'aider. » Puis il le prit par la nuque, de manière que les autres en tremblèrent jusqu'à la moelle des os, le tint dans les airs en dehors de la fenêtre, et dit : « Maintenant frappe, je ne te laisserai pas tomber. »

« L'ouvrier enfonça le clou dans la pierre, et le géant l'embrassa et le caressa si fort, qu'il s'en fallut peu qu'il n'en perdît la vie; ensuite il le conduisit au maître serrurier, et dit : « C'est à ce garçon-là que tu donneras ta fille. » Puis il se rendit à sa caverne, en rapporta un sac d'argent, et les paya tous jusqu'au dernier denier; enfin le tour du jeune ouvrier étant venu, il lui dit : « A présent, toi, mon brave garçon, va chercher la fille de ton patron, et viens habiter avec elle ce château, car il t'appartient. »

« Cela réjouit tout le monde; le serrurier rentra chez lui, et....

— Écoute! n'as-tu pas entendu le hennissement d'un cheval? » s'écria Georges, qui se trouvait très-mal à l'aise dans la gorge qu'ils traversaient. La lune jetait encore une lumière assez claire; les ombres des chênes se balançaient au bord du chemin, les buissons gémissaient au souffle du vent, et il lui semblait voir de sombres figures remuer à côté d'eux. »

Le ménétrier de Hardt s'arrêta, impatienté que le gentilhomme ne lui eût pas laissé achever son récit.

« Il m'a semblé aussi d'abord entendre quelque chose, mais ce n'était que le gémissement du vent dans les chênes et le cri de la chouette dans le taillis. Si nous étions seulement de l'autre côté de la vallée! Ici il fait clair comme en plein jour; là-bas le bois recommence et l'obscurité reprend, tout danger serait passé. Donnez des éperons à votre cheval et traversez la vallée au trot, je courrai à côté de vous.

— Pourquoi au trot? demanda Georges. Crois-tu qu'il y ait du danger? Avoue-le, n'est-ce pas que tu les as vues aussi dans les bois, ces formes qui se glissaient à côté de nous? Crois-tu que ce soient des confédérés?

— Eh bien! oui, murmura le paysan en regardant autour de lui, il m'a semblé aussi que quelqu'un se glissait derrière nous; c'est pourquoi dépêchez-vous, que nous sortions de ce maudit chemin creux, et puis ensuite au trot à travers la plaine; après cela il n'y a plus de danger. »

Georges tira un peu son glaive du fourreau et saisit d'une main plus ferme les rênes de son cheval; ils descendirent en silence la gorge si bien éclairée par la lune, que Georges pouvait distinguer chaque trait du visage de son compagnon, et il vit distinctement celui-ci prendre sa hache sur son épaule, et passer à sa ceinture un couteau qu'il tira de son pourpoint. Ils étaient arrivés à la sortie du chemin creux, et ils allaient tourner dans la vallée, quand une voix sortant du taillis s'écria :

« C'est le ménétrier de Hardt; sus, camarades! L'homme à cheval doit être celui que nous cherchons!

— Fuyez! mon gentilhomme, fuyez! » s'écria le guide fidèle en s'apprêtant à se défendre avec sa hache; mais Georges

tira son épée, et se vit aussitôt attaqué par cinq hommes, pendant que son compagnon avait déjà affaire à trois autres.

Le resserrement du chemin creux l'empêchait d'user de ses avantages et de se jeter de côté. Un de ses adversaires saisit les rênes de son cheval; mais à ce moment l'épée de Georges l'atteignit au front, et il tomba sans pousser le moindre cri; les autres, rendus furieux par la chute de leur compagnon, attaquèrent Georges encore plus vigoureusement, en lui criant de se rendre; mais celui-ci, bien que blessé au bras et à la jambe ne répondait qu'à coups d'épée. « Vivant ou mort, cria un des assaillants, si le sire duc ne le veut pas autrement, eh bien! il l'aura; » et au même instant Georges de Sturmfeder tomba frappé lourdement à la tête. Dans l'épuisement de la mort, il ferma les yeux et n'entendit que le rire sardonique de ses meurtriers triomphants de leur succès.

Après un court espace de temps, on le déposa sur le sol; un cavalier arriva bride abattue, descendit et s'avança vers ceux qui l'avaient porté. Georges rassembla ses dernières forces pour ouvrir encore une fois les yeux. Il vit un visage inconnu courbé au-dessus de lui? « Qu'avez-vous fait, entendit-il. Ce n'est pas lui. Vous vous êtes mépris. Sauvez-vous au plus vite. Ceux de Neuffen sont sur nos talons. »

A moitié mort, Georges ferma les yeux; des voix sauvages et le bruit d'un combat vinrent frapper son oreille; mais bientôt tout s'évanouit dans le lointain; une froide humidité sortant du sol de la prairie roidit ses membres, un doux sommeil s'empara du blessé, et avec une dernière pensée pour sa bien-aimée, il perdit entièrement connaissance.

DEUXIÈME PARTIE.

I

De la ligue partout flottent les étendards ;
Ni ville ni château ne fait plus résistance :
Tubingen seul encor, derrière ses remparts,
Reste fidèle au duc, combat pour sa défense.

SCHWAB.

La ligue de Souabe, entrée en force dans le Wurtemberg, gagnait de jour en jour du terrain ; son armée devenait de semaine en semaine plus redoutable. D'abord, après une longue et courageuse défense, Hœllenstein, le château fort d'Heidenheim, était tombé en son pouvoir. Un brave capitaine, Stephen de Lichow, en avait eu le commandement ; mais avec ses quelques coulevrines et une poignée de soldats, il ne pouvait résister à plusieurs milliers de confédérés et à l'habileté d'un Frondsberg. Bientôt après tomba Gœppingen. Tout aussi brave que de Lichow, Philippe de Rechberg s'était longtemps défendu et avait même obtenu pour lui et ses soldats de se retirer avec les honneurs de la guerre ; mais il ne réussit pas à changer le destin du pays. Teck, alors encore une solide forteresse, tomba par l'imprudence de la garnison. La résistance la plus héroïque fut celle de Mœckmuhl : ce château renfermait dans ses murs un homme qui, à lui seul, aurait tenu tête à vingt des assiégeants ; sa volonté de fer ne les arrêta pas moins que sa main de fer. Mais ces murs aussi furent forcés, et Gœtz de Berlichingen tomba au pouvoir des confédérés. Schorndorf ne put non plus résister aux canons de Georges de Frondsberg. C'était la ville la plus forte ; avec elle la ligue réduisit tout le bas pays [1].

1. Les détails sur ces opérations de la ligue se trouvent dans Sattler (*Hist. des ducs de Wurtemberg*, II § 6, etc.). Comparer aussi l'*Histoire*

Ainsi tout le Wurtemberg, presque jusqu'à Kirchheim, se trouvait au pouvoir des confédérés, et le duc de Bavière leva son camp pour aller attaquer sérieusement Stuttgard. Des envoyés vinrent alors à sa rencontre à Denkendorf pour demander grâce. Sans doute ils n'osèrent pas devant son ennemi mortel excuser leur malheureux duc; mais ils représentèrent que ce dernier, la véritable cause de la guerre, n'était plus parmi eux, et qu'on ne combattait que contre un innocent enfant, son fils le prince Christophe, et contre le pays. Mais l'implacable Guillaume de Bavière, et ses avides alliés, ne se laissèrent point toucher par ces prières. Ils répondirent que Ulrich avait mérité cette punition, que le pays l'avait appuyé. Ainsi, pris ensemble, pendns ensemble....

Stuttgard aussi dut onvrir ses portes.

Cependant la victoire n'était rien moins que complète ; la plus grande partie du haut pays tenait encore pour le duc, et elle n'avait pas l'air de vouloir se rendre à la première sommation. Ce pays de montagnes était dominé par deux places fortes, Urach et Tubingen ; tant qu'elles tiendraient, le pays environnant refuserait de se soumettre. A Urach, la bourgeoisie était pour la ligue, et la garnison pour le duc. On en vint aux mains, le brave commandant fut tué, et la ville se rendit aux confédérés.

Ainsi, au milieu d'avril, il ne restait plus à prendre que Tubingen ; mais le duc l'avait bien fortifié : c'est là que se trouvaient ses enfants et les trésors de sa maison. La garde du château avait été confiée à l'élite de sa noblesse, à quarante chevaliers d'une valeur éprouvée et à deux cents des plus braves soldats du pays. Cette forteresse était solide et bien approvisionnée. C'est sur elle que se dirigeaient maintenant les yeux des Wurtembergeois ; car à ces murs se rattachaient de beaux et nobles souvenirs. Et ils pouvaient aider à reconquérir le pays à son prince légitime, s'ils tenaient jusqu'à ce que celui-ci amenât du secours. Aussi ce

du sieur de Frondsberg, 3e livre, et Frédéric Strumphart de Cannstadt, *Chronique de l'expulsion du duc Ulrich de ses États*, 1543, et Spener, *Histor. germ. universal.*, l. III, c. 4, 23.

fut contre cette forteresse que se dirigèrent alors tous les efforts des confédérés. Les pas pesants de leurs hommes d'armes retentissaient dans les bois de Schœnbuch ; les vallées du Neckar tremblaient sous le sabot ferré de leurs coursiers, et dans les campagnes on voyait les traces profondes des couleuvrines, des fauconneaux, des bombardes, des caissons à poudre, et du terrible appareil d'un long siége.

Georges de Sturmfeder n'avait pu suivre les progrès de la guerre. Un profond mais doux assoupissement tenait alors comme un charme puissant ses sens enchaînés. Dans cet état, il se trouvait bien comme un enfant qui dort sur le sein de sa mère, entr'ouvre par moments les yeux pour voir un monde qu'il ne connaît pas encore, et les referme ensuite pour longtemps. Les beaux rêves de meilleurs jours planaient autour de sa couche ; un doux sourire passait souvent sur son visage pâle et consolait ceux qui le soignaient dans une attente inquiète.

Le lecteur nous permettra de le conduire dans l'étroite cabane où Georges avait reçu l'hospitalité.

C'est le matin du neuvième jour après la nuit où il avait été blessé. Le soleil frappait de ses rayons les vitres rondes d'une petite fenêtre, et éclairait la plus grande pièce d'une misérable habitation de paysan. Les ustensiles qui la garnissaient dénotaient la pauvreté, mais aussi le goût de l'ordre et de la propreté. Il y avait dans un coin de la chambre une grande table de chêne entourée de deux côtés de bancs de bois. Une armoire sculptée peinte contenait sans doute la toilette de dimanche des habitants ou de belles toiles qu'ils avaient filées eux-mêmes. La sombre boiserie supportait tout autour une planche où se trouvaient exposés des pots brillants et des plats d'étain, des assiettes de terre convertes de vers pleins de sens, et toutes sortes d'instruments de musique d'un siècle depuis longtemps écoulé, comme des cymbales, des chalumeaux et une mandoline. Autour du grand poêle de poterie, des linges blancs étaient pendus pour sécher, et cachaient presque un vaste lit placé au fond de la chambre et garni de rideaux à grandes fleurs.

Au pied de ce lit était assise une belle jeune fille d'en-

viron seize à dix-sept ans. Elle portait ce costume pittoresque des habitants de la Souabe, qui s'est encore conservé en partie de nos jours. Ses blonds cheveux tombaient sur ses épaules en deux longues tresses mêlées de rubans de diverses couleurs. Le soleil avait quelque peu bruni son minois rond et ouvert, cependant pas au point d'avoir as sombri le joli et frais incarnat de ses joues; un œil bleu plein de vivacité brillait sous ses longs cils. Des manches blanches et bouffantes couvraient son beau bras jusqu'au poignet; un corsage rouge, lacé de chaînes d'argent et entouré d'un petit rebord de toile d'une blancheur éclatante, lui serrait gracieusement la taille; une courte jupe noire lui tombait à peine au-dessous du genou. Tout cela, avec un joli tablier, des bas à coins d'une blancheur éclatante, et de belles jarretières, avait l'air presque trop habillé dans ce pauvre appartement, et surtout un jour de travail.

La petite filait avec ardeur sa brillante quenouille; de temps en temps elle soulevait un peu les rideaux du lit et y jetait un regard furtif. Mais vite, comme si elle se fût surprise à faire mal, elle les refermait et en faisait disparaître les plis, comme si personne ne devait remarquer qu'elle y eût touché.

La porte s'ouvrit et une ronde bonne femme, portant le même costume que la jeune fille, mais plus pauvrement habillée, entra. Elle apportait pour le déjeuner une soupière fumante, qu'elle plaça sur la table ainsi que des assiettes. Puis elle jeta un coup d'œil sur la belle enfant au pied du lit, et peu s'en fallut que d'étonnement elle ne laissât tomber la cruche de cidre qu'elle tenait à la main.

« Mais pour l'amour de Dieu, à quoi penses-tu donc, Barbe? dit-elle en posant la cruche à terre et en s'avançant vers la jeune fille. A quoi penses-tu de mettre un jour de travail une jupe rouge? Et elle a aussi son corsage neuf! Ah! mon Dieu, et une chaîne d'argent, et un tablier blanc, et des bas qu'elle a pris dans l'armoire? il ne faut pas être si fière, petite sotte. Ne sais-tu donc pas que nous sommes de pauvres gens, et que tu es la fille d'un malheureux? »

La jeune fille avait patiemment laissé sa mère exhaler sa mauvaise humeur. Si elle baissait les yeux, un malin sou-

rire qui se jouait sur ses lèvres prouvait que la réprimande ne la touchait pas beaucoup.

« Ah! laisse donc, répondit-elle; qu'est-ce ça fait à ma robe, si je la porte une fois un jour ouvrier? ma chaîne ne risque pas de s'abîmer, et je puis laver le tablier!

— Ah! comme s'il n'y avait pas toujours assez à laver et à nettoyer! Mais dis-moi seulement quelle idée t'a prise de te faire si belle.

— Eh bien! murmura l'enfant en rougissant, ne sais-tu pas que c'est aujourd'hui le neuvième jour? et le médecin a dit que le chevalier s'éveillerait ce matin, si la potion faisait bon effet. Et voilà pourquoi j'ai pensé....

— C'est donc le neuvième jour? répondit la ménagère d'un ton radouci. Ma foi, tu as bien fait; s'il s'éveillait et qu'il vît tout sale et malpropre, on pourrait avoir du tapage avec le vieux. J'ai l'air d'une sorcière; va, Barbe, me chercher ma upe noire, mon corsage rouge et un tablier propre.

— Mais, mère, tu ne veux pourtant pas t'habiller ici? Si le chevalier s'éveillait juste maintenant? Va plutôt t'habiller en haut; je resterai près de lui en attendant.

— Tu as raison, ma fille, » murmura la vieille; et laissant là le déjeuner, elle se hâta d'aller faire sa toilette. Cependant Barbe ouvrit la fenêtre à l'air frais et bienfaisant du matin, répandit du grain sur le large chambranle, et des quantités de pigeons et de moineaux vinrent s'abattre sur sa fenêtre et prirent leur déjeuner en roucoulant et en gazouillant. Les alouettes répondaient en chœur du haut des arbres voisins, et la jeune fille rayonnante du soleil du matin contempla avec plaisir ses petits protégés.

En ce moment, les rideaux du lit s'ouvrirent et laissèrent voir la tête d'un beau jeune homme. Ce jeune homme, nous le connaissons, c'est Georges.

Un léger incarnat, avant-coureur de la santé renaissante, colorait ses joues; son regard avait repris son éclat ordinaire; son bras se détendait avec force hors du lit. Étonné, il regarda autour de lui: cette chambre, ces meubles, lui étaient inconnus; lui-même il se trouvait dans un état inaccoutumé. Qui lui avait attaché ce bandage autour de la tête? qui l'avait couché dans ce lit? Il se sentait comme quelqu'un qui, après

une nuit passée avec de joyeux camarades, a fini par perdre ses sens, et s'éveille ensuite sur une couche étrangère.

Longtemps il regarda la jeune fille à la fenêtre; cette image, la première qui se présentait à lui après un long sommeil, était si agréable, qu'il n'en pouvait détacher les yeux; enfin la curiosité de savoir ce qui s'était passé en lui l'emporta; il fit du bruit en poussant davantage les rideaux du lit.

La jeune fille penchée à la fenêtre tressaillit; elle se retourna; une brûlante rougeur se répandit sur son joli visage, ses grands yeux bleus se portèrent sur le jeune homme, et sa bouche souriante parut chercher en vain des mots pour le féliciter de son retour à la vie. Elle se remit et s'avança à petits pas vers le lit; cependant elle s'arrêta plusieurs fois en chemin, comme pour réfléchir s'il était bien vrai qu'il fût éveillé et s'il était convenable qu'elle s'approchât de lui, à présent qu'il était rendu à la vie.

Le jeune homme, après avoir remarqué en souriant son embarras, rompit le premier le silence.

« Dis-moi, où suis-je? Comment se fait-il que je me trouve ici? A qui appartient cette maison, où je viens, à ce qu'il me semble, de sortir d'un long sommeil?

— Êtes-vous tout à fait revenu à vous-même? dit Barbe en frappant de joie dans ses mains. Mais Seigneur Jésus! qui est-ce qui l'aurait cru? Vous aviez toujours l'air si abattu, si malade, qu'on était plein de crainte et de souci.

— Étais-je donc malade? demanda Georges, ne comprenant qu'à moitié le langage de la jeune fille. J'ai été quelques heures sans connaissance?

— Eh! que dites-vous là? dit la belle enfant en riant et en pressant le bout d'une de ses grandes nattes dans sa bouche pour s'empêcher d'éclater de rire. Quelques heures, dites-vous? Cette nuit, il y aura juste neuf jours qu'on vous a apporté ici. »

Georges la regarda avec de grands yeux. Neuf jours sans arriver chez Marie! Marie! avec cette céleste image, le souvenir lui revint comme par enchantement; il se rappela qu'il s'était détaché de la ligue, qu'il avait résolu de se rendre à Lichtenstein, qu'il avait pris des sentiers dérobés à travers les montagnes, que lui et son guide avaient été at-

taqués, peut-être fait prisonniers. « Prisonniers ? s'écria-t-il tristement. Dis, jeune fille, suis-je prisonnier ? »

Barbe avait vu avec une inquiétude croissante les regards du jeune cavalier s'assombrir et ses traits prendre une expression sérieuse et presque farouche. Elle pensait le voir retomber dans ce terrible délire qu'il avait eu pendant plusieurs heures, et le ton désespéré de sa question ne diminua pas sa crainte. Indécise si elle devait rester ou appeler du secours, elle recula d'un pas. Georges crut lire dans ce silence, dans cette inquiétude, la confirmation de sa demande. « Prisonnier, peut-être pour fort longtemps, pensa-t-il, peut-être loin d'elle, sans l'espoir, sans la consolation d'avoir de ses nouvelles ! » Le corps de Georges était encore trop épuisé pour résister à la tristesse de son âme; une larme s'échappa de son œil.

La jeune fille vit cette larme, sa crainte se changea aussitôt en pitié ; elle s'approcha, s'assit au pied du lit, et n'hésita pas à prendre la main du jeune homme.

« Il ne faut pas être triste, dit-elle; Votre Grâce est maintenant guérie, et elle pourra bientôt partir, ajouta-t-elle tristement.

— Partir ? demanda Georges; ainsi donc, je ne suis pas prisonnier ?

— Prisonnier ? Non, vous n'êtes pas prisonnier. Cela aurait pourtant bien pu arriver une ou deux fois, quand ceux de la ligue de Souabe ont passé ici; mais nous vous avons toujours bien caché; mon père avait dit que personne ne devait voir le gentilhomme.

— Ton père ? s'écria Georges. Quel est ce brave homme ? Où suis-je ?

— Ah! où vous êtes ? répondit Barbe; vous êtes chez nous, à Hardt.

— A Hardt ? »

Un regard jeté sur les murs ornés d'instruments de musique lui donna la certitude qu'il devait la liberté et la vie à cet homme que Marie lui avait envoyé comme un génie protecteur.

« Ainsi je suis à Hardt ? Ton père est le ménétrier de Hardt, n'est-ce pas ?

— Il n'aime pas qu'on l'appelle ainsi, répondit Barbe; sans doute, il est ménétrier de son état, mais il aime mieux qu'on le nomme Jean.

— Et comment suis-je venu ici? demanda Georges.

— Comment? vous n'avez donc plus le moindre souvenir? » dit la jolie fille en riant et en ayant de nouveau recours à sa natte.

Elle raconta alors qu'absent de la maison depuis plusieurs semaines, son père les avait réveillées, elle et sa mère, il y avait neuf jours, en frappant violemment à la porte. Elle avait reconnu sa voix et s'était hâtée de descendre pour lui ouvrir. Mais il n'était pas seul, et quatre hommes qui se trouvaient avec lui avaient apporté dans la chambre une civière recouverte d'un manteau. Son père avait enlevé le manteau et lui avait donné l'ordre de l'éclairer; alors elle avait été vivement effrayée en voyant sur la civière un homme tout couvert de sang et presque mort. Son père lui avait ordonné de faire tout de suite du feu dans la chambre, et pendant ce temps on avait mis sur le lit le blessé, qu'à ses vêtements elle avait jugé devoir être un noble seigneur. Son père avait pansé les blessures avec différentes herbes et avait lui-même préparé une potion, car il connaissait très-bien les médecines pour les animaux et les hommes.

Pendant deux jours, ils avaient été tous dans la plus grande inquiétude, car le gentilhomme s'était démené comme un furieux; mais, après avoir pris une seconde fois sa potion, il avait fini par se calmer. Son père avait dit que le neuvième jour il s'éveillerait frais et bien portant, et en effet la prédiction se trouvait justifiée.

Georges avait écouté avec un étonnement croissant le récit de la jeune fille. Il lui avait souvent fallu l'interrompre quand il ne comprenait pas ses gentilles expressions, ou lorsqu'elle faisait des digressions pour décrire les herbes que le ménétrier de Hardt avait employées à la préparation de ses remèdes.

« Et ton père, lui demanda-t-il, où est-il?

— Que savons-nous où il est? » répondit-elle d'un ton évasif; puis, comme changeant d'idée, elle ajouta : « Au fait,

je puis bien vous le dire, car vous devez être ami avec mon père. Il est à Lichtenstein.

— A Lichtenstein ! s'écria Georges, tandis que ses joues se coloraient d'une vive rougeur. Et quand reviendra-t-il ?

— Il devrait être déjà ici depuis deux jours. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ! On dit que les cavaliers de la ligue courent le pays. »

A Lichtenstein.... C'est là aussi que Georges voulait se rendre. Il se sentait assez fort pour faire route à cheval et rattraper ce qu'il avait perdu dans ces neuf jours. Aussi sa première et sa plus importante question fut au sujet de son coursier. Et lorsqu'il apprit qu'il se trouvait très-bien et se livrait au repos dans l'écurie, son dernier souci s'évanouit. Il remercia sa gracieuse garde-malade de ses soins, et lui demanda son pourpoint et son manteau. Elle avait déjà depuis longtemps fait disparaître les traces de sang et de coups d'épée de dessus les beaux vêtements, et avec un aimable empressement elle retira les habits du gentilhomme de l'armoire sculptée où elle les avait déposés à côté de sa toilette du dimanche. En souriant elle étendit chaque pièce devant lui, et parut entendre avec plaisir les éloges qu'elle reçut du jeune cavalier pour avoir tout si bien arrangé. Puis elle se hâta de quitter l'appartement pour aller porter à sa mère l'heureuse nouvelle que le gentilhomme était tout à fait guéri.

Si elle avoua aussi à sa mère qu'elle avait pendant une demi-heure causé avec le beau et aimable jeune homme, c'est ce que nous ne savons pas; mais nous avons quelque raison d'en douter : la bonne femme avait de l'expérience, et elle croyait ne pouvoir jamais assez répéter à sa fille cet avis, qu'elle devait bien se garder de parler à un jeune homme plus longtemps que la durée d'un *Ave Maria*.

II

Que t'importe cela, jeune fille indiscrète?
C'est chose qui pour toi doit demeurer secrète.
SCHILLER.

Lorsque la bonne femme et Barbe descendirent de la chambre d'en haut, leur première visite ne fut pas pour le gentilhomme, mais à la cuisine, et cela pour deux raisons différentes: d'abord parce qu'il fallait cuire à l'hôte une bouillie épaisse d'avoine, et ensuite.... la cuisine avait une petite fenêtre donnant dans la chambre, et la mère s'y plaça pour voir la mine qu'avait le gentilhomme. Barbe se dressa sur la pointe des pieds et regarda par-dessus l'épaule de sa mère. Elle était dans l'étonnement, et son cœur battait bien fort pour la première fois depuis dix-sept ans: car elle ne s'était pas représenté le jeune homme aussi beau. Elle avait été sans doute touchée jusqu'aux larmes quand elle l'avait vu les yeux fixes, sans connaissance et presque sans vie. Ses traits pâles et encore si beaux, bien qu'il luttât avec la mort, l'avaient souvent attirée, comme une noble et touchante image attire le pieux esprit d'une femme en prière. Mais à présent, elle le sentait, c'était tout autre chose. Les yeux étaient de nouveau pleins d'éclat et de feu; il semblait à la pauvre Barbe qu'elle n'en avait jamais jusqu'ici vu de semblables. Les cheveux ne pendaient plus en désordre autour du beau front; ils descendaient bien peignés et en abondance sur les épaules.

Les joues avaient repris des couleurs; les lèvres étaient aussi fraîches que les cerises le jour de la fête de saint Pierre et saint Paul. Et comme le pourpoint brodé de soie lui allait bien, et le large col blanc qu'il avait mis par-dessus son vêtement! mais ce que la jeune fille ne pouvait comprendre, c'est qu'il portait toujours les yeux sur une écharpe de soie bleue et blanche, comme s'il cherchait à y déchiffrer des signes mystérieux. Il lui sembla même qu'il

pressait l'écharpe contre son cœur, qu'il la portait avec ferveur et dévotion à ses lèvres comme si c'étaient des reliques.

La bonne femme avait pendant ce temps terminé son examen à la fenêtre. « C'est un seigneur qui ressemble à un prince, dit-elle en remuant la bouillie d'avoine; quel beau pourpoint il a ! Les seigneurs de Stuttgard ne peuvent pas en avoir de plus beaux. Qu'est-ce donc qu'il fait avec le chiffon qu'il tient à la main? Il le regarde comme s'il allait le manger des yeux. C'est peut-être qu'il est resté un peu de sang après. Et il en a du chagrin.

— Non, ce n'est pas ça, dit Barbe, qui pouvait à présent regarder plus commodément dans la chambre. Mais sais-tu, mère, ce que je crois ? Il lance dessus des yeux si ardents! Ça vient sûrement de sa bonne amie. »

La brave femme, à cette juste remarque de son enfant, ne put s'empêcher de sourire un peu; mais elle reprit bien vite sa dignité maternelle et repartit: « Ah ! que peux-tu parler de bonne amie? Une enfant comme toi ne devrait penser à rien de semblable; va-t'en à présent de la fenêtre et passe-moi ce petit pot-là. Le chevalier doit être habitué à une cuisine recherchée; il faut que je mette un peu de graisse dans la bouillie. »

Barbe, froissée dans son amour-propre, quitta la fenêtre. Elle savait qu'elle ne devait pas contredire sa mère; mais cette fois la bonne vieille avait évidemment tort. Barbe n'allait-elle pas depuis un an aux assemblées, où les jeunes filles du village parlaient beaucoup de bons amis et chantaient bien des chansons d'amour ? Et plusieurs de ses compagnes, de quelques semaines plus âgées qu'elle, n'avaient-elles pas chacune un bon ami déclaré ? Et elle seule ne devrait pas en parler, ne devrait en rien savoir ! Non, c'était bien injuste de la part de la bonne maman de faire de telles défenses à sa fille, qui, en se tenant sur la pointe des pieds, pouvait voir par-dessus l'épaule de sa mère. Mais, comme il arrive ordinairement que la défense porte à désobéir, Barbe se promit de ne pas avoir de cesse qu'elle ne sût pourquoi le beau cavalier regardait son écharpe avec des yeux si ardents.

Cependant le déjeuner du gentilhomme était prêt, il ne

manquait plus qu'une coupe de bon vieux vin ; on ne tarda pas non plus à l'apporter : car, bien que le ménétrier de Hardt fût un homme d'une humble condition, il n'était pas cependant assez pauvre pour n'avoir pas dans sa cave un baril de vin pour les grandes occasions. Barbe porta le pain et le vin, et la bonne femme, en grande toilette des dimanches, tenant l'écuelle de bouillie dans ses deux mains, la précéda dans la chambre.

Il n'en coûta pas peu de peine à Georges pour faire bonne contenance à toutes les génuflexions de la femme du ménétrier. Celle-ci avait dans sa jeunesse servi une fois au château de Neuffen, et elle savait ce que c'est que le savoir-vivre. C'est pourquoi elle s'arrêta avec son écuelle fumante sur le seuil, jusqu'à ce que le noble gentilhomme lui commandât sérieusement d'entrer. Mais Barbe rougissante resta derrière sa mère, et son visage plein de confusion ne se laissait voir que par moments, lorsque celle-ci faisait de profondes révérences. Elle aussi fit bon nombre de saluts; mais peut-être n'étaient-ils pas aussi respectueux, car elle avait déjà causé une demi-heure avec le chevalier.

La jeune fille couvrit alors la table d'une nappe blanche, mit la bouillie et le vin à la place d'honneur, au coin du banc, sous le crucifix, puis elle enfonça dans l'écuelle une cuiller artistement sculptée, qui resta plantée toute droite, signe que le déjeuner était délicatement préparé. Quand le gentilhomme se fut assis, la mère et la fille se mirent aussi à table, en face de leur écuelle de soupe, cependant à une distance respectueuse, et non sans avoir placé la salière entre elles et leur hôte. C'est ainsi que le voulait l'usage au bon vieux temps : Georges eut, pendant que les deux femmes prenaient leur repas du matin, tout le loisir de les considérer. Il s'avoua à lui-même que la digne moitié du ménétrier de Hardt était une femme solide, qui aurait peut-être tenu sous son énorme soulier (elle n'avait sans doute pas de pantoufle[1]) tout homme moins résolu que

1. Pour comprendre cette plaisanterie, il faut savoir que les Allemands, pour désigner une femme qui est la maîtresse au logis, au lieu de dire comme nous qu'elle porte la culotte, disent qu'elle tient son mari *sous sa pantoufle*. (*Note des traducteurs.*)

ne l'était son guide et son sauveur. Pour la fille du ménétrier, elle lui parut aussi une brave enfant, et une aussi jolie tête que la sienne, des yeux aussi expressifs, auraient peut-être pris une bonne place dans son cœur, s'il n'eût déjà été plein d'une autre image, et si l'abîme que la différence de naissance mettait entre l'héritier du nom de Sturmfeder et l'humble fille du ménétrier de Hardt n'eût été infranchissable. Ses regards ne s'en arrêtèrent pas moins avec plaisir sur les traits purs et innocents de la jeune fille, et, si la bonne femme n'eût pas été si occupée de sa soupe, elle aurait remarqué la rougeur qui montait au visage de son enfant, chaque fois qu'un regard de celle-ci rencontrait les yeux du jeune homme.

« L'écuelle est vide, voilà le moment de causer. » Ce dicton se trouve ici à sa place. La nappe était enlevée, et Georges avait principalement deux choses à cœur : il voulait savoir avec certitude quand le ménétrier de Hardt reviendrait de Lichtenstein, parce qu'il attendait seulement qu'il eût des nouvelles de sa bien-aimée pour voler auprès d'elle. En second lieu, il voulait savoir où se trouvait en ce moment l'armée de la ligue. Sur le premier point, il ne put obtenir rien de plus précis que ce que lui avait déjà dit la jeune fille. Le père était absent depuis environ six jours ; mais il avait promis d'être de retour au bout de cinq : aussi l'attendait-on d'un instant à l'autre. La bonne femme raconta en pleurant au gentilhomme que, depuis le commencement de la guerre, son mari avait été tout au plus quelques heures à la maison. Il passait déjà, autrefois, pour un homme remuant. A présent on commençait à murmurer bien des choses sur son compte, et, par son dangereux genre de vie, il finirait sûrement par précipiter sa femme et son enfant dans le malheur.

Georges appela tous les motifs de consolation à son aide pour arrêter les larmes de la brave femme. Il réussit du moins à obtenir qu'elle répondît à ses questions sur l'armée de la ligue.

« Ah ! seigneur, dit-elle, c'est une horreur et une désolation, comme si le Chasseur noir passait à cheval sur les nuages et étendait sa main fatale sur le pays. Toute la plaine est

déjà occupée, et une foule de soldats s'avance vers Tubingen.

— Ainsi toutes les forteresses sont au pouvoir de la ligue? demanda Georges étonné. Hœllenstein, Schorndorf, Gœppingen, Teck, Urach, sont-elles déjà toutes prises?

— Oui, elle est maîtresse de tout. Un homme de Schorndorf a dit qu'elle avait Hœllenstein, Schorndorf et Gœppingen. Mais pour Teck et Urach, je puis vous l'affirmer, nous n'en sommes qu'à trois ou quatre lieues. »

Puis elle se mit à raconter que, le 3 mars, l'armée avait paru devant Teck; on avait placé une partie de l'infanterie devant l'une des portes, et on était en pourparler avec la garnison; alors tous les soldats étaient accourus à cette porte, et pendant ce temps l'autre avait été forcée par l'ennemi [1]. Au château d'Urach il y avait eu quatre cents soldats du duc; mais la bourgeoisie n'avait pas voulu les laisser entrer dans la ville à l'approche de l'ennemi. On en était venu aux mains; les soldats avaient pénétré sur la place du marché, mais leur commandant avait été atteint d'une balle et achevé à coups de hallebardes, si bien que la ville s'était rendue à la ligue.

« Ce n'est pas étonnant, dit la brave femme en terminant son récit, qu'ils prennent toutes les forteresses et tous les châteaux, car ils ont des bombardes et des canons qui lancent des boulets gros comme ma tête, que tous les murs sont brisés et que les tours s'écroulent. »

Georges pouvait prévoir, d'après ce rapport, que son voyage à Lichtenstein ne serait pas moins dangereux que son trajet à travers les Alpes, car il lui fallait passer juste entre Teck et Tubingen. Cependant Urach était abandonné depuis plusieurs jours par l'armée. Le siége de Tubingen demandait sans doute beaucoup de monde, et ainsi Georges pouvait espérer de ne rencontrer aucun poste ennemi dans la partie du pays qu'il avait à traverser.

Il attendait donc avec impatience l'arrivée de son guide. Sa blessure à la tête était guérie; elle n'avait pas été pro-

1. Cette trahison eut véritablement lieu à Teck. Comp., 3e liv., Sattler, II, § 7.

fonde, car les plumes de sa toque et l'épaisseur de ses cheveux avaient amorti le coup.

Toutefois il avait été assez fort pour lui enlever l'usage de ses sens pendant plusieurs jours. Ses autres blessures au bras et à la jambe étaient également guéries. Il n'éprouvait plus qu'une grande fatigue, provenant de la perte de sang et de la fièvre. Mais cette fatigue diminua aussi de jour en jour, car une joyeuse humeur et un ardent désir qui vous emporte vers des contrées éloignées chassent bientôt ces mauvais hôtes.

Elle était, du reste, bien nécessaire, cette bonne humeur, pour lui faire supporter la lenteur des heures; la joyeuse fille du ménétrier l'aidait aussi à oublier que son père se faisait attendre bien longtemps. Il voyait ici ce qu'il avait désiré voir depuis longtemps, un vrai ménage souabe. Comme leurs mœurs, leur langage lui paraissait étrange. La Franconie, quelque voisine qu'elle fût du Wurtemberg, était habitée par une tout autre race. Il lui semblait que ses paysans étaient plus rusés, plus dissimulés, dans bien des choses moins grossiers que ceux-ci; mais la bonne honnêteté qui éclatait chez ces derniers dans leurs yeux, dans leur langage, dans toute leur manière d'être, leur joyeuse et infatigable ardeur au travail, leur propreté, qui donnait à leur pauvreté un air honorable, tout cela faisait qu'il croyait sentir que ces gens avaient peut-être plus de fonds que les hommes de son pays, bien qu'ils fussent moins adroits qu'eux pour beaucoup de choses.

Il était aussi forcé d'admirer l'affectueux et confiant babil de la jeune fille. La bonne femme avait beau la gronder, l'avertir de ne pas oublier le haut rang du cavalier, cela ne l'empêchait pas de causer avec son hôte, d'autant plus qu'elle n'avait pas abandonné l'idée de voir si elle avait mieux deviné que sa mère au sujet de l'écharpe. Elle avait encore là-dessus des idées particulières. Ainsi, lorsque le gentilhomme avait été si malade, elle était restée une grande partie de la nuit à tenir compagnie à son père, qui veillait au chevet du blessé; mais elle s'était bientôt endormie sur son ouvrage. Il pouvait être environ dix heures du soir, quand un bruit dans la chambre vint l'effrayer. Elle vit un homme parler mystérieu-

sement avec son père; les traits de cet homme ne lui échappèrent pas, bien qu'il se fût enveloppé dans un grand capuchon; elle crut reconnaître un serviteur du chevalier de Lichtenstein, qui était souvent venu trouver en secret le ménétrier de Hardt, et à l'arrivée duquel elle avait toujours été forcée de quitter la chambre. Curieuse d'entendre enfin une fois ce qui amenait cet homme, elle referma les yeux, car il lui semblait que son père ne la laissait dans la chambre que parce qu'il la croyait bien endormie. L'homme parla d'une demoiselle inconsolable qui avait prié et supplié qu'on allât à Hardt chercher des nouvelles; elle avait juré, si on ne lui en apportait pas de bonnes, de tout découvrir à son père, et de venir elle-même soigner le malade. C'est ce qu'avait dit en secret le serviteur de Lichtenstein. Là-dessus son père avait plaint la demoiselle, avait dépeint au messager l'état du malade, et avait promis, sitôt que celui-ci irait mieux, de se rendre lui-même chez la demoiselle pour lui porter cette consolation. L'étranger avait ensuite coupé au malade une boucle de ses longs cheveux, l'avait placée dans un morceau d'étoffe et bien cachée sous son manteau; puis, conduit par le père, il était sorti de la chambre, et peu après elle avait entendu le pas de son cheval à travers la nuit et le brouillard.

Les nombreuses occupations des jours suivants avaient bientôt chassé le souvenir de cet événement de l'esprit de Barbe; mais il fut réveillé par ce qu'elle avait vu à travers la fenêtre de la cuisine. Elle savait que le chevalier de Lichtenstein avait une fille, car la sœur du ménétrier avait été sa nourrice; et celle-ci pouvait bien être la demoiselle qui avait envoyé le serviteur pour s'informer si minutieusement de l'état du malade, la même qui voulait venir en personne pour le soigner.

Toutes les légendes de filles de rois amoureuses, de chevaliers malades et emprisonnés, sauvés par de charmantes demoiselles, tout ce qui avait été jamais raconté sur ce chapitre dans la chambre à filer, et il y avait bien des histoires affreuses dans le nombre, lui revint à la mémoire. Sans doute elle ne savait rien des amours de gens si distingués; mais elle pensait que le cœur de la noble demoiselle

devait être à peu près dans le même état que celui des jeunes filles de Hardt quand elles l'ont donné à un des jolis garçons d'Oberensingen ou de Kœngen, et de ce point de vue, ces rapports qu'elle suivait en sa pensée lui paraissaient fort doux; surtout elle se peignait la douleur de la demoiselle au haut de son château, bien cruelle et bien poignante, alors qu'elle ne savait si son bon ami était vivant ou mort, et qu'elle ne pouvait aller à lui pour le voir et le soigner. Elle savait un air qu'on chantait souvent à l'assemblée; la mélodie en était triste, et il lui revint en ce moment involontairement à l'esprit :

Si j'étais par le mal dans mon lit attaché,
Au bal qui mènerait ma douce bien-aimée ?
Et si j'étais un jour dans la tombe couché,
Qui baiserait encor sa bouche parfumée ?

Des larmes vinrent à ses yeux ordinairement si riants, à l'idée qu'il s'en était peu fallu que le gentilhomme ne mourût loin de sa bien-aimée, et que celle-ci serait restée seule et sans amour, quoiqu'elle fût sûrement bien belle et la fille d'un noble chevalier. « Mais n'est-ce pas le gentilhomme qui a le plus à souffrir ? » pensa l'enfant de Souabe dans la bonté de son cœur. La demoiselle avait eu de ses nouvelles par le père; mais lui depuis de longues journées n'avait rien appris d'elle. C'était donc bien certainement d'elle qu'il tenait l'écharpe qu'il avait regardée avec tant d'émotion et pressée sur son cœur et sur ses lèvres. Elle résolut de lui raconter ce qui s'était passé cette nuit là. « Peut-être lui sera-ce toujours une consolation, » pensait-elle.

Georges avait remarqué comment, pendant qu'elle filait, la mine joyeuse de Barbe était devenue peu à peu plus sérieuse; elle paraissait réfléchir à quelque chose, et il croyait même avoir remarqué une larme dans son œil.

« Qu'as-tu ? lui dit-il, au moment même où la mère quittait la chambre; pourquoi es-tu devenue tout à coup si silencieuse et si réfléchie, et mouilles-tu même tes fils de larmes ?

— Êtes vous donc si gai, seigneur ? demanda Barbe en le regardant fixement. Je pensais qu'il était tombé aussi quel-

que chose de votre œil, qui avait mouillé cette écharpe que vous tenez là. Vous l'avez bien sûrement reçue de votre bien-aimée, et ça vous fait de la peine de ne pas être près d'elle? »

Elle pouvait n'avoir pas touché bien loin du but, car le jeune homme rougit beaucoup à cette question.

« Tu as peut-être raison, dit-il en souriant. Cependant je ne suis pas trop triste; je la reverrai, j'espère, bientôt.

— Ah! quel bonheur ce sera à Lichtenstein! » repartit Barbe avec un malin regard de côté.

Georges fut étonné; le père de la jeune fille lui avait-il dit quelque chose de son amour?

« A Lichtenstein? lui demanda-t-il. Que sais-tu de moi et de Lichtenstein?

— Ah! je serai bien aise pour la demoiselle qu'elle retrouve son bon ami; on m'a dit qu'elle avait bien sangloté quand elle a appris que vous étiez blessé.

— Sangloté, dis-tu? s'écria Georges en sautant de son siége et en s'approchant d'elle. Ainsi elle savait mon état? Ah! parle, que sais-tu de Marie? La connais-tu? Que t'a dit ton père à propos d'elle?

— Mon père ne m'a pas dit le plus petit mot, et je ne saurais pas qu'il y a une demoiselle de Lichtenstein, si ma tante n'avait pas été sa nourrice. Mais vous ne vous fâcherez pas si j'ai un peu écouté. Voici comment c'est arrivé. »

Elle raconta alors comment elle avait découvert le secret, et que son père était retourné à Lichtenstein, vraisemblablement pour y porter des consolations.

Georges fut douloureusement ému par ce récit; il avait cru jusqu'à présent que Marie recevrait la nouvelle de son accident avec celle de sa guérison, et il apprenait qu'elle avait eu quelques jours de cruelle incertitude, pendant lesquels elle avait dû se demander s'il ne serait pas découvert, s'il serait sauvé, si elle le reverrait jamais; il connaissait le cœur de son amie et il pouvait se peindre son chagrin! Vraiment son propre malheur ne lui paraissait rien, quand il se représentait la douleur de sa bien-aimée. Combien n'avait-elle pas souffert à Ulm! Combien la séparation lui avait été pénible! Et à peine avait-elle respiré plus librement à la pensée qu'il abandonnerait la bannière de la ligue, à peine

avait-elle vu l'avenir un peu plus gai, elle recevait la terrible nouvelle qu'il était blessé mortellement. Et être obligée de tout cacher aux regards de son père! de porter seule cette grande douleur! sans avoir seulement une âme à qui confier ses larmes et demander des consolations! Il sentit alors combien il était nécessaire qu'il se hâtât d'aller à Lichtenstein, et son impatience se changea en désespoir de ce que son guide, ordinairement si exact, tardait tant à revenir, quand les moments étaient si précieux.

Barbe parut avoir deviné ses pensées.

« Je vois bien que vous voudriez partir d'ici; si seulement mon père était là! car seul vous ne trouveriez pas le chemin de Lichtenstein; vous n'êtes pas du Wurtemberg, je l'entends à votre accent, et vous pourriez vous perdre. Savez-vous? je courrai au-devant de mon père, et je le presserai de venir.

—Tu voudrais aller au-devant de lui? dit Georges, touché du bon cœur de la jeune fille. Sais-tu donc s'il est déjà près d'ici? Peut-être est-il encore à plusieurs lieues, et dans une heure il fera nuit!

— Et quand il ferait si nuit qu'il me faudrait chercher le chemin à tâtons et courir jusqu'à Lichtenstein, je le ferais de bon cœur pour qu'il vînt plus vite. »

Elle rougit et baissa les yeux: car, si son bon cœur la poussait à s'offrir comme messager d'amour du chevalier, elle avait cependant honte de toucher à ces rapports délicats, qui lui étaient à présent plus clairs que jamais.

« Si tu veux être assez bonne pour aller pour moi jusqu'à Lichtenstein, je serais bien fou de rester à attendre ton père. Je vais seller mon cheval pour te suivre, et tu me montreras le chemin jusqu'à ce que je ne puisse plus m'égarer. »

Barbe baissa les yeux et joua avec sa longue natte de cheveux.

« Mais il fera nuit dans une heure, murmura-t-elle de façon à être entendue.

— Et qu'est-ce que cela fait? Alors je serai au chant du coq à Lichtenstein, répondit Georges; tu voulais auparavant te mettre seule en route, par la nuit et le brouillard.

— C'est vrai, répondit Barbe sans lever les yeux; mais ce ne sera pas bon pour vous de faire ainsi une route de six lieues par la fraîcheur de la nuit.

— Je ne puis m'arrêter à cela, s'écria Georges; d'ailleurs ma blessure est guérie, et je suis parfaitement rétabli. Non, apprête-toi toujours, ma chère enfant; nous partirons tout de suite. Je vais seller mon cheval. »

Il prit le mors qui était pendu à la muraille et se dirigea vers la porte.

« Monseigneur! reprit-elle avec inquiétude, n'en faites rien : voyez, il ne sera pas convenable que nous courions ainsi ensemble pendant la nuit. Les gens de Hardt sont si extraordinaires! on en gloserait sûrement. Attendez plutôt jusqu'à demain matin, et je vous conduirai jusqu'à Pfullingen. »

Georges respecta les motifs de la jeune fille, et il rattacha en silence le mors à la muraille. Il aurait mieux aimé sans doute que les gens de Hardt eussent été d'humeur moins médisante; mais il n'y avait rien à faire que de se résigner. Il résolut donc d'attendre encore cette nuit le ménétrier; s'il ne venait pas, il voulait être de grand matin en selle et, sous la conduite de la jolie fille, prendre le chemin de Lichtenstein.

III

Des printaniers zéphyrs
Les fécondes haleines
Dans les bois, dans les plaines
Raniment les plaisirs,
Et parent la nature
De fleurs et de verdure.
Sois joyeux, pauvre cœur;
Pour toi du froid malheur
Ils vont fondre la glace
Et faire aussi la place
Au printemps, au bonheur.

UHLAND.

Mais le ménétrier de Hardt ne revint pas non plus cette nuit à la maison, et Georges, ne pouvant réprimer plus longtemps son désir de voir sa bien-aimée, sella son cheval dès la pointe du jour. La bonne femme, après beaucoup de résistance, avait permis à sa fille de servir de guide au gentilhomme. Elle savait bien qu'un tel événement servirait longtemps d'entretien aux fileuses de Hardt dans leurs veillées; aussi n'aimait-elle pas beaucoup de voir Barbe accompagner le jeune homme. Mais en songeant combien son mari faisait cas du gentilhomme, puisqu'il l'avait reçu dans sa maison et soigné comme un fils, elle crut ne pouvoir refuser ce dernier service à son hôte; toutefois elle y mit la condition que Barbe partirait en avant et l'attendrait à un quart de lieue sur la route.

Georges prit avec émotion congé de la bonne femme, qui brillait encore aujourd'hui dans sa toilette des dimanches; il avait mis dans l'armoire sculptée un florin d'or, présent considérable pour ce temps, et somme importante pour la bourse de Georges de Sturmfeder. Le ménétrier doit du reste n'avoir jamais rien appris de cette générosité, soit que sa bonne femme n'ait pas trouvé le florin, soit qu'elle n'en ait rien dit à son mari, dans la crainte qu'il ne blessât le gentilhomme en voulant le lui restituer. Toujours est-il que, peu de temps

après, la femme du ménétrier parut à l'église avec une robe neuve, à la grande admiration de toutes les femmes du pays, et que sa fille Barbe porta à la foire suivante un corsage de drap fin bordé d'or, qu'on ne lui avait jamais vu auparavant. Elle rougissait aussi, dit-on, chaque fois que les jeunes filles touchaient et admiraient son corsage neuf. Que ne pouvait-on pas faire avec un florin d'or, dans ce bon vieux temps !

Georges trouva son guide à la place indiquée. Elle se leva en le voyant, et marcha à côté de lui d'un pas rapide. La jeune fille lui parut plus jolie encore que la veille. Ses joues étaient colorées plus que d'ordinaire par l'air frais d'une matinée d'avril ; son costume était très-convenable pour une longue marche, car sa jupe courte ne gênait pas l'agilité de ses pieds. Elle avait un petit panier pendu au bras, comme si elle voulait se rendre au marché à la ville voisine; mais, au lieu des légumes ou des fruits qu'elle y portait ordinairement, elle n'y avait déposé qu'un châle pour se protéger contre les caprices de la saison. Le jeune homme pensa à part soi, en la voyant marcher si vite et si légèrement à côté de lui, qu'elle ferait un jour une bonne ménagère, et estima heureux celui qui gagnerait le cœur de la fille du ménétrier de Hardt.

Elle avait, sans contredit, beaucoup de la vivacité d'esprit de son père. En effet, de même que celui-ci, pendant le voyage à travers les Alpes, avait cherché à faire paraître la route plus courte à son noble compagnon par des histoires et des descriptions du pays, elle aussi savait, dès que la conversation venait à tarir, ou bien attirer l'attention sur un joli point de vue dans la vallée ou sur la montagne, ou bien raconter une légende qui se rattachait à un château, à une vallée ou à un ruisseau.

Elle choisissait de préférence les chemins de traverse, et elle fit passer le chevalier tout au plus par deux ou trois villages; mais de deux lieues en deux lieues ils faisaient une halte. Enfin, après quatre stations de ce genre, on aperçut à un quart de lieue une petite ville. Le chemin se bifurquait, et un sentier s'en écartait à gauche pour mener à un village. Au carrefour, la jeune fille s'arrêta et dit :

« Ce que vous voyez est Pfullingen; de là, le premier enfant venu vous indiquera le chemin de Lichtenstein.

— Comment! tu veux déjà me quitter? demanda Georges, qui s'était si bien habitué aux charmes de l'entretien de sa compagne, qu'il eut de la peine à se séparer d'elle. Pourquoi ne viens-tu pas au moins avec moi jusqu'à Pfullingen? Tu pourras y prendre quelque chose dans une auberge; tu ne veux pourtant pas retourner ainsi tout droit à la maison? »

La jeune fille chercha à paraître gaie et à plaisanter; mais elle ne put cacher une expression de chagrin trop visible dans sa bouche contractée et dans ses yeux voilés de larmes: car la présence de son bel hôte pouvait bien lui être devenue plus chère qu'elle ne le croyait elle-même.

« Il faut que je vous quitte ici, monseigneur, dit-elle. J'irais volontiers plus loin; mais ma mère me l'a défendu; dans le village voisin de la montagne, j'ai une cousine chez qui je resterai aujourd'hui, et je retournerai demain à Hardt. A présent, que Dieu vous garde, et que la Sainte Vierge et tous ses saints vous prennent sous leur protection! Saluez pour moi mon père, ajouta-t-elle en souriant et en secouant une larme; saluez aussi la demoiselle que vous aimez tant.

— Merci, Barbe, dit Georges en lui tendant la main de dessus son cheval. Je ne puis te récompenser de tes bons soins; mais, quand tu reviendras à la maison, regarde dans l'armoire sculptée, tu y trouveras quelque chose qui sera peut-être suffisant pour t'acheter un corsage neuf ou bien une robe pour le dimanche. Et puis, quand tu la porteras pour la première fois et que ton bon ami t'embrassera, pense à Georges de Sturmfeder! »

Le jeune homme donna des éperons à son cheval, et partit au trot à travers la plaine dans la direction de la ville; à une distance de deux cents pas, il se retourna encore pour voir la fille du ménétrier. Elle se tenait toujours où il l'avait laissée, avec sa jupe courte, ses longues nattes de cheveux et ses bas blancs: c'était bien elle et pas une autre; mais elle tenait la main devant son visage, et Georges ne sut pas bien si elle voulait ainsi se préserver du soleil pour le suivre des

yeux, ou si elle essuyait les larmes qu'il avait vues briller dans ses cils en prenant congé d'elle.

Il fut bientôt arrivé aux portes de la petite ville. Il se sentait fatigué et altéré; aussi demanda-t-il dans la rue où il y avait une bonne auberge. On lui indiqua une petite maison sombre, où une branche suspendue à la porte et une enseigne décorée de l'image d'un cerf invitaient les passants à entrer. Un garçon aux pieds nus mena son cheval à l'écurie, et lui-même fut reçu à la porte par une femme jeune et prévenante, qui le conduisit dans la salle.

C'était une large et sombre pièce, le long des murs de laquelle étaient rangés de lourdes tables et des bancs de chêne. La masse considérable de pots et de gobelets polis qui brillaient sur les planches prouvaient que l'auberge du *Cerf* devait être bien achalandée. En effet, bien qu'il ne fût que midi, beaucoup d'hôtes y étaient déjà assis à boire leur vin. Ils examinèrent d'un regard attentif le jeune et élégant cavalier quand il longea leurs tables pour se rendre à la place d'honneur, petit balcon à six faces garnies de tous côtés de fenêtres, qui ne ressemblait pas mal à une lanterne; toutefois ils ne se laissèrent pas troubler longtemps dans leur conversation par le noble étranger, mais ils recommencèrent à causer de guerre, de paix, de batailles et de siéges, ainsi que d'honnêtes bourgeois ont coutume de le faire en un temps de troubles comme l'an 1519.

L'hôtesse parut satisfaite de son hôte. Elle regardait de son côté avec une mine souriante, lorsqu'elle passait près du cabinet; et, quand elle lui présenta un pot de vieux Heppacher et un gobelet d'argent, sa bouche déjà un peu grande s'étendit de la façon la plus gracieuse. Elle lui promit aussi de faire rôtir un poulet et de lui mettre une nappe sur la table, s'il voulait seulement patienter un peu : en attendant, elle l'engageait à boire son vin. Le balcon était de deux pieds plus élevé que le reste de la salle : aussi Georges pouvait-il tout à loisir voir les autres tables et observer les buveurs. Bien qu'il n'eût guère l'habitude de courir les auberges et les cabarets, il avait peut-être, par cela même qu'il observait plus qu'il ne parlait, acquis, pour juger ce genre de sociétés, un certain tact qui l'aida aussi à présent dans ses observations.

La société qui était assise autour d'une grande table de chêne se composait d'environ dix ou douze hommes. Au premier abord ils ne différaient pas beaucoup les uns des autres; ils avaient tous de longues barbes et des cheveux courts, et portaient des bonnets et des pourpoints de couleur foncée. Cependant un œil exercé distinguait bientôt trois de ces personnages entre les autres. L'un, celui qui était assis le plus près de Georges, était un petit homme gros et jovial. Ses cheveux tombaient par derrière un peu plus bas que ceux de ses voisins; ils étaient peignés avec soin ; sa barbe noire paraissait aussi mieux soignée. Un manteau noir de drap fin et un chapeau de feutre pointu et à larges bords, qui pendaient à un clou, faisaient deviner un homme de quelque importance, peut-être même un membre du conseil. Il buvait sans doute aussi un meilleur vin que les autres, car il le humait en connaisseur et à petits coups, et, lorsqu'il frappait le couvercle de son pot pour indiquer qu'il était vide, il le faisait avec une certaine convenance et d'un meilleur ton que les autres. A tout ce qu'on disait il prenait un air fin et rusé, comme s'il savait encore bien des choses qu'il ne voulait pas dire. De plus il avait le privilége de pincer la joue à la fille d'auberge ou de serrer son bras rond, quand elle lui apportait son pot plein.

Un autre homme, qui était assis à l'extrémité opposée de la table, ne contrastait pas moins avec son entourage que le premier. Tout en lui était long et maigre; sa figure, depuis son front jusqu'à son menton long et pointu, avait bien une bonne ouverture de main; ses doigts, battant sur la table la mesure d'un air qu'il sifflait tout bas, ressemblaient tant soit peu à des pattes d'araignée, et Georges, se penchant une fois par hasard, remarqua que l'homme maigre étendait presque jusqu'à l'autre bout de la table des jambes longues et sèches. Il avait dans ses traits quelque chose d'orgueilleux qui se manifestait dans la manière dont il contredisait tout ce qu'avançaient les bourgeois; il avait l'air de quelqu'un qui a beaucoup fréquenté les grands, qui a pris leur genre et leurs manières, mais qui ne sait pas très-bien s'en servir. Il ne pouvait pas être de la ville, car il s'était informé de son cheval auprès de l'hôtesse. Georges supposait que ce devait être un médecin en voyage, comme

il y en avait tant alors qui couraient le pays pour tuer les hommes avec art.

Le troisième personnage qui attira l'attention de l'hôte de la lanterne était tout déguenillé. Il avait du reste quelque chose de remuant et de rusé dans sa personne, qui le distinguait des autres bons et paisibles bourgeois. Un de ses yeux était couvert d'un grand emplâtre, tandis que l'autre regardait ouvertement et hardiment de tous côtés. Un grand bâton ferré, placé à côté de lui, et son dos couvert de cuir, pour pouvoir porter un panier ou une caisse, dénotaient ou un messager, ou un de ces colporteurs qui apportent dans les marchés et dans les foires, avec des nouvelles intéressantes de pays lointains, de puissants remèdes contre le bétail sur lequel on a jeté un sort, et des rubans et des fichus de toutes couleurs pour les jeunes filles.

Ces trois hommes tenaient le dé de la conversation, qui n'était interrompue que çà et là par une exclamation de surprise ou une demande de vin des autres bourgeois.

Ils traitaient du reste une matière qui attira tout à fait l'intérêt de Georges. Ils parlaient des entreprises de la ligue dans le bas pays de Wurtemberg. Le colporteur avait raconté que Mœckmuhl, où s'était enfermé Gœtz de Berlichingen, avait été pris d'assaut, et que ce valeureux capitaine avait été fait prisonnier[1].

Le conseiller à cette nouvelle avait souri d'une façon narquoise et bu un coup de son bon vin; pour l'homme maigre, il ne laissa pas le dos de cuir finir de parler; ses longs doigts battirent la mesure avec plus de force et il dit d'une voix creuse :

« Ce sont des contes et des mensonges, mon brave! Tenez, ce n'est pas possible, car Berlichingen est versé dans la nécromancie et y est assez fort, j'en sais quelque chose; et, du reste, il a dans plus d'une bataille tué roide deux cents hommes de sa main de fer. Comment se serait-il laissé prendre?

— Permettez, interrompit le gros. Il est bien vrai que Gœtz est prisonnier à Heilbronn; mais il n'a pas été battu, car son château de Mœckmuhl n'a pas été pris d'assaut · les

1. Autobiographie de Gœtz de Berlichingen, édit. Pistorius. Nuremberg, 1731.

confédérés lui avaient promis pour lui et les siens une retraite honorable ; mais à sa sortie du château il a été attaqué à l'improviste, ses hommes tués, et lui fait prisonnier. Tenez, ce n'est pas bien, et la ligue a agi d'une façon honteuse.

— Je vous prierai pourtant, monsieur, dit le long homme maigre, de ne pas parler ainsi des chefs de la ligue. Je connais particulièrement beaucoup de ces seigneurs, et le sire de Waldbourg est mon gracieux seigneur et ami. »

Le gros homme parut vouloir répondre quelque chose, mais il avala avec un coup de vin ce qu'il avait sur la langue. Cependant, à la mention de telles connaissances, les bourgeois firent entendre un murmure d'étonnement et levèrent leurs bonnets avec respect.

« Eh bien, si vous avez de si belles connaissances dans la ligue, dit le déguenillé d'un air tant soit peu hautain, vous pourrez nous donner les meilleurs renseignements sur la situation de Tubingen.

— Elle jette son dernier feu, répondit celui à qui s'adressait la question ; j'y étais il n'y a pas longtemps, et j'ai vu les excellents et terribles moyens de siége que l'on emploie contre elle.

— Ah !... eh !... Comment ? » murmurèrent les bourgeois en se rapprochant, comme dans l'attente d'importantes nouvelles.

L'homme maigre se rejeta en arrière sur le dossier de sa chaise, passa ses longs doigts dans le ceinturon de son épée, allongea ses jambes de quelques pouces et dit :

« Oui, oui, mes braves gens, les choses prennent une mauvaise tournure. Tout le voisinage a beaucoup à souffrir, on abat tous les arbres fruitiers, on canonne la place et le château, et la ville s'est déjà rendue ; dans le château, il y a encore quarante chevaliers, mais ils ne peuvent tenir longtemps derrière leurs méchants murs.

— Quoi ! de méchants murs ? s'écria le gros homme en plaçant avec bruit son verre sur la table. Qui a jamais vu le château de Tubingen, ne peut pas parler de méchants murs. N'a-t-il pas, du côté où il touche à la montagne, deux fossés profonds qui empêcheront les confédérés d'escalader avec des échelles, et des murs de douze pieds d'épaisseur d'où ils ne font pas mal jouer leurs couleuvrines ?

— Battus en brèche! battus en brèche! s'écria l'homme maigre d'une voix si horriblement creuse, que les bourgeois effrayés crurent entendre craquer les tours de Tubingen; la nouvelle tour, qu'Ulrich a fait bâtir dernièrement, a été tellement battue en brèche par Frondsberg, que c'est comme si elle n'avait jamais existé [1].

— Mais avec elle tout n'est pas perdu, répondit l'homme en guenilles. Les chevaliers font des sorties; ils ont déjà fait mordre la poussière des rives du Neckar à plus d'un confédéré, et ils ont renversé le chapeau de Frondsberg à coups de balles, que les oreilles lui en bourdonnent encore aujourd'hui [2].

— Cette fois, vous êtes mal informé, dit l'homme maigre nonchalamment. Les assiégeants ont une cavalerie légère, de vrais diables. Ce sont des Grecs, du Gange ou de l'Épire, je ne sais; on les appelle Stratiotes. Ils ont un chef, Georges Samaras, qui ne laisse pas sortir un chien du trou [3].

— Il lui a fallu mordre aussi la poussière, repartit le déguenillé en jetant de côté un regard ironique. Les chiens, comme vous les nommez, sont pourtant sortis, bien que le Grec se tînt à l'entrée du trou; et ils l'ont battu, fait prisonnier, et....

— Prisonnier? Samaras? s'écria l'homme maigre arraché à son impassibilité. Camarade, vous avez mal entendu!

— Non, répondit l'autre très-tranquillement; j'ai entendu sonner les cloches quand on l'a enterré à l'église Saint-Georges. »

Les bourgeois regardèrent attentivement le long et maigre étranger, pour voir quelle impression cette nouvelle

1. Sattler, II, § 9. Consulter principalement Fréd. Stumphardt Ebron, § 3, l'histoire du sieur de Frondsberg, Francfort-sur-le-Mein, 2e livre, et Thetinger, *Comment. de Wurt. reb. gest.*, lib. II.

2. A ce siége, le chapeau de Georges de Frondsberg lui fut enlevé de dessus la tête par une balle. Le fait est rapporté par Sattler, Stumphardt et d'autres.

3. Ces Grecs sont une singulière apparition au siége de Tubingen; on les appelait Stratiotes: leur capitaine était Georges Samaras d'Eveona en Albanie. Il est enterré dans la chapelle du couvent de Tubingen. Les détails se trouvent dans Thetinger, *Comment. de Wurtemb. gest.*, p. 931. Erusius mentionne surtout leur adresse à manier la lance.

faisait sur lui. Il baissa ses épais sourcils de manière a ne plus laisser rien voir de ses yeux, tourna la pointe de sa longue barbe, frappa sur la table avec sa main osseuse et dit :

« Et quand ils auraient brisé en dix morceaux le Grec, cela ne les avance guère ! il faut que le château se rende, il n'y a pas moyen autrement, et, une fois Tubingen pris, bonsoir au duc de Wurtemberg ! Ulrich est sorti du pays, et mes seigneurs y sont les maîtres.

— Qui vous répond qu'il ne reviendra pas? et alors..., dit le gros homme en fermant le couvercle de son verre.

— Quoi? revenir? s'écria l'autre; quel est le mendiant qui dit qu'il reviendra, qui ose le dire? eh?

— Que nous importe? murmurèrent les habitués avec humeur. Nous sommes de paisibles bourgeois ; ça nous est égal qui gouverne le pays, pourvu que les impôts diminuent.... A l'auberge, on a bien encore le droit de dire son mot. »

Ils parlèrent ainsi, et le maigre parut satisfait de ne rencontrer aucun argument sérieux. Il les regarda tous l'un après l'autre d'un œil perçant, puis ses traits prirent une expression plus aimable et il dit :

« C'était seulement pour rappeler que dorénavant nous n'avons plus besoin du duc; ma foi, moi, je le regarde comme une cause de désordre et un fléau ; c'est pourquoi j'aime tant le *Pater Noster* qu'on a fait sur lui[1]. »

Les bourgeois jetèrent de sombres regards devant eux et ne parurent pas très-curieux d'entendre le chant satirique fait sur le compte de leur duc; mais l'homme maigre humecta sa gorge par un bon coup de vin et chanta d'une voix rauque et désagréable :

Notre Père,
Sur Reutlingen porte notre bannière;
Qui êtes aux cieux,
Dans Esslingen bientôt nous entrerons victorieux;
Que votre nom soit sanctifié,
Pour Heilbron et pour Weil nous serons sans pitié;

1. Comparer pour cette plaisanterie populaire du baron d'Arétin les *Suppléments à l'histoire et à la littérature*, 1805, 5e pièce, page 438. L'air fut répandu au commencement de l'année 1520, et après qu'Ulrich eut repris Reutlingen. C'est le duc lui-même que ses ennemis font parler.

Que votre règne arrive,
Et qu'Ulm périsse ou notre parti suive;
Que votre volonté soit faite,
Aux armes du vainqueur la monnaie est refaite;
Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien,
Nous avons du canon pour nous défendre bien;
Pardonnez-nous chaque offense,
Pour nous combat le roi de France;
Comme nous pardonnons à qui nous a offensés,
Meurent tous les ligueurs à jamais terrassés!
Ne nous induisez pas en tentation,
Bientôt d'être empereur nous aurons l'occasion;
Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.
Nous serons empereur, Satan s'en mêlât-il!

Il termina son chant par une malheureuse roulade qui n'eut d'autre effet que de faire hausser les épaules aux bourgeois sur le triste talent du chanteur; mais il regarda fièrement autour de lui, comme pour lire une juste approbation dans les yeux de ses auditeurs.

« Vous avez chanté là un air bien orthodoxe, dit le déguenillé; je ne puis chanter aussi bien, mais je sais aussi un air nouveau que je vais vous dire si vous le permettez. »

L'homme maigre le regarda de travers et avec dédain, mais les bourgeois lui firent un signe d'approbation, et il commença d'une voix de ténor agréable, en fermant à moitié les yeux, mais en les élevant de temps en temps vers l'homme maigre, comme pour voir l'impression qu'il faisait sur lui [1].

Malheureux Wurtemberg, dans quelle déchéance
N'ai-je pas vu tomber ta gloire et ta puissance?
Quels pleurs égaleraient ta honte et ton malheur?
Un barbier d'Ulm s'est fait ton maître et ton seigneur!

Le plus petit bourgeois prend des airs d'importance;
D'Augsbourg, de Nuremberg, les faiseurs de tonneaux,
Les fermiers qui des sols ont acheté les baux,
Les merciers, les bouchers, pèsent dans la balance.

1. Dans la chronique de Georges Stumphardt sur le bannissement violent du duc Ulrich, on lit comme article séparé une « Apostrophe rimée ainsi conçue, » où se trouve dans un déluge de mauvais vers la description ou le malheur du duc et du pays. C'est à cette pièce que sont empruntés les vers cités dans le texte.

Le tailleur de Memming veut sa part du gâteau;
Ravensbourg compte aussi recevoir son morceau;
Déjà de Biberach les marchands de fourrure
Se sont fait de leurs soins payer avec usure.

Des rires et de bruyants applaudissements interrompirent le chanteur. Tous lui tendirent la main par-dessus la table.

Le maigre ne souffla mot, mais il jetait des regards sombres sur la compagnie, et ne pouvait pas dire au juste s'il était jaloux du succès du déguenillé ou si les paroles de l'air l'avaient offensé. Le gros avait une expression maligne, chantonnait tout bas la mélodie de l'air, et à chaque endroit saillant faisait signe de la tête.

Le chanteur au dos de cuir continua :

Je vous annonce enfin d'Herdtfeld les bûcherons,
D'Albeck les cordonniers, de Kempten les charrons,
Et cent autres encor, peu dignes qu'on les cite,
Dont le nombre est plus grand, dit-on, que le mérite.

Surtout n'oublions pas un nom bien éclatant,
Du maître tisserand l'illustre descendant,
Le général Ermlich[1] et son illustre bande,
Qui n'a jamais connu qu'argent de contrebande.

« Que le diable t'emporte, chien de mendiant! s'écria le long maigre en entendant les derniers mots. Je sais bien qui vous entendez par le tisserand : c'est mon digne protecteur, le sieur de Fugger. C'est lui que vient injurier un vil vagabond! » Et il accompagna ces mots d'un geste terrible.

Toutefois, l'homme au dos de cuir ne se laissa pas intimider ; il avança son poing d'une force peu commune, et dit :

« Vous pouvez garder pour vous le mot de vagabond, sir Calmus ; on sait bien qui vous êtes, et, si vous ne vous taisez à l'instant, je vous arracherai du corps vos bras d'allumettes. »

L'homme maigre se leva en se plaignant lui-même d'être tombé en si mauvaise société; il paya son vin, et quitta la salle d'un pas majestueux.

1. *Ermlich* pour *ærmlich*, pauvre, signifie ici gueux. (*Note des traducteurs*).

IV

Quel changement, hélas ! s'est fait en moi !
Au fond du cœur je sens la défiance.
Amitié sainte, adieu ! plus d'espérance.
Ceux que j'aimais ont tous trahi leur foi.

SCHILLER.

Quand cet homme eut quitté la salle, tous se regardèrent les uns les autres : c'était comme s'ils avaient vu s'élever un terrible orage. Un craquement s'était fait entendre, comme si la terre voulait s'entr'ouvrir ou que la foudre voulût l'anéantir, et il n'y avait eu qu'un petit coup. Ils remercièrent l'homme au dos de cuir d'avoir si vite éloigné l'orgueilleux étranger, et ils lui demandèrent ce qu'il savait sur son compte.

« Lui, je le connais bien, répondit celui-ci. C'est un homme qui vole le jour au bon Dieu, un médecin nomade, qui vend aux gens des pilules contre la peste, coupe les oreilles aux chiens, fait passer les goîtres aux jeunes filles, et donne aux femmes une eau pour les yeux qui les rend aveugles. Il s'appelle réellement Kalmæuser[1] ; mais, comme il veut être un savant, il se fait appeler le docteur Calmus. Il est fourré chez tous les grands seigneurs, et, dès que l'un d'eux l'appelle âne, il se croit son meilleur ami.

— Mais avec le duc il ne doit pas être sur un bon pied, observa le gros homme, car il a joliment crié contre lui.

— Oui, avec le duc Ulrich il n'est sans doute pas au mieux ; et je vous dirai pourquoi : le duc avait un beau chien de chasse danois qui s'était enfoncé une longue épine dans la patte. Il en était affligé, et s'enquit d'un habile médecin, capable de guérir l'animal. Par hasard Kalmæuser se trouvait là, et il se présenta d'un air important. Il reçut tous les jours au château de Stuttgart un bon dîner et un litre de vin. Cela lui

1. Kalmæuser signifie littéralement *sournois* et *pince-maille*.
(*Note des traducteurs.*)

allait si bien, qu'il resta plus d'un trimestre à soigner la patte du chien. Enfin le duc le fit venir un jour devant lui avec le chien, et lui demanda ce qu'il avait fait. Le docteur Calmus débita alors, dit-on, force formules savantes; mais le duc n'y fit aucune attention, examina lui-même la patte, et vit qu'elle était déjà toute noire et gangrenée. Alors il se saisit de Kalmæuser, tout long qu'il est, le porta jusqu'au grand escalier, que l'on peut monter à cheval jusqu'au deuxième étage, et le jeta en bas, où il arriva à moitié mort. Depuis cela, le docteur est l'ennemi juré du duc. D'autres disent aussi qu'il a servi d'entremetteur à Hutten et dame Sabine, et que ce n'était que pour avoir un prétexte d'aller librement au château, qu'il s'était chargé du soin de traiter le chien de chasse.

— Ah! il a appartenu à Hutten? dit un des bourgeois; si nous l'avions su, nous lui aurions joliment tanné le cuir, à ce gueux de docteur. Hutten est tout de même la cause de cette malheureuse guerre, avec son amourette, et ce sec Kalmæuser lui a prêté son aide.

— *De mortuis nil nisi bene.* On doit ménager les morts, disent les Latins, repartit le gros homme. Le pauvre diable l'a payé assez cher.

— Mais c'est bien fait pour lui, s'écria le même bourgeois avec chaleur. A la place du duc, j'aurais agi de même; tout homme doit défendre son honneur.

— Allez-vous quelquefois à la chasse avec le bailli? demanda le gros monsieur d'un air excessivement malin. Alors c'est pour vous la meilleure occasion; vous avez une épée, et vous trouverez bien aussi un chêne pour pendre son cadavre. »

Un bruyant éclat de rire des bourgeois de Pfullingen apprit à Georges que ce défenseur si rigide de l'honneur ne devait pas exercer une justice si sévère dans sa propre maison. Il rougit et balbutia dans son verre quelques mots inintelligibles.

Mais le déguenillé, qui, en qualité d'étranger ne riait pas avec les autres, continua :

« Oui, vraiment, le duc a eu bien raison; car il aurait pu pendre Hutten sur la place, sans commencer par se battre avec lui. Il est en effet membre du tribunal secret de West-

phalie, et il avait le droit de se débarrasser d'un tel scélérat sans autre forme de procès. Et il avait les meilleures preuves. Connaissez-vous sa jolie chansonnette? Je vais vous en chanter quelques vers :

Dans la forêt vers Hutten se tournant :
« A ta main, dit le duc, quel bijou brille?
— C'est un anneau de ma dame gentille,
Monseigneur duc, dit-il; c'est un présent.

— Jean, dit le duc, ah! que ta chaîne est belle!
Un prince en serait fier, c'est un trésor.
— De mes amours je l'ai reçue encor,
Je dois la porter en souvenir d'elle. »

« Puis cela continue :

Fuis, Hutten, l'œil du duc d'un feu soudain
Vient de briller, jette des étincelles.
Fuis, fuis, à ton coursier donne des ailes;
Déjà le duc a son glaive à la main.

— Cessez, cela vaut mieux, interrompit le gros d'une mine sérieuse; il n'est pas bon en temps de guerre de chanter ceci dans une auberge : cela ne peut être d'aucun avantage pour le duc, et, entourés comme nous sommes des confédérés, un d'eux pourrait entendre quelque chose, ajouta-t-il en jetant un regard perçant sur Georges, et puis Pfullingen imposerait aussitôt cent florins de plus de contribution.

— Vrai Dieu! vous avez raison, dit le déguenillé; ce n'est plus comme autrefois, où l'on pouvait parler et chanter librement au cabaret et à l'auberge. Il faut toujours maintenant regarder s'il n'y a pas là un partisan du duc, et de l'autre côté un ligueur. Mais je chanterai tout de même le dernier couplet, en dépit de la Bavière et de la ligue de Souabe.

Qui ne connaît dans le bois solitaire
Le chêne aux longs bras, à la tête altière,
Où le duc pendit Hutten expirant,
De sa vengeance éternel monument? »

Il avait fini de chanter. Les bourgeois se mirent à chuchoter tout bas, et Georges crut remarquer qu'ils glosaient

sur son compte. L'affable hôtesse aussi paraissait curieuse de savoir à qui elle avait fait les honneurs de son balcon. Elle servit devant lui le repas qu'elle lui avait préparé, après avoir étendu une belle nappe blanche sur la table. Ensuite elle se plaça elle-même de l'autre côté et l'interrogea, bien qu'avec beaucoup de discrétion, sur l'endroit d'où il venait et sur celui où il allait.

Le jeune homme n'était pas disposé à lui faire connaître le véritable but de son voyage. La conversation des buveurs de la grande table lui avait appris qu'il n'était pas moins dangereux de n'appartenir à aucun parti que de se déclarer positivement pour l'un ou pour l'autre. Il dit donc qu'il venait de Franconie, et qu'il comptait aller encore plus avant dans la contrée, du côté de Zollern, et coupa court ainsi à toute autre question; car l'hôtesse était trop discrète pour insister davantage. Cependant cela lui parut une bonne occasion pour s'informer de Marie. Il eût été heureux d'entendre l'hôtesse du *Cerf d'or* prononcer seulement son nom ou décrire son vêtement. Il s'enquit donc des châteaux des environs et des familles nobles qui habitaient dans le voisinage.

L'hôtesse aimait à bavarder. Elle lui raconta en moins d'un quart d'heure la chronique de cinq ou six châteaux des environs, et bientôt ce fut le tour de Lichtenstein. A ce nom, le jeune homme respira plus fortement et recula son assiette pour prêter toute son attention à l'hôtesse :

« Ah ! les Lichtenstein ne sont pas pauvres du tout; au contraire, ils ont de beaux champs et de beaux bois, et pas un pouce de terrain n'est grevé d'hypothèques. Le vieux Lichtenstein se laisserait plutôt couper sa longue barbe, bien qu'il y tienne beaucoup et qu'il la caresse sans cesse quand il parle aux gens. C'est un homme grave et sévère. Quand une fois il veut une chose, il faut à tout prix qu'elle s'exécute. C'est aussi un de ceux qui ont tenu si longtemps pour le duc. Les confédérés le lui feront payer cher.

— Comment donc est sa.... Ne disiez-vous pas qu'il avait une fille, le sire de Lichtenstein?

— Non, répondit l'hôtesse, dont le visage ordinairement si gai s'assombrit. Je n'ai sûrement pas parlé d'elle, que je sache. Oui, il a une fille, le bon vieillard, et il vaudrait mieux

pour lui qu'il descendît sans enfants dans le tombeau, que de mourir de chagrin à cause de son unique enfant. »

Georges n'en croyait pas ses oreilles. Qu'est-ce donc que l'hôtesse pouvait penser de Marie, pour estimer que son père serait plus heureux de n'avoir pas d'enfant?

« Que voulez-vous dire de cette jeune personne? demanda-t-il, en s'efforçant en vain d'avoir l'air de plaisanter : vous me rendez curieux, madame l'hôtesse. Ou bien est-ce un secret que vous ne devez pas redire? »

La maîtresse du *Cerf d'or* regarda de tous côtés si personne n'écoutait; mais les bourgeois étaient à lenr conversation et ne faisaient pas attention à elle, et il n'y avait personne qui pût l'entendre.

« Vous êtes étranger, dit-elle, vous poursuivez votre voyage, et vous n'avez rien à démêler avec cette contrée; c'est pourquoi je puis bien vous dire ce que je ne confierais pas à tout le monde. La demoiselle là-haut, à Lichtenstein, est une.... une.... oui, ce qu'on appellerait, chez nous autres bourgeois, une fille sans principes.

— Madame l'hôtesse! s'écria Georges.

— Eh! ne criez donc pas si fort, mon bon monsieur, les gens se retournent. Croyez-vous donc que je ne sois pas sûre de ce que je dis? Figurez-vous que tous les soirs au coup d'onze heures elle fait entrer son amant au château. N'en est-ce pas assez pour une demoiselle?

— Pensez à ce que vous dites! son amant?

— Oui ce n'est que trop vrai; à onze heures du soir elle reçoit son amant! C'est une honte! C'est un homme assez grand, qui vient enveloppé d'un manteau gris. Elle a su s'arranger de manière à éloigner à cette heure tous les gens de la porte et à ne rencontrer que le vieux gardien du château, qui l'aide depuis son enfance à toutes sortes de mauvais coups. Elle descend elle-même tous les soirs dans la cour quand onze heures sonnent à Holzelfingen, quelque froid qu'il fasse, et elle apporte la clef du pont-levis, qu'elle prend d'abord sous l'oreiller de son père. Alors le vieux pêcheur, le gardien du château, ouvre la porte, le pont s'abaisse, et l'homme au manteau gris se précipite dans les bras de la demoiselle.

— Et puis? demanda Georges qui n'avait presque plus de souffle dans la poitrine, presque plus de sang dans les veines; et puis?

— Et puis on apporte du rôti, du pain et du vin. Tout ce qu'il y a de certain, c'est qu'il doit avoir un bon appétit, car il a plus d'une fois mangé la moitié tout entière d'un quartier de chevreuil et bu avec cela trois hanaps de vin. Ce qui arrive après, je n'en sais rien. Je ne veux rien supposer, rien dire; mais ce que je sais bien, ajouta-t-elle avec un regard dévot vers le ciel, c'est que pour sûr ils ne prient pas. »

Georges, après une courte réflexion, se blâma lui-même d'avoir eu un moment de doute et de n'avoir pas pensé tout de suite que cette histoire n'était qu'un mensonge sorti d'un cerveau creux; ou du moins, s'il y avait quelque chose de vrai là dedans, ce ne pouvait être rien de déshonorant pour Marie. Si au vieux bon temps l'amour d'un jeune homme n'était pas moins passionné que de nos jours, mais avait plutôt le caractère d'une adoration respectueuse; si, d'après l'usage du temps, la bien-aimée était placée un degré plus haut que son adorateur; si nous devons croire les récits des vieilles chroniques et des livres d'amour, qui présentent tant d'exemples de preux chevaliers se faisant tuer pour prouver la fidélité et la pureté de leurs dames, il n'y a pas lieu de s'étonner que, malgré ces fâcheuses apparences, Georges ne pensât rien de mal de Marie. Quelque énigmatiques que ces visites nocturnes lui parussent, il comprenait cependant très-bien qu'il n'était pas prouvé que le père n'en sût rien et que l'homme mystérieux fût un amant. Il exposa aussi ces doutes à son hôtesse.

« Ah! Croyez-vous que le père sache l'histoire? dit-elle. Pour cela non. Tenez, j'en suis bien sûre, car la vieille Rose, la nourrice de la demoiselle....

— C'est la vieille Rose qui dit cela? » s'écria Georges involontairement.

Pour lui cette nourrice, la sœur du ménétrier de Hardt, était comme une vieille connaissance. Sans doute, si c'était elle qui l'avait dit, c'était bien différent, car il savait qu'elle était très-pieuse et très-dévouée à la demoiselle.

« Vous connaissez la vieille Rose? demanda l'hôtesse,

étonnée de la chaleur avec laquelle l'étranger s'informait d'elle.

— Moi? Si je la connais ? Non, rappelez-vous donc que je viens aujourd'hui pour la première fois dans la contrée. Le nom de Rose seul m'a frappé.

— Ne le connaît-on pas chez vous? Rose c'est chez nous Rosine, et c'est ainsi qu'on appelle la vieille nourrice de Lichtenstein. Et tenez, celle-ci a beaucoup d'amitié pour moi; elle vient me voir de temps en temps, je lui fais une soupe au vin doux, ce qui est pour elle un grand régal, et en revanche elle m'apprend toutes sortes de nouvelles. C'est d'elle aussi que je tiens ce que je vous disais. Le père ne sait rien de ces visites nocturnes, car il se couche dès huit heures. La jeune fille renvoyait toujours à cette heure sa nourrice. Au bout de quelques jours cela parut singulier à la bonne Rose. Elle fit semblant d'aller se coucher, et voilà-t-il pas ce qui se passait! A peine tout est-il tranquille dans le château, la jeune demoiselle, qui ordinairement ne touche pas à une bûche, fait de ses propres mains du feu dans la cheminée, cuit et recuit tant qu'elle peut, va chercher du vin à la cave, prend du pain dans l'armoire et met un couvert dans la salle d'honneur; puis elle regarde par la fenêtre dans la nuit noire, et, juste quand onze heures sonnent, le pont-levis craque en s'abaissant, le compagnon de nuit est admis dans l'intérieur du château, et va avec la demoiselle dans la chambre d'honneur. Rose a bien écouté pour savoir ce qui s'y passait, mais les portes de chêne sont trop épaisses. Elle a regardé aussi une fois par le trou de la serrure, mais elle n'a vu que la tête de l'étranger.

— Eh bien, est-il vieux? Comment est-il?

— Vieux! A quoi pensez-vous? Elle m'a vraiment bien l'air d'avoir affaire à un vieux! Il est jeune et beau, à ce que dit Rose. Il a une barbe et des moustaches noires, de beaux cheveux bouclés, et l'air très-aimable et très-gracieux.

— Que le diable lui arrache sa barbe poil par poil! murmura Georges en passant sa main sur son menton encore presque imberbe. Femme! réfléchissez à ce que vous dites; avez-vous bien entendu tout cela de dame Rose? A-t-elle dit tout cela, elle? N'y ajoutez-vous rien?

— Dieu me garde de calomnier personne! Vous me con-

naissez mal, seigneur chevalier ! Tout cela, c'est dame Rose qui me l'a dit; et, bien plus encore, elle a conjecturé et elle m'a dit à l'oreille quelque chose qu'une femme honnête ne peut pas redire à un beau jeune homme. Et pensez comme la demoiselle est coupable ! elle a eu encore un autre amant auquel elle est devenue infidèle !

— Encore un? demanda Georges attentif, car le récit lui paraissait de plus en plus vraisemblable.

— Oui, encore un. Ce doit être un bien beau et bon seigneur, à ce que m'a dit Rose. Elle a été quelque temps avec la demoiselle à Tubingen et là il y avait un sire de.... de.... je crois Sturmfittich[1]... qui était à l'université. C'est là que nos deux jeunes gens se sont connus, et la nourrice jure qu'il ne s'est jamais trouvé un plus joli couple dans toute la Souabe. Elle l'a du reste beaucoup aimé et elle a été très-triste de quitter Tubingen. Enfin elle est devenue infidèle au pauvre garçon, comme une fille sans foi, et la nourrice gémit en pensant au beau et fidèle seigneur. Il faut croire qu'il était bien plus beau que celui qu'elle a maintenant.

— Madame l'hôtesse, combien de temps me laisserez-vous donc frapper pour avoir un autre pot de vin? cria le gros monsieur dans la salle; car la dame hôtesse, au milieu de son récit avait oublié tout le reste.

— Tout de suite, tout de suite ! » répondit-elle s'élançant au comptoir. Et de là elle fut appelée à la cave, au grenier, à la cuisine, de sorte que Georges eut tout le loisir de réfléchir en silence à ce qu'il venait d'entendre.

La tête dans sa main, il regardait sans bouger au fond de son gobelet d'argent. Il resta ainsi toute l'après-midi, tout le soir. La nuit était venue depuis longtemps et il était encore assis derrière la table ronde, mort à tout ce qui l'entourait; seulement, de temps en temps un profond soupir trahissait qu'il n'avait pas complétement perdu la vie et le sentiment. L'hôtesse ne savait que faire. Elle s'était assise au moins dix fois près de lui, avait essayé de lui parler; mais il l'avait regardée fixement et sans répondre. Elle avait été

1, *Fittich*, mot poétique, qui signifie plume et que l'hôtesse confond avec *Feder*, son synonyme. (*Note des traducteurs.*)

saisie alors de frayeur, car c'était justement ainsi que son feu mari l'avait regardée quand il avait dit adieu aux choses de ce monde et lui avait laissé le *Cerf d'or*.

Elle tint conseil avec le gros monsieur, et l'homme au dos de cuir donna aussi son avis. L'hôtesse prétendait qu'il était amoureux fou ou bien qu'on lui avait donné un philtre. Elle appuyait son opinion de l'histoire terrible d'un jeune chevalier qu'elle avait vu, et qui était mort d'amour après que tout son corps fut engourdi.

Le déguenillé n'était pas de cet avis. Il croyait qu'il était peut-être arrivé un malheur au jeune homme, comme cela se rencontrait souvent dans ces temps de guerre, et que c'était la cause de sa grande tristesse. Quant au gros monsieur, il regarda plusieurs fois en clignant de l'œil du côté du balcon, et demanda ensuite d'un air malin de quelle contrée et de quelle année était le vin que buvait le chevalier.

« Ma foi, je lui ai donné de l'Heppacher de 1480. C'est le meilleur qu'il y ait au *Cerf d'or*.

— J'y suis, s'écria le gros homme. Je connais l'Heppacher de 80 ; un petit gentilhomme comme ça ne peut pas le supporter, et il lui sera monté à la tête. Laissez-le assis, toujours assis, sa tête dans la main ; je parie qu'avant que huit heures sonnent il se réveillera aussi frais que le poisson dans l'eau. »

Le déguenillé secoua la tête et ne dit rien ; pour l'hôtesse, elle loua la pénétration du gros monsieur et trouva sa conjecture la plus vraisemblable.

Il était neuf heures du soir, les habitués avaient déjà tous quitté la salle, et l'hôtesse allait aussi se retirer, quand l'étranger sortit de son engourdissement. Il se leva, fit quelques tours dans la chambre et s'arrêta enfin devant la bonne dame. Il avait l'air sombre et agité, et les quelques heures écoulées depuis midi avaient imprimé sur ses traits, ordinairement si ouverts, de profondes traces de soucis.

Sa vue fit peine à l'hôtesse. Elle voulait, en se rappelant l'opinion du gros monsieur si avisé, lui faire encore une bonne soupe et lui donner un excellent lit, mais il parut avoir fait choix d'une couche plus dure pour cette nuit.

« Quand dites-vous, commença-t-il d'une voix incertaine,

que le visiteur nocturne va à Lichtenstein? et quand en revient-il ?

— Il entre à onze heures, cher seigneur, et au premier chant du coq il reparaît sur le pont-levis.

— Faites seller mon cheval, et donnez-moi quelqu'un pour m'accompagner à Lichtenstein.

— A présent, dans la nuit? s'écria l'hôtesse en joignant les mains d'étonnement; vous voulez partir à cette heure? eh! laissez donc, vous plaisantez!

— Non, ma brave femme, je parle sérieusement. Mais remuez-vous un peu, je suis pressé.

— Vous ne l'avez pas été de tout le jour, repartit celle-ci, et à présent vous voulez courir par la nuit. Sans doute, l'air frais ne peut pas faire de mal à des malades tels que vous. Mais, bon Dieu, je ne laisserai pas sortir votre cheval de l'écurie; vous pouvez tomber ou éprouver quelque autre accident, et puis on dirait : « Où donc l'hôtesse du *Cerf d'or* a-t-elle la tête, de laisser courir ainsi les gens la nuit ? »

Le jeune homme n'avait rien entendu de ce discours, car il était retombé dans ses sombres rêveries. Quand elle eut fini de parler, il sortit de son assoupissement et s'étonna qu'elle n'eût pas encore exécuté son ordre.

Comme elle hésitait toujours, il alla lui-même s'occuper de son cheval. Alors elle pensa qu'elle n'avait cependant pas le droit de le retenir et qu'il valait mieux le laisser s'en aller.

« Faites sortir le cheval de l'écurie, cria-t-elle, et qu'André s'apprête à faire cette nuit encore un bout de chemin! Il a raison de vouloir prendre quelqu'un avec lui, continua-t-elle à part soi. André peut le retenir au besoin. Sans doute, on dit que les sens sont multipliés lorsqu'on a quelque chose dans la tête et qu'on a beau se balancer comme le battant de la grosse cloche, on ne tombe pas si facilement; mais la précaution n'est jamais de trop.... Ce que vous devez? seigneur cavalier, eh bien, vous avez eu une pinte de vieux vin, cela fait douze kreutzers, et le repas.... ma foi ce n'est pas la peine d'en parler pour ce que vous avez mangé. Vous n'avez pas touché au poulet. Allons, si vous voulez, pour l'écurie et le repas, ajoutez encore deux kreutzers, la pauvre hôtesse vous remerciera beaucoup. »

Après que le montant modique de ce compte du bon vieux temps fut payé, la maîtresse de l'hôtel du *Cerf d'or* prit congé de son hôte. Elle ne se sentait sans doute pas aussi bien disposée pour lui qu'elle l'était à midi, lorsqu'il était entré dans sa salle, brillant comme le jour naissant; cependant, elle ne put se cacher à elle-même, lorsqu'à la lueur de la torche de résine il s'élança à cheval, qu'il était difficile de voir un plus bel homme; aussi elle recommanda avec beaucoup d'instance à son valet de faire attention à lui, car il avait, dit-elle, la tête un peu troublée.

Aux portes de Pfullingen, le valet demanda au nocturne cavalier où il voulait aller, et sur sa réponse : « A Lichtenstein, » il prit à droite un chemin conduisant vers les montagnes.

Le jeune homme chevauchait silencieusement à travers la nuit. Il ne regardait ni à droite ni à gauche, il ne voyait ni les étoiles ni le lointain, ses yeux étaient attachés au sol. Il était dans le même état que quand les meurtriers l'avaient laissé pour mort sur la route. Ses pensées étaient arrêtées, il n'avait plus d'espoir; il avait cessé de vivre, d'aimer et de désirer. Et même il s'était mieux trouvé alors qu'il avait perdu connaissance sur le frais tapis de la prairie. Il s'était endormi en pensant à elle, et ses lèvres avaient encore une fois prononcé son nom si doux.

Mais maintenant elle était éteinte, la flamme qui avait éclairé son chemin à travers la vie. Il lui semblait qu'il n'avait plus qu'un court chemin à parcourir dans l'obscurité, pour trouver ensuite le repos sur des hauteurs plus aériennes que Lichtenstein. Et involontairement il portait sa main droite à son glaive, comme pour s'assurer que ce compagnon du moins lui était resté fidèle, comme si c'était la clef qui devait lui ouvrir la porte conduisant des ténèbres à la lumière.

Les voyageurs étaient depuis longtemps entrés dans une forêt. Les sentiers étaient plus rapides, et le cheval avançait difficilement sous le poids du cavalier et de son armure; mais le cavalier ne le remarquait pas. L'air de la nuit devenait plus frais et se jouait dans les longs cheveux du jeune homme; il ne le sentait pas. La lune s'était levée et éclairait

le sentier, les rochers et les hauts chênes sous lesquels il avançait ; il ne voyait rien. Le temps s'écoulait et les heures succédaient aux heures, sans qu'il s'en aperçût ni que le chemin lui parût long. Il était minuit quand ils arrivèrent au haut de la montée. Ils sortirent de la forêt ; séparé du reste de la terre par un précipice profond, sur un rocher qui surgissait tout droit du fond de l'abîme, s'élevait Lichtenstein.

Ses murs blancs, ses roches découpées, brillaient au clair de la lune. On eût dit que le petit château, séparé du monde, était plongé dans la solitude la plus profonde.

Le cavalier jeta un regard sombre de ce côté et sauta à bas de son cheval. Il l'attacha à un arbre et s'assit sur une pierre couverte de mousse, en face du château. Le valet resta dans l'attente de ce qui allait se passer et demanda plusieurs fois en vain si son service était fini.

« Combien y a-t-il encore jusqu'au premier chant du coq? demanda enfin l'homme muet assis sur la pierre.

— Deux heures, monseigneur ! » répondit le valet.

Le cavalier lui donna un généreux salaire et lui fit signe de s'en aller. Celui-ci hésita, comme s'il craignait d'abandonner le jeune étranger dans ce malheureux état. Mais, sur un nouveau signe fait avec un geste d'impatience, il s'éloigna sans mot dire. L'hôte silencieux était toujours assis, le front dans ses mains, à l'ombre d'un chêne, sur la pierre couverte de mousse....

V

Par ce chemin creux il lui faut passer ;
Car c'est à Kussnacht le seul qui conduise.
« Je l'attendrai ; le lieu me favorise. »

SCHILLER.

Georges de Sturmfeder n'avait pas le sang assez froid pour que la nouvelle qu'il avait apprise ne l'eût pas fait sortir de toutes les bornes de la modération. Il était du reste à un âge où l'âme toujours ouverte ne s'est pas encore habituée

à se méfier *a priori* des hommes, mais où un tel accident produit un effet d'autant plus terrible, que le cœur sans défiance ne s'y est pas attendu. Alors le sentiment de la foi trahie bouillonne, la fierté qui se croit offensée se révolte; la réflexion, qui ordinairement distingue le vrai du faux, est enveloppée de sombres nuages; la vérité n'apparaît plus, un mot de vraisemblance dans un tissu de mensonges suffit pour persuader. Le soleil de l'amour disparaît, et la nuit se fait dans l'âme. Aussitôt les enfants des ténèbres, le mépris, la rage, la vengeance, se glissent dans ce cœur abandonné de tous ses bons génies, et l'échelle infinie des sentiments qui mènent de l'amour à la haine est franchie en peu de moments par la jalousie.

Georges en était arrivé à l'échelon de la rage sombre, silencieuse, et de la vengeance. Couvant ces sinistres idées, il restait assez insensible au froid de la nuit, sur la pierre couverte de mousse, et sa seule pensée était de rencontrer l'ami nocturne et d'échanger un mot avec lui.

Deux heures sonnaient dans un village de l'autre côté du bois, quand il vit des lumières passer aux fenêtres du château. Son cœur plein d'attente battit violemment, sa main saisit la poignée de sa longue épée, puis des lumières apparurent derrière les grilles de la porte, des chiens aboyèrent. Georges se leva d'un bond et rejeta son manteau en arrière. Il entendit une voix profonde dire distinctement : « Bonne nuit! » Le pont-levis grinça et s'abaissa sur l'abîme qui sépare Lichtenstein du reste du pays; la porte s'ouvrit, et un homme, le chapeau enfoncé sur les yeux, bien enveloppé dans un manteau, s'avança sur le pont, juste vers l'endroit où Georges était posté.

Il était encore éloigné de quelques pas, quand ce dernier s'élança à sa rencontre en lui criant :

« Dégaine, traître, et défends ta vie. »

L'inconnu recula et tira son épée. A l'instant les lames se croisèrent en lançant des éclairs et avec un lugubre cliquetis.

« Il ne sera pas dit que tu m'as eu vivant, cria l'autre; du moins je ferai payer ma vie assez cher! »

En même temps Georges le vit fondre bravement sur

lui et, à ses coups rapides et vigoureux il reconnut qu'il avait affaire à un adversaire nullement à mépriser. Georges n'était pas un combattant novice, et il avait eu déjà plus d'une affaire sérieuse, mais cette fois il avait trouvé son maître. Il sentit qu'il serait bientôt réduit à se tenir sur la défensive, et il voulait porter un dernier coup terrible, lorsque son bras fut retenu par une force extraordinaire; son glaive lui fut au même moment enlevé des mains, deux bras puissants l'entourèrent, lui retirant toute faculté de bouger, et une voix terrible cria :

« Pas de quartier, seigneur! Un pareil assassin ne mérite pas d'avoir un dernier moment pour dire *Pater noster!*

— Tu peux t'en charger, Jean, dit l'homme au manteau. Je ne tue pas un adversaire sans défense; voilà son épée, tue-le, mais fais vite.

— Pourquoi ne voulez vous pas plutôt me tuer vous-même, sire? dit Georges d'une voix ferme. Vous m'avez ravi ma bien-aimée : que vaut à présent ma vie?

— Qu'ai-je fait? dit l'autre en s'approchant.

— Que diable, quelle est cette voix-là? dit l'homme qui le tenait encore par derrière. Il me semble que je la reconnais! »

Il fit tourner le jeune homme dans ses bras, et, comme frappé de la foudre, il le lâcha aussitôt.

« Jésus, Marie, Joseph! Nous avons manqué de faire là une belle besogne! Mais quelle mauvaise étoile vous a conduit aussi juste ici, mon gentilhomme? A quoi ont-ils pensé chez moi, de vous laisser partir sans m'attendre? »

C'était le ménétrier de Hardt qui parlait ainsi à Georges en lui tendant la main; mais celui-ci ne paraissait pas disposé à rendre ce témoignage d'amitié à un homme qui, un moment auparavant, avait voulu remplir à son égard l'office du bourreau. D'un air sauvage, il regardait tantôt l'homme au manteau, tantôt le ménétrier de Hardt.

« Crois-tu, dit-il enfin à celui-ci, que je me serais laissé retenir prisonnier par tes femmes pour ne pas voir ici ta trahison? homme sans foi! » Et se tournant vers l'autre : « Si vous êtes un homme d'honneur, rendez-moi raison, et ne vous mettez pas deux contre un seul. Je suis Georges de

Sturmfeder; vous ne devez pas ignorer que j'ai recherché avant vous la demoiselle de Lichtenstein ; c'est pour me mesurer avec vous que je suis venu ici. C'est pourquoi, commandez à ce gredin-là de me rendre mon épée, et combattons loyalement, comme il convient à des hommes.

— Vous êtes Georges de Sturmfeder? dit l'autre d'une voix affable en s'approchant de lui. Il me semble que vous êtes un peu dans l'erreur. Croyez-moi, je vous suis très-favorable et il y a longtemps que j'aurais aimé à vous voir. Recevez la parole d'un homme d'honneur : ce ne sont pas les motifs que vous m'imputez qui m'ont attiré dans ce château. Soyez mon ami! »

Il tendit au jeune homme étonné la main qu'il venait de retirer de dessous son manteau. Cependant celui-ci hésitait encore; les coups terribles de cet homme lui avaient sans doute dit qu'il était brave et respectable, aussi pouvait-il ajouter foi à ses paroles; mais son esprit était encore trop troublé de tout ce qu'il avait vu et entendu, et il était incertain s'il devait accepter ou non la main d'un homme qu'il avait regardé, il n'y avait qu'un instant, comme son ennemi mortel.

« Qui est-ce qui m'offre la main? demanda-t-il. Je vous ai dit mon nom et je puis en toute justice exiger de savoir le vôtre. »

L'inconnu entr'ouvrit son manteau et releva son chapeau, la lune éclaira un visage plein de dignité et Georges rencontra un œil plein d'un éclat majestueux.

« Ne me demandez pas mon nom, dit-il avec une expression de tristesse qui se répandit sur ses traits. Je suis un homme et cela doit vous suffire. Sans doute j'ai eu aussi dans le monde un nom qui pouvait se comparer aux plus illustres; sans doute j'ai porté les éperons d'or et le panache flottant, et le son de mon cor commandait à des centaines de serviteurs : mais il a cessé de résonner. Il n'y a qu'une chose qui me soit restée, ajouta-il en pressant plus fortement la main de Georges. Je suis un homme et je porte un glaive :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ. »

Il renfonça son chapeau sur ses yeux, s'enveloppa dans son manteau et disparut dans le bois.

Georges resta dans un muet étonnement, appuyé sur son glaive. La vue de cet homme.... c'était pour lui incompréhensible.... avait éteint dans son cœur toutes les pensées de vengeance. Ce regard imposant, cette expression de bienveillance et d'affabilité, cette force, cette bravoure, remplissaient son âme d'étonnement, de respect et de honte. Il avait juré n'avoir aucune intimité avec Marie, il l'avait juré de cette main qui venait de manier la lourde épée aussi légèrement qu'un jouet. Il avait accompagné son serment d'un de ces regards que Georges ne pouvait pas plus soutenir qu'un rayon de soleil ; une montagne était soulevée de dessus sa poitrine, car il croyait, il était forcé de croire.

Si l'on pense quel prix on attachait alors aux qualités physiques, combien on estimait et honorait la valeur même dans un ennemi, et que la parole d'un brave avait autant de poids qu'un serment fait sur l'hostie ; si l'on pense aussi quel effet un extérieur gracieux et à la fois imposant produit sur la jeunesse, on ne s'étonnera pas trop du changement qui, dans ces courts instants, s'opéra dans l'âme de notre jeune héros.

« Quel est cet homme? demanda Georges au ménétrier qui se tenait toujours à côté de lui.

— Vous entendez bien qu'il n'a pas de nom, et moi je ne sais pas non plus comment il s'appelle.

— Tu ne sais pas qui il est? repartit Georges ; et cependant tu lui es venu en aide quand il se battait avec moi! Va! tu veux me tromper!

— Bien sûr que non, mon gentilhomme, répondit le ménétrier. Il est trop vrai, Dieu le sait, que cet homme n'a, pour le moment, pas de nom ; du reste, si vous tenez absolument à apprendre qui il est, sachez donc que c'est un proscrit honorable que la ligue a chassé de son château, mais qui fut un puissant seigneur dans le pays de Souabe.

— Le malheureux! c'est donc pour cela qu'il était ainsi enveloppé? et il m'a pris bien sûr pour un assassin! Oui, je me rappelle lui avoir entendu dire qu'il voulait vendre chèrement sa vie.

— Je vous demande bien pardon, mon gentilhomme, dit le paysan, mais moi aussi je vous ai pris pour un de ceux qui en veulent à la vie du proscrit ; c'est pourquoi je lui suis venu en aide, et, si je n'avais pas reconnu votre voix, qui sait si vous respireriez en ce moment? Mais aussi pourquoi venir ici à minuit, et quelle malheureuse étoile vous jette juste sur le chemin du proscrit? Vraiment vous pouvez vous vanter d'avoir eu du bonheur qu'il ne vous ait pas fendu en deux; il y en a peu qui pourraient tenir devant son épée. Je suppose que c'est l'amour qui vous a joué un si mauvais tour. »

Georges raconta à son ancien guide les nouvelles qu'il avait apprises au *Cerf d'or*, à Pfullingen. Il s'appuya particulièrement sur le rapport de la nourrice, la sœur du ménétrier, qui lui avait paru si vraisemblable.

« Je pensais bien que cela devait être quelque chose comme ça, répondit le ménétrier. L'amour a joué plus d'un tour encore pire, et, dans ma jeunesse, je ne sais pas ce que je n'aurais pas fait en pareille circonstance. Mais ce n'est ici la faute de personne, que de ma vieille Rose, la vieille bavarde ! Qu'a-t-elle besoin de se confesser à l'hôtesse du *Cerf d'or*, qui ne peut non plus rien garder pour elle?

— Il faut cependant qu'il y ait quelque chose de vrai là dedans, repartit Georges, chez qui l'ancienne méfiance reprenait par moment le dessus; dame Rose n'a cependant pas inventé toute cette histoire de but en blanc ?

— Il faut qu'il y ait quelque chose de vrai là dedans! Sans doute, chaque détail pris isolément est exact, et on envoie coucher les domestiques, et la vieille commère aussi; à onze heures l'homme vient devant le château, le pont-levis s'abaisse, les portes s'ouvrent pour lui, la demoiselle le reçoit et le conduit dans la salle d'honneur....

— Eh bien! vois-tu? s'écria Georges impatienté. Si tout cela est vrai, comment cet homme peut-il ensuite jurer qu'il n'a avec la demoiselle....

— Qu'il n'a pas les moindres intentions sur la demoiselle? répondit le ménétrier. Sans doute, il peut le jurer; car il y a dans toute l'affaire quelque chose que cette oie de Rose n'a certainement pas su : c'est que le sire de Lichtenstein est assis dans la salle d'honneur, et que sa fille s'éloigne aussitôt

qu'elle a apporté les mets préparés secrètement par elle. Le père reste auprès du proscrit jusqu'au premier chant du coq, et une fois que celui-ci a bu et mangé, qu'il a réchauffé au feu ses membres engourdis par le froid, il quitte le château comme il y est entré.

— Oh ! insensé que je suis, de n'avoir pas pensé à cela plus tôt ! Que la vérité était près, et que je me suis fourvoyé ! Mais maudites soient la curiosité et la médisance des femmes qui croient voir de l'extraordinaire partout, et qui donnent si facilement dans les contes les plus absurdes et les plus horribles ! Mais dis-moi, continua Georges après un moment de réflexion, il me paraît cependant singulier que ce proscrit vienne toutes les nuits au château. Dans quelle contrée inhospitalière habite-t-il donc, qu'il n'y trouve pas un repas chaud, un gobelet de vin, la chaleur d'un poêle ?... Écoute.... si pourtant tu me trompais ! »

L'œil du ménétrier restait attaché sur le jeune homme avec une expression narquoise.

« Un gentilhomme comme vous, répondit-il, ne sait sans doute pas combien le bannissement fait souffrir; vous ne savez pas ce que c'est d'avoir à se cacher aux regards des meurtriers; vous ne savez pas combien il est terrible d'habiter dans d'humides cavernes, dans des antres affreux; vous ne connaissez pas le bien-être que donne un morceau de viande chaude et un vin généreux à qui mange avec les hibous et habite avec les chouettes. Mais venez, si vous en avez envie, le matin n'est pas encore arrivé, et vous ne pouvez pas vous présenter la nuit à Lichtenstein. Je vous conduirai à l'endroit où le proscrit habite, et vous ne demanderez plus pourquoi il sort au milieu de la nuit pour chercher un souper. »

L'apparition de l'inconnu avait trop excité la curiosité de Georges pour qu'il ne s'empressât pas d'accepter l'offre du ménétrier de Hardt, d'autant plus que cela lui fournissait le meilleur moyen de s'assurer de la vérité ou de la fausseté de ce qu'on lui avait dit.

Son guide saisit les rênes du coursier et lui fit descendre l'étroit sentier à travers le bois. Georges suivit, après avoir jeté encore un regard en arrière sur les fenêtres de Lichten-

stein. Ils avançaient toujours en silence, et ce silence ne paraissait pas déplaire au jeune homme, car il ne tentait pas de le rompre. Il suivait le cours de ses pensées sur l'homme dont il allait visiter l'habitation mystérieuse. Sans cesse cette question venait l'assiéger : qui peut être ce proscrit? Il se souvenait presque comme d'un rêve que plusieurs partisans du duc avaient été chassés de leurs domaines. Il croyait même se rappeler qu'à l'auberge de Pfullingen, pendant ses sombres rêveries, on était venu à parler d'un certain Max Stumpf de Schweinsberg, que poursuivaient les confédérés. La bravoure et la force extraordinaires de cet homme étaient bien connues en Souabe et en Franconie; et, quand Georges se rappelait l'air imposant et les manières chevaleresques de son adversaire, il lui paraissait toujours plus certain que le proscrit n'était personne autre que le partisan le plus dévoué d'Ulrich de Wurtemberg, Max Stumpf de Schweinsberg. L'imagination du jeune homme était flattée de la pensée d'avoir soutenu avec ce brave champion une lutte dangereuse et d'avoir mesuré sa lame avec la sienne, dans un combat qui était resté pour le moins indécis.

Ainsi pensait, en ce moment, Georges de Sturmfeder; mais encore bien des années après, quand l'homme avec qui il s'était battu cette nuit, était depuis longtemps rentré dans ses droits, et que des centaines de serviteurs obéissaient au son de son cor, il comptait au nombre de ses plus beaux faits d'armes de ne lui avoir pas cédé un pouce de terrain.

Pendant que le jeune homme se livrait à ces réflexions, nos deux voyageurs étaient arrivés à une petite éclaircie de bois. Le ménétrier attacha le cheval à la lisière de la forêt et fit signe à Georges de le suivre. Le terrain ouvert sur lequel ils se trouvaient se terminait par un escarpement rapide et couvert de broussailles. Là, le ménétrier écarta quelques branches entrelacées, derrière lesquelles apparut un petit sentier qui allait en descendant. Non sans peine et sans danger, Georges suivit son guide, qui, à quelques endroits, lui tendit la main. Après avoir ainsi descendu plus de vingt-cinq mètres, ils se retrouvèrent sur un terrain uni; mais c'était en vain que le jeune homme cherchait la de-

meure du proscrit. Le ménétrier alla alors à un arbre d'un diamètre extraordinaire, qui devait être creux à l'intérieur, car il en tira deux grandes torches de résine; il battit un briquet et alluma les deux torches.

Dès que celles-ci jetèrent une flamme claire, Georges remarqua qu'ils étaient en face d'un grand portail creusé dans le roc par la nature, et il pensa que ce pouvait bien être l'entrée de la demeure où le proscrit, selon l'expression du ménétrier, s'était mis en pension chez les chouettes. Le ménétrier saisit une des torches et donna l'autre à porter à son compagnon, car leur chemin était sombre et même assez dangereux par endroits. Après avoir donné cet avis à voix basse, il entra le premier sous la sombre voûte.

Georges s'était attendu à trouver une caverne basse, étroite et petite, semblable aux tanières des animaux, comme il en avait vu dans les forêts de sa patrie. Mais quel fut son étonnement, quand se développèrent à ses yeux les superbes salles d'un palais souterrain! Il avait dans son enfance entendu parler d'un écuyer dont l'aïeul avait été fait prisonnier en Palestine: c'était un conte qui s'était transmis de génération en génération. Un enfant avait été envoyé dans le sein le plus profond de la terre, par un méchant sorcier, dans un palais dont la magnificence surpassait tout ce que l'enfant avait jamais vu sur la terre, tout ce que l'imagination hardie des hommes du Levant peut inventer de somptueux et de grandiose : dans cette demeure souterraine des génies, ce n'étaient que colonnes d'or avec des chapiteaux de cristal, coupoles d'émeraudes et de saphirs, parois de diamants dont les rayons éblouissent la vue. Cette légende, qui avait fait une profonde impression sur l'imagination de l'enfant, semblait se réaliser aux regards du jeune homme émerveillé. A chaque instant, il s'arrêtait avec une nouvelle surprise; il élevait sa torche et admirait, car le souterrain se continuait en hautes et majestueuses arcades, et brillait comme s'il eût reflété l'éclat de mille cristaux et de mille diamants. Mais une plus grande surprise l'attendait, lorsque son compagnon, tournant à gauche, le conduisit dans une grotte plus grande, qui pou-

vait être regardée comme la plus magnifique salle du palais souterrain.

Le ménétrier remarqua sans doute l'impression que cette merveille de la nature faisait sur l'âme de Georges. Il lui prit la torche des mains, monta sur une saillie de rocher, et éclaira ainsi une grande partie de la grotte. Des roches d'une blancheur éclatante couvraient les parois, des arcades d'une hardiesse étonnante formaient une brillante coupole. Aux stalactites dont cette caverne était formée pendaient des millions de gouttelettes qui reflétaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et qui se réunissaient comme des sources d'argent dans des écailles de cristal. Les rochers présentaient les formes les plus fantastiques, et l'imagination ravie croyait voir tantôt une chapelle, tantôt de grands autels avec de riches draperies et des chaires gothiques. Même l'orgue ne manquait pas à l'église souterraine, et les ombres projetées par la lumière vacillante des torches, en s'étendant çà et là sur les parois de la voûte, semblaient tantôt découvrir, tantôt cacher de mystérieuses images de martyrs et de saints.

C'est ainsi que l'imagination religieuse de Georges, saisie de respect en face de l'œuvre mystérieuse de la divinité, faisait de cette demeure souterraine une église, tandis qu'Aladin à la lampe merveilleuse y aurait vu les salles du paradis et les berceaux parés de l'éclat éternel des houris.

Le guide, après avoir laissé le jeune homme se rassasier de ce spectacle, descendit de son rocher.

« C'est la caverne des brouillards, dit-il; elle est peu connue dans le pays, si ce n'est des pâtres et des chasseurs; encore beaucoup n'osent-ils pas y entrer, parce qu'on raconte toutes sortes de vilaines histoires de revenants sur ces malheureuses voûtes. Pour quelqu'un qui ne connaît pas bien la grotte, je ne lui conseillerais pas de s'y aventurer; elle a des précipices profonds remplis d'eau, d'où personne, après y être tombé, n'est jamais revenu à la lumière. Il y a aussi des issues et des chambres souterraines qui ne sont connues aujourd'hui que de cinq hommes vivants.

— Et le proscrit? demanda Georges.

— Prenez la torche et suivez-moi, » répondit le ménétrier.

Et il s'engaga devant lui dans une galerie latérale. Ils avaient fait de nouveau environ vingt pas, quand Georges crut entendre les sons sourds d'un orgue. Il le fit remarquer à son guide.

« C'est un chant, repartit celui-ci. Il résonne sous ces voûtes d'une façon bien admirable. Quand deux ou trois hommes chantent, cela produit le même effet que si on entendait tout un chœur de moines. »

Plus ils approchaient, plus le chant devenait sonore et distinct. Ils tournèrent un coin de rocher, et la voix du chanteur retentissait tout près et au-dessus d'eux ; elle se brisait aux parois dentelées des rochers en échos multipliés, jusqu'à ce qu'elle finît par se mêler au bruit des gouttelettes tombant des pierres humides, et au murmure d'une cascade souterraine, se perdant dans une sombre et mystérieuse profondeur.

« C'est ici, dit le guide ; là, dans cette anfractuosité du rocher, est la demeure du malheureux proscrit. Entendez-vous son chant ? Attendons et écoutons jusqu'à ce qu'il ait fini, car il n'était pas habitué à être interrompu, lorsqu'il vivait encore là-haut sur la terre. »

Ils écoutèrent et, à travers l'écho et le murmure des eaux, ils saisirent à peu près les strophes suivantes :

Sur la tour, où de mes aïeux
  Se dressaient les bannières,
D'où je regardais si joyeux
  Le pays de mes pères,
Flotte un étendard étranger.
  Héritier, qu'on exile,
Je fuis, sans pouvoir me venger.
Une grotte est mon seul asile.

Souvent j'ai chassé dans les bois ;
  C'étaient des jours de joie !
Mon vainqueur y met aux abois
  Une plus noble proie.
Je suis le gibier cette fois ;
  Les chiens sont sur la voie ;
Je les entends, leur meute aboie ;
Déjà du cerf ils voient le bois[1].

1. C'est sans doute une allusion aux armes de Wurtemberg, dans lesquelles il y avait trois bois de cerf. (*Note des traducteurs.*)

De chaque haie une arbalète
  A me tirer s'apprête.
Caché sous des habits grossiers
  Je vais par les sentiers,
Dans un pays où j'étais maître,
  Sans me faire connaître,
Aux pauvres seuils heurter le soir,
Mendiant un peu de pain noir.

On m'a chassé de ma demeure.
  J'y reviendrai frapper.
Rien n'est perdu; le cœur demeure,
  Et ce bras, et ce fer.
Sans broncher tentons la victoire
  Ou cherchons le trépas.
Forçons-les à dire à ma gloire :
« Il fut brave, et ne broncha pas. »

Il avait fini, et le profond soupir qui accompagna les derniers mots de son chant laissa supposer qu'il n'y avait pas trouvé beaucoup de consolation. Pour le paysan de Hardt, une grosse larme avait coulé le long de sa joue, et la peine qu'il se donnait pour reprendre son ancienne fermeté et montrer à l'habitant de la caverne un front serein et un œil clair, n'avait pas échappé à Georges. Il remit au gentilhomme la seconde torche, et grimpa contre le rocher roide et glissant qui conduisait à la grotte d'où le chant était parti. Georges pensa qu'il voulait l'annoncer au chevalier, mais il le vit bientôt revenir avec une grosse corde. Il descendit jusqu'à la moitié du rocher, et se fit donner la torche qu'il enfonça adroitement dans une fente de roc, puis il lança la corde à Georges et l'aida ainsi à escalader la paroi du rocher, ce qu'il aurait eu de la peine à faire sans ce secours.

Il était en haut; encore quelques pas, et il se trouvait devant la retraite du proscrit [1].

1. Nous avons essayé de peindre d'après nature cette grotte merveilleuse. Il reste encore à donner ici quelques détails sur son intérieur. La première grotte a une circonférence d'environ 50 mètres. De là courent deux galeries dans des directions différentes; mais elles se rejoignent après un trajet d'environ 70 mètres. Sur ces routes on trouve deux salles de rochers, l'une de 33, l'autre d'environ 27 mètres de long. A leur point

VI

.....La roche mystérieuse
Se dresse en la nnit, haute et lumineuse.
Les noirs buissons pendus à ses côtés
Sont éclairés de verdâtres clartés.
Le chevalier tremble, et, doutant s'il veille,
N'ose approcher cette étrange merveille.

WIELAND.

La partie de la grotte où ils entrèrent alors se distinguait sensiblement des autres par sa sécheresse. Le sol était jonché de jonc et de paille ; une lampe attachée au rocher éclairait suffisamment la salle dans toute sa largeur et dans une grande partie de sa longueur. En face d'eux, était assis l'inconnu sur une peau d'ours ; près de lui était un glaive et un cor ; un vieux chapeau et le manteau gris dans lequel il s'était enveloppé auparavant gisaient sur le sol. Il portait un pourpoint de cuir brun foncé et un haut-de-chausse d'un drap bleu grossier ; costume peu apparent, mais qui n'en faisait que mieux ressortir la vigueur de sa taille et la noblesse de ses traits. Il pouvait avoir environ trente-quatre ans, et son visage pouvait passer pour beau et agréable, bien que la fleur de la première jeunesse y eût été flétrie par les dangers et les fatigues, et que sa barbe inculte lui prêtât quelque chose de terrible. Ces rapides remarques se présentèrent aussitôt à Georges quand il s'arrêta à l'entrée de la grotte :

« Soyez le bienvenu dans mon palais, Georges de Sturmfeder ! » s'écria l'habitant de la grotte ; et se levant de dessus la peau d'ours, il tendit la main au jeune homme et lui fit

de réunion, ces deux galeries forment de nouveau une grotte ; vers le nord, un peu plus en montant, se trouve encore une petite chambre ; c'est celle où nous avons conduit nos lecteurs visiter le proscrit. La profondeur totale de la grotte est de 159 mètres. Pour plus de détails, voyez la description aussi intéressante que fidèle des *Alpes de Souabe*, par G. Schwab.

signe de s'asseoir sur une peau de chevreuil. Soyez le bienvenu! C'est une excellente idée de notre ménétrier, de vous avoir conduit dans ce souterrain et de m'avoir procuré une société si agréable. Jean, mon brave, tu as été jusqu'à présent notre majordome, notre écuyer tranchant et notre chancelier; nous t'élevons à la dignité de sommelier et de grand échanson. Tiens, là-bas sous ce pilier, il doit se trouver une cruche où il y a encore un reste de vieux vin. Prends mon gobelet de chasse de noyer, le seul ustensile de table qui nous reste aujourd'hui; remplis-le jusqu'au bord, et offre-le à notre honorable hôte. »

Georges regarda avec étonnement le proscrit. Il s'était attendu, d'après le sort qui avait frappé cet infortuné, d'après la vie sauvage qu'il menait, enfin d'après l'air plaintif qu'il avait entendu, à trouver un homme qui avait sans doute résisté aux tempêtes de la vie, mais qui devait être d'un abord sérieux, même sombre. Et il le trouvait gai et tranquille, plaisantant sur sa position, comme s'il eût été surpris par un orage à la chasse et forcé de chercher un abri dans quelque grotte. Et cependant, c'était une tempête plus affreuse que le plus terrible ouragan qui l'avait chassé du château de ses pères, et ce n'était pas le chasseur, mais le gibier fugitif, qui avait trouvé ici un refuge contre les coups meurtriers d'ennemis sanguinaires!

« Vous me regardez avec étonnement, mon digne hôte, dit le chevalier, tandis que Georges le considérait avec de grands yeux, ainsi que les objets qui l'entouraient. Peut-être vous étiez-vous attendu à quelques plaintes de ma part. Mais de quoi ai-je à me plaindre? Dans ce moment, personne ne peut adoucir mon malheur : aussi il n'y a rien à faire qu'à montrer contre mauvaise fortune bon cœur. Et dites vous-même, ne suis-je pas logé ici comme le sont peu de princes? Avez-vous vu les galeries et les grandes salles de mon palais? Leurs parois ne brillent-elles pas comme de l'argent? Leurs voûtes ne sont-elles pas un assemblage de perles et de diamants? Ne sont-elles pas supportées par des colonnes d'émeraudes et de rubis? N'étincellent-elles pas de l'éclat des pierres précieuses? Mais voici Jean, mon grand échanson, qui revient avec le vin. Parle, mon

brave! Le contenu de ce gobelet est-il toute notre richesse?

— Il y a dans votre habitation de l'eau aussi claire que du cristal, dit le ménétrier, déjà familiarisé avec la bonne humeur de son compagnon; mais il y a un petit reste de vin dans la cruche, de quoi remplir encore à peu près trois coupes. Nous avons aujourd'hui un hôte, on ne doit pas tant ménager.... je veux donc l'avouer, j'ai apporté cette nuit une cruche pleine de vieil Uhlbacher qui est à côté de l'autre.

— Tu as bien fait, s'écria le proscrit, et un rayon de joie perça dans ses yeux. Ne croyez pas, sire Georges, que je sois un débauché et un buveur. Mais le bon vin est une noble liqueur, et j'aime en bonne société que le gobelet fasse la ronde. Plante toujours ici les cruches, brave maître échanson; nous allons festiner comme aux jours de bonheur. Je bois à l'ancien éclat de la maison Sturmfeder. »

Georges remercia et but.

« Je voudrais vous rendre l'honneur que vous me faites, sire chevalier, mais je ne sais pas encore votre nom. Toutefois, je vous porte un toast! Puissiez-vous rentrer bientôt victorieux au château de vos pères! Puisse votre race vivre et fleurir à jamais! A votre santé! »

Georges avait élevé la voix en prononçant les derniers mots et il allait déposer le gobelet, quand le bruit de plusieurs voix retentit à l'entrée de la grotte et répétait : « A votre santé! A votre santé! » Étonné, il déposa le gobelet :

« Qu'est-ce que cela? dit-il. Ne sommes-nous pas seuls?

— Ce sont mes vassaux, les esprits de la grotte, répondit le chevalier en souriant, ou, si vous aimez mieux, l'écho qui se joint à votre aimable vœu. J'ai souvent, ajouta-t-il plus sérieusement, au temps de ma fortune, entendu cent voix porter la santé de ma maison; cependant elles ne m'ont jamais causé tant de plaisir et d'émotion que j'en éprouve ici, où mon seul hôte la porte et où les rochers de ce souterrain y répondent. Remplis le gobelet, Jean; bois aussi, et, si tu sais quelque bon souhait, fais-le entendre. »

Le ménétrier de Hardt remplit son gobelet, et regardant Georges avec bonhomie :

« Je bois aussi à votre santé, gentilhomme, et à quelque chose de mieux encore. A Mlle de Lichtenstein !

— Halloh ! çà ! çà ! buvez, mon gentilhomme, buvez ! s'écria en riant le proscrit d'une voix à faire trembler la grotte. Buvez jusqu'au fond ! Qu'elle vive et fleurisse pour vous ! Tu as bien fait, Jean; regarde comme le sang monte aux joues de notre hôte, comme ses yeux brillent : on dirait qu'il imprime déjà un baiser sur ses lèvres.... Vous n'avez pas besoin de rougir ! Moi aussi j'ai aimé, et j'ai épousé celle que j'aimais, et je sais ce que c'est qu'un cœur de vingt-quatre ans !

— Pauvre homme ! dit Georges. Vous avez aimé et épousé, et il vous a fallu peut-être vous séparer d'une femme aimée et de charmants enfants ? »

Il se sentit, en parlant, tiré violemment par son manteau; il se retourna, et le ménétrier lui fit des yeux un signe rapide, comme si c'était un point délicat et qu'il n'était pas bon de toucher en présence du chevalier. Le jeune homme regretta ses paroles, car les traits de l'inconnu s'assombrirent, et il jeta à Georges un regard sauvage en disant :

« La gelée de septembre a déjà souvent desséché ce que mal vit fleurir, et l'on ne demande pas comment cela s'est fait. Pour mes enfants, je les ai laissés aux mains de rudes mais fidèles nourrices; elles en prendront soin, j'espère, jusqu'au retour de leur père. »

Il avait prononcé ces mots d'une voix émue et sourde; mais, comme s'il voulait écarter ces tristes pensées de son souvenir, il passa sa main sur son front; aussitôt les plis qui s'y étaient formés disparurent comme par enchantement; il reprit son regard serein et dit :

« Jean peut témoigner que j'ai souvent désiré vous voir, sire de Sturmfeder. Il m'a raconté la singulière histoire de votre blessure; on vous aura sans doute pris pour un des proscrits, et en vous attaquant on aura laissé à celui qu'on cherchait le temps de s'échapper.

— J'en serais content, répondit Georges. Je serais presque tenté de croire qu'on m'a pris pour le duc lui-même, car ils le poursuivaient alors, et je suis satisfait d'avoir reçu ce terrible coup, s'il est vrai que cela l'ait sauvé.

— Ah ! c'est beaucoup dire. Ne savez-vous donc pas que le coup qu'on vous a porté pouvait être mortel ?

— Quiconque se met en campagne, repartit Georges, doit avoir à peu près dit adieu au monde. Il est sans doute plus beau de tomber devant l'ennemi sur le champ de bataille, au milieu des cris de triomphe et entouré de ses camarades.... Cependant je serais mort volontiers, si le ciel l'avait voulu, pour détourner du duc les coups de ses assassins. »

Le proscrit regarda le jeune homme avec émotion et lui serra la main.

« Vous paraissez porter un grand intérêt au duc, dit-il en attachant sur lui ses yeux pénétrants ; j'aurais eu peine à le croire : on m'a dit que vous étiez attaché à la ligue.

— Je sais que vous êtes partisan du duc, répondit Georges, mais vous me passerez bien ma franchise. Tenez, il a fait bien des choses qu'on ne saurait approuver : par exemple, cette affaire avec Hutten, de quelque manière qu'elle se soit passée, il eût mieux valu qu'elle n'eût pas eu lieu. Puis il a agi trop durement avec sa femme, et vous conviendrez vous-même qu'il s'est trop laissé aller à sa colère, quand il a pris Reutlingen.... »

Il s'arrêta comme s'il attendait une réponse du chevalier ; mais celui-ci baissa les yeux et, gardant le silence, fit signe au jeune homme de continuer.

« C'est là ce que je pensais du duc quand je me fis confédéré ; c'est là aussi ce qu'avec un peu moins de ménagement on disait de lui dans l'armée. Mais il avait un bon avocat dans Marie, et vous savez peut-être que c'est grâce à ses suggestions que je me suis détaché de la ligue. Alors les choses prirent bientôt une autre tournure, soit parce que je suis compatissant de ma nature et ne puis voir maltraiter personne injustement ; soit peut-être aussi parce que je pénètre mieux les intentions des confédérés.... Je vis qu'on allait trop loin, car il est clair que la ligue n'avait pas le droit de chasser le duc de tous ses domaines et de son trône pour le précipiter dans la misère. Et alors ce prince regagna beaucoup à mes yeux. Il aurait pu tenter encore une bataille ; mais il n'a pas voulu exposer le sang wurtembergeois à un jeu si dangereux. Il aurait pu extorquer de l'ar-

Digitized by Google

gent à ses sujets et s'en servir pour retenir les Suisses ; mais il a été plus grand que son malheur. Tenez.... c'est ce qui m'a rendu son ami. »

Le chevalier leva les yeux ; sa poitrine parut se dilater, son noble visage se redressa fièrement ; il regarda longtemps Georges en pressant sa main sur son cœur.

« Vraiment, dit-il, en toi parle une voix pure et sainte, mon jeune ami ! Je connais le duc comme moi-même ; mais, je puis le dire avec toi, il est plus grand que son malheur, et.... meilleur que la renommée ne l'a fait. Mais il en a peu trouvé qui lui aient gardé fidélité. Ah ! s'il avait eu seulement cent braves comme toi, pas une bannière de la ligue n'aurait jamais flotté sur un créneau du Wurtemberg. Je suis charmé de te voir l'ami du duc ; mais loin de moi l'idée de t'engager à partager son malheur ! c'est déjà assez que ton épée et un bras comme le tien n'appartiennent plus à ses ennemis. Puissent tes jours être plus heureux que les siens ! Puisse le ciel te récompenser de ton attachement à un malheureux prince ! »

Il y avait dans les paroles du proscrit quelque chose qui fit vibrer plus d'une corde sympathique dans le cœur du jeune homme. Était-ce l'appréciation de son mérite personnel prononcée par un brave, qui lui paraissait si encourageante ? Était-ce la ressemblance qui existait entre le destin de cet infortuné et le malheur de sa maison ? Était-ce qu'il trouvait poétique de ne pas se déclarer pour le parti vainqueur, mais pour la bonne cause, justement parce qu'elle était malheureuse ?...

Georges se sentait attiré d'une façon irrésistible vers ce proscrit, vers la cause pour laquelle il souffrait. Plein d'enthousiasme, il saisit sa main et s'écria :

« Qu'on ne me parle pas de prudence, qu'on ne dise pas que c'est folie de s'associer au malheur ! Quand même d'autres se partageraient ce beau pays et se gorgeraient des richesses du duc.... je sens en moi le courage de supporter avec lui ce qu'il supporte ; et, s'il tire son glaive pour reconquérir le trône, je veux être le premier à combattre à ses côtés. Touchez là, sire chevalier ; quoi qu'il arrive, je suis l'ami d'Ulrich pour toujours ! »

Une larme brilla dans l'œil du proscrit, tandis qu'il rendait à Georges sa poignée de main.

« Il te faut beaucoup de courage et aussi beaucoup de mérite pour être l'ami d'Ulrich. Le pays au-dessus de nous appartient maintenant à des brigands et à des voleurs; mais ici on tient encore de cœur pour le Wurtemberg. Devant moi sont assis chevaliers et bourgeois; oubliez un moment que je suis un pauvre chevalier et un malheureux proscrit, et figurez-vous que je suis le souverain du pays comme je suis le maître de cette grotte. Ah! il y a encore un Wurtemberg, tant que ces trois-là sont unis ensemble, fût-ce dans le sein de la terre.... Remplis le gobelet, Jean, place ta main dans les nôtres, et scellons à nous trois l'alliance. »

Jean prit la cruche pleine et remplit le gobelet.

« Buvez, nobles seigneurs, buvez, dit-il. Vous ne pouvez vous rendre raison avec un meilleur vin que cet Uhlbacher. »

Le proscrit vida le gobelet à longs traits, le fit remplir de nouveau et le tendit à Georges.

« Qu'est-ce donc? dit celui-ci. Ce vin ne croît-il pas autour du château héréditaire de la famille de Wurtemberg? Je pense que c'est le nom du vin qui vient sur ces coteaux!

— Cela est vrai, répondit le proscrit. Rothenberg est le nom de la montagne au pied de laquelle pousse la vigne qui donne ce vin, et au sommet de laquelle s'élève le château bâti par les ancêtres de la famille de Wurtemberg.... O belles vallées du Neckar, magnifiques hauteurs couvertes de blés et de vignes, je vous ai dit adieu pour toujours! » Il prononça ces paroles d'une voix étouffée par la douleur; car la mélancolie avait brisé l'acier dont la volonté ferme et indomptable de cet homme avait couvert jusqu'ici les soucis de son âme.

Le paysan s'agenouilla auprès de lui, saisit sa main et le réveilla des sombres pensées auxquelles il s'était laissé aller un moment.

« Soyez fort, bon seigneur! vous les reverrez un jour avec plus de joie que vous ne les avez quittées.

— Vous les reverrez, les vallées de votre patrie, s'écria Georges. Quand le duc retournera dans son pays, quand il rentrera dans le château de ses aïeux, quand les vallées du

Neckar et ses coteaux de vigne retentiront des cris de joie poussés par le peuple, alors, vous aussi, vous rentrerez dans votre manoir. Chassez ces sombres pensées : *Nunc vino pellite curas;* buvez, n'oubliez pas ce que nous venons de dire. Je vous fais raison avec ce vin du Wurtemberg.... Au duc et à ses fidèles serviteurs ! »

Un gracieux sourire se répandit à ces paroles, comme un rayon de soleil, sur les sombres traits du chevalier.

« Oui, s'écria-t-il, fidélité est le mot qui remet le cœur brisé, comme une boisson rafraîchissante remet le voyageur perdu dans le désert. Oubliez ma faiblesse, chevalier; pardonnez à un homme qui ordinairement ne s'abandonne pas à sa douleur. Mais si jamais, du sommet du Rothenberg, vous eussiez plongé vos regards au cœur du Wurtemberg; si vous eussiez vu le Neckar baigner les vertes prairies, une mer d'épis dorés onduler dans les champs, des collines à pentes douces et plantées d'un raisin délicieux longer le fleuve, des bois sombres et ombreux couronner la cime des montagnes, de nombreux villages avec de jolis toits rouges sortir de forêts d'arbres fruitiers; si vous eussiez vu quelle population bonne et laborieuse, quels hommes robustes, quelles belles femmes habitent ces hauteurs et en font un véritable paradis.... Si vous eussiez vu tout cela, si vous l'eussiez vu avec mes yeux, et que vous vous trouvassiez à présent, chassé, maudit, au milieu d'arides rochers, ici, au sein de la terre.... Oh ! cette pensée est terrible, et souvent trop lourde à porter pour un cœur humain ! »

Georges craignit que, comparant ces doux souvenirs au présent, le chevalier ne vînt à retomber dans sa tristesse; aussi chercha-t-il promptement à donner un autre tour à la conversation.

« Vous étiez souvent auprès du duc, sire chevalier? Oh ! dites-moi, car je suis à présent son ami, dites-moi, comment est-il ? N'est-ce pas qu'il est très-fantasque et qu'il a beaucoup de caprices?

— Je ne vous dirai rien là-dessus, répondit le proscrit; vous le verrez vous-même, et vous apprendrez beaucoup mieux à le connaître sans que je vous fasse son portrait. Mais il y a déjà trop longtemps que nous parlons d'affaires

étrangères. Ne me direz-vous rien des vôtres, du but de votre voyage, rien de la belle demoiselle de Lichtenstein?... Vous vous taisez et baissez les yeux? Ne pensez pas que ce soit la curiosité qui me porte à vous faire ces questions. Non, je crois pouvoir vous être utile dans cette circonstance.

— Après ce qui s'est passé cette nuit entre nous, répondit Georges, la réserve et le mystère de ma part ne sont plus nécessaires. A ce qu'il paraît, vous savez aussi depuis longtemps que j'aime Marie, peut-être même qu'elle m'est favorable?

— Oui, repartit le chevalier en souriant, si je n'interprète pas faussement les signes de l'amour : car, lorsqu'il était question de vous, elle baissait les yeux et rougissait jusqu'au front; elle prononçait aussi votre nom d'un ton tout particulier, comme si toutes les cordes de son cœur vibraient pour produire ce seul accord.

— Je crois que votre œil pénétrant ne s'est pas trompé; c'est pourquoi je veux aller à Lichtenstein. J'étais d'abord, quand je me suis dégagé de la ligue, dans l'intention de retourner chez moi; mais les montagnes sont à moitié chemin de Franconie, et je pensais que je pourrais bien voir ma bien-aimée encore une fois auparavant. Cet homme m'a conduit par-dessus les montagnes. Vous savez ce qui a prolongé mon voyage de huit jours. Dès que le soleil sera levé, je compte me présenter au château, et j'espère être mieux reçu du vieux chevalier, aujourd'hui que j'ai quitté la neutralité pour me ranger sous son drapeau.

— Sans doute, vous serez le bienvenu chez lui, si vous vous présentez comme ami du duc, car il lui est très-attaché et très-dévoué. Cependant, il pourrait se faire qu'il n'ajoutât pas foi à vos paroles; car il doit être un peu méfiant et bourru avec les étrangers. Vous savez dans quels rapports je suis avec lui : car c'est lui le Samaritain bienfaisant qui, la nuit, lorsque je quitte ma caverne, me restaure avec des mets chauds et des consolations plus chaudes encore. Quelques lignes de moi peuvent mieux vous recommander à lui qu'une lettre de l'empereur, et, comme signe de reconnaissance pour lui et pour beaucoup d'autres, prenez cette bague

et portez-la en souvenir de ce moment. Elle vous fera reconnaître comme l'ami de la bonne cause de Wurtemberg. »

Il tira à ces mots un large anneau d'or de son doigt. Une pierre rouge y était enchâssée, et aux trois ramures de cerf[1], au cor et au casque qui y étaient gravés, le jeune homme reconnut les armes de Wurtemberg. Autour de la bague étaient ces lettres, dont il ne comprit pas le sens :

U. D. D. W. E. D. T.

« Que signifient ces lettres? demanda-t-il. Est-ce, par hasard, un mot d'ordre pour les partisans du duc?

— Non, mon jeune ami, répondit le proscrit. Le duc a porté longtemps cette bague à son doigt, et elle m'était très-précieuse; mais j'ai encore beaucoup d'autres souvenirs de lui. Les lettres signifient : Ulrich, duc de Wurtemberg et de Teck.

— Cet anneau me sera éternellement cher, repartit Georges, comme venant du malheureux seigneur dont il porte le nom, et comme étant un souvenir de vous, sire chevalier, et de la nuit passée dans cette grotte.

— Quand vous arriverez au pont-levis de Lichtenstein, continua le chevalier, donnez au premier serviteur venu le mot que je vais écrire, et cette bague, afin qu'il les porte au maître du château, et vous êtes sûr d'être reçu comme si vous étiez le fils du duc. Mais pour la demoiselle, vous devez avoir vos signes particuliers, car ma magie ne s'étend pas jusqu'à elle : ainsi une franche poignée de main, le langage mystérieux des yeux, ou un doux baiser sur ses lèvres roses. Mais pour vous présenter à elle convenablement, vous avez besoin de repos : car, après une nuit sans sommeil, vos yeux pourraient paraître un peu battus. C'est pourquoi suivez mon exemple, étendez-vous sur la peau de chevreuil, et faites-vous un oreiller de votre manteau. Et toi, digne majordome, grand échanson et grand sommelier, Jean, mon fidèle compagnon d'infortune, offre encore un gobelet à ce seigneur avant qu'il s'endorme, pour que cette peau lui paraisse comme un doux duvet, cette grotte de rochers comme

1. Trois ramures de cerf, dont les deux supérieures ont quatre branches, et l'inférieure trois, sont les anciennes armes de Wurtemberg.

une chambre à coucher, et que le Dieu des rêves lui présente les images les plus gracieuses. »

Les deux chevaliers burent et s'étendirent pour reposer et Jean, comme un chien fidèle, s'assit à la porte de la grotte. Bientôt le dieu aux pieds légers vint près de la couche du jeune homme répandre un doux assoupissement sur ses paupières, et Georges n'entendit plus que comme en rêve le proscrit dire sa prière, et demander pieusement au maître des destinées de lui envoyer, ainsi qu'au malheureux pays dans les souterrains duquel il se trouvait maintenant, son secours et sa protection.

VII

Du sombre fond de sa verte vallée
Sur son rocher dressé fièrement vers les cieux
De Lichtenstein la tête crénelée
Sur ses beaux alentours jette un œil radieux.

SCHWAB.

Georges ne pouvait pas bien reconnaître sa situation ni les objets qui l'environnaient, quand il fut tiré de son sommeil par le ménétrier de Hardt; mais peu à peu les images de la nuit précédente lui revinrent à l'esprit, et il rendit avec joie au proscrit la poignée de main avec laquelle celui-ci lui souhaita le bonjour :

« Quelque plaisir que j'eusse à vous retenir des jours entiers dans mon palais, dit-il, je vous conseillerai cependant de vous mettre en route pour Lichtenstein, si vous voulez avoir un déjeuner chaud. Dans ma caverne je ne puis malheureusement pas vous en faire préparer un, car nous ne faisons jamais de feu; la fumée pourrait nous trahir. »

Georges se rendit à ses raisons et le remercia de son hospitalité.

« Vraiment, dit-il, j'ai rarement passé une nuit plus gaie que dans cette grotte. Il y a un certain charme à respirer et à s'entretenir avec des amis à une telle profondeur sous

les pieds des hommes. Je ne donnerais pas ces parois de rochers pour la salle la plus magnifique du plus beau château.

— Oui, entre amis, quand le gobelet fait gaiement la ronde, repartit le proscrit; mais rester ici malgré soi seul des jours entiers avec la pensée de son malheur, quand le cœur a des aspirations vers les vertes forêts et le ciel bleu, quand l'œil fatigué de cette splendeur souterraine voudrait se plonger dans un charmant paysage et errer au delà des riantes vallées sur les montagnes lointaines de la patrie; quand l'oreille, assourdie du murmure uniforme de ces eaux qui tombent goutte à goutte de ces parois pour aller se précipiter dans des profondeurs sans fond, voudrait dehors entendre le chant des alouettes, surprendre le frémissement du gibier dans les broussailles!

— Pauvre homme! c'est vrai, une telle solitude doit être affreuse!

— Et cependant, continua celui-ci en se relevant majestueusement, tandis qu'une fierté pleine de défi brillait dans ses yeux, et cependant je m'estime heureux d'avoir, grâce à des hommes dévoués, rencontré ce refuge. Oui, j'aimerais mieux descendre encore cent pieds plus bas sous terre, dans des régions où la poitrine ne trouve plus d'air à respirer, que de tomber aux mains de mes ennemis et d'en devenir la risée; et s'ils m'y poursuivaient, ces chiens sanguinaires de la ligue, je pourrais me creuser un chemin avec mes ongles dans les rochers les plus durs, descendre toujours plus avant, jusque dans les plus profondes entrailles de la terre. Et s'ils venaient encore jusque-là, je maudirais les saints de m'avoir abandonné, et j'appellerais le diable pour m'ouvrir les portes de l'enfer et me mettre à l'abri des poursuites de cette insolente canaille. »

Le proscrit avait dans ce moment une expression si terrible, que Georges trembla involontairement devant lui. Sa taille paraissait plus grande, tous ses muscles étaient tendus, ses joues étaient brûlantes, ses yeux lançaient des éclairs comme s'il cherchait un ennemi à exterminer, sa voix grondait creuse et menaçante, et l'écho des rochers répétait après lui ses horribles imprécations. Bien que sa colère lui parût aller trop loin, Georges ne pouvait cependant

blâmer ces sentiments chez un homme qui, sans autre crime que d'être resté fidèle à son maître, avait été chassé de ses domaines et poursuivi comme une bête fauve.

« Ces pensées sont une consolation, dit-il au proscrit, et vous supporterez votre malheur plus facilement, si vous envisagez bien la compensation. Je vous admire avec votre force d'âme, sire chevalier ; mais ce sentiment même d'admiration me porte à vous faire une question qui peut-être vous paraîtra indiscrète. La nuit dernière, vous m'avez appelé trop souvent votre ami pour que j'hésite de vous l'adresser : n'est-ce pas que vous êtes Max Stumpf de Schweinsberg ? »

Il fallait qu'il y eût dans cette question quelque chose de risible dont Georges ne pouvait se douter : car le sérieux toujours répandu sur les traits du chevalier disparut comme par enchantement. Il rit d'abord tout bas; mais ensuite il partit d'un bruyant éclat de rire auquel le ménétrier s'associa de grand cœur.

Georges regardait tantôt l'un tantôt l'autre, sans savoir ce que cela voulait dire ; mais ses regards embarrassés ne faisaient qu'exciter davantage l'hilarité des deux autres. Enfin le proscrit se remit le premier.

« Pardonnez-moi, mon digne hôte, d'avoir manqué si grossièrement aux devoirs de l'hospitalité et de ne pas m'être mordu la langue plutôt que de rire à vos dépens. Mais quelle idée avez-vous de parler de Max Stumpf? Le connaissez-vous?

— Non; mais je sais que c'est un brave chevalier, qu'il a été chassé à cause de son dévouement au duc, et que les confédérés sont à sa poursuite. Cela ne s'accorde-t-il pas parfaitement avec votre situation?

— Merci pour la bravoure que vous m'attribuez; mais je vous conseillerais de ne pas venir vous mettre la nuit dans le chemin de Max Stumpf, comme vous êtes venu dans le mien, car il vous hacherait tout d'abord comme chair à pâté. Schweinsberg est un petit homme replet qui a la tête de moins que moi : c'est pourquoi je n'ai pu m'empêcher de rire. Du reste, c'est un homme fort honorable, et il est du petit nombre de ceux qui n'ont pas abandonné le duc dans son malheur.

— Ainsi vous n'êtes pas Schweinsberg? repartit Georges avec tristesse, et il faut que je parte sans savoir le nom de mon ami ?

— Jeune homme ! dit le proscrit avec une hauteur adoucie par une expression de bienveillance ; vous vous êtes fait un ami par vos manières braves et honnêtes, par votre air franc et ouvert, par le vif intérêt que vous prenez au malheur du duc ; que cela vous suffise, n'en demandez pas davantage : un seul mot détruirait peut-être ces rapports d'intimité qui me sont si agréables. Adieu ; pensez au proscrit sans nom, et soyez assuré qu'avant deux jours vous entendrez parler de lui et de son nom.... »

Il semblait presque à Georges que c'était sous ce simple vêtement un prince qui congédiait son serviteur, tant était grande l'inexprimable majesté de son front et la noblesse de son regard.

Cependant le ménétrier venait d'allumer les torches et attendait à l'entrée de la grotte ; le proscrit embrassa Georges et lui fit signe de s'éloigner. Celui-ci partit ; mais, il ne savait comment cela se faisait, jamais homme ne l'avait autant attiré et en même temps ne lui avait semblé si infiniment au-dessus de lui. Jamais il n'avait senti comme en ce moment qu'un homme, dépouillé de tout éclat terrestre, même sous l'habit le plus grossier et dans la situation la plus misérable, peut conserver assez d'élévation et de pouvoir pour qu'on en soit ébloui et qu'on se trouve surpris du sentiment de sa propre infériorité.

Ce fut avec ces pensées qu'il traversa la grotte. Les splendeurs de la nature, qui à son entrée avaient fixé son attention, furent cette fois perdues pour lui ; il ne s'étonnait plus qu'au sein d'une montagne peu élevée elle eût montré tant de magnificence. Son regard intérieur était alors occupé d'un objet où elle s'était montrée encore plus grande et plus imposante que dans la splendeur ténébreuse de ces rochers : car il admirait la grandeur de l'esprit humain s'élevant au-dessus de toutes les choses de la terre, et il pensait à la majesté d'une grande âme qui, même sous les habits d'un mendiant, ne peut cacher sa noblesse.

Un jour clair et brillant s'offrit à nos voyageurs lorsqu'ils

passèrent de la nuit de la caverne à la lumière. Georges respira plus librement à l'air frais du matin, car l'humide vapeur répandue dans les grottes et les galeries de la caverne, et qui lui avait peut-être valu le nom de caverne des brouillards, resserre la poitrine. Ils trouvèrent le cheval du jeune chevalier à la même place où ils l'avaient laissé, frais et vif comme auparavant, et même les pièces de son armure, attachées à la selle, n'avaient pas souffert de la rosée, comme Georges l'avait craint : car le ménétrier de Hardt avait étendu sur le dos du cheval une grosse couverture qui lui servait sans doute à se garantir de la pluie et du froid par les mauvais temps. Georges remit sa toilette en ordre ainsi que le harnais du cheval, tandis que le paysan tendait à celui-ci sa pitance du matin, quelques poignées de foin ; puis on se mit en route et on gravit la montagne. Ils avaient à peine fait quelques pas, quand le son d'une cloche s'éleva de la vallée et vint troubler le silence solennel du matin ; une autre répondit ; trois ou quatre se joignirent aux premières, jusqu'à ce que les accords mélodieux d'environ douze cloches montèrent des hauteurs et des vallées voisines. Étonné, le jeune homme retint son cheval :

« Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il. Se serait-il déclaré quelque incendie, ou bien serait-ce aujourd'hui quelque grande fête du calendrier ? Mon Dieu ! ma maladie m'a tellement brouillé avec le temps, que je ne reconnais le dimanche qu'aux robes neuves et aux tabliers blancs que portent les jeunes filles.

— La même chose est sans doute arrivée à plus d'un homme de guerre, répondit Jean le ménétrier ; moi-même il m'a fallu souvent réfléchir pour savoir où j'en étais, quand j'avais dans la tête des choses plus importantes que messe et sermon ; mais aujourd'hui c'est différent, ajouta-t-il plus sérieusement en faisant un signe de croix. C'est aujourd'hui le vendredi saint. Béni soit Jésus-Christ !

— Éternellement ! reprit le jeune homme. C'est la première fois de ma vie que je n'honore pas ce jour comme il faut, et il me rappelle plus d'un beau moment de mon enfance. Dans ce temps-là mon père vivait encore ; j'avais une douce et bonne mère, et une gentille petite sœur. Nous nous ré-

jouissions toujours tous les deux, quand arrivait le vendredi saint ; nous ne savions rien de la signification de ce jour, mais nous calculions alors qu'il n'y avait plus que deux jours jusqu'à Pâques, où ma mère nous donnait tant de belles choses. *Requiescant in pace !* ajouta-t-il en détournant la tête pour cacher une larme ; ils sont là-haut tous les trois, et y célébrent le saint jour.

— On ne devrait pas parler de choses aussi profanes, dit le ménétrier après un court moment de silence ; mais mon confesseur me le pardonnera bien. Je pense que vous ne devriez pas être si triste, mon gentilhomme, car ceux qui dorment sont bien, et ceux qui veillent doivent regarder devant eux, et non derrière. Ainsi, à votre place, je songerais à mes petits enfants, à qui je pourrais faire des présents à Pâques et qui se réjouiraient aussi le vendredi saint. Ne faites-vous pas un voyage de fiançailles, et une certaine demoiselle ne peut-elle pas devenir un jour une bonne et douce mère de famille ? »

Georges chercha en vain à réprimer un sourire que cette singulière consolation avait attiré sur ses lèvres.

« Écoute, mon brave, répondit-il ; je te passe à toi ces paroles ; mais je ne conseillerais pas à un autre d'offenser mes oreilles par de tels discours.

— Mille pardons, seigneur, je ne voulais offenser ni vous ni la demoiselle ; cela ne m'arrivera plus. Mais ne voyez-vous pas déjà la tour sortir de ce bouquet d'arbres là-bas ? Encore un petit quart d'heure et nous sommes arrivés.

— Autant que j'ai pu le remarquer la nuit dernière, le château est situé sur un rocher isolé à pic. Vrai Dieu ! une idée hardie ; on n'y saurait pénétrer si on n'a fait alliance avec les vautours et si on n'a appris à voler ! Sans doute maintenant on pourrait bien l'enlever avec du canon.

— Pensez-vous ? hum ! Il y a dans la cour quatre doubles pièces qui diraient aussi leur mot. Si vous avez bien vu, vous devez avoir remarqué que le rocher est séparé tout autour des montagnes environnantes par une large vallée ; on ne pourrait donc pas de là causer beaucoup de dommage. Le seul côté plus rapproché de la montagne est celui où se trouve le pont-levis. Plantez-moi là des canons, et vous

verrez un peu si le vieux Lichtenstein ne les a pas détruits avant que vous ayez endommagé une fenêtre. Et comment voulez-vous transporter du canon dans ces gorges et ces montagnes, sans que quelques hommes déterminés vous causent plus de tort que la place n'en vaut la peine?

— Vous avez raison, répondit Georges. Je voudrais savoir qui a eu l'idée de bâtir un château sur ces rochers.

— Je vais vous le dire, repartit le ménétrier, à qui toutes les légendes de son pays étaient familières. Il vivait une fois, il y a bien longtemps, une femme qui, en butte à beaucoup de persécutions, ne savait plus quel parti prendre. Elle vint alors sur ces rochers, et elle vit un grand vautour qui y vivait avec sa famille à l'abri de tout danger. Aussitôt elle résolut de prendre la place du vautour. Elle fit donc bâtir le château, et, quand il fut fini, elle fit construire le pont-levis, monta sur le créneau de sa tour, et dit : « Me voici l'amie de Dieu et l'ennemie de tout le monde. » En effet, dès lors, elle demeura préservée de toute poursuite. Mais tenez, nous voici arrivés. Adieu. Peut-être que je vous reverrai ce soir. Je descends à présent dans le pays, et puis je rapporterai au maître de la caverne quelle tournure y prennent les choses. N'oubliez pas, une fois au pont-levis, d'envoyer au châtelain la lettre et la bague, et gardez-vous de briser vous-même le cachet.

— Sois sans crainte. Je te remercie de ta conduite; salue, je te prie, mon digne hôte de la caverne. »

A ces mots, Georges poussa son cheval, et en quelques instants il était arrivé aux fortifications avancées de Lichtenstein.

Un valet qui gardait la porte lui demanda ce qu'il voulait, et en appela un autre pour porter au châtelain la lettre et la bague. Georges eut cependant tout le loisir d'examiner le château et ses environs. Déjà la nuit, à la lueur incertaine de la lune et dans une disposition d'esprit peu propre à faire de lui un observateur attentif, la construction hardie de ce château lui avait fait une vive impression; mais à présent, il fut encore bien plus étonné en le voyant au grand jour. Comme une tour colossale, se dresse du fond de la vallée un beau rocher nu et hardi : il est isolé au milieu de la con-

trée, comme si la foudre l'en avait séparé, ou qu'un tremblement de terre l'eût ainsi posé à part, ou que, dans les époques primitives, un déluge eût entraîné les terres plus molles qui entouraient ses assises de granit. Du côté du sud-est même, où il se rapproche des montagnes, s'ouvre une fente profonde, assez large pour arrêter le saut du chamois le plus hardi, mais pas assez cependant pour que l'art de l'homme n'ait pu en réunir les deux extrémités par un pont.

Comme le nid d'un oiseau sur la cime d'un chêne ou sur le créneau le plus élevé d'une tour, le petit château était perché sur son rocher. Il ne devait pas y avoir en haut beaucoup de place : car, outre une tour, on n'y voyait qu'une habitation fortifiée. Mais les nombreuses meurtrières percées dans la partie inférieure du bâtiment, et plusieurs autres larges ouvertures, auxquelles apparaissaient les gueules de lourdes pièces d'artillerie, prouvaient qu'il était bien défendu et que, malgré le peu d'espace qu'il occupait, ce n'était pas une forteresse à mépriser ; et, tandis que les brillantes fenêtres de l'étage supérieur lui prêtaient un air ouvert et gai, les énormes murs des fondements et les arcs-boutants qui semblaient faire partie du rocher et qui, par l'effet de l'air et du temps, en avaient à peu près la couleur jaune, montraient que le château était solidement enraciné et que rien ne saurait l'ébranler, ni la force des éléments, ni l'assaut des hommes. Une belle vue se présentait ici déjà à l'œil étonné, et les hauts créneaux de la tour, et les longues rangées de fenêtres de la maison en promettaient une plus magnifique encore.

Ces remarques furent faites par Georges pendant qu'il attendait à la dernière porte, qui, bien défendue du côté du pays, couvrait l'entrée du pont-levis. Des pas retentirent alors sur le pont, la porte s'ouvrit, et le maître du château parut lui-même pour recevoir son hôte. C'était cet homme âgé et sérieux que Georges avait vu plusieurs fois à Ulm, et dont il n'avait pas oublié la physionomie : car ses yeux sombres et pleins de feu, ses traits pâles et nobles, sa grande ressemblance avec sa bien-aimée, s'étaient gravés profondément dans l'âme du jeune homme.

« Vous êtes le bienvenu à Lichtenstein, dit le vieux che-

valier en tendant la main à son hôte avec une expression de bienveillance qui adoucissait la sévérité ordinaire de ses traits. Que faites-vous là? vous, drôles! dit-il en se retournant ensuite vers ses serviteurs. Est-ce que par hasard le gentilhomme doit emmener son cheval avec lui là-haut? Vite à l'écurie; on portera le harnais dans la chambre près de la salle!... Pardon, sire, qu'on ait tant attendu à vous servir; mais ces manants, il n'y a pas moyen de leur faire rien comprendre. Veuillez me suivre. »

Il s'avança le premier sur le pont-levis; Georges le suivit. Son cœur battait plein d'attente et de désir; il rougissait de honte et d'amour en songeant à la nuit dernière et aux sentiments qui l'avaient d'abord conduit devant ce château. Son œil cherchait à toutes les fenêtres s'il ne découvrirait pas sa bien-aimée; son oreille se tendait pour saisir sa voix, si sa figure lui restait cachée pour le moment. Mais en vain tentait-il de percer ces murs du regard, en vain son oreille épiait le moindre son avec avidité, la jeune fille ne semblait pas vouloir se montrer.

Ils arrivèrent à la porte intérieure. Elle était, d'après l'ancien système, solidement construite avec une herse, des ouvertures pour l'huile et l'eau bouillante, tous ces ingénieux moyens de défense dont on se servait au bon vieux temps pour repousser les assaillants quand ils s'étaient emparés du pont-levis. Mais les murs énormes et les fortifications qui s'étendaient tout autour de Lichtenstein n'étaient pas seulement l'œuvre de l'art, mais aussi de la nature : car des rochers entiers se trouvaient dans la ligne des murailles, et la belle et spacieuse écurie, ainsi que les pièces fraîches qui servaient de caves, avaient été taillées dans le roc. On arrivait commodément par une rampe en spirale à la partie supérieure du bâtiment, et là non plus les moyens de défense n'avaient pas été négligés : car avant d'arriver aux chambres, dans l'endroit où sont exposés dans d'autres habitations des ustensiles de ménage, se trouvaient ici de terribles haches à deux tranchants et des caisses pleines de boulets. L'œil du vieux chevalier se reposait avec un certain air de fierté sur ces singulières décorations de sa maison, et en effet, ces munitions pouvaient alors passer pour

un signe de bien-être et même de richesse : car tout particulier n'était pas en état de pourvoir son château de cinq ou six de ces pièces.

De là, on monta au second étage, où le chevalier de Lichtenstein et son hôte entrèrent dans une fort belle salle avec grandes fenêtres bien claires[1]. Le maître du château donna à un serviteur, qui les avait suivis, quelques ordres, plutôt par signes que de vive voix; sur quoi celui-ci disparut.

1. Crusius décrit dans ses *Chroniques* le petit château de Lichtenstein, comme nous l'avons fait d'après lui. Il le vit à la fin du XVIe siècle, par conséquent environ soixante-dix ans après l'année 1519. Dans cette chronique se trouve aussi ce passage qui est ici à sa place :

« A l'étage supérieur est une fort belle salle avec de grandes fenêtres tout autour d'où l'on peut voir jusqu'à Asperg : là a souvent demeuré le prince proscrit Ulrich de Wurtemberg, qui venait la nuit devant le château et ne disait que ceci : « L'homme est là ! » sur quoi on le laissait entrer. Mais où habitait-il pendant le jour? où le proscrit se cachait-il? La réponse n'était pas loin.

A présent on a bâti sur les ruines du vieux château une maison de garde-chasse qui porte toujours le nom de petit château de Lichtenstein, et qui à la Pentecôte sert de lieu de réunion à une foule joyeuse.

Le possesseur actuel, le comte Guillaume de Wurtemberg, fit en 1840 rebâtir le château en style gothique par Heideloff.

VIII

D'un pareil dévouement
L'offre si généreuse
A chassé le tourment
De l'âme soucieuse.
La vive affection
Tout à coup le ranime.
Si donce émotion
Malgré lui le domine,
Qu'arrivent à ses yeux
Des pleurs délicieux.

PH. CONZ.

Lorsque les deux hommes furent seuls dans la vaste salle de Lichtenstein, le vieillard s'approcha de Georges et le regarda comms s'il voulait lire dans ses traits. Un rayon d'inspiration et de joie brilla dans ses yeux, et la mélancolie disparut de son front; il était serein, même joyeux, comme le père qui revoit un fils au retour de longs voyages. Enfin une larme s'échappa de son œil brillant; mais c'était une larme de joie, car il attira le jeune homme surpris sur son cœur.

« Je n'ai pas l'habitude d'être faible, dit-il à Georges après ce solennel embrassement; mais de tels instants triomphent de la nature, car ils sont rares. Dois-je en croire véritablement mes vieux yeux? Les caractères de cette lettre ne mentent-ils pas? Ce cachet est-il authentique et puis-je y ajouter foi? Mais.... comment douterais-je? La nature n'a-t-elle pas imprimé sa marque sur votre front ouvert? Non, vous ne pouvez pas tromper.... la cause de mon malheureux maître a trouvé un ami!

— Si vous voulez dire la cause du malheureux duc, vous avez raison; elle a trouvé un chaud partisan. La renommée m'annonçait le sire de Lichtenstein comme un ami fidèle du duc, et peut-être même, pour venir vous visiter, n'aurais-je pas eu besoin du conseil de ce malheureux qui m'a envoyé à vous.

— Asseyez-vous près de moi, mon jeune ami, dit le vieillard, dont les yeux paraissaient se reposer toujours avec amour sur le jeune homme. Asseyez-vous là et écoutez ce que je vais dire. Je n'aime ordinairement pas à voir les gens changer de couleur; j'ai appris dans le cours de ma longue vie qu'on doit respecter les convictions de chacun, et qu'un homme dont les intentions sont pures ne doit pas être condamné seulement parce qu'il est d'une autre opinion que nous. Mais lorsqu'on change de parti par des motifs aussi désintéressés que les vôtres, Georges de Sturmfeder, lorsqu'on tourne le dos à la fortune pour se joindre au malheur, il y a là un grand mérite, et on porte alors sur le front l'empreinte d'une noble action.

Georges rougit en entendant le vieux Lichtenstein relever son désintéressement. N'était-ce donc pas sa jolie fille qui l'attirait sous la bannière de son père? Et ne devait-il pas perdre dans l'estime de cet homme, quand, tôt ou tard, la cause de son changement de parti viendrait à lui être connue?

« Vous êtes trop bon, répondit-il; les intentions de l'homme sont souvent plus profondément cachées qu'on ne le croit au premier abord. Soyez assuré que ce qui m'a fait passer à votre parti est sans doute le sentiment de la justice révolté en moi. Toutefois, il pourrait y avoir une cause encore plus terrestre, sire chevalier, et je ne voudrais pas que vous me regardassiez comme meilleur que je ne suis; cela me ferait d'autant plus de peine, si vous veniez ensuite à me juger plus défavorablement.

— Je ne vous en aime que mieux à cause de cette franchise, repartit le châtelain en serrant la main de son hôte. Cependant, j'en crois à mon expérience et à ma connaissance des physionomies, et je suis prêt à soutenir hardiment que, si vous êtes guidé encore par un autre motif que le sentiment du droit, ce motif ne saurait être mauvais. Qui médite le mal est lâche, et qui est lâche n'ose pas tenir tête au truchsess, au duc de Bavière et à la ligue de Souabe, ni se montrer comme vous l'avez fait.

— Que savez-vous de moi? s'écria Georges avec une agréable surprise. Avez-vous donc jamais entendu parler de moi avant ce moment? »

Le serviteur, qui ouvrit la porte, empêcha le vieux chevalier de répondre. Il plaça sur la table du gibier et des gobelets pleins et s'empressa de servir l'étranger. Cependant un signe de son maître l'éloigna de nouveau.

« Ne dédaignez pas cette collation, dit le seigneur de Lichtenstein au jeune homme. Sans doute la maîtresse de la maison devrait présenter la première coupe, comme le prescrit l'usage; mais ma femme est morte déjà depuis longtemps, et ma fille unique, Marie, qui la remplace dans les fonctions du ménage, est descendue au village entendre la messe et un sermon. Eh bien! vous me demandiez si je n'avais jamais entendu parler de vous. Vous êtes à présent des nôtres; aussi puis-je vous dire ce qu'on garde ordinairement pour soi. Quand vous êtes entré à Ulm, j'y étais allé pour chercher ma fille, qui s'y trouvait, mais principalement dans le but de me renseigner sur différentes choses qu'il était important au duc de savoir. L'or ouvre toutes les portes, ajouta-t-il en souriant, même celles du grand conseil; aussi apprenais-je chaque jour les résolutions que formaient les chefs de la ligue. La guerre une fois déclarée, je fus obligé de partir; mais je laissai dans la ville des hommes dévoués qui me rapportaient tout ce qui s'y passait même de plus mystérieux.

— Un de ces hommes n'était-il pas le ménétrier de Hardt, que j'ai trouvé près du proscrit? demanda Georges.

— Et qui vous a conduit à travers les montagnes? Eh oui! Ces gens m'apportaient toujours des nouvelles. C'est ainsi que j'appris qu'on voulait envoyer un espion derrière le dos du duc, dans la contrée de Tubingen, pour rendre à la ligue un compte immédiat de toutes nos mesures. J'appris aussi que le choix était tombé sur vous. Ma foi, je vous avouerai franchement que vous et votre nom m'étiez assez indifférent; mais je vous plaignais en apprenant que vous étiez si jeune : car, sitôt que vous auriez eu franchi les montagnes comme espion, vous auriez été tué sans grâce ni merci, ou enfermé dans un cachot où ne pénètrent ni la lumière du soleil ni celle de la lune. Je fus extrêmement surpris de la nouvelle de votre refus et de la manière dont vous aviez parlé devant les membres du conseil. On me

rapporta aussi que vous vous étiez détaché de la ligue et que vous aviez juré une trêve de quinze jours. Je me réjouis que vous soyez devenu enfin notre ami. »

Les joues du jeune homme brûlaient, son œil rayonnait de joie ; en effet, cet instant brisait toutes les barrières que les circonstances avaient mises entre lui et Marie. Son ancien désir, dont l'accomplissement avait souvent paru rejeté si loin dans l'avenir, était réalisé; il avait, sans le savoir, gagné le père de Marie.

« Oui, je me suis détaché d'eux, répondit Georges, parce que je ne pouvais plus souffrir leurs prétentions. Je suis devenu votre ami; cependant il serait possible que je ne me fusse pas rangé si vite de votre parti; mais, quand je me trouvai dans la caverne auprès du proscrit, quand je réfléchis comment on agissait avec les nobles et même avec le maître du pays, quand les puissantes paroles de cet homme vinrent toucher mon cœur, tout d'un coup la lumière se fit à mes yeux. C'est ici qu'était ma place, c'est ici que je devais combattre. Et croyez-vous qu'il y ait bientôt quelque chose à faire? car je ne suis pas venu à votre bord pour me croiser les bras.

— Je comprends ça, dit le chevalier en souriant; il y a quarante ans, j'avais aussi un sang impétueux qui ne me laissait pas longtemps en place. Vous savez où en sont les choses; on peut dire qu'elles vont plutôt mal que bien. Ils ont la plaine; ils ont tout le pays depuis Ulrach jusqu'ici : tout dépend maintenant d'une seule chose. Que Tubingen tienne bon, et nous sommes vainqueurs !

— L'honneur de quarante chevaliers en est une garantie ! s'écria Georges. Le château est bien défendu, je n'en ai pas vu de plus fort, il s'y trouve une garnison suffisante, et quarante nobles ne se rendront pas si facilement. Cela ne peut pas, cela ne doit pas être. N'ont-ils pas avec eux les enfants du duc et le trésor de la famille? Ils tiendront nécessairement....

— Oui, s'ils pensaient tous comme vous. Tubingen est très-fort. Si le duc peut y amener du renfort, il a dans cette ville un point d'appui solide, d'où il peut reconquérir son pays. Il y a là de grandes provisions de guerre une

grande partie de la noblesse; tant que celle-ci tient à sa cause, le Wurtemberg n'est gagné que dans son sol; mais son esprit appartient encore au duc. Pourtant je crains bien, je crains!...

— Comment? Il est impossible que les quarante chevaliers se rendent!

— Vous avez encore peu d'expérience, répondit le vieux chevalier. Vous ne savez pas quels appâts et quels piéges peuvent faire trébucher bien des hommes honorables. Et il y en a dans la forteresse plus d'un en qui le duc a eu trop de confiance. Il s'aperçoit bien aussi que cela ne va plus comme il faut, car il leur a envoyé le chevalier Max Stumpf de Schweinsberg avec une épître touchante[1], pour les prier de ne pas rendre le château, mais de lui ménager l'occasion d'y entrer lui-même, résolu qu'il est d'y périr, si Dieu le veut.

— Le pauvre seigneur! s'écria Georges avec émotion. Mais je ne croirai jamais que la noblesse du pays puisse se comporter d'une façon si honteuse! Ils le feront entrer dans le château, il leur inspirera un nouveau courage, il fera des sorties, il battra les assiégeants en dépit de la Bavière et de Frondsberg. Nous nous joindrons à lui, nous traverserons le pays en combattant et en chassant devant nous les confédérés.

— Max Stumpf n'est pas encore de retour, dit le chevalier de Lichtenstein d'un air préoccupé, et depuis hier ils ont cessé de tirer. Avant cela on entendait chaque coup de Lichtenstein, mais depuis hier tout est silencieux comme la tombe.

— Peut-être le canon a-t-il cessé à cause de la fête. Faites attention, ils tireront demain ou le lundi de Pâques de façon à en faire trembler tous vos rochers.

— Quoi donc! reprit le chevalier, à cause de la fête? Servir fidèlement son duc est aussi un service religieux, et

1. Il leur envoya un brave chevalier, Max Stumpf de Schweinsberg, avec une épître touchante, pour les prier de ne pas rendre le château, mais, s'ils le voulaient, de lui procurer une occasion d'y entrer, parce qu'il était résolu d'y mourir, si Dieu le voulait ainsi. Sattler, *Histoire des ducs de Wurtemberg*, t. II. p. 15.

les saints du ciel aimeraient peut-être mieux entendre tonner les coulevrines des retranchements de Tubingen que de voir les chevaliers oisifs. L'oisiveté est la mère de tous les vices. Mais pourvu que Stumpf entre seulement au château, il les secouera de leur engourdissement!

— Le duc a envoyé le chevalier de Schweinsberg à Tubingen, dites-vous? Le duc veut entrer au château, parce que la garnison paraît hésiter depuis quelques jours? Alors Ulrich ne peut pas s'être enfui jusqu'à Montbéliard, comme on le dit : alors il est peut-être près d'ici? Oh! si je pouvais le voir, si je pouvais m'introduire avec lui dans Tubingen! »

Un singulier sourire passa sur les traits sérieux du vieillard.

« Vous le verrez quand il en sera temps, dit-il. Vous serez bien reçu de lui, car il vous aime déjà; et, si la fortune est favorable, vous l'accompagnerez aussi à Tubingen, je vous en donne ma parole.... Mais à présent, il me faut vous prier de rester seul une petite heure. Une affaire m'appelle, mais elle sera bientôt terminée. Prenez mon vin pour compagnie, examinez ma maison; je vous engagerais à aller à la chasse, si un tel plaisir était convenable le vendredi saint. »

Le vieux chevalier serra encore la main de son hôte et quitta la chambre. Bientôt après, Georges le vit sortir à cheval du château et se diriger vers la forêt.

Quand le jeune homme se trouva seul, il commença à mettre un peu d'ordre dans sa toilette, qui, par suite de son voyage de nuit et de son séjour dans la caverne, était tant soit peu dérangée. Qui jamais dans de telles circonstances s'est approché de sa bien-aimée, lui pardonnera de s'être avancé vers un petit miroir de métal poli qui se trouvait dans cet appartement, et qui pouvait bien appartenir à Marie, pour arranger sa barbe et ses cheveux, épousseter un peu son pourpoint, et faire disparaître toute trace de désordre de son costume. Il se rendit ensuite dans la grande salle, et chercha parmi les nombreuses fenêtres s'il n'y en avait pas une de laquelle il pût voir le chemin que Marie devait prendre pour revenir.

Des pensées joyeuses se pressaient dans son âme, comme ces petits nuages brillants qui glissent sur le ciel bleu.

C'était là le château dont il avait depuis plus d'un an rêvé tout éveillé, et qu'il avait vu distinctement en songe la nuit. C'étaient les montagnes, les rochers dont elle l'avait si souvent entretenu ; c'étaient les appartements de son enfance! Il y a quelque chose d'attrayant à se trouver dans les chambres où a grandi celle qu'on aime. On se reporte à plusieurs années en arrière, on la voit toute petite fille courir dans ces chambres et dans ces galeries. On avance de quelques années ; on la voit encore petite, mais raisonnable, apprenant de sa mère ces petits devoirs domestiques qu'il lui faudra remplir plus tard comme maîtresse de maison. Cependant, dans sa petite tête, elle se forme déjà un ménage particulier. « C'est peut-être dans ce coin, pensait Georges en souriant, qu'avec de petites croûtes de pain dérobées à la cuisine elle préparait des mets de son invention, qu'elle portait une poupée de bois sculpté avec art par quelque valet et habillée par sa nourrice avec quelques chiffons, aussi sérieusement qu'elle aurait tenu un enfant. »

Ensuite venait ce charmant état intermédiaire entre l'enfant et la jeune fille. Où pouvait être la petite place silencieuse où la demoiselle de quinze ans, après avoir, comme font les enfants, couru dans le jardin et dans les champs, venait s'asseoir sérieuse et pensive, prenait la navette et filait des fils d'or, tandis que son père lui parlait de sa mère et des jours de sa jeunesse, ou cherchait à élever son esprit par de graves maximes et de sages leçons?

Où est la fenêtre favorite où, croissant toujours en taille et en beauté, elle aimait à s'asseoir et, agitée de désirs inconnus, elle regardait dans le lointain, pensant à la vie, à l'avenir, et s'enfonçait dans des rêves charmants ?

Il se trouvait si bien, si à l'aise dans cette maison ! c'était l'esprit de la jeune fille qui y régnait, qui l'entourait et qu'il saluait, bien qu'elle fût loin. Ce petit jardin, sur un pan étroit de rocher, c'était elle qui l'avait soigné et cultivé ; ces fleurs qui se trouvaient dans un pot sur la table, elle les avait peut-être cueillies aujourd'hui. Il se pencha sur les fleurs, il porta à ses lèvres les violettes embaumées. Dans ce moment il crut entendre du bruit du côté de la porte. Il se retourne.... c'était elle; c'était Marie qui, étonnée et im-

mobile comme si elle n'en croyait pas ses yeux, se tenait à la porte. Il vole à elle, la serre dans ses bras, et ses caresses lui prouvent bientôt que ce n'est pas l'esprit de son bien-aimé qui lui est apparu. Combien de questions n'avaient-ils pas à se faire! trop pour qu'ils pussent y répondre. Il y avait des moments où ils se regardaient comme au sortir d'un songe, pour s'assurer qu'ils étaient véritablement rendus l'un à l'autre.

« Combien ai-je souffert à cause de toi! dit Marie, et les joues pâles de jeune fille ne démentirent pas ses paroles; comme j'avais le cœur gros quand il me fallut quitter Ulm! Sans doute tu m'avais bien promis de te séparer de la ligue; mais comment espérer te voir sitôt?... Et puis, quand Jean m'apporta la nouvelle que tu voulais venir avec lui à Lichtenstein, mais qu'attaqué à l'improviste, tu avais été blessé! Mon cœur était prêt à se briser, et cependant je ne pouvais aller te trouver et te soigner! »

Comme Georges était confus en pensant à sa folle jalousie! combien il se sentait petit et faible en face de tant d'amour! Il cherchait à cacher sa rougeur; il racontait, souvent interrompu par les questions de Marie, comment tout s'était arrangé, comment il avait renoncé à la ligue, comment il avait été attaqué, comment il avait échappé aux soins de la femme du ménétrier pour venir à Lichtenstein. Georges était trop honnête pour que les questions de Marie ne l'eussent pas mis çà et là dans l'embarras, surtout lorsqu'elle lui demanda avec étonnement pourquoi il s'était mis au milieu de la nuit en route pour Lichtenstein; il ne savait que répondre. Les beaux yeux clairs de sa bien-aimée l'interrogeaient avec un regard si pénétrant, que pour rien au monde il n'aurait pu dire quelque chose de contraire à la vérité.

« Je dois te l'avouer, dit-il en baissant les yeux, l'hôtesse de Pfullingen m'avait troublé l'esprit; elle m'avait dit de toi quelque chose que je n'avais pu entendre de sang-froid.

— L'hôtesse? De moi? s'écria Marie en souriant. Eh. qu'était-ce donc, pour que la nuit même tu aies gravi la montagne?

— Laisse cela! Je sais que j'étais fou. Le chevalier pros-

crit m'a persuadé depuis longtemps que j'avais complétement tort.

— Non, non, repartit-elle d'un ton suppliant, tu ne m'échapperas pas ainsi. Que disait donc de moi la bavarde? Avoue-le tout de suite....

— Eh bien! moque-toi bien de moi, elle racontait que tu avais un amant et que toutes les nuits, quand ton père dormait, tu le faisais entrer au château. »

Marie rougit. Le dépit et l'envie de rire luttaient sur ses beaux traits.

« Eh! j'espère, dit-elle, que tu lui as répondu de la belle façon, et que c'est de colère d'une telle calomnie que tu as quitté sa maison? Tu pensais peut-être atteindre encore notre château avant la nuit?

— A l'avouer franchement, ce n'était pas ma pensée. Tiens, j'étais encore à moitié malade; je ne la croyais bien sûr pas d'abord; mais ta nourrice, la vieille Rose, fut mise elle-même en scène : c'était elle qui avait fait le rapport à l'hôtesse, elle avait même parlé de moi et m'avait plaint d'être ainsi trompé. Alors.... oh! ne détourne pas les yeux, Marie, ne te fâche pas contre moi! Je m'élançai à cheval et je vins devant le château pour dire un mot à celui qui osait aimer ma Marie.

— Et tu pouvais croire cela? s'écria Marie, tandis que des larmes s'échappaient de ses yeux. Que dame Rose dise de ces choses, elle a tort; mais c'est une vieille femme, elle aime à bavarder. Que l'hôtesse les raconte ensuite, je ne m'en fâche pas, car elle n'a rien de mieux à faire. Mais toi, toi Georges, tu pouvais croire même un instant de pareils mensonges! tu voulais t'assurer que.... »

De nouveau ses larmes coulèrent, et le sentiment de cette amère offense étouffa sa voix.

Georges s'en voulait à lui-même d'avoir été si fou; il sentait aussi que, s'il avait un grand tort envers sa bien-aimée, il n'avait été égaré que par l'amour.

« Pardonne-moi pour cette fois, dit-il. Vois, si je ne t'avais pas tant aimée, je ne l'aurais sûrement pas cru. Mais si tu savais ce que c'est que la jalousie!

— Qui aime bien ne doit pas être jaloux, dit Marie avec

colère. Déjà à Ulm, tu as dit quelque chose dans ce genre, et cela m'avait bien affligée. Mais tu ne me connais pas; si tu m'avais bien connue et aimée comme je t'aime, il ne te serait jamais venu de semblables idées.

— Non! tu ne voudras pas être injuste à mon égard, s'écria Georges en saisissant sa main. Comment peux-tu me reprocher de ne pas t'aimer autant que tu m'aimes? N'aurait-il pas été possible qu'un homme plus digne que moi de ton amour se fût présenté, que le pauvre Georges eût été chassé de ton cœur par quelque méchant magicien? Tout est cependant possible dans ce monde!

— Possible? interrompit Marie, et cette fierté que Georges avait souvent remarquée en souriant dans la fille du chevalier de Lichtenstein parut l'animer tout entière. Possible? Si vous avez seulement un instant pu croire que quelque chose d'aussi mal de ma part fût possible, je le répète, sire de Sturmfeder, que vous ne m'avez jamais aimée. Un homme ne doit pas se laisser pousser çà et là comme un roseau; il doit être ferme dans son opinion, et, quand il aime, il faut aussi qu'il ait une foi entière.

— C'est le reproche que j'ai le moins mérité de ta part, dit le jeune homme en se levant avec humeur. Sans doute je suis un roseau poussé çà et là par le vent, et plus d'un me méprisera à cause de cela.

— Cela se pourrait bien, murmura-t-elle, mais cependant pas assez bas pour que ces mots ne pussent arriver à l'oreille de Georges et porter son humeur jusqu'à la colère.

— Ainsi, toi aussi, tu me mépriserais pour cela, tandis que c'est toi-même qui me pousses çà et là. Je t'ai cherché du côté de la ligue, j'étais enchanté quand je t'y trouvai. Tu me prias de m'en détacher, j'y consentis. Je fis encore plus. Je vins à vous, cela me coûta presque la vie, et cependant cela ne m'arrêta pas. Je m'attachai au parti du duc de Wurtemberg. J'allai trouver ton père; il me reçut comme un fils et se réjouit de voir que j'étais devenu son ami.... Mais sa fille m'appelle un roseau poussé çà et là par le vent! Mais encore une fois.... une dernière fois.... je veux me laisser pousser par toi. Je pars, puisque tu réponds ainsi à mon amour; oui, je pars à l'instant même! »

En disant ces derniers mots, il ceignit son épée, saisit son chapeau, et se tourna vers la porte.

« Georges! » s'écria Marie avec le plus doux accent de l'amour en se levant et en saisissant sa main. Sa fierté, sa colère, tout nuage d'humeur avait disparu, même les larmes avaient cessé de couler, l'amour suppliant brillait seul dans ses yeux. « Écoute-moi de grâce, Georges! je ne l'entendais pas ainsi. Reste près de moi, j'oublie tout, j'ai honte d'avoir eu tant d'humeur! »

Mais la colère du jeune homme n'était pas facile à dissiper. Il se retourna pour ne pas se laisser gagner par les regards, par le sourire affectueux de Marie; car il était bien décidé à quitter le château.

« Non! s'écria-t-il, tu ne dois plus faire tourner le roseau. Mais tu peux dire à ton père comme tu as chassé son hôte de sa maison. »

Sa voix faisait trembler les vitres des fenêtres, son œil avait une expression farouche; il arracha sa main de celle de sa bien-aimée, et s'élança vers la porte. Il l'ouvrit avec violence et il allait fuir pour toujours, lorsqu'il fut arrêté sur le seuil par une apparition que nous décrirons dans le prochain chapitre.

IX

Amour de femme et beau jour de printemps,
Riche éclat des fleurs et faveur des grands,
Comme fortune au jeu souvent varient;
Sont bien fous qui s'y fient.

Ancien proverbe.

Au moment où Georges ouvrit la porte, on vit se redresser d'une position très-courbée la maigre et osseuse personne de dame Rose. C'était une de ces vieilles domestiques qui, entrées dans une famille dès leur première jeunesse, s'y greffent, y poussent et en deviennent en quelque sorte un rameau nécessaire. Elle avait senti le besoin qu'on avait

d'elle, surtout après la mort de la dame de Lichtenstein, et ce fut elle qui éleva Marie avec le plus grand soin. Arrivée successivement du poste de femme de chambre à celui de bonne d'enfants, puis d'intendante et enfin de gouvernante et confidente de Marie, elle avait, comme un prudent capitaine, assuré ses derrières, et s'était bien gardée, en montant en grade, de confier à d'autres les postes subalternes qu'elle avait occupés. Bien au contraire elle les administrait tous à la fois, et, comme elle le prétendait, très-consciencieusement, et parce que personne du reste ne s'y entendait. Par ce coup d'adresse et par son long service, elle tenait dans ses mains les rênes du gouvernement domestique, faisait marcher à la baguette tous les serviteurs de la maison, et donnait à entendre qu'elle pouvait tout auprès du seigneur, bien que la faveur dont elle jouissait réellement fût de n'être pas grondée en présence des autres.

Avec Marie, elle ne vivait plus, depuis quelque temps, dans les meilleurs termes. Elle avait, aux jours de son enfance et de sa première jeunesse, possédé toute sa confiance. Encore à Tubingen, Marie l'avait mise de moitié dans le secret de son amour, et dame Rose prenait tant d'intérêt à tout ce qui concernait sa jeune maîtresse, qu'elle disait souvent : « Nous aimons très-tendrement le sire de Sturmfeder; » ou : « Cela nous brise le cœur d'être obligés de nous séparer. »

Mais deux choses mirent fin à cette intimité. La demoiselle remarqua que dame Rose aimait beaucoup trop à bavarder; elle avait même eu vent qu'elle avait parlé de ses rapports avec Georges. Aussi fut-elle dès lors plus froide, plus réservée avec sa gouvernante, et dame Rose reconnut tout de suite d'où cela venait. Mais bientôt après, quand eut lieu le voyage d'Ulm, que dame Rose, bien qu'elle se fût fait tout exprès une nouvelle robe de frise et un magnifique bonnet de brocart, dut par ordre supérieur rester à Lichtenstein, le gouffre entre eux s'élargit encore, car la vieille crut que la demoiselle avait décidé son père à ne pas l'emmener à Ulm.

La confiance ne se rétablit point au retour de Marie. Dame Rose, qui aimait sans doute mieux la société de ses maîtres que celle des autres domestiques, chercha plusieurs

fois à demander des nouvelles de sire Georges, et à renouer ainsi les anciens rapports; mais Marie avait le cœur trop ulcéré, et sa nourrice lui inspirait trop de méfiance pour qu'elle lui confiât encore la moindre chose. Quand enfin le chevalier proscrit vint la nuit au château, que Marie prépara si mystérieusement des mets pour lui, et que, à ce que croyait dame Rose, elle s'enfermait seule avec lui, et qu'alors encore elle ne fut pas mise dans le secret, elle épancha ses chagrins dans le cœur de l'hôtesse de Pfullingen, et Georges n'était pas tant à blâmer d'avoir ajouté foi à ces propos. Il ne connaissait dame Rose que comme la confidente de sa maîtresse, et il ne savait pas combien leurs rapports avaient changé. Dame Rose avait été ce matin en toilette des dimanches à l'église avec sa maîtresse. Elle avait confessé au prêtre ses péchés, parmi lesquels la curiosité était en tête; elle en avait reçu l'absolution et était retournée à Lichtenstein avec une conscience et un cœur aussi légers que ses soupirs étaient profonds quand elle en était descendue sous le poids de ses fautes. Toutefois, les paroles pleines d'onction du prêtre ne devaient pas avoir pénétré assez avant chez elle pour y arracher le péché avec la racine : car, lorsqu'elle monta dans sa chambre pour y déposer sa couronne de roses et sa toilette du dimanche, elle entendit sa maîtresse parler vivement, et une voix d'homme lui répondre de même; il lui sembla même que sa maîtresse pleurait.

« Serait-il donc venu ici le jour, parce que le vieux est sorti à cheval? » pensa-t-elle. Son humanité naturelle et un tendre intérêt attirèrent son œil et son oreille au trou de la serrure, et elle saisit, par mots décousus, la petite scène dont nous avons déjà été témoins.

Le jeune homme avait si vite ouvert la porte, qu'elle n'avait pas eu le temps de s'éloigner, et à peine celui de se relever de sa position par trop courbée; mais, comme elle savait se tirer d'affaire dans ces sortes de circonstances, elle ne laissa ni passer Georges, ni aucun d'eux dire un mot; saisissant aussitôt les mains du jeune homme, elle l'accabla d'un flot de paroles.

« Eh mon Dieu! aurais-je pensé que mes vieux yeux verraient encore le sire de Sturmfeder! Ma foi! je crois que

vous êtes devenu encore plus beau et plus grand depuis que je ne vous ai vu ! Si j'avais su ça ! Je me tiens à la porte comme une bûche, à me demander : « Eh ! qui parle là avec mademoiselle ? Ce n'est pas le maître, ce n'est pas non plus un des domestiques ! » Eh ! que ne voit-on pas ! Vrai ! c'est le chevalier Gorges qui parle là ! »

Georges, pendant ce discours de dame Rose, avait fait de vains efforts pour se délivrer d'elle. Il sentait qu'il n'était pas convenable de lui laisser voir qu'il était fâché contre Marie, et cependant il croyait ne devoir pas rester une minute de plus. Il arracha enfin une de ses mains de la poigne osseuse de la vieille ; mais à peine il la croyait libre, que Marie l'avait saisie et, sans s'inquiéter du sourire moqueur de dame Rose, l'avait pressée sur son cœur. Par ce mouvement, il était venu à rencontrer un de ses regards, ce qui provoqua chez lui une nouvelle lutte et un nouvel embarras. Il sentait s'évanouir sa colère ; il sentait que Marie n'avait pas eu une si mauvaise intention.... Mais comment revenir avec honneur sur ses pas ? Comment ne plus se montrer offensé ? S'il avait été seul avec Marie, cela aurait été plus faisable ; mais devant ce témoin, devant cette dame Rose qui lui était si connue, se réconcilier, se laisser attendrir par un serrement de main, par un regard, et se rendre ! Il avait honte devant cette femme, parce qu'il avait honte de lui-même, et nous avons entendu dire que cette mauvaise honte, cet embarras de revenir sur ses pas, a souvent prolongé une séparation faite dans un moment d'humeur, et brisé les liens les plus tendres.

Dame Rose s'était plu un moment à jouir de l'inquiétude et de la douleur de sa maîtresse ; mais bientôt, sa bonté naturelle l'emportant sur cette joie maligne, elle saisit plus fortement la main de Georges.

« Vous n'allez pas déjà nous quitter ? il y a à peine une heure que vous êtes à Lichtenstein ! Vous ne partirez pas sans avoir dîné, c'est la vieille Rose qui vous le dit ; ce serait contre tous les usages du château. Et le baron, vous ne l'avez sans doute pas encore vu ? »

'était déjà un grand point de gagné pour la cause de Marie, que Georges entrât en discussion.

« Je l'ai vu. Voilà encore les gobelets que nous avons vidés ensemble.

— Eh bien ! continua la vieille, vous n'avez sûrement pas encore pris congé de lui ?

— Non, je devais l'attendre au château.

— En ce cas, pourquoi donc vouloir s'en aller ? dit-elle en le repoussant doucement dans la chambre. Ce seraient là de belles manières ! Que penserait mon maître de cet étrange procédé de son hôte ? Qui vient de jour, ajouta-t-elle avec un regard perçant lancé à sa maîtresse, qui vient au grand jour a une bonne conscience et ne doit pas se sauver comme le *voleur de nuit.* »

Marie rougit et pressa la main du jeune homme, et celui-ci ne put s'empêcher de sourire involontairement en pensant à l'erreur de la vieille et en voyant les regards sévères qu'elle lançait à Marie.

« Oui, oui, comme je le disais, ajouta dame Rose, vous n'avez pas besoin de vous sauver comme le voleur de nuit. Il vaudrait peut-être mieux que vous fussiez venu plus tôt. Vous connaissez le proverbe : « Qui va à la chasse perd sa place ; » ou bien encore : « Bonhomme, garde ta vache !... » Pour moi je ne dis rien !

— C'est bon ! c'est bon ! dit Marie, tu vois qu'il reste. Mais, je t'en prie, fais-nous grâce de tes sentences et de tes proverbes ; tu sais qu'ils ne s'accordent pas toujours très-bien.

— Ah, si fait ! quelquefois ils touchent des gens qui en sont blessés. Mais, quand le mal est fait, à quoi servent les regrets et les conseils ? Je le sais bien, qui veut son repos, doit voir, entendre, et savoir se taire.

— Tu devais donc te taire toujours, reprit Marie un peu piquée. Du reste, tu feras bien de ne pas laisser remarquer à mon père que tu connais déjà le sire de Sturmfeder. Autrement, il croirait qu'il est venu à cause de nous à Lichtenstein. »

Dame Rose était partagée entre la bonne et la mauvaise humeur. Elle était satisfaite qu'on eût besoin d'elle, qu'on fût obligé de réclamer son silence ; mais elle était encore fâchée de ce que, dans les derniers temps, Marie lui avait

montré si peu de confiance. Aussi murmura-t-elle quelques mots inintelligibles en remettant les chaises à leur place, en enlevant les gobelets et en essuyant les taches que le vin avait faites sur le marbre. Marie fit à Georges, qui s'était mis à une fenêtre et ne semblait pas encore entièrement raccommodé avec elle et avec lui-même, un signe que celui-ci ne laissa point passer inaperçu. Lui-même tenait beaucoup à ce que le père de Marie ne se doutât pas de leur amour; il craignait que celui-ci ne regardât cette affection comme le seul motif qui lui avait fait embrasser le parti de Wurtemberg, et qu'il ne l'en estimât moins. Aussi Georges s'approcha de dame Rose, lui frappa familièrement sur l'épaule, et les traits de celle-ci s'éclaircirent à vue d'œil.

« Il faut avouer, dit-il en souriant, que dame Rosalie a un beau bonnet; mais ce ruban jure singulièrement avec le reste : il est vieux et passé.

— Eh quoi! dit la vieille avec un peu de dépit, car elle s'était attendue à des paroles plus aimables, que vous importe mon bonnet? Chacun balaye devant sa porte. Occupez-vous d'abord de vos affaires avant de vous mêler des miennes. Je suis une pauvre femme et je ne peux pas me mettre comme une comtesse. Si tous les gens étaient égaux, si tous étaient riches et que tous fussent assis à table, qui voudrait servir à manger et à boire?

— Allons, je n'ai pas voulu vous offenser, dit Georges d'un ton câlin en tirant une belle pièce d'argent de sa bourse. Mais, pour me faire plaisir, dame Rosalie changera bien son ruban. Et, pour que ma demande ne lui paraisse pas trop indiscrète, elle voudra bien accepter cet écu? »

Qui n'a pas vu un jour d'octobre, en dépit de l'orage, le soleil percer les nuages et dissiper le brouillard? C'est ainsi que la gaieté reparut sur les traits assombris de dame Rose. Les manières polies du gentilhomme, son nom préféré de Rosalie, qui résonnait bien plus agréablement à son oreille que celui de Rose, et enfin l'écu à l'effigie du duc et aux armes de Teck.... comment résister à tant de séductions?

« Vous êtes donc toujours mon bon et gentil chevalier! dit-elle en s'inclinant profondément et en glissant l'écu dans l'immense poche de cuir pendue à sa ceinture, tandis

qu'elle portait le bord du manteau de Georges à ses lèvres. C'est comme cela que vous faisiez à Tubingen quand je me venais à la fontaine Saint-Georges, ou que je descendais au marché; j'entendais ainsi derrière moi : « Bonjour, dame Rosalie! » et : « Comment se porte Mlle Marie? » Et combien de fois alors vous m'avez fait de beaux présents! au moins les deux tiers des vêtements que je porte viennent de vos libéralités.

— Laissez cela, bonne dame, interrompit Georges. Et quant à ton maître, tu....

— Que voulez-vous dire? reprit-elle en fermant à moitié les yeux. Je ne vous ai pas vu de ma vie. Certes, vous pouvez compter sur moi; car, comme dit le proverbe : « Trop gratter cuit, trop parler nuit. » Et puis, j'ai pour principe qu'il ne faut jamais se mêler des affaires d'autrui. »

Elle quitta, à ces mots, l'appartement, et descendit au premier étage pour aller dans la cuisine faire son inspection. Elle tira à plusieurs reprises l'écu de sa poche de cuir; tout en louant à part soi la générosité du brave gentilhomme, elle le plaignait en silence d'être si mal payé de retour, car elle demeurait persuadée que sa maîtresse avait un autre amour. En face de la cuisine, elle s'arrêta toute pensive. Elle ne savait si elle devait laisser les choses suivre leur cours naturel, ou bien s'il ne valait pas mieux donner avis au gentilhomme des visites nocturnes.

« Mais attendons, le temps porte conseil. Peut-être s'en apercevra-t-il lui-même sans que je lui dise rien. D'ailleurs on ne doit pas mettre son doigt entre l'enclume et le marteau; en toutes choses il faut considérer la fin, car plus d'un s'est déjà repenti d'avoir agi avec précipitation. Oui, il faut voir, entendre, et savoir se taire. »

Pendant que dame Rose tenait conseil avec elle-même devant la porte de la cuisine, nos amoureux s'étaient bientôt raccommodés après son départ. Georges ne put résister au regard suppliant de Marie, et lorsqu'elle lui demanda, avec les plus doux accents de l'amour, s'il était réconcilié, il lui fut impossible de dire non et, ce qui arrive assez rarement, la paix fut conclue en moins de temps que la querelle n'en avait mis à commencer.

Ce fut avec un grand intérêt que Marie écouta la suite du récit de Georges; mais il fallut au jeune homme toute sa confiance en sa bien-aimée et la foi qu'il ajoutait à la parole du proscrit pour ne pas le mettre de nouveau hors des gonds : car, lorsqu'il décrivit sa rencontre et son combat avec le chevalier, elle rougit, se redressa et, pressant la main de son bien-aimé, elle l'assura qu'il avait soutenu un glorieux combat, car il avait eu affaire à un vaillant adversaire. Et quand il raconta qu'ils étaient descendus dans la caverne des brouillards, qu'ils avaient visité le proscrit, et combien, même au fond de la terre et au milieu de sa misère, celui-ci lui avait paru grand et noble, des larmes s'échappèrent de ses yeux; elle leva ses regards au ciel, comme si elle priait Dieu en silence de changer le sort cruel de cet infortuné, et, quand il continua à raconter ce qu'ils avaient dit, et que le maître de la caverne l'avait appelé son ami, et qu'alors il s'était engagé à embrasser la cause du Wurtemberg et des opprimés, l'œil de Marie rayonna d'un éclat extraordinaire; elle regarda Georges longtemps, et il crut lire dans ses yeux et dans ses traits un enthousiasme qui ne provenait pas seulement de la joie de lui voir embrasser le parti de son père.

« Georges! dit-elle. Il y en aura beaucoup qui t'envieront cette nuit! Tu peux aussi en être fier : car, crois-moi, Jean n'aurait pas conduit tout le monde chez le proscrit.

— Tu le connais, reprit Georges, tu sais son secret? Ah! dis-moi donc qui il est! J'ai vu rarement un homme dont l'œil, dont l'air, dont toute la personne, m'aient fait autant d'impression. Où étaient situées ses terres? Où est le château d'où il a été chassé? Il dit qu'il ne veut porter aujourd'hui d'autre nom que celui de « l'homme; » mais son bras dont j'ai éprouvé la force, son regard noble, me garantissent qu'il doit avoir eu dans le monde un nom célèbre.

— Il avait un nom, répondit Marie, un nom qui pouvait se comparer aux plus illustres; mais s'il ne te l'a pas dit lui-même, je ne dois pas trahir son secret : ce serait contre la parole que j'ai donnée hier. Il faut donc que sire Georges prenne encore patience, quelque dur que cela lui paraisse, car il est passablement curieux.

— A moi, tu peux cependant bien me le dire, interrompit Georges. Ne formons-nous pas une seule personne? L'un de nous doit-il avoir un secret pour l'autre? Allons, vite! réponds : quel est l'homme de la caverne?

— Ne te fâche pas. Écoute : si ce secret ne regardait que moi, tu le saurais et tu pourrais exiger avec raison de le savoir; mais.... Je sais bien qu'il serait aussi sûrement gardé par toi que par moi, mais je ne puis le dire. »

Elle parlait encore quand la porte s'ouvrit, et un dogue d'une grosseur énorme se précipita dans la chambre[1]. Georges se leva involontairement, car il n'avait jamais vu un chien de cette taille et de cette force.

Le chien se plaça devant lui, le regarda en roulant les yeux et commença à gronder. Des grognements creux et sourds sortaient de sa poitrine, comme le précurseur d'un orage menaçant, et les rangées de dents régulières qu'il montrait annonçaient que c'était un champion dont on devait se garder d'exciter la colère.

Un mot de Marie suffit pour l'apaiser et l'amener à ses pieds. Elle caressa sa belle tête, tandis que les yeux intelligents de l'animal se tournaient tantôt vers elle, tantôt vers le jeune homme.

« Il a l'intelligence d'un homme, dit-elle en souriant. Il vient me rappeler que je ne dois pas trahir l'homme de la caverne.

— Un chien magnifique! Certes, je n'en ai jamais vu de pareil! Comme il relève fièrement la tête sous son collier d'or! ne dirait-on pas qu'il appartient à un roi ou à un empereur?

— Il appartient au proscrit, reprit Marie, et, comme j'étais sur le point de révéler le nom de son maître, il est venu m'avertir.

— Mais pourquoi le chevalier ne garde-t-il pas son chien avec lui? Ma foi, un bras comme le sien, secondé d'un tel animal, ne doit pas craindre une demi-douzaine d'agresseurs.

1. Ce chien remarquable est décrit par Thetinger comme un favori d'Ulrich.

— L'animal est vigilant, répondit-elle, mais sauvage. S'il l'avait en bas dans la caverne, il aurait sans doute une sûre défense; mais si, par hasard, quelqu'un entrait dans la caverne, elle est si grande qu'on ne trouverait pas l'homme, mais le chien le trahirait. Il gronderait et aboierait sitôt qu'il entendrait des pas, et la retraite du proscrit serait découverte. C'est pourquoi il lui a commandé en partant de rester ici. Il comprend cet ordre, et je prends soin de lui. Il éprouve une véritable douleur d'être séparé de son maître, et tu devrais voir sa joie quand arrive la nuit. Il sait que son maître viendra bientôt au château, et; quand le pont-levis s'abaisse, quand les pas de l'homme retentissent dans la cour, il n'y a plus moyen de le retenir; il briserait toutes les chaînes pour aller à lui.

— Une belle image de la fidélité! mais une plus belle encore est l'homme à qui ce chien appartient. Il est tout aussi attaché à son maître; pour lui, il s'est laissé bannir et plonger dans la misère. C'est une folie de ma part, ajouta Georges. Je sais que la curiosité ne sied pas à un homme, mais je voudrais néanmoins savoir qui il est.

— Prends donc patience jusqu'à la nuit. Quand l'homme viendra, je lui demanderai si on peut te le dire; je ne doute pas qu'il ne le permette.

— Il y a encore longtemps d'ici là, et à tout moment je ne puis m'empêcher de penser à lui. Si tu ne me le dis pas, il faudra que je m'adresse au chien; peut-être sera-t-il plus généreux que toi.

— Essaye toujours, s'écria Marie en souriant; s'il peut parler, il n'a qu'à te le dire.

— Écoute un peu, terrible camarade, dit Georges en se tournant vers le chien qui le regarda attentivement; dis-moi comment s'appelle ton maître. »

Le chien se releva avec fierté, ouvrit sa large gueule et aboya d'une façon affreuse *u-u-u* [1].

Marie rougit.

« Ne fais donc pas de plaisanterie, dit-elle en rappelant le

1. En allemand *u* se prononce *ou*, et ce son prolongé reproduit l'aboiement du chien. (*Note des traducteurs.*)

chien. Qui va s'amuser à parler à des chiens quand on est en société ? »

Georges parut ne pas l'entendre.

« U, a-t-il dit, le bon chien. Il est dressé à cela, je le parierais ! Ce n'est pas la première fois qu'on lui demande : « Comment se porte ton maître ? »

A peine Georges avait-il dit les derniers mots, que le chien fit retentir d'une façon encore plus effrayante son u-u-u ! De nouveau Marie rougit; elle fit presque avec humeur taire le chien, qui se coucha tranquillement à ses pieds.

« Je le tiens ! s'écria Georges en riant; ton maître s'appelle U ! Et le singulier mot gravé sur la bague que m'a donnée le chevalier ne commençait-il pas aussi par U ? Monstre, ton maître ne s'appelle-t-il pas, par hasard, Uffenheim ? ou bien Uxkull ? ou Ulm ! ou peut-être même....

— Quelle sottise ! Le chien ne peut produire d'autre son que u. Comment peux-tu te donner la peine d'en tirer une conclusion ? Mais voici mon père qui monte la côte. Si tu veux qu'il ne s'aperçoive de rien, prends garde à toi et ne te trahis pas. Je m'en vais à présent, car il n'est pas bon qu'il nous trouve ensemble. »

Georges le promit. Il embrassa encore une fois sa bien-aimée et pressa de sa bouche ses jolies lèvres, pour pouvoir jouir de ce souvenir quand la présence du père rendrait tout tendre rapprochement impossible. Le chien du sire U— regarda avec étonnement le charmant groupe; mais, soit qu'il eût vraiment une intelligence humaine, soit que chez son maître il eût vu souvent des scènes semblables et qu'il comprît que le jeune homme ne voulait pas faire de mal à la demoiselle, il ne fit pas mine de venir en aide à sa dame; le pas d'un cheval sur le pont-levis chassa seul la jeune fille rougissante des bras de notre heureux Georges.

X

Le duc fixe longtemps ses regards sur la plaine,
Et soupire tout bas ; sa voix s'entend à peine :
« O ! mon pays, combien je te vois loin de moi !
Sous quel sort tu gémis, sous quelle dure loi ! »

G. Schwab.

Le vendredi saint et la fête de Pâques étaient passés, et Georges de Sturmfeder se trouvait encore à Lichtenstein. Le seigneur de ce château l'avait invité à rester chez lui jusqu'à ce que la guerre prît une autre tournure, ou qu'une occasion se présentât de rendre au duc d'importants services. On peut s'imaginer avec quelle joie le jeune homme avait accepté cette invitation. Sous le même toit que sa bien-aimée, toujours près d'elle, souvent un instant seul avec elle, aimé de son père.... il n'avait jamais, dans ses rêves les plus hardis, espéré un tel bonheur. Ce qui troublait seul la félicité de nos amoureux, c'était le sombre nuage qui voilait parfois le front du père de Marie. Il semblait qu'il n'avait pas les meilleures nouvelles du duc et du théâtre de la guerre. A différentes heures du jour, des messagers arrivaient au château ; mais ils venaient et partaient sans que le chevalier fît part à son hôte des nouvelles qu'ils avaient apportées. Quelquefois même Georges crut voir à la brune le ménétrier de Hardt se glisser sur le pont-levis. Il espérait apprendre peut-être de lui quelque chose, et il se hâtait de descendre pour le rencontrer; mais, avant qu'il arrivât au pont, l'autre avait disparu. Le jeune homme se sentait quelque peu offensé de ce manque de confiance, comme il l'appelait par devers lui-même et en parlant à Marie.

« J'ai pourtant offert mes services aux amis du duc, quoique leur parti n'ait rien de bien séduisant. L'homme de la caverne et le chevalier de Lichtenstein m'ont montré de l'amitié et de la confiance ; mais pourquoi tant de réserve ?

Pourquoi me cache-t-on ce qui se passe à Tubingen? Pourquoi ne puis-je savoir comment le duc veut s'y prendre pour reconquérir son pays? Ne suis-je bon que pour sabrer? Pourquoi ne pas m'admettre au conseil? »

Marie cherchait à le consoler. Ses beaux yeux, ses douces paroles réussissaient par moments à écarter ces pensées; mais elles n'en revenaient pas moins, et la mine soucieuse du vieux seigneur lui rappelait toujours la cause qu'il avait embrassée.

Enfin, le soir de Pâques, ne pouvant plus supporter ce silence, il demanda au risque de paraître indiscret où en étaient le duc et ses plans, et si à la fin on n'aurait pas besoin de lui. Mais le chevalier de Lichtenstein lui serra cordialement la main et dit :

« Je remarque déjà depuis longtemps, brave jeune homme, que cela te serre le cœur de ne pouvoir prendre part à nos peines et à nos soucis. Mais patiente encore un peu, peut-être un seul jour, et bien des choses se décideront. Pourquoi t'affligerais-je par des nouvelles incertaines et de tristes messages? Ton esprit jeune et gai n'est pas fait pour voir clair dans un tissu de méchancetés et pour en débrouiller les fils artificieusement mêlés. Au moment décisif, crois-moi, tu seras le bienvenu comme conseiller et comme homme d'action. Tout ce qu'il t'importe de savoir à cette heure, c'est que nos affaires ne vont ni bien ni mal, mais que la solution approche. »

Bien que le jeune homme comprît que le vieillard pouvait avoir raison, il ne fut rien moins que satisfait de cette réponse. Il n'apprit pas non plus le nom du proscrit. Marie avait demandé à celui-ci, quand il était venu la nuit d'ensuite au château, si elle pouvait dire son nom à leur hôte, et il n'avait répondu que ces mots : « Le temps n'est pas encore venu. »

Il y avait encore une troisième circonstance qui paraissait presque offensante à Georges. Il avait dit au sire de Lichtenstein combien l'homme de la caverne l'avait captivé, combien il lui serait agréable de se trouver souvent avec lui; néanmoins on ne l'avait jamais invité à passer une nuit avec le proscrit. Il était trop fier pour s'imposer de force;

il attendait de nuit en nuit pour voir si l'on n'allait pas l'appeler et le faire parler à l'inconnu : il n'en était rien. Il résolut de regarder du moins une fois sans être invité comment l'étranger entrait au château, et il avisa au moyen de satisfaire son désir.

Sa chambre, où on le conduisait régulièrement à huit heures, donnait sur la vallée, justement de l'autre côté du pont-levis ; de là, il n'était pas possible de voir venir l'inconnu. La grande salle du second étage, peu éloignée de sa chambre, était fermée toutes les nuits ; ainsi, de là, il ne pouvait non plus rien voir. Sur le carré qui réunissait les chambres et la salle, il y avait bien deux fenêtres ayant vue sur le pont-levis ; mais elles étaient hautes et grillées, de sorte qu'on apercevait la campagne au-dessus du pont, mais sans découvrir le pont lui-même.

Aussi il ne lui restait d'autre alternative que de se cacher quelque part pour voir le visiteur nocturne. Cela ne se pouvait pas au premier étage, parce qu'il était habité par trop de monde. Mais, en examinant la porte d'entrée et les écuries taillées dans le roc au-dessous du château, il remarqua près du pont-levis une niche cachée par les battants de la porte, et que l'on ne fermait que lorsque l'ennemi était devant le château. C'était une place sûre pour observer ce qui se passerait autour de lui. A gauche de la niche, le pont-levis touchait à la porte ; à droite était l'escalier qui conduisait en haut ; devant lui le chemin de la porte qu'on devait nécessairement prendre pour entrer au château. C'est là qu'il résolut de se glisser la nuit suivante.

A huit heures, le domestique vint avec la lampe pour l'éclairer comme d'habitude jusqu'à sa chambre. Le maître du château et sa fille lui souhaitèrent amicalement le bonsoir. Il monta dans sa chambre, congédia le valet qui le déshabillait ordinairement, et se jeta sur son lit. Il épiait chaque son de cloche que la brise nocturne lui apportait par-dessus les bois du village voisin. Souvent ses yeux se fermaient, souvent il flottait sur cette limite incertaine entre la veille et le sommeil, où les forces épuisées se roidissent contre le sommeil ; mais toujours il reprenait le dessus, quand ses pensées étaient assez claires pour lui rappeler son projet. Dix heures

étaient passées depuis longtemps. Le château était plongé dans un silence de mort.

Georges se leva, retira ses éperons et ses lourdes bottes, s'enveloppa dans son manteau, et ouvrit avec précaution la porte de sa chambre. Il retint son haleine, pour que sa respiration ne vînt pas à le trahir; les gonds de sa porte craquèrent, il s'arrêta; il épiait pour voir si personne n'avait entendu le bruit : tout était tranquille. La pâle lumière de la lune tombait sur le carré. Georges s'estima heureux de ne pas être trahi une seconde fois par elle. Il se glissa plus loin jusqu'à l'escalier tournant. Il s'arrêta encore une fois pour s'assurer si tout était tranquille. Il n'entendit rien que le souffle du vent et le frémissement des chênes de l'autre côté du pont. Il descendit avec précaution. Dans le silence de la nuit, tout rend un son plus fort, et l'attention est attirée par des objets qu'on n'aurait pas remarqués dans le jour. Quand le pied de Georges touchait un grain de sable, le bruit résonnait sous la voûte de l'escalier, de manière à l'effrayer et à lui faire croire qu'on devait l'entendre dans toute la maison. Il passa le premier étage. Il écouta, et n'entendit personne, mais à la cuisine un feu éclatant brillait dans l'âtre. Enfin le voilà en bas. Pour aller de sa chambre à la porte, chemin qu'il faisait d'ordinaire en un instant, il avait mis un quart d'heure. Il se plaça dans la niche et tira davantage contre lui le battant de la porte, de manière à en être complétement caché. Il y avait dans la porte une fente assez large pour lui permettre d'observer ce qui se passait. Tout était encore silencieux au château. Seulement il croyait entendre des pas légers au-dessus de sa tête : c'était sans doute Marie qui allait et venait.

Après un mortel quart d'heure, onze heures sonnèrent au village. C'était l'heure où arrivait le visiteur nocturne; Georges tendit l'oreille pour entendre quand il viendrait. Au bout de quelques minutes, il entendit en haut le chien aboyer; en même temps, de l'autre côté du fossé, une voix creuse cria :

« Lichtenstein!

— Qui vive? demanda-t-on du château.

— L'homme est là! » répondit cette voix qui, depuis la visite de Georges à la caverne, lui était si connue.

Le vieux gardien du château sortit d'une guérite taillée dans le rocher. Il ouvrit, avec une clef d'une forme singulière, la serrure du pont-levis. Sur ces entrefaites, le chien descendit en bondissant l'escalier : il agitait sa queue, et sautait sur le dos du gardien comme pour l'aider à abaisser le pont-levis à son maître. Puis Marie vint aussi; elle portait une lanterne et s'en servit pour éclairer le vieux gardien, qui paraissait avoir de la peine à ouvrir.

« Dépêche-toi, Balthasar, murmura-t-elle; il attend déjà depuis longtemps, et dehors il fait froid, il souffle un vilain vent. »

Les chaînes grincèrent en se détendant, le pont s'abaissa lentement et s'étendit au-dessus de l'abîme. Le proscrit, enveloppé dans son manteau grossier, s'avança. Georges avait profondément imprimé dans son cœur l'image de cet homme; cependant ses traits hardis, son œil fier, son front ouvert, la grâce et la majesté de ses mouvements, le frappèrent de nouveau.

Le reflet de la lanterne tombait sur Marie et sur lui, et, de longues années après, Georges conservait encore le souvenir de ce spectacle. La taille élancée de Marguerite, ses cheveux foncés dont les nattes étaient défaites, et qui tombaient naturellement autour de son cou, son front éblouissant, son œil bleu et pensif, auquel des cils longs et foncés et des sourcils bien arqués donnaient un charme particulier, sa petite bouche rose, le tendre coloris de ses joues, tout cela, éclairé par la lumière qu'elle tenait à la main, fit que Georges crut n'avoir jamais vu sa bien-aimée aussi attrayante que dans ce moment, où ses formes délicates et gracieuses étaient relevées encore par le contraste qu'elles faisaient avec les formes fortes et vigoureuses de l'homme placé à côté d'elle.

L'hôte nocturne aida avec une force presque surhumaine le gardien à relever le pont. Puis le gardien se retira, et Georges surprit ce colloque :

« Y a-t-il des nouvelles de Tubingen? Max Stumpf est-il de retour? Je lis un malheur dans vos traits.

— Non, monseigneur, il n'est pas encore de retour, dit Marie, mais mon père l'attend cette nuit même.

— Que le diable lui allonge les jambes! Il faut que j'attende qu'il revienne, dussé-je rester jusqu'au jour!... Oh! quelle nuit froide, chère demoiselle! dit le proscrit. Mes hiboux et mes chats-huants, dans la caverne des Brouillards, doivent bien geler, car ils criaient et poussaient des cris lamentables quand j'en suis sorti.

— Oui, il fait froid, répondit-elle. Pour rien au monde je ne voudrais y descendre avec vous. Et que cela doit être affreux, d'entendre crier les chats-huants! Je frémis rien que d'y penser.

— Si sire Georges vous accompagnait, vous iriez cependant bien, reprit celui-ci en souriant et en levant un peu par le menton la tête de la jeune fille rougissante. N'est-ce pas, avec lui vous viendriez dans la caverne? Quel amour cela doit être! Vrai Dieu! votre bouche est toute écorchée; vous ne devez pas lui prodiguer ainsi les baisers.

— Ah, seigneur! murmura Marie, tandis qu'une nouvelle rougeur se répandait sur ses joues, comment pouvez-vous parler de la sorte? Savez-vous que je ne descendrai plus du tout pour vous, que je ne vous cuirai plus rien, si vous pensez cela de moi et de l'hôte de mon père?

— Eh! vous pouvez bien me passer une plaisanterie, dit le proscrit en lui pinçant la joue. J'ai, dans ma demeure souterraine, si peu le temps et l'occasion de m'amuser! Mais que me donnerez-vous si je parle à votre père et si je le décide à vous marier avec le chevalier? Vous savez que le vieux sire fait tout ce que je veux; et, si je lui recommande un gendre, il le prendra sans hésiter. »

Marie ouvrit ses beaux yeux et le regarda d'un air gracieux.

« Seigneur, je ne m'oppose pas à ce que vous plaidiez la cause de Georges. Du reste, mon père est déjà très-bien disposé en sa faveur.

— Je demande ce que j'aurai pour ma récompense. Toute peine mérite salaire. Allons, quel sera le mien? »

Marie baissa les yeux.

« Un beau merci, dit-elle. Mais venez, seigneur, mon père vous attend depuis longtemps. »

Elle voulait passer la première, mais le proscrit saisit sa main et la retint. Le cœur de Georges battait à tout rompre. Il avait tantôt chaud, tantôt froid; il prit le battant de la porte, comme pour s'opposer à cette intercession dont on réclamait le prix.

« Pourquoi êtes-vous si pressée? entendit-il dire à l'homme de la caverne. Allons, rien qu'un baiser, et je tourmenterai tant votre père qu'il fera chercher tout de suite le curé pour bénir votre mariage. »

Il pencha la tête vers Marie, un éblouissement passa devant les yeux de Georges, il était près de sortir de sa cachette. Mais la jeune fille jeta au proscrit un regard sévère.

« Il est impossible que vous parliez sérieusement, monseigneur, dit-elle; autrement vous m'auriez vue pour la dernière fois.

— Si vous saviez comme cet air de défi vous va bien, dit le proscrit avec une gaieté imperturbable, vous resteriez toujours en colère. Du reste vous avez raison, quand on porte déjà l'image d'un autre dans le cœur, on ne doit plus accorder de telle faveur. Mais je n'en intercéderai pas moins pour vous. Et le jour des noces je demanderai en récompense à votre bien-aimé un baiser de vous; nous verrons qui de nous deux l'emportera.

— Vous en avez le droit, dit Marie, et elle retira en souriant sa main et passa devant avec la lumière. Mais attendez-vous à un refus, car il ne plaisante pas sur ce chapitre.

— Oui, il est diablement jaloux, reprit le proscrit en la suivant. Je pourrais vous raconter à ce sujet une affaire que j'ai eue moi-même avec lui; mais j'ai promis de me taire. »

Leurs voix s'éloignèrent de plus en plus, et bientôt Georges ne distingua plus les paroles. Il reprit haleine; et, après une assez longue pause, quand il n'entendit plus personne dans l'escalier et les corridors, il quitta sa place et se glissa de nouveau jusqu'à sa chambre. Les dernières paroles de Marie et du proscrit résonnaient encore à ses oreilles. Il avait honte de sa jalousie, qui l'avait entraîné involontairement, en songeant quel soupçon indigne il avait formé contre sa bien-aimée, et combien elle s'était montrée pure en ce moment. Il cacha son visage dans ses draps, et le

sommeil ne vint que fort tard le délivrer de ces affreuses pensées.

Lorsque le lendemain il descendit dans la grande salle où la famille avait coutume de se réunir à sept heures pour le déjeuner, Marie vint au-devant de lui les yeux rouges de larmes. Elle le prit à part et lui dit à l'oreille : « Marche doucement, Georges ! le chevalier de la caverne est dans la chambre : il s'est assoupi un peu il y a une heure; nous voulons du moins le laisser jouir de ce repos !

— Le proscrit ? demanda Georges étonné; comment ose-t-il rester ici le jour ? est-il malade ?

— Non, répondit Marie, tandis que de nouvelles larmes perlaient dans ses cils. Non! On attend un messager de Tubingen; il est décidé à le voir. Nous l'avons prié, supplié de descendre avant le jour, mais il ne nous a pas écoutés : c'est ici qu'il veut l'attendre.

— Mais le messager ne pourrait-il pas aussi bien aller dans la caverne ? demanda Georges; il s'expose inutilement au danger.

— Ah ! tu ne le connais pas. Quand il s'est mis une fois quelque chose dans la tête, il n'en démord pas, et il n'a que trop de dispositions à devenir méfiant : c'est pourquoi nous ne pouvions non plus trop l'engager à partir ; il aurait pu croire que nous ne le faisions que dans un intérêt personnel. La principale raison qui le fait rester ici, c'est qu'il veut tenir conseil avec mon père dès qu'il aura reçu des nouvelles. »

Ils étaient, pendant cette conversation, arrivés à la porte de la salle. Marie l'ouvrit aussi doucement que possible et entra avec Georges. La salle d'honneur ne se distinguait du grand appartement, à l'étage supérieur, que parce qu'elle était plus petite que celui-ci. Elle avait vue aussi de trois côtés par des fenêtres à petits carreaux ronds, à travers lesquelles le soleil se jouait en rayons de mille couleurs. Le plafond et les murs étaient recouverts d'une boiserie brune. Quelques portraits des ancêtres de Lichtenstein décoraient le côté privé de fenêtres, et les tables et les ustensiles de ménage montraient que le chevalier de Lichtenstein était un ami des vieux usages, et qu'il voulait céder à sa fille sa

maison comme il l'avait reçue de son grand-père. A une grande table, au milieu de la chambre, était assis le maître de céans. Il appuyait sur sa main son menton à longue barbe, et il regardait, sombre et immobile, dans un gobelet posé devant lui. Les pots et les cruches sur la table, le gobelet placé devant le vieux chevalier, laissaient dans le doute s'il avait passé la nuit à boire ou s'il voulait dès le matin se donner des forces par un bon coup de vin.

Il salua d'un léger signe de tête son jeune hôte, quand celui-ci se fut approché de la table où il était assis, tandis qu'un sourire presque imperceptible brillait sur ses lèvres. Il montra une coupe et une chaise à son côté. Marie comprit le signe, remplit la coupe et la présenta à son bien-aimé avec cette grâce qui imprimait un cachet particulier à tout ce qu'elle faisait. Georges s'assit à côté du vieillard et but. Celui-ci avança son siége plus près de lui et murmura d'une voix rauque :

« Je crains que les affaires n'aillent mal.

— Avez-vous des nouvelles ? demanda Georges, également d'un ton sourd.

— Un paysan m'a dit ce matin qu'hier soir les défenseurs de Tubingen sont entrés en pourparlers avec la ligue.

— Dieu ! s'écria Georges involontairement.

— Restez tranquille et ne l'éveillez pas ! il l'apprendra toujours trop tôt, » repartit le vieillard, montrant du doigt l'autre côté de la chambre. Georges y regarda. A une fenêtre du côté du précipice, était assis le proscrit. Il avait le bras appuyé sur le rebord. Son front soucieux, son œil fatigué par la veille, reposaient sur sa main.... Il sommeillait. Son manteau gris, tombé de dessus son épaule, laissait voir un simple pourpoint de cuir, serré autour de sa taille robuste. Ses cheveux descendaient en désordre sur ses tempes, et quelques touffes de sa barbe s'échappaient de sa main.

A ses pieds était couché son gros chien. Il avait posé sa tête sur le pied de son maître. Ses yeux étaient attachés, pleins de fidélité et de compassion, sur les traits du proscrit.

« Il dort, dit le vieux chevalier en retenant une larme prête à s'échapper de ses yeux. La nature réclame ses droits

sur le corps et enveloppe l'âme d'un voile bienfaisant. Son souffle est léger. Puissent de doux rêves le bercer dans son sommeil ! La réalité est si triste ! qui ne lui souhaiterait de l'oublier en rêve ?

— C'est une dure destinée, reprit Georges en regardant tristement le proscrit endormi. Repoussé de ses foyers, chassé dans un désert, sa vie est en proie à tout coquin qui de loin tend son arbalète sur lui ! le jour sous la terre, la nuit obligé de se glisser furtivement comme un voleur ! ma foi, c'est dur ! Et tout cela, parce qu'il a été fidèle à son maître, et que ses biens faisaient envie aux confédérés.

— Cet homme a fait plus d'une faute dans sa vie, dit le chevalier de Lichtenstein avec un grand sérieux. Je l'ai observé depuis son enfance jusqu'à cette heure. Je puis lui rendre ce témoignage qu'il a toujours voulu le bien. Parfois les moyens qu'il a employés étaient mauvais, parfois on ne l'a pas compris ; il s'est laissé entraîner par ses passions.... Mais où y a-t-il un homme de qui l'on ne puisse dire la même chose ? et certes, il a expié cruellement ses erreurs ! »

Il s'arrêta comme s'il en eût déjà dit plus qu'il ne voulait, et ce fut en vain que Georges chercha à en apprendre davantage sur le proscrit. Le vieillard tomba dans une silencieuse et profonde rêverie.

Le soleil s'étant levé au-dessus des montagnes, les brouillards tombèrent ; Georges s'avança vers la fenêtre pour jouir de la magnifique vue. Au-dessous des rochers de Lichtenstein, à plus de cent mètres de profondeur, s'étendait une charmante vallée bordée de collines boisées et coupée d'un ruisseau rapide. Trois jolis villages étaient placés dans le fond. Pour l'œil qui plonge dans cette vallée, c'est comme s'il regardait du ciel sur la terre. S'élève-t-il de la profonde vallée aux montagnes boisées, il rencontre des rochers disposés d'une façon pittoresque et les cimes des Alpes. Derrière la crête des montagnes s'élève le fort Achalm, qui forme le premier plan. Mais, à droite et à gauche d'Achalm, l'œil pénètre plus avant dans le pays. Lichtenstein est situé si près des nuages, qu'il domine le Wurtemberg, et que les regards peuvent errer à leur aise jusqu'au fond du bas pays. C'est un coup d'œil ravissant, quand le soleil du matin en-

voie obliquement ses rayons sur cette contrée fortunée. De magnifiques campagnes s'y étendent comme un tapis de mille couleurs. Le sombre vert et le brun foncé des montagnes en sont le commencement. Toutes les nuances sont réunies dans ce magnifique tissu, jusqu'au bleu transparent qui se fond avec le rouge du matin. Quelle distance de Lichtenstein à Asperg, et quel pays dans l'intervalle! Ce n'est pas un pays plat ni une plaine. Ce sont des ondulations de hauteurs et de montagnes qui s'élèvent et s'abaissent, des collines sans nombre qui cachent dans leur sein de larges vallées et des torrents, et que l'œil suit jusqu'aux limites de l'horizon.

Georges regardait avec admiration. Il cherchait à voir au loin et à distinguer chaque château, chaque village. Marie se tenait à côté de lui. Elle partageait son admiration, bien qu'elle eût joui de ce spectacle dès sa première enfance. Elle lui indiquait à voix basse chaque endroit, elle pouvait lui nommer chaque cime de montagne et chaque pointe de clocher.

« Où y a-t-il un endroit en Allemagne, dit Georges, perdu dans ce spectacle, qui puisse se comparer à celui-ci? J'ai vu des plaines et j'ai gravi des hauteurs d'où l'œil s'étend encore plus loin; mais nulle autre part on ne voit ces fertiles campagnes, ces riches moissons, ces forêts d'arbres fruitiers, et, là où les sommets deviennent plus bleuâtres, ce jardin de vignobles! Je n'ai encore porté envie à aucun prince; mais pouvoir d'ici étendre ses regards devant soi et dire : « Ces campagnes m'appartiennent!... »

Un profond soupir poussé auprès d'eux arracha Marie et Georges à leur contemplation. Ils se retournèrent; le proscrit était à quelques pas d'eux, à la fenêtre, plongeant sur la campagne des regards ravis et brillants, et Georges était incertain si ses paroles ou le souvenir de son malheur avaient ému le cœur de cet homme.

Il salua Georges et lui tendit la main. Puis, se tournant vers le maître du château, il lui demanda si le message n'était point arrivé.

« Le sire de Schweinsberg n'est pas encore de retour, » répondit Lichtenstein.

Le proscrit retourna en silence à la fenêtre et regarda dans le lointain. Marie lui remplit une coupe.

« Prenez courage, monseigneur, dit-elle, ne regardez pas le pays d'un air si sombre. Buvez de ce vin, c'est du pur wurtembergeois, et il pousse là-bas sur ces montagnes bleues.

— Comment est-il possible, répondit-il en se tournant vers Georges avec un mélancolique sourire, de rester triste quand le soleil se lève si radieux sur le Wurtemberg, et quand le ciel vous sourit dans l'œil bleu d'une aussi charmante fille du pays? n'est-ce pas, jeune homme? Que sont ces montagnes et ces vallées, quand il nous reste des yeux, des cœurs aussi fidèles? Prenez votre coupe et buvons. Tant que nous possédons une place dans ces cœurs, rien n'est perdu. Au bon Wurtemberg pour toujours[1]!

— Au bon Wurtemberg pour toujours! » répéta Georges en levant son verre.

Le proscrit allait ajouter quelque chose, quand le vieux gardien du château entra d'un air mystérieux.

« Il y a, dit-il deux marchands devant le château, et ils demandent à entrer.

— Ce sont eux! ce sont eux! s'écrièrent en même temps le proscrit et Lichtenstein. Fais-les monter. »

Le vieux serviteur s'éloigna. Une minute d'inquiétude suivit cette annonce. Tous gardaient le silence: le chevalier de Lichtenstein paraissait vouloir percer la porte de ses regards, et le proscrit cacher son agitation; mais la pâleur et la rougeur qui se succédaient sur les traits de ce dernier montraient combien l'attente agitait tout son être. Enfin, on entendit des pas dans l'escalier, ils s'approchèrent de l'appartement. L'homme puissant trembla de manière à être obligé de se tenir à la table; sa poitrine était penchée en avant, son œil était fixé sur la porte comme s'il voulait lire tout de suite sur la figure des arrivants le bonheur ou le malheur.... Alors la porte s'ouvrit....

1. *Au bon Wurtemberg pour toujours* se trouve souvent comme devise de ce parti. *Voy.* Pfaff, *Hist. du Wurtemberg*, liv. I, p. 306.

XI

Tout fuit, tout t'abandonne.
De tous tes serviteurs
Il ne reste personne
Pour aider tes malheurs.
Nul ne veut te connaître.
Seul je conserve, maître,
L'honneur de te servir
Jusqu'au dernier soupir.

UHLAND.

Georges aussi avait attendu avec impatience. Il examina d'un regard rapide les arrivants; dans l'un des deux, il reconnut le ménétrier de Hardt; l'autre était.... le colporteur qu'il avait vu à l'auberge de Pfullingen. Ce dernier se débarrassa d'un sac qu'il portait sur le dos, arracha l'emplâtre qui couvrait un de ses yeux, quitta sa position courbée, et apparut comme un homme robuste et énergique, avec des traits ouverts et fortement accentués.

« Max Stumpf! s'écria le proscrit d'une voix sourde. Pourquoi ce front sombre? Tu nous apportes de bonnes nouvelles, n'est-ce pas? ils veulent nous ouvrir leurs portes, ils veulent se défendre avec nous jusqu'au dernier homme? »

Max Stumpf de Schweinsberg jeta sur celui qui lui parlait un regard soucieux.

« Préparez-vous à quelque chose de fâcheux, seigneur! dit-il. La nouvelle que je vous apporte n'est pas bonne.

— Comment! reprit le proscrit, tandis que le rouge de la colère lui montait au visage, et que la veine de son front commençait à se gonfler. Comment! tu dis qu'ils hésitent, qu'ils balancent? Ce n'est pas possible. Fais attention à peser tes paroles, Max; c'est de la noblesse du pays que tu parles.

— Et cependant je le dis, répondit Schweinsberg en avançant d'un pas; à la face de l'empereur je le dirais : ce sont des traîtres.

— Tu mens, s'écria le proscrit d'une voix terrible. Traî-

tres, dis-tu? Cela n'est pas! Comment oses-tu attaquer l'honneur de quarante chevaliers?

— Ah! plût au ciel que moi seul je fusse un chevalier félon, un chien qui abandonne son maître! Mais tous les quarante ont rompu leur serment. Vous avez perdu votre pays, seigneur duc! Tubingen s'est rendu. »

L'homme à qui ces paroles étaient adressées tomba sur une chaise près de la fenêtre; il couvrit son visage de ses mains; sa poitrine s'élevait et s'abaissait comme s'il cherchait vainement à respirer, et ses bras tremblaient.

Les yeux de tous étaient attachés sur lui pleins de tristesse et d'émotion, surtout ceux de Georges: car, comme un éclair, le nom de duc avait fait sortir l'inconnu de l'obscurité qui l'avait jusque-là enveloppé à ses yeux. C'était lui-même, c'était Ulrich de Wurtemberg! Tout à coup il se rappela sa première rencontre avec lui, la visite nocturne qu'il lui avait rendue au sein de la terre, les paroles que celui-ci lui avait dites, la surprise et l'attrait qu'avait exercés sur lui toute sa personne. Il ne pouvait pas comprendre qu'il n'eût pas fait lui-même depuis longtemps cette découverte.

Pendant plusieurs minutes, personne n'osa rompre le silence. On n'entendait que la respiration profonde du duc et le gémissement de son chien fidèle, qui paraissait comprendre et partager sa douleur. Enfin, Lichtenstein fit signe au chevalier de Schweinsberg; ils s'avancèrent vers Ulrich, touchèrent son vêtement et parurent vouloir le réveiller : il resta muet et immobile. Marie avait pleuré tout le temps à l'écart; elle s'approcha alors d'un pas craintif et incertain, et posant sa belle main sur l'épaule du duc le regarda timidement et dit :

« Seigneur duc! ici il y a encore un bon Wurtemberg. »

Un profond soupir s'échappa de la poitrine du duc, mais ses mains se serrèrent plus fortement sur ses yeux, et il ne releva pas la tête. Georges s'approcha alors aussi. Involontairement il se représentait l'expression héroïque de cet homme, la majestueuse grandeur qu'il lui avait montrée, la première fois qu'il l'avait vu. Chaque mot qu'il avait prononcé alors lui revint à la mémoire, et le jeune homme osa lui dire :

« Pourquoi si peu de courage, homme sans nom ?

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ ! »

Ces mots produisirent un effet magique sur Ulrich de Wurtemberg. Soit cette devise, soit ce mélange de grandeur d'âme, de défi et de vraie élévation dans le malheur, qui lui avaient valu parmi ses contemporains l'honneur d'être appelé l'*intrépide*, il se montra dès ce moment digne de son nom.

« C'est le vrai mot, mon jeune ami, dit-il d'une voix ferme, à l'étonnement de tous, en laissant tomber ses mains et relevant la tête avec fierté, tandis qu'un feu guerrier brillait dans ses yeux. C'est le vrai mot, je vous remercie de me l'avoir rappelé. Avancez, Max Stumpf, sire de Schweinsberg, et rendez-moi compte de votre mission. Mais, auparavant, donne-moi mon gobelet, Marie !

— C'est jeudi dernier que je vous ai quitté, commença le chevalier. Jean me fourra dans ces habits et me montra comment je devais me conduire. Je parus à Pfullingen pour voir si l'on ne me reconnaîtrait pas ; l'hôtesse me donna une chope de vin d'un air aussi indifférent que si elle n'eût vu de sa vie le chevalier Stumpf, et un conseiller que j'avais querellé, grondé encore huit jours auparavant, trinqua avec moi comme si j'avais été toute ma vie porte-balle. Ce jeune homme-là était aussi dans la taverne. »

Le duc parut se laisser distraire par ce récit. Avec plus de gaieté qu'on n'aurait pu en attendre dans un tel malheur, il dit :

« Eh bien, Georges, tu l'as vu ; avait-il bien vraiment l'air d'un gueux, d'un misérable colporteur ? dis.

— Je pense qu'il a bien joué son rôle, répondit le jeune homme en souriant.

— De Pfullingen je partis le soir même pour Reutlingen. Là, il y avait dans la taverne toute une bande de confédérés d'Augsbourg, de Nuremberg, d'Ulm, de partout, et ils se réjouissaient avec les habitants de Reutlingen de ce qu'on avait retiré de leurs armes les ramures de cerf que vous y avez mises. Ils criaient et chantaient contre vous des chansons satiriques, qui prouvent combien ils vous craignent

encore. Le vendredi saint au matin, j'allai à Tubingen, le cœur me battait en descendant le bois du fort et en voyant devant moi la belle vallée du Neckar, les tours et les créneaux de la place. »

Le duc serra les lèvres, se retourna et promena ses regards au loin sur la campagne. Le sire de Schweinsberg s'arrêta les yeux fixés sur son maître, mais celui-ci lui fit signe de continuer.

« Je descendis dans la vallée et continuai à m'avancer vers Tubingen. La ville était déjà depuis longtemps occupée par les confédérés, et il ne restait plus que quelques troupes dans le camp qu'ils avaient établi sur la montagne, derrière la vallée de l'Ammer. Je résolus de me glisser dans Tubingen et d'entendre où on en était au château avant de pénétrer par le chemin secret dans la garnison. Vous connaissez l'auberge qui se trouve dans la haute ville, non loin de l'église Saint-Georges; c'est là que j'entrai et me mis à boire. Les chevaliers de la ligue, à ce que j'avais appris en chemin, y venaient souvent; aussi cet endroit me paraissait-il le plus propre à me faire atteindre mon but.

— Vous vous êtes bien aventuré, interrompit le sire de Lichtenstein; il aurait pu se trouver là des gens ayant envie de vous acheter quelque chose, et alors le colporteur aurait été bien vite découvert.

— Vous oubliez que c'était jour de fête, reprit l'autre; j'avais donc une bonne excuse pour ne pas ouvrir ma balle. Du reste, je n'aurais pas été découvert si facilement; j'ai bien vendu à Georges de Frondsberg une petite fiole de baume pour les blessures. Vrai Dieu! j'aurais mieux aimé me battre avec lui pour qu'il eût à en faire usage tout de suite....

« On était encore à l'église, aussi il ne se trouvait personne à l'auberge; mais j'appris de l'hôtelier que les chevaliers du château avaient conclu une trêve jusqu'au lundi de Pâques. Quand le service divin fut fini, beaucoup de chevaliers et de seigneurs vinrent, comme je l'avais pensé, déjeuner à l'auberge. Je m'assis dans un coin sur le banc du poêle, comme il appartient à de pauvres gens en présence de si grands seigneurs.

— Qui vis-tu là? demanda le duc.

— J'en connaissais quelques-uns; pour les autres, à leur conversation je devinai qui ils étaient. Il y avait là Frondsberg, Alban de Closen, les Hutten, Sickingen et beaucoup d'autres; bientôt aussi entra le truchsess de Waldbourg. Je renfonçai ma casquette sur mon front lorsque je le vis, car il ne doit pas avoir oublié la façon dont je l'ai renversé de cheval il y a quinze ans au tournoi de Nuremberg.

— N'avez-vous pas vu aussi le capitaine Jean de Breitenstein, demanda Georges.

— Breitenstein? Pas que je sache; mais oui, c'est bien ainsi que s'appelait celui qui dévora en une fois le gigot de mouton. Alors ils commencèrent à parler du siége et de la trêve. Ils parlaient sans suite, souvent aussi ils chuchotaient tout bas; mais j'ai de bonnes oreilles, et je surpris des choses peu agréables. Waldbourg raconta qu'il avait fait lancer dans le château une flèche avec une lettre pour Louis de Stadion. Ce ne devait pas être la première fois, car les chevaliers ne parurent pas étonnés lorsqu'il dit avoir reçu une réponse de la même manière. »

Le front du duc s'assombrit.

« Louis de Stadion! s'écria-t-il douloureusement. J'avais en lui tant de confiance, il m'était si cher! je remplissais tous les désirs que je pouvais lire dans ses yeux, et il a été le premier à me trahir?

— Dans la lettre il y avait que Stadion et encore douze autres étaient las de la guerre et à moitié résolus à se rendre, mais que Georges d'Hewen les en avait détournés.

— Pour celui-ci, je n'ai pas mérité cela de sa part, dit Ulrich; je n'étais pas bien disposé pour lui, parce qu'il me blâmait souvent quand je ne faisais pas à sa tête. Comme on peut se tromper sur les hommes! M'eût-on demandé qui voudrait me trahir et qui s'y opposerait, j'aurais nommé en dernier lieu Stadion et d'abord peut-être ce Georges d'Hewen.

— La lettre disait encore que Votre Altesse amènerait peut-être du renfort, ou, si cela n'était pas possible, se rendrait au château par des chemins secrets. Les confédérés émirent à ce sujet différentes opinions; mais ils s'entendirent sur ce point, qu'on devait amener la garnison à un

accord avant votre entrée au château. Car ensuite, pensaient-ils, ce siége pourrait encore durer longtemps. Lorsque j'entendis tout cela, il ne me parut pas précisément prudent de me rendre au château par la route secrète et de me livrer ainsi. En effet, combien n'était-il pas à présumer que Stadion avait déjà pris la direction suprême! Je résolus d'attendre encore jusqu'au jour. Si jusqu'au samedi matin je n'entendais rien de plus fâcheux sur la garnison, je voulais pénétrer au château et remettre l'écrit de Votre Altesse. Je rôdai dans le camp et dans la ville, et personne ne m'arrêta; je cherchai aussi toujours à me tenir près des chefs, et j'arrivai ainsi à l'après-midi.

— C'était encore le vendredi, pendant la fête? demanda Lichtenstein.

— C'était le vendredi saint. L'après-midi à trois heures, Georges de Frondsberg se rendit à cheval avec quelques capitaines devant les portes du château et demanda si l'on y bâtissait. Je n'étais pas si loin de là, et je vis Stadion venir sur le retranchement et je l'entendis répondre : « Non, car ce serait contre les conditions de la trêve, mais je vois que vous travaillez dans la campagne. » Georges de Frondsberg dit : « Si cela est arrivé, ç'a été sans mon ordre; qui es-tu? » Alors celui du château répondit : « Je suis Louis de Stadion. » Le confédéré rit et se caressa la barbe. « En est-il donc comme tu dis? s'écria-t-il; alors je veux changer les choses. » Aussitôt il courut vers plusieurs gabions et les renversa. Puis il engagea Stadion à descendre avec quelques chevaliers et à venir boire avec lui.

— Et ils vinrent? s'écria le duc; les traîtres, ils vinrent?

— Il y a sur le plateau du château, devant le dernier fossé une place d'où on voit au loin le pays; d'un côté la vallée du Neckar et de l'autre Steinlach, plus loin les Alpes et le pays de Zollern, et beaucoup de châteaux décorant le paysage. C'est là qu'on fit porter une table et des bancs, et les chefs de la ligue s'y assirent pour boire. Puis la porte de Haut-Tubingen s'ouvrit, le pont-levis s'abaissa sur le fossé, et Louis de Stadion avec six autres passèrent le pont; ils apportaient vos cruches d'argent, ils apportaient vos gobelets d'or et votre vieux vin. Ils abordèrent les ennemis avec des

saluts et des poignées de main, puis ils s'assirent et s'entretinrent avec eux en buvant.

— Que le diable les emporte tous[1] ! » interrompit le chevalier de Lichtenstein.

Mais le duc sourit douloureusement et fit à Max Stumpf signe de continuer.

« Ils se livrèrent ainsi à la joie jusqu'à la nuit et burent jusqu'à ce qu'ils ne purent plus se tenir sur leurs jambes; j'étais placé non loin d'eux, et aucune de leurs paroles ne m'échappa. Quand ils se levèrent, Waldbourg prit Stadion par la main : « Mon compère, dit-il, il y a du bon vin dans vos caves; laissez-nous bientôt entrer, que nous le buvions. » Celui-ci se mit à rire, lui secoua la main et dit : « Le temps porte conseil. » Quand je vis que les choses prenaient cette tournure, je résolus de m'abandonner à Dieu et de pénétrer au château au milieu des traîtres. J'allai donc jusqu'à la cour des comtes, où commence le petit souterrain. J'y descendis sans être vu, et j'arrivai jusqu'au milieu. Là ils avaient baissé la herse, et placé une sentinelle; celle-ci me coucha en joue en me voyant venir dans les ténèbres, et me demanda le mot d'ordre. Je dis, comme vous me l'aviez commandé, le mot d'ordre de votre vaillant aïeul, Éberhard le Barbu : « Atempto. » Le drôle fit de grands yeux, ouvrit cependant la grille et me laissa passer. Alors j'avançai plus loin d'un pas rapide et arrivai dans la cave. Je respirai quelques minutes, car j'avais perdu haleine dans l'étroite galerie.

— Pauvre Max ! va, bois une coupe de vin; tu ne peux plus parler, » dit Ulrich.

Celui-ci obéit volontiers à l'invitation de son prince, et continua d'une voix plus claire :

« Dans la cave j'entendis beaucoup de voix, et il me parut qu'on se disputait. J'allai du côté d'où venaient les voix, et je vis une grande partie de la garnison assise devant le grand tonneau et en train de boire. C'étaient quelques-uns du parti de Stadion, avec Hewen et plusieurs des siens. Ils

1. *Que le diable les emporte !* Ce sont les mots du chroniqueur Stumphardt, mots qui lui échappèrent involontairement en décrivant cette conférence des chevaliers autour des cruches de vin.

avaient des lampes et de grandes cruches devant eux. Cela avait un air affeux et ressemblait à peu près à un tribunal secret. Je me cachai près d'eux derrière un tonneau, et j'entendis ce qu'ils disaient. Georges d'Hewen leur reprocha en termes touchants leur infidélité. Il dit qu'il n'était pas nécessaire de se rendre; qu'ils étaient bien pourvus de provisions; que Votre Altesse allait rassembler une armée pour reprendre Tubingen; que les assiégeants seraient plus tôt qu'eux réduits à l'extrémité.

— Ah! brave Hewen! et quelle fut leur réponse?

— Ils se mirent à rire et à boire. « Il y a encore du temps d'ici à ce qu'il rassemble une armée! Où prendra-t-il l'argent, à moins de le voler? » dit l'un. Mais Hewen continua en ces termes : « Quand même cela ne serait pas possible de sitôt, vous devez néanmoins tenir jusqu'au dernier, comme vous l'avez juré; autrement, vous agirez comme des traîtres. » Ils recommencèrent à rire et à boire de plus belle et dirent : « Qui ose se présenter et nous appeler traîtres? » Alors, je m'écriai en sortant de derrière mon tonneau : « Moi! coquins! Vous êtes traîtres au duc et à la patrie!... » Tous étaient saisis; Stadion laissa tomber son gobelet; pour moi, je m'avançai, j'ôtai ma casquette et ma fausse barbe, et, me plaçant au milieu d'eux, je sortis votre lettre de mon pourpoint. « Voici une lettre de votre duc, dis-je; il veut que vous ne vous rendiez pas, que vous vous défendiez à outrance; lui-même va venir pour vaincre ou périr dans ces murs. »

— O Tubingen! dit de duc avec un soupir, que j'ai été insensé de te quitter! Je donnerais pour toi deux doigts de ma main gauche; que dis-je, deux doigts? Je me laisserais couper la main droite pour te ravoir! et, avec la gauche, je ferais marcher la ligue! Et ils n'ont tenu aucun compte de mes paroles?

— Les traîtres me regardèrent d'un air sombre, comme s'ils ne savaient pas bien ce qu'ils devaient faire. Mais Hewen les harangua encore une fois. Alors Louis de Stadion dit que je venais trop tard. Vingt-huit chevaliers voulaient cesser de combattre la ligue et laisser le duc se tirer d'affaire comme il pourrait. S'il revenait avec une puissante ar-

mée, ils tiendraient pour lui fidèlement; mais, sur de vagues promesses, ils ne voulaient pas continuer ainsi la guerre : car leurs châteaux et leurs domaines seraient ruinés et brûlés, s'ils ne cessaient de servir contre la ligue. Je demandai alors à être conduit dans la salle des chevaliers, pour voir s'il n'y aurait pas là des hommes capables de défendre le château; je comptais encore sur ceux que je regardais comme fidèles : les Nippenbourg, les Gultlingen, les Ow, les deux Berlichingen, les Westerstetten, les Eltershofen, Schilling, Reischach, Wœlwart, Kaltensthal.... Mais le sire d'Hewen secoua la tête et dit : « Je me suis trompé dans l'opinion que j'avais de beaucoup d'entre eux. »

— Et Stammheim, Thierberg, Westerstetten, mes fidèles, ne les as-tu pas vus ?

—Oh! oui, ils étaient assis dans la cave auprès de Stadion et buvaient votre vin. Mais on ne voulut pas me laisser monter. Hewen, et même Freiberg et Heideck, qui étaient avec lui, s'y opposèrent; il dirent que les deux partis étaient déjà excités l'un contre l'autre, que Stadion avait pour lui la majorité et aussi le plus grand nombre des soldats; que si je montais on en viendrait aux mains dans la cour du château, dans la salle des chevaliers; qu'il ne leur resterait plus à eux, les plus faibles, qu'à mourir; quelque disposés qu'ils fussent à verser pour vous la dernière goutte de leur sang, ils préféraient tomber devant l'ennemi sur le champ de bataille plutôt que d'être tués par leurs compatriotes et leurs compagnons d'armes. Je ne pouvais donc plus que les prier de veiller aux intérêts du prince Christophe et de votre fille, et de leur conserver le château dans la capitulation. Quelques-uns le promirent, les autres levèrent les épaules; pour moi, je donnai aux traîtres ma malédiction de chrétien et de chevalier; je provoquai cinq d'entre eux à la vie et à la mort sitôt que la guerre serait finie, et je sortis du château par le même chemin par où j'étais entré.

—Dieu du ciel! qui aurait cru une pareille chose possible? s'écria Lichtenstein; quarante-deux chevaliers, deux cents soldats, une forteresse solide, et ils trahissent! Notre nom est déshonoré; dans des temps éloignés on parlera encore de notre noblesse et de la manière dont elle a abandonné son

prince; le dicton : « Fidèle et honnête comme un Wurtembergeois, » est devenu une dérision.

— Sans doute autrefois on pouvait dire fidèle comme un Wurtembergeois, reprit le duc Ulrich, et une larme tomba sur sa barbe. Quand mon aïeul Éberhard alla à Worms et se mit à table avec les princes électeurs, les comtes et les seigneurs, ils parlèrent des avantages de leurs pays. L'un loua son vin, l'autre parla de ses moissons, le troisième de son gibier, le quatrième du fer qu'il retirait de ses montagnes. Alors ce fut le tour d'Éberhard le Barbu : « Je n'ai pas à citer de telles richesses, dit-il; mais lorsque je traverse le soir une forêt sombre, et que je suis la nuit dans les montagnes, épuisé de fatigue, j'ai bientôt trouvé un fidèle Wurtembergeois, je le salue, je me couche près de lui et m'endors tranquille. » Tous, pleins d'étonnement et d'admiration, s'écrièrent : « Le comte Éberhard a gagné, » et ils portèrent la santé des Wurtembergeois [1]. Que le duc traverse à présent la forêt, ils viendront le tuer; que je mette mes fidèles chevaliers dans les forteresses, à peine ai-je tourné le dos qu'ils traitent avec l'ennemi. Que le diable emporte une fidélité pareille!... Mais continue, fais-moi boire le calice jusqu'à la lie; je suis homme à en regarder le fond sans crainte.

— Alors, pour être bref, je m'arrêtai à Tubingen, jusqu'à ce que j'eus la certitude qu'ils s'étaient rendus. Hier, lundi de Pâques, une entrevue a eu lieu; ils ont fait un pacte par écrit, et l'ont fait ensuite crier dans les rues par un héraut: à cinq heures du soir ils ont rendu le château. Vous êtes formellement déposé. Le prince Christophe, votre fils, conserve le château de Tubingen, mais au service et sous la tutelle de la ligue, et pour le reste, les seigneurs partageront entre eux. J'ai eu beaucoup de chagrin dans ma vie : j'ai tué un ami dans un tournoi; j'ai perdu un enfant bien-aimé; j'ai vu brûler ma maison; mais, aussi vrai que Dieu et les saints me sont sacrés, ma douleur n'a jamais été si grande qu'à cette heure où j'ai vu planter les couleurs de la

1. Justin Kerner a fait sur ce sujet une charmante poésie intitulée; *der reichste Fürst* (le prince le plus riche). (*Note des traducteurs.*)

ligue à côté de votre bannière, et la croix rouge recouvrir les rameaux, le casque et le cor de Wurtemberg. »

Ainsi parla Max Stumpf de Schweinsberg! Pendant son récit, le soleil avait achevé de se lever; même sur les plus lointaines montagnes le brouillard était tombé; et il n'y avait plus, autour des hauteurs d'Asperg, qu'une vapeur semblable à un voile léger, qui ne servait qu'à mettre sous un plus beau jour les contrées sur lesquelles elle s'étendait. Couvert de la douce verdure des champs, rehaussé par les couleurs plus sombres des forêts, orné de jolis villages, de brillants châteaux et de belles villes, le Wurtemberg se déroulait à l'œil dans son éclat du matin. Son malheureux prince le contemplait d'un regard sombre. La nature lui avait donné un courage et un cœur que ne pouvaient briser ni le chagrin ni la misère. Il ne faisait pas part de ses sentiments à toute heure et à tout le monde, et, lorsqu'un grand coup le frappait, il avait coutume de se taire et d'agir.

Aussi, dans ce terrible moment, où avec sa dernière forteresse était tombé son dernier espoir, il renferma en lui cette grande douleur. Qui s'est trouvé auprès du cercueil de sa mère, et n'a pas, en jetant un dernier regard sur ses traits pâles et sur sa bouche muette, senti s'élever en lui des sentiments amers? C'est le repentir qui s'empare de l'homme dans de semblables instants. On se rappelle ce qu'elle a fait pour nous, avec quel amour elle nous a bercés dans notre enfance, avec quel empressement elle nous a fait les plus lourds sacrifices. Et comment le lui avons-nous rendu? Nous étions indifférents à un si touchant amour; nous croyions qu'il en devait être ainsi; nous étions ingrats et nous murmurions quand tous nos désirs n'étaient pas remplis sur l'heure; nous gaspillions son bien sans faire attention aux larmes qu'elle versait en silence.

Aujourd'hui que cet œil plein d'amour ne nous voit plus, que cette oreille est fermée pour toujours, que ces mains ne sentent plus notre dernière pression, ces mains qui nous nourrissaient avec tant de soin, nous sommes assaillis de tous ces sentiments de repentir, de reconnaissance et d'amour, qui dans ce temps-là auraient suffi à la rendre heureuse.

C'était un tel sentiment de repentir qui oppressait la poitrine d'Ulrich de Wurtemberg, tandis qu'il abaissait ses regards sur son pays, qu'il paraissait avoir perdu pour toujours. Sa noble nature, qu'il avait souvent démentie au milieu des séductions d'une cour splendide, étourdi par les conseils de faux amis, était pénétrée de douleur, et ce n'était pas son malheur seul qui le préoccupait, mais aussi le malheur de son pays occupé par l'ennemi.

Aussi, quand après quelques instants de contemplation il se retourna vers ses amis, ceux-ci furent étonnés de l'expression de ses traits; ils s'étaient attendus à lire sur son front et dans ses yeux la colère et l'indignation; mais c'était une profonde émotion, une silencieuse et grande douleur qui donnaient à ses traits une expression de douceur qu'ils ne lui avaient jamais vue jusqu'ici.

« Max, comment traitent-ils le peuple des campagnes? demanda-t-il.

— Ils le traitent en brigands, répondit celui-ci; ils dévastent les vignobles; ils abattent les arbres fruitiers et les brûlent dans leur bivouac; les cavaliers de Sickingen courent à travers les champs ensemencés et écrasent ce que n'ont pas mangé les chevaux; ils maltraitent les femmes et extorquent aux hommes leur argent. Déjà le peuple murmure de toutes parts; que sera-ce donc quand viendront l'été et l'automne? Quand pas un épi ne sortira des champs, quand pas une grappe ne mûrira sur les coteaux, quand ils seront de plus obligés de payer les impôts considérables que la ligue fera peser sur eux.... la misère sera à son comble.

— Les coquins! s'écria le duc, et une noble colère brilla dans ses yeux: ils faisaient un grand étalage de leurs bonnes intentions; ils venaient pour affranchir le Wurtemberg de son tyran, pour le délivrer de toute misère, et ils se conduisent comme avec des Turcs!... Mais, je le jure, sitôt que Dieu voudra me porter secours, si les épis ne poussent pas dans la vallée du Neckar, si les raisins ne mûrissent pas sur ses coteaux, je viendrai moissonner et couper des gerbes sur leurs corps, je viendrai avec de terribles vignerons, je les écraserai et les pressurerai et ferai jaillir leur sang!

Je tirerai vengeance de ce qu'ils ont fait à moi et à mon pays, dès que le Seigneur me sera en aide.

— Amen ! dit le chevalier de Lichtenstein ; mais, avant de rentrer dans votre pays, il faut en sortir sain et sauf. Il n'y a pas de temps à perdre si vous voulez vous échapper. »

Le duc réfléchit un moment et répondit :

« Vous avez raison ; je commencerai par aller à Montbéliard. De là je verrai si je puis réunir assez d'hommes pour tenter une invasion dans le pays. Viens, mon fidèle chien, tu m'accompagneras dans la misère de l'exil.... Tu ne sais pas ce que c'est que de rompre sa fidélité et d'oublier son serment.

— Il y a encore quelqu'un ici qui ne sait pas ce que c'est, dit Schweinsberg en s'approchant du duc. J'irai avec vous à Montbéliard, si vous ne dédaignez pas ma compagnie. »

Un feu guerrier brilla dans les yeux du vieux Lichtenstein.

« Prenez-moi avec vous, monseigneur ! dit-il ; mon bras, sans doute, n'est plus bien fort, mais ma voix est bonne dans le conseil. »

Marie regarda son bien-aimé d'un œil brillant. Sur les joues de Georges de Sturmfeder se répandit une ardente rougeur ; son œil brillait de courage et d'inspiration.

« Seigneur duc ! dit-il, je vous ai offert mon appui dans la caverne, quand je ne savais pas qui vous étiez ; vous ne l'avez pas dédaigné. Ma voix n'a pas grande valeur dans le conseil ; mais si vous avez besoin d'un cœur qui batte, d'un œil qui veille pour vous, et d'un bras qui écarte de vous l'ennemi, acceptez-moi et emmenez-moi avec vous. »

Tous les sentiments qui l'avaient attiré vers l'homme sans nom se réveillaient en ce moment dans le jeune homme : son malheur et la manière dont il le portait, peut-être aussi ce regard encourageant de sa bien-aimée, excitèrent son enthousiasme et l'attirèrent aux pieds du duc sans duché.

Le vieux sire de Lichtenstein regarda avec une orgueilleuse joie son jeune hôte, le duc le contempla avec émotion, lui tendit la main, le releva et le baisa au front.

« Où de tels cœurs battent pour nous, dit-il, nous avons

encore des forteresses et des remparts solides, et nous ne saurions accepter le nom de pauvre. Tu as mon amitié et mon estime, Georges de Sturmfeder, tu m'accompagneras : c'est avec joie que j'accepte tes services. Max Stumpf de Schweinsberg, j'ai besoin de toi pour une affaire plus importante que la défense de ma personne. Je vais te donner des messages pour Haute-Wyl et la Suisse. Quant à vous, bon Lichtenstein, je ne puis permettre que vous m'accompagniez. Je vous honore comme un père ; vous avez agi fidèlement envers moi, vous m'avez ouvert toutes les nuits votre château ; j'espère vous en témoigner ma reconnaissance. Si je reviens dans le pays avec l'aide de Dieu, votre voix sera la première dans mon conseil. »

Son œil tomba sur le ménétrier de Hardt, qui se tenait modestement à l'écart.

« Viens ici, mon brave, s'écria-t-il en lui tendant la main. Tu t'es rendu autrefois bien coupable à notre égard, mais tu as noblement expié ta faute.

— Une vie n'est pas assez longue, dit le paysan en regardant d'un air sombre le sol ; j'ai encore une dette envers vous, mais je la payerai.

— Retourne dans ta cabane, c'est ma volonté. Livre-toi au soin de tes affaires comme auparavant ; peut-être pourras-tu nous rassembler des hommes dévoués si nous revenons dans le pays. Et vous, chère demoiselle, comment puis-je récompenser vos bons offices ? Depuis longtemps vous vous êtes privée toutes les nuits de sommeil pour m'ouvrir la porte et me préserver de la trahison. A présent, il est temps d'agir. Noble seigneur, dit-il en se tournant vers le père de Marie, j'ai à vous présenter une demande de mariage, et j'espère que vous ne rejetterez pas le gendre que je vous propose.

— Comment dois-je entendre vos paroles, seigneur ? » demanda le chevalier en regardant sa fille avec étonnement.

Le duc saisit la main de Georges et le conduisit vers le vieillard.

« C'est lui qui aime votre fille, et elle ne lui est pas défavorable ; qu'en pensez-vous, chevalier ? si vous faisiez un couple heureux ? Ne froncez pas ainsi le sourcil ; c'est un

honorable et brave champion dont j'ai éprouvé moi-même le bras, et mon fidèle compagnon dans l'infortune. »

Marie baissait les yeux ; elle rougissait et pâlissait tour à tour ; elle tremblait en attendant la réponse de son père.

Celui-ci regarda gravement le jeune homme.

« Georges, dit-il, j'ai eu de l'inclination pour vous dès le premier instant où je vous ai vu : elle n'aurait pas été si grande si j'avais su ce qui vous amenait dans ma maison. »

Georges voulait s'excuser, mais le duc lui coupa la parole.

« Vous oubliez que c'est moi qui l'ai envoyé vers vous avec une lettre de créance ; il n'est pas venu à vous de lui-même ; mais pourquoi réfléchir si longtemps? Je le doterai comme mon propre fils ; je compte lui donner des biens qui vous rendront fier d'avoir un tel gendre.

— N'insistez pas davantage, monseigneur, dit le jeune homme blessé de la longue indécision du vieillard ; je ne veux pas qu'on puisse dire de moi que j'ai mendié une femme et que j'ai voulu m'imposer à son père : mon nom est trop noble pour cela. »

Et dans sa mauvaise humeur il se disposait à quitter la chambre, quand le chevalier de Lichtenstein le retint par la main :

« Mauvaise tête! s'écria-t-il; pourquoi donc s'emporter ainsi tout de suite? Tiens, prends-la, qu'elle soit à toi; mais.... mais ne songe pas à l'épouser tant qu'une bannière étrangère flottera sur les murs de Stuttgard. Sois fidèle au seigneur duc, aide-le à recouvrer sa couronne, et, si tu l'as fidèlement suivi, le jour où vous entrerez dans Stuttgard, où les bannières de Wurtemberg flotteront sur les créneaux de la ville, je te donnerai ma fille, et tu deviendras mon fils chéri.

—Et ce jour-là, dit le duc, la fiancée rougira d'une façon plus charmante encore, quand les cloches retentiront du haut des tours, et que la noce entrera à l'église! Alors je m'avancerai vers le fiancé, et je lui demanderai la récompense qui m'est due. Allons, brave garçon, donne-lui le baiser de fiancé; il est à présumer que ce n'est pas le premier; embrasse-la encore une fois, et puis tu m'appartiendras jus-

qu'à l'heureux jour où nous entrerons à Stuttgard. Buvons, messeigneurs, à la santé des fiancés. »

Sur les nobles traits de Marie passa un sourire luttant avec les pleurs qui perlaient encore dans ses beaux yeux. Elle remplit les gobelets et offrit le premier au duc avec un regard si reconnaissant, avec une grâce si séduisante, qu'il estima Georges bien heureux et fut obligé de s'avouer que plus d'un voudrait exposer sa vie pour obtenir une telle récompense.

Les hommes saisirent leurs coupes, et ils s'attendaient à ce que le duc allait leur dire quelque bonne maxime, selon sa coutume; mais Ulrich de Wurtemberg jeta un long regard d'adieu sur le beau pays dont il lui fallait se séparer; un instant une larme fut sur le point de s'échapper de son œil, il se retourna avec fermeté.

« J'ai jeté derrière moi, dit-il, ce qui m'était autrefois si cher, je le reverrai dans des jours meilleurs; mais ici, dans ces cœurs, je possède encore des trésors. Ne me plaignez pas, mais ayez bon courage; où se trouvent le duc et ses fidèles, il y a *bon Wurtemberg pour toujours.* »

TROISIÈME PARTIE.

I

Dans la Souabe, où duc régna ton père,
Où le peuple encor l'aime en ses hameaux,
Où plus d'un seigneur vit dans les châteaux,
Qui combattit jadis sous ta bannière ;
Là n'a point péri ton cher souvenir ;
C'est là le chemin qu'il nous faut tenir,
Et la forêt Noire aux ombres secrètes
A pour notre exil de sûres retraites.

UHLAND.

Un été aussi chaud que celui de 1519 n'a sans doute jamais pesé sur le Wurtemberg. Tout le pays avait rendu hommage à la ligue et pensait devoir jouir enfin du repos; mais les confédérés montrèrent clairement alors que ce n'était pas pour reprendre Reutlingen qu'ils s'étaient armés. Ils voulaient être payés et recevoir une indemnité pour leur peine. Les uns demandaient qu'on partageât entre eux le Wurtemberg; les autres qu'on le vendît à l'Autriche; d'autres voulaient le conserver aux enfants d'Ulrich, mais sous la tutelle de la ligue. Ils se disputaient la possession d'un pays auquel ni les uns ni les autres n'avaient droit de prétendre. Le pays même était désuni et divisé.

Il devait couvrir les frais de la guerre, et cependant il ne s'y trouvait personne qui voulût payer. La noblesse pensait que c'était une bonne occasion de se séparer du pays et de se déclarer indépendante. Les bourgeois et les paysans étaient tout à fait ruinés, leurs champs dévastés; ils ne voyaient aucun moyen de se relever. Le clergé ne voulait pas non plus payer seul; tout était donc débat et contestation. Beaucoup aussi avaient à cœur la manière dont on avait traité leur souverain. Plus d'un, maintenant que le duc

était en exil loin du pays de ses pères, sentaient des remords et des regrets. Ils comparaient son gouvernement avec celui d'à présent. Les choses ne s'étaient pas améliorées; au contraire, elles n'avaient fait qu'empirer. Mais ils vivaient sous un joug trop dur pour laisser paraître leurs douleurs.

Ce mécontentement du peuple n'échappa pas à la régence de la ligue; il lui fallut entendre, comme on le trouve dans de vieilles chroniques, « de bien singuliers et mauvais discours. » Elle chercha, par un redoublement de sévérité, à conquérir l'attachement; elle répandait des mensonges sur le duc[1]. On ordonna aux prêtres de prêcher contre lui; quiconque dirait du bien de lui devait être jeté en prison; qui conque le soutiendrait en secret aurait les yeux crevés et serait décapité.

Mais Ulrich avait encore des sujets fidèles dans le peuple des campagnes, qui lui rendaient compte par des voies secrètes de ce qui se passait en Wurtemberg. Il se trouvait dans son comté de Montbéliard et y attendait, avec les hommes qui l'avaient accompagné dans l'infortune, une occasion favorable de rentrer dans son pays. Il écrivit à beaucoup de princes; il les conjura de lui venir en aide. Mais aucun ne prit chaudement son parti. Il écrivit aux princes électeurs assemblés pour l'élection d'un nouvel empereur; ils ne lui portèrent aucun secours. La seule chose qu'ils firent fut d'ajouter, dans la capitulation du nouvel empereur, une clause concernant le Wurtemberg et le duc; l'empereur n'y fit pas attention. Quand le duc se vit ainsi abandonné de tout le monde, il ne balança pas, mais résolut de reconquérir son pays avec ses propres forces. Quelques circon-

1. Le duc Ulrich se plaignit à plusieurs reprises à cette époque que ses adversaires répandissent tant de mensonges contre lui. Il se défend à ce sujet surtout dans ses lettres à la confédération suisse. Ainsi en l'an 1519 ses ennemis firent courir le bruit qu'il avait fendu en deux un page, Guillaume de Janowiz. Cependant Janowiz vivait encore en l'an 1562, et fut en 1560 commandant du fort d'Asperg. Mais ce mensonge fit alors beaucoup de sensation. Aussi un Suisse à qui on montrait cet homme en lui disant le bruit que les ennemis du duc avaient fait courir sur son compte, répondit : « Ce doit être un bon barbier, celui qui l'a si bien guéri. » (Sattler, II, § 24.)

stances paraissaient militer en sa faveur. Ainsi la ligue, en apprenant que personne ne voulait prendre le parti de l'exilé, avait licencié ses troupes. La plupart des villes et des châteaux ne conservèrent que de très-faibles garnisons, et même à Stuttgard on n'avait laissé que quelques compagnies de soldats.

Par cette mesure, la ligue s'était fait un ennemi qu'on méprisait, mais qui contribua beaucoup à amener un changement dans l'ordre de choses : c'étaient les lansquenets. Ces hommes, accourus de toutes les parties de l'Empire, offraient d'ordinaire leur aide à qui les payait le mieux; peu leur importait pour quoi et contre qui ils combattaient. Pour les avoir, il fallait leur passer bien des choses; le vol, le meurtre, le pillage et l'incendie étaient leurs bénéfices particuliers, l'indemnité qu'ils prenaient quand ils ne recevaient pas exactement leur solde. Georges de Frondsberg le premier, par le respect qu'il inspirait à l'armée, par des exercices journaliers et une inflexible sévérité, les avait en quelque sorte tenus en bride. Il les avait répartis en compagnies régulières, placées sous des chefs de son choix; il leur avait appris à combattre avec ordre et en rangs. Aussi montrèrent-ils alors qu'ils avaient été à bonne école : car, lorsque la ligue les congédia, ils ne coururent pas, comme auparavant, le pays en bandes disséminées, pour chercher du service, mais ils formèrent douze compagnies régulières, se choisirent des chefs[1] et même un capitaine dans la personne du *long Pierre*. Ils étaient irrités contre la ligue; ils se nourrirent de pillage et de contributions et firent la guerre pour leur propre compte. L'anarchie était si grande dans le Wurtemberg que personne ne put leur tenir tête. La ligue s'était dépouillée de ses forces, et elle était trop occupée de ses propres affaires pour songer à délivrer de ces bandes le malheureux pays. La noblesse était désunie; elle vivait dans

1. Voici le récit de Sattler : La ligue de Souabe avait renvoyé une grande partie de ses hommes de guerre ; ceux-ci en furent offensés, ils se réunirent en douze compagnies, se choisirent des chefs, et établirent d'après l'usage d'alors un ordre militaire. Il est très-vraisemblable que le duc attira ces gens-là à lui. (*Histoire du duc de Wurtemberg*, II, § 16.)

ses châteaux et regardait tranquillement ces désordres. La garnison des villes était trop peu nombreuse pour repousser les lansquenets par la force, et les bourgeois et les paysans les voyaient même venir avec plaisir quand leurs exigences n'étaient pas par trop grandes, car les lansquenets criaient tout haut contre la ligue, pour qui personne n'était porté. Enfin, le bruit se répandit que ces troupes ne seraient pas éloignées d'aider le duc à reconquérir son pays.

Par une belle matinée du milieu d'août, les lansquenets étaient campés dans le fond d'une vallée, près de la frontière de Bade. Les gigantesques et noirs sapins qui enfermaient la vallée des deux côtés appartenaient encore à la forêt Noire, et le ruisseau qui se précipitait à travers la vallée était la Wurm. La petite armée, retenue sous les ombrages de la forêt et sous les saules de la vallée, formait des groupes singuliers et se livrait au repos. A la distance de deux cents pas on voyait des postes dont les lances brillantes ou les mèches allumées inspiraient au loin l'effroi. Au milieu de la vallée, à l'ombre d'un chêne, cinq hommes étaient assis autour d'un manteau qui leur servait de table, et jouaient à ce jeu qui aujourd'hui encore porte le nom de *lansquenet*. Ces hommes se distinguaient du reste de leurs compagnons par de larges rubans rouges passés autour des épaules et de la poitrine : car leurs vêtements étaient tout aussi sales et aussi déchirés que ceux des autres soldats. Quelques-uns portaient des casques, d'autres de grands chapeaux de feutre, recouverts de bandes de fer, et des pourpoints de cuir qui, par la pluie, la poussière et le séjour des bivouacs, avaient pris toutes les teintes imaginables.

A un examen plus rigoureux, on reconnaissait encore deux choses qui les distinguaient de leurs camarades. Ils n'avaient ni mousquets ni piques, comme les lansquenets en portaient ordinairement, mais des rapières d'une longueur et d'une largeur démesurées. Ils avaient aussi, comme les nobles et les chefs en portaient alors, des panaches flottants sur leurs chapeaux et leurs casques, pour se donner un air chevaleresque.

Tous les cinq paraissaient posséder une grande adresse au jeu, mais surtout un d'entre eux, qui se tenait le dos ap-

puyé au chêne. C'était un homme grand et bien nourri. Il avait un chapeau garni d'un galon d'or et orné par devant de l'image dorée de saint Pierre, sous laquelle sortaient deux énormes plumes de coq rouges. Cet homme devait avoir couru le monde, car il pouvait jurer en français, en italien et en hongrois; pour sa barbe, il la portait à la hongroise, et il l'avait tellement tournée avec de la poix, que ses moustaches se dressaient des deux côtés de son nez comme de longues épines.

« *Canto cacramento!* cria l'homme aux terribles moustaches d'une voix de basse-taille, le valet est à moi! Sus! je le coupe avec le roi de trèfle.

— Il est à moi, s'il vous plaît, s'écria son voisin, et le roi aussi; tout est pour moi.

— *Mort de ma vie!* comme on dit en français, capitaine Lœffler, vous voulez enlever ainsi la levée à votre chef! Fi donc! fi donc! c'est de la révolte. Dieu me damne, vous voulez aussi m'ôter le commandement! »

A ces mots les yeux de l'autre brillèrent d'une façon hideuse; il mit son chapeau sur l'oreille, de manière à laisser voir ses épais sourcils et une grande cicatrice rouge qu'il avait sur le front et qui lui donnait un air des plus guerriers.

« Au jeu, colonel Pierre, il n'y a pas de hiérarchie, répondit l'autre joueur. Vous pouvez nous commander à nous autres capitaines de bloquer et de brûler une ville; mais au jeu, tout lansquenet est autant que nous.

— Vous êtes un émeutier, un rebelle contre votre colonel, par Dieu! et si ma dignité me le permettait, je vous massacrerais et vous mettrais en chair à pâté; mais continuez.

— Voici le deux, je mets dessus le quatre, puis je coupe avec le cinq. Et le valet de carreau, qui le prendra?

— Moi, dit le long Pierre; voici le roi de carreau; morbleu! le coup est à moi!

— Comment fais-tu ton compte pour avoir le roi de carreau? s'écria un petit homme sec avec un visage en pointe, un œil perçant et une voix rauque. N'ai-je pas vu, quand tu as donné, qu'il était dessous? Il a triché; le long Pierre a triché honteusement.

— Muckerle, capitaine de la huitième compagnie! je vous conseille de tenir votre langue, dit le colonel. *Bassa manelka!* je n'entends pas la plaisanterie. La souris ne doit pas irriter le lion.

— Je le répète, comment aurais-tu le roi? Devant le pape et le roi de France je le soutiendrais, tu es un tricheur!

— Muckerle, reprit le colonel en tirant avec sang-froid son épée du fourreau, dis encore un *Ave Maria*, car je te tue aussitôt la partie finie. »

Cette querelle arracha les trois autres chefs à leur repos. Ils se déclarèrent pour le petit capitaine et donnèrent à entendre qu'on pouvait bien imputer pareilles choses au colonel; mais celui-ci déclara hautement qu'il n'avait pas triché.

« Si saint Pierre, mon patron, que je porte sur mon chapeau, pouvait parler, aussi vrai qu'il était un bon lansquenet, il porterait témoignage que je n'ai pas triché.

— Il n'a pas triché, » dit une voix sourde qui semblait sortir de l'arbre.

Les hommes furent saisis d'effroi et firent des signes de croix comme s'ils voyaient un revenant; le brave colonel lui-même pâlit et laissa tomber la carte. A ce moment il sortit de derrière l'arbre un paysan armé d'un poignard, et portant une mandoline attachée sur son dos par une courroie de cuir. Il regarda les hommes d'un air ferme et dit :

« C'est comme je le disais, ce seigneur-là n'a pas triché; il avait en mains, lorsqu'il a donné, le roi de trèfle et le roi de carreau, avec les cinq et quatre de cœur et de pique.

— Ah! tu es un brave garçon, s'écria gaiement le colonel; aussi vrai que je suis un brave lansquenet, je veux dire colonel, tout ce que tu as dit est vrai.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria le petit capitaine avec un regard perçant. Comment ce paysan s'est-il glissé ici, sans que nos gardes l'aient annoncé? C'est un espion, il faut le pendre.

— Ne dis pas de sottises, Muckerle, ce n'est pas un espion; viens, assieds-toi près de moi. Tu es donc un ménétrier, que tu portes la guitare comme un Espagnol qui va voir sa belle?

— Oui, seigneur! je suis un pauvre ménétrier; vos gardes ne m'ont pas arrêté quand je suis sorti de la forêt. Je vous ai vus jouer et me suis permis de regarder. »

Les capitaines de cette armée n'étaient pas habitués à s'entendre parler si poliment: aussi se sentirent-ils de l'inclination pour le ménétrier, et ils l'invitèrent d'un ton de protection à s'asseoir près d'eux : car ils avaient appris, en servant dans des guerres étrangères, que les rois et les grands capitaines en agissaient très-familièrement avec les poëtes et les troubadours ou *Minnesinger*.

Le colonel but un coup d'une bouteille d'étain, l'offrit au petit capitaine, et dit d'un air réjoui :

« Muckerle, que ce que j'ai bu me fasse mourir, si je n'oublie pas tout. Mettons fin à la querelle; ne continuons pas le jeu, messeigneurs! J'aime le chant et la musique; qu'en pensez-vous? si nous nous faisions jouer quelque chose? »

Tous approuvèrent sa proposition et mirent les cartes de côté; le ménétrier accorda sa cithare et demanda ce qu'il devait chanter.

« Chante un air de jeu! dit l'un d'eux, puisque nous étions justement en train de jouer. »

Le ménétrier réfléchit un moment et commença :

Grâce aux as, deux, trois, six,
Combien n'ont pas perdu le Paradis!
Grâce aux cinq, trois, deux, quatre,
Combien pour vivre ont dû se mettre en quatre!
Grâce aux six, quatre, as, trois,
Combien se sont vus logés sous les toits!
Grâce à l'as solitaire,
Combien aujourd'hui de buveurs d'eau claire!
Grâce aux trois, quatre, as, deux,
Combien de parents, d'enfants malheureux!
Grâce aux dés, sans confesse,
Combien n'ont pas manqué vêpres et messe!
Grâce aux trois, deux, quatre, as,
Dans les enfers combien diront : « Hélas [1] ! »

1. Cette chanson est rapportée aussi par Lessing dans le recueil qui a pour titre : *Altdeutscher Witz und Verstand*. (Esprit et saillies de l'ancienne Allemagne.)

Le colonel Pierre et les capitaines applaudirent à la chanson et tendirent en récompense la bouteille au ménétrier.

« Que Dieu vous bénisse! dit celui-ci en rendant la bouteille. Beaucoup de bonheur pour votre campagne; vous êtes sans doute les chefs de la ligue et vous vous remettez en campagne; peut-on demander contre qui? »

Les lansquenets se regardèrent entre eux et sourirent, mais le colonel répondit :

« Vous n'avez pas tout à fait tort. Nous avons servi la ligue autrefois, mais maintenant nous ne servons personne que nous-mêmes, et qui a besoin de gens tels que nous?

— Les Suisses vont avoir maintenant une bonne année; on dit que le duc va rentrer dans le pays.

— Que le diable emporte les Suisses! s'écria le colonel; combien ne se sont-ils pas mal conduits envers le duc! ce bon prince avait mis en eux tout son espoir, et *diavolo maledetto!* comme ils l'ont abandonné près de Blaubeuren!

— Ils l'ont lâchement trahi, dit le capitaine Muckerle d'une voix rauque; mais si on y regarde bien, il n'a presque que ce qu'il mérite; il devait bien les connaître. Que le diable les emporte tous!

— Oui, le duc aurait dû s'y attendre, reprit le ménétrier; sans doute, s'il avait eu des hommes comme vous et vos braves compagnies, la ligue serait encore à Ulm.

— Tu as dit vrai, brave garçon! Ce sont des lansquenets et non des Suisses qu'il aurait dû prendre. Et s'il se fie encore à eux, je sais bien ce que je dois penser de lui. Il aurait dû prendre des lansquenets, je le dis encore une fois. N'est-ce pas, le Magdebourgeois?

— C'est bien aussi ce que je pense, répondit le Magdebourgeois; il n'y a que les lansquenets pour remettre le duc sur son trône. Les Suisses ne savent que donner des coups de hallebarde, c'est tout leur talent; mais il vous faudrait voir comme nous chargeons nos mousquets, comme nous les mettons sur les fourchettes avec la mèche dessus : c'est bien autre chose. Il n'y en a pas, Dieu me damne, qui en feraient autant. Ils emploient une demi-heure pour tirer, et nous lansquenets, un demi-quart d'heure.

— Oui, tout honneur aux seigneurs lansquenets, dit le

ménétrier en soulevant respectueusement sa casquette; sans doute le duc devrait vous avoir à son service, mais la ligue vous a probablement trop bien récompensés pour que vous vouliez porter secours au malheureux duc.

— Récompensés! s'écria le cinquième capitaine en riant. Ah! si elle pouvait couper les liards en quatre, la chienne de ligue! C'est à elle qu'on peut appliquer le proverbe :

Sers bien, sans demander salaire;
Au maître ainsi tu sauras plaire.

Je dis qu'on nous a mal payés. Et si le seigneur duc veut m'avoir, je suis à ses ordres comme à ceux de tout autre.

— Staberl, tu as raison, dit le colonel en tirant ses moustaches. Morbleu! le chat aime à être où on le caresse. Si le seigneur Ulrich paye bien, Dieu me damne, tous nos hommes le suivront.

— Eh bien! vous pourrez bientôt le voir, repartit le paysan en souriant d'un air rusé. N'avez-vous pas encore reçu du duc la réponse à votre message? »

Le colonel Pierre devint rouge jusqu'au front.

« Mordieu! qui es-tu donc pour savoir mon secret? Qui t'a dit que j'ai envoyé vers le duc?

— Vous avez envoyé vers le duc, Pierre? Pourquoi avez-vous des secrets avec nous, dites-le tout de suite?

— Eh bien! j'ai cru qu'il me fallait encore une fois penser pour vous tous, comme toujours, et j'ai envoyé un homme saluer le duc en notre nom et lui demander s'il n'aurait pas besoin de nous. Au moins un demi-écu par homme, et pour nous, le colonel et les capitaines, un florin d'or, et chaque jour quatre litres de bon vin.

— Ce n'est pas une mauvaise proposition, ma foi! un florin d'or par mois. J'en suis, et personne n'aura à s'y opposer. As-tu une réponse du duc?

— Jusqu'à présent pas encore, mais, *bassa manelka!* qui t'a dit mon secret, camarade? Je te coupe une oreille, Dieu me damne! comme mon patron saint Pierre, qui était aussi un lansquenet, a fait à Malchus, un hallebardier des Suisses israélites; réponds vite ou je coupe.

— Long Pierre, s'écria le petit capitaine Muckerle d'une

voix inquiète, laisse-le, c'est un sorcier. Je sais encore, comme si c'était aujourd'hui, que nous devions le prendre à Ulm, et quand nous arrivâmes dans l'écurie du sire de Kraft, du secrétaire, où il était, il se fit petit et toujours plus petit, jusqu'à ce qu'il devint un moineau, et s'envola par-dessus nos têtes.

— Quoi! s'écria le brave colonel en reculant devant le ménétrier, c'est lui? Et le magistrat fit alors proclamer qu'on devait tuer tous les moineaux, parce qu'un espion du duc de Wurtemberg s'était changé en moineau!

— C'est lui! murmura Muckerle; c'est le ménétrier de Hardt, je l'ai reconnu du premier coup. »

Le colonel et les capitaines ne s'étaient pas encore remis de leur étonnement. Ils regardaient avec un mélange de crainte et de curiosité l'homme dont la renommée racontait des choses si extraordinaires. Lui-même avait une oreille trop bien exercée pour ne pas entendre ce que ces gens se murmuraient entre eux, mais il faisait comme s'il ne s'apercevait de rien; il s'occupait tranquillement de sa cithare. Enfin, le long Pierre prit son courage à deux mains, tourna à plusieurs reprises sa moustache, tira ensuite son énorme chapeau de dessus sa tête, et dit:

« Pardonnez-nous, mon camarade, honorable ménétrier, de vous avoir traité ainsi sans façon. Pouvions-nous savoir qui nous avions près de nous? Soyez mille fois le bienvenu. Dieu me damne! j'ai pensé souvent que je voudrais bien voir une fois l'excellent et brave ménétrier de Hardt, qui à Ulm s'est envolé au grand jour sous la forme d'un moineau.

— C'est bien, interrompit le ménétrier avec humeur, laissez de côté les vieilles histoires. J'ai reçu du duc l'ordre de venir trouver aujourd'hui Vos Seigneuries, et de vous dire que, si vous êtes toujours disposés à vous mettre en campagne avec lui, il veut bien payer ce que vous lui avez demandé.

— *Canto cacramento!* c'est un brave seigneur! un florin d'or par mois et chaque jour quatre litres de vin! Vive le duc!

— Et quand viendra-t-il? demanda le capitaine Lœffler; quand le verrons-nous?

— S'il n'est pas arrivé de malheur, aujourd'hui même. Hier il est tombé sur Heimsheim; la garnison est faible. S'il en a triomphé, il doit s'avancer plus loin aujourd'hui même.

— Regardez! un homme armé ne s'avance-t-il pas là-bas à cheval? Il a l'air d'un chevalier. »

Les lansquenets regardèrent avec attention vers l'extrémité de la vallée. On y voyait un casque et une cuirasse briller au soleil; de temps en temps on distinguait un cheval. Le ménétrier de Hardt se leva et grimpa sur le chêne. De ce point élevé il pouvait mieux dominer la vallée. Le cavalier était encore trop loin pour qu'il pût distinguer ses traits, mais il crut reconnaître son écharpe et l'homme qu'il attendait.

« Que vois-tu? crièrent les chefs. Est-ce quelqu'un qui traverse la vallée par hasard, ou crois-tu qu'il vienne de la part du duc?

— Oui, son écharpe est bleue et blanche, dit le ménétrier; ce sont ses longs cheveux; c'est ainsi qu'il se tient à cheval. Ah! mon brave mignon, sois le bienvenu dans le Wurtemberg. Maintenant il voit vos gardes; il vient à eux; voyez comme les hommes étendent leurs lances.

— Oui, tout lansquenet connaît la consigne. Personne ne passe sans permission là où les chefs sont campés.

— Ah! voici qu'ils l'appellent; il leur parle; ils lui montrent la place où nous sommes. Il vient! »

Le ménétrier de Hardt descendit de l'arbre, le visage rayonnant de joie.

« *Diavolo maledetto! bassam terendete!* Ils ne le laisseront donc pas venir tout seul? Il y aura quelqu'un pour conduire son cheval par la bride, comme c'est la consigne.

— Comment! est-ce un chevalier qui vient?

— Un gentilhomme, aussi bon qu'aucun de l'Empire, répondit le ménétrier; et le duc lui veut beaucoup de bien. »

A cette nouvelle, les chefs se levèrent: car, bien qu'ils fussent très-fiers de s'appeler capitaines, ils savaient pourtant bien qu'ils n'étaient que des lansquenets et qu'ils devaient au chevalier toutes les marques de respect. Le colonel seul s'assit gravement au pied du chêne, se caressa la

barbe de façon qu'elle devint toute brillante, remit en ordre son grand chapeau à plumes de coq, s'appuya sur sa grande rapière et attendit ainsi le chevalier.

II

Notre seigneur est arrivé,
Et l'ennemi s'est esquivé;
Le duc vainqueur campe en la plaine;
De bel argent sa bourse est pleine.
G. Schwab.

On vit bientôt s'approcher de l'endroit où les capitaines et le colonel, le long Pierre, étaient réunis, un cavalier tout armé, dont le cheval était conduit par deux lansquenets. Le cavalier avait baissé la visière de son casque; ses larges épaules, sa robuste poitrine et ses jambes étaient couvertes de lames d'acier; mais les plumes ondoyantes de son panache et les couleurs bien connues d'une écharpe passée pardessus sa cuirasse, son maintien noble et hardi, avaient depuis longtemps dit au ménétrier quel était celui qui s'approchait. Et il ne se trompait pas, car un des soldats vint alors se présenter devant le colonel, et lui annonça que le « chevalier de Sturmfeder » désirait entretenir les chefs des lansquenets.

Le long Pierre répondit au nom des autres:

« Dis-lui qu'il est le bienvenu. Pierre Hunzinger, le colonel; Staberl, de Vienne; Conrad de Magdebourg; Balthasar Lœffler et le brave Muckerle, les dignes capitaines, l'attendent pour conférer avec lui.... Dieu me damne! il a une belle armure et un casque comme le roi François, mais son cheval pourrait être meilleur, morbleu! Il est fourbu des quatre jambes!

— Cela vient, je crois, de ce qu'il est resté tout l'été à Montbéliard, auprès du duc. »

Les lansquenets rirent de la plaisanterie du Viennois;

mais ils se gardèrent bien de laisser éclater leur hilarité, car le cavalier venait de s'arrêter assez près d'eux. Il ne faisait pas encore mine de descendre de cheval et de s'avancer vers les chefs. Il parla avec le soldat, releva ensuite sa visière, et laissa voir une belle et aimable physionomie.

« N'est-ce pas Jean le ménétrier qui se tient là-bas? s'écria-t-il d'une voix forte. Permettez qu'il s'approche un peu de moi. »

Le colonel fit signe au ménétrier; il obéit, et le gentilhomme mit pied à terre.

« Soyez le bienvenu dans le Wurtemberg, noble seigneur! s'écria le ménétrier en rendant une bonne poignée de main au jeune homme. Apportez-vous de bonnes nouvelles? Je le vois à vos yeux, les affaires du duc sont en bon train.

— Venez! Avancez ici un peu de côté, dit Georges de Sturmfeder avec une joyeuse vivacité. Que se passe-t-il à Lichtenstein? Pense-t-elle à moi? As-tu une lettre, quelques lignes? Oh! donne vite! Que me fait-elle dire, mon bon Jean? »

Le ménétrier sourit avec malice de l'impatience du jeune amoureux.

« Pas de lettre, pas une ligne. Elle se porte bien et le vieux seigneur aussi. C'est tout ce que je sais.

— Comment! interrompit Georges, pas un salut? pas une commission? Bien sûr, elle ne t'a pas laissé partir ainsi?

— Quand je pris congé de la demoiselle avant-hier, elle me dit : « Dis-lui qu'il doit se dépêcher d'entrer à Stutt-« gard. » Et, en disant cela, elle devint tout aussi rouge que vous en ce moment. »

Le jeune homme rougit, plein des plus doux sentiments; son œil brilla, et un aimable sourire montra qu'il avait compris le sens de ces paroles.

« Bientôt, bientôt nous y entrerons, si Dieu le veut! dit-il. Mais comment ont-ils passé tout ce long été? Nous n'avons eu que trois fois de leurs nouvelles. As-tu été souvent à Lichtenstein, Jean? Était-elle triste? Que disait-elle?

— Cher seigneur, répondit le ménétrier, prenez patience; en route, je vous raconterai tout en détail, mais, pour le moment, contentez-vous de ceci : Sitôt que le vieux sire de

le vieux sire de Lichtenstein à ce sujet, il secoua les épaules et murmura quelques jurons. Je crois que tout n'est pas de ce côté comme cela devrait être; mais les bourgeois et les paysans sont pour le duc. Des prodiges de toute sorte ont effrayé le peuple. Ainsi, dernièrement, dans la vallée de la Renns, une pierre est tombée du ciel; on y voyait gravé un bois de cerf avec les mots : « Wurtemberg pour toujours ! » et de l'autre côté, il y avait, dit-on, en latin : « Vive le duc Ulrich! »

— Tombée du ciel! dis-tu[1] ?

— C'est ce qu'on dit. Les paysans s'en réjouirent beaucoup, mais les seigneurs confédérés se fâchèrent, arrêtèrent les baillis, et voulurent savoir d'où la pierre de discorde était venue. Et lorsque, sous peine de punition plus sévère, on défendit de parler du duc, les gens rirent en disant : « Eh bien! nous rêverons de lui. » Tous désirent son retour, car ils aiment mieux se laisser opprimer par leur seigneur légitime que d'être écorchés par des étrangers.

— Bon ; le duc et ses cavaliers peuvent être ici dans quelques heures. Son plan est de marcher directement vers Stuttgard. Une fois la capitale à nous, nous avons le reste du pays. Et où en sommes-nous avec les lansquenets ? Veulent-ils se mettre en campagne avec nous?

— Peu s'en est fallu que je ne les oubliasse, dit Jean; ils vont s'impatienter, si nous les faisons attendre trop longtemps; montrez-vous très-circonspect à leur égard : ce sont de fiers camarades, et ils se font appeler capitaines. Mais si nous gagnons ces cinq-là, les douze compagnies sont pour le duc. Surtout avec le colonel, le long Pierre, vous devez être très-poli.

— Lequel est le long Pierre?

— Le gros qui est assis sous le chêne. Il a une moustache roide et un grand chapeau sur la tête. C'est le principal chef.

1. La régence à cette époque eut à entendre beaucoup de discours singuliers et séditieux. Le sommelier de Gœppingen rapporta un jour qu'on avait trouvé entre Grunbach et Heppach une pierre, sur un des côtés de laquelle se voyaient une ramure de cerf avec la devise : « Wurtemberg pour toujours! » et de l'autre, un cor de chasse avec les mots : « Vive le duc Ulrich ! » (Voy. Pfaff, *Histoire des ducs de Wurtemberg*, I, 306.)

— Je lui parlerai, comme tu dis, » répondit le jeune homme, et il se dirigea avec le ménétrier vers les lansquenets.

La longue conversation des deux étrangers les avait déjà mis un peu de mauvaise humeur, et le petit Muckerle lançait des regards perçants à l'envoyé du duc. Mais quand celui-ci, avec une noble dignité et un regard ouvert, s'avança au milieu d'eux, ils devinrent timides et embarrassés, et quand enfin il leur parla en termes polis et flatteurs, leurs cœurs furent gagnés à la cause du duc par la grâce de Georges de Sturmfeder.

« Habile colonel, dit-il, et braves capitaines des lansquenets, le duc de Wurtemberg s'est approché des frontières de son pays. Il s'est emparé de la ville de Heimsheim, et il a l'intention de reconquérir tout son duché....

— Dieu me damne ! il a raison, j'en ferais autant....

— Il a éprouvé la bravoure des lansquenets et leur parfaite connaissance de la guerre quand ils étaient encore contre lui; il compte que vous l'assisterez maintenant avec le même courage, et il vous donne sa parole de prince de remplir les conditions que vous lui avez faites.

— Un brave seigneur, murmurèrent-ils entre eux d'un cri d'approbation ; un florin d'or par mois.... et morbleu.... quatre litres de vin par jour pour les chefs ! »

Le colonel se leva, découvrit sa tête chauve et dit, en toussant avec embarras :

« Nous vous remercions, noble seigneur, et nous sommes prêts à entrer en campagne et à rendre à la ligue de Souabe ce qu'elle nous a fait. Ils ont renvoyé les meilleurs et les plus braves gens, comme s'ils n'avaient plus besoin des lansquenets. Tenez, par exemple, le capitaine Lœffler; s'il y a un plus brave lansquenet dans la chrétienté, je veux être écorché vif. Voici Staberl de Vienne. Le soleil n'a jamais vu un tel homme, ni la lune non plus.... Voilà ensuite le Magdebourgeois, il n'a pas son pareil en Turquie.... Et Muckerle, on ne le dirait pas à le voir, mais c'est le meilleur tireur au mousquet et il met dans le noir à quarante pas.... Pour moi, je ne puis rien dire. On est mal venu à faire son éloge; mais, *bassa manelka !* j'ai servi en Espagne et en Hollande et, *canto cacramento !* en Italie et en Allemagne, morbleu ! Il n'y a

pas d'armée où l'on ne connaisse le long Pierre. Dieu me damne! si moi et les autres nous attrapons la chienne de ligue, *diavolo maladetto!* ils prendront alors leurs jambes à leur cou et se défendront avec les talons! »

C'était peut-être le plus long discours que le long Pierre eût tenu dans sa vie, et beaucoup d'années après, quand il eut près de Pavie mis par sa mort le sceau à la gloire des lansquenets allemands, ses compagnons, en racontant à leurs plus jeunes camarades les exploits du long Pierre, rappelaient encore ce moment comme un des plus beaux de son existence : comme il s'était tenu là, appuyé sur sa longue rapière, son grand chapeau à plumes de coq hardiment enfoncé sur l'oreille, la main droite sur la hanche et les jambes écartées; il ne lui avait rien manqué qu'un meilleur pourpoint, et une chaîne d'or, pour qu'on le prît pour un véritable colonel et chef d'armée.

Les chefs invitèrent alors le gentilhomme à passer en revue l'armée nouvellement enrôlée. Le son sourd d'une énorme caisse retentit dans la vallée et arracha les dormeurs à leur sommeil. L'esprit militaire de Frondsberg et sa sévère discipline semblaient encore régner au milieu d'eux, car en un instant ils se réunirent en trois cercles composés chacun de quatre compagnies. Pour un œil habitué aux mouvements rapides et mesurés, à la belle tenue et à l'uniformité de couleur de nos régiments d'à présent, leur aspect aurait pu paraître étrange et même ridicule. Les lansquenets étaient mis chacun suivant son goût, et la mode seule du temps avait apporté au moins dans la façon de leurs vêtements un peu d'uniformité. Ils portaient ordinairement des pourpoints de cuir étroits ou des vestes de cuir avec des manches de drap grossier; leurs cuisses étaient passées dans d'énormes pantalons bouffants noués au genou, mais retombant un peu sur le mollet. Leurs jambes étaient couvertes de bas grossiers de couleur éclatante, et leurs pieds étaient enfermés dans des sandales grossières et sans couleur. Un chapeau, un bonnet de drap ou de cuir, un casque conquis ou acheté à leur propre compte, couvraient les rudes visages de ces hommes qui servaient depuis dix ans dans toutes les armées et dans tous les pays de l'Europe. Leurs armes consistaient en un

long poignard et une hallebarde; une partie d'entre eux étaient aussi armés de mousquets à mèche. Ils se tenaient les jambes écartées, pied contre pied, comme un solide rempart, et l'esprit militaire de Georges se réjouit de la vue de ces hommes aguerris, qui paraissaient bien savoir que seuls ils ne pouvaient rien, mais que, réunis en masses, ils pouvaient être terribles à de nombreuses troupes d'ennemis. Les capitaines avaient bien conservé dans leur mémoire la tactique et les commandements de leur ancien chef. Aussi ils s'avancèrent avec le jeune homme dans un de ces cercles, et la voix puissante et sonore du long Pierre commanda :

« Attention! volte-face! »

Les soldats se tournèrent aussitôt vers l'intérieur des ceroles et écoutèrent les discours de leurs chefs, qui leur exposèrent les propositions du duc de Wurtemberg. Un murmure de joie témoigna qu'ils étaient contents des conditions offertes, et prêts à servir Ulrich de Wurtemberg avec autant de zèle qu'ils en avaient mis à le combattre. Les capitaines firent faire aussi quelques exercices. Georges admira l'habileté des lansquenets, et crut fermement que l'art de la guerre pourrait difficilement aller plus loin. Il se trompait! Mais son erreur est aussi pardonnable que celle de nos grands-pères, qui croyaient que les héros de Frédéric ne pouvaient pas être surpassés, et qui ne soupçonnaient pas que leurs petits-fils se railleraient un jour impitoyablement de la queue et des guêtres. Et ne viendra-t-il pas aussi une époque où l'on sourira en pensant au bon temps de 1829? Sans doute on ne voyait pas en 1519 chez les lansquenets et leurs capitaines des tailles aussi élancées qu'on en voit de nos jours; mais ces figures martiales auraient pu fournir de barbes toute une armée d'aujourd'hui.

Au bout d'une heure environ, les avant-postes annoncèrent qu'on voyait briller des armes dans la vallée du côté de Heimsheim et qu'en mettant l'oreille contre terre on pouvait entendre distinctement les pas de plusieurs chevaux.

« C'est le duc, s'écria Georges; amenez-moi mon cheval, je veux aller au-devant de lui. »

Le jeune homme partit au galop à travers la vallée, et les chefs et leurs compagnons le suivirent des yeux, admirant

la force et l'adresse avec laquelle, malgré sa pesante armure, il s'était élancé à cheval, ainsi que son maintien et sa bonne tenue, aussi longtemps qu'ils purent le voir. Bientôt son panache se perdit entre les mousquets et les lances qu'on apercevait au fond de la vallée. La troupe approchait, on vit briller les casques, puis les cavaliers devinrent visibles jusqu'à la poitrine, enfin ils apparurent tout entiers sur une petite hauteur et l'on put distinguer toute la troupe. Le ménétrier de Hardt regardait d'un œil brillant dans le lointain. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait, la joie semblait lui couper la respiration; sans parler, il prit la main du colonel et lui montra les cavaliers.

« Qui est le duc? demanda celui-ci. Est-ce lui qui monte le cheval gris-perle?

— Non, c'est le noble sire d'Heven. Voyez-vous la bannière de Wurtemberg? Comment! ma vue ne me trompe-t-elle pas? Pardieu, c'est le chevalier de Sturmfeder qui la porte!

— C'est un grand honneur, morbleu! Il n'a pas vingt-cinq ans, et il lui est permis de porter la bannière! En France, il n'y a que le connétable, le premier après le roi, qui ait ce droit. Là, on l'appelle oriflamme, et elle est toute d'or. Mais lequel est le duc Ulrich?

— Voyez-vous ce cavalier en manteau vert, avec des plumes rouges et noires à son casque? Il est près de la bannière et parle au gentilhomme; il monte un cheval noir et nous montre justement du doigt.... Voyez, c'est le duc. »

La troupe des cavaliers pouvait compter environ quarante chevaux. Elle se composait de gentilshommes avec leurs serviteurs, qui avaient suivi le duc dans son exil, ou qui, avertis de son retour, étaient venus à la frontière se joindre à lui. Ils étaient tous bien montés et bien armés. Georges de Sturmfeder portait la bannière de Wurtemberg; près de lui s'avançait le duc couvert de son armure. Quand cette troupe fut à environ trois cents pas des lansquenets, le long Pierre éleva la voix et dit :

« Attention, vous autres! Quand Son Altesse sera tout près et que je retirerai mon chapeau de dessus ma tête, vous crierez : « Vivat Ulricus! » Vous agiterez les bannières en l'air,

et les tambours battront aux champs! Mille tonnerres! que ce soit comme pour un assaut. *Bassa manelka!* vous frapperez à casser vos baguettes.... C'est ainsi que les braves lansquenets saluent un prince. »

Cette courte allocution produisit un effet complet; la troupe guerrière murmura les louanges du duc; ils agitèrent leurs hallebardes, frappèrent avec bruit leurs mousquets sur le sol; les tambours saisirent vivement leurs baguettes; et, quand Georges de Sturmfeder s'élança portant la bannière de Wurtemberg, et que, derrière lui, haut en selle, l'air majestueux comme aux jours de sa puissance, l'œil fier et hautain, le duc Ulrich de Wurtemberg se montra, alors le long Pierre se découvrit avec respect, les tambours battirent aux champs, les bannières s'inclinèrent, et les lansquenets firent entendre un retentissant Vivat Ulricus!

Le ménétrier de Hardt était resté silencieux à l'écart et n'avait pas fait attention à ces saluts guerriers. Toute son âme paraissait être dans ses yeux; éperdu de joie, il ne voyait que son maître. Le duc retint son coursier, regarda autour de lui, et un silence de mort régna dans la multitude des soldats. Alors le ménétrier sortit de derrière leurs rangs, mit un genou en terre, et lui tenant l'étrier pour descendre, dit:

« Wurtemberg pour toujours!

— Ah! est-ce toi, Jean, mon compagnon dans l'infortune, qui m'apportes le premier salut du Wurtemberg? J'ai attendu ici mes nobles, mon chancelier et mes conseillers, pour qu'ils me saluent à mon premier pas sur le sol de Wurtemberg. Où sont-ils, les chiens? Les États de mon pays, où sont-ils? Ne veut-on pas me recevoir dans ma patrie? N'y a-t-il personne que le paysan pour tenir mon étrier? »

Ses compagnons étonnés se pressèrent autour du duc en entendant ces paroles. Ils ne savaient si c'était en plaisantant ou avec un sérieux amer qu'il parlait ainsi de son malheur. Sa bouche paraissait sourire, mais son œil brillait de colère, et sa voix était sévère et impérieuse. Ils se regardèrent l'un l'autre avec confusion. Mais le ménétrier de Hardt repartit:

« Il n'y a aujourd'hui que le paysan qui vous porte aide

sur le sol de Wurtemberg, mais ne dédaignez pas un cœur fidèle et une main solide. Les autres viendront ensuite, quand ils apprendront que le seigneur duc est revenu dans son pays.

— Le crois-tu? dit Ulrich avec un rire amer, en descendant de cheval; ils viendront aussi? Jusqu'à présent nous en avons peu de présages: mais je veux frapper à leur porte, de manière à leur faire voir que c'est l'ancien maître qui veut rentrer dans sa maison. Sont-ce là les lansquenets qui veulent me servir? continua-t-il en contemplant avec attention la petite armée. Ils ne sont pas mal armés et ont un air assez mâle. Combien sont-ils?

— Douze compagnies, Votre Altesse, répondit le colonel Pierre, qui se tenait toujours le chapeau à la main et frisait avec embarras sa moustache. Tous hommes d'élite, Dieu me damne! Pardon si j'ai juré: le roi de France ne peut pas en avoir de meilleurs.

— Qui es-tu donc? lui demanda le duc en regardant avec étonnement la haute taille, la large stature, la longue rapière et la face rouge du colonel.

— Je suis au fond un lansquenet; on me nomme le long Pierre, à présent colonel des....

— Quoi, colonel! Il faut que cette charge finisse. Vous pouvez bien être un brave, mais vous n'êtes pas fait pour être colonel. Moi-même, je veux être votre colonel, et je prendrai pour capitaines quelques-uns de mes chevaliers.

— *Bassa manelka!*... Pardon d'avoir juré; mais permettez, seigneur duc, un mot à un vieux diable comme moi; c'est contre notre traité par rapport au florin d'or par mois et aux quatre litres de vin par jour. Voici, par exemple, Staberl de Vienne, il n'y en a pas de plus brave sous la lune....

— C'est bon, mon vieux, c'est bon! Pour les florins d'or et le vin, je n'y regarderai pas: qui a été chef jusqu'ici les recevra régulièrement. Il faut seulement que vous abandonniez le commandement. Avez-vous de la poudre et des balles?

— J'aime à le croire, dit le Magdebourgeois. Nous avons encore de la poudre et du plomb de Votre Altesse, que nous avons emportés de Tubingen. Nous avons assez de munitions pour que chaque homme tire quatre-vingts coups.

La nouvelle avait pénétré aussi jusqu'à Stuttgard et y avait excité les sentiments les plus divers. La noblesse qui se trouvait dans la ville ne savait pas ce qu'elle avait à attendre du duc. La reddition de Tubingen était encore trop récente pour que les nobles fussent tout à fait sans appréhension. Mais le souvenir de la cour brillante d'Ulrich de Wurtemberg, des jours joyeux qu'ils y avaient passés, la comparaison de ces temps avec la vie sans plaisir des conseillers de la ligue, les rendaient favorables au duc, malgré les motifs que plusieurs d'entre eux avaient de ne pas souhaiter précisément son retour. Les bourgeois pouvaient à peine cacher la joie qu'ils ressentaient de cette nouvelle; ils quittaient leurs maisons, formaient des rassemblements dans les rues, et s'entretenaient de ce qui allait arriver. Ils criaient tout bas, mais énergiquement, contre la ligue, serraient leurs poings dans leurs poches et avaient des opinions toutes patriotiques. Ils se souvenaient des aïeux du prince proscrit; c'était son nom de Wurtemberg qu'ils portaient; ils se rappelaient plus d'un brave seigneur de sa famille, sous lequel eux et leurs pères avaient vécu heureux, et qui avait rendu le nom de Wurtemberg célèbre. Ils étaient aussi flattés de penser que, pour quelque parti qu'ils se décidassent, tout dépendait de leur décision, parce que tout le pays se réglait d'après Stuttgard. Ils étaient sans doute bien loin de vouloir tenter à leurs risques et périls une révolte contre la garnison de la ligue, mais ils se disaient l'un à l'autre :

« Compère, attends seulement qu'il fasse nuit, et nous montrerons aux confédérés d'où ils sont, nous autres de Stuttgard! »

Ce mouvement parmi les bourgeois n'échappa pas au gouverneur de la ligue, Christophe de Schwarzenberg. Il reconnut trop tard qu'on avait eu tort de licencier l'armée. Il se tourna vers les États qui étaient encore réunis à Nœrdlingue et leur demanda du secours, mais lui-même abandonna l'espérance de pouvoir défendre Stuttgard jusqu'à ce qu'une nouvelle armée se mît en campagne. Il prit sans doute quelques mesures de défense; mais l'apparition du duc, subite comme un coup de foudre, déjoua tous ses efforts.

Quand il vit qu'il ne pouvait se fier aux bourgeois, que la noblesse ne lui prêtait aucune assistance, que la garnison ne suffisait pas même à la garde des portes de la ville, il se retira à Esslingen, à la faveur de la nuit et du brouillard, avec les conseillers de la ligue. Leur fuite se fit en si grande hâte et si secrètement, qu'ils abandonnèrent même leurs familles et que personne dans la ville ne soupçonna que le commandant et les conseillers n'étaient plus dans les murs : aussi les partisans de la ligue avaient toujours bon courage et ne croyaient pas à la nouvelle de l'approche du duc.

La place du marché était alors encore le cœur de la ville de Stuttgard. Sans doute il s'était déjà établi autour d'elle deux grands faubourgs : le faubourg de Saint-Léonard et celui du Champ de tournois, qui, munis de fossés, de murs et de portes solides, avaient l'air de villes; mais les murs d'enceinte et les portes de la vieille ville existaient encore, et ce n'était pas sans fierté que les bourgeois abaissaient leurs regards sur les habitants des faubourgs. C'était sur le marché que, selon l'ancien usage, les bourgeois se réunissaient à chaque occasion importante; aussi, le soir de la veille de l'Assomption, s'y etaient-ils tous rassemblés. Au temps où le bourgeois pouvait encore se présenter aveo l'épée au côté, les discours publics jouaient un plus grand rôle que de nos jours, où l'encre et la plume font tout. En effet, les bourgeois de Stuttgard, assemblés la nuit sous les armes, étaient de tout autres gens que le matin. Plus d'un qui, si on lui avait demandé le matin son opinion sur le duc, aurait répondu : « Que m'importe le duc? je suis un paisible bourgeois; » prenait alors le verbe bien haut et disait : « Allons, ouvrons les portes au duc; mort aux confédérés! Qui est bon Wurtembergeois? »

La lune éclairait la foule agitée, dont les vagues étaient poussées çà et là; un murmure confus s'élevait dans les airs. La multitude paraissait encore incertaine, peut-être parce que personne n'était assez hardi pour se mettre à sa tête. Des hautes maisons à pignon qui entouraient la place, des centaines de têtes regardaient dans la rue. C'étaient les femmes et les filles des bourgeois qui écoutaient avec angoisse le murmure, car les jeunes filles de Stuttgard étaient

alors un petit peuple curieux, et au fond du cœur elles tenaient par pitié au duc. Les murmures de la foule devenaient de moment en moment plus forts et plus distincts; le cri : « Chassons les soldats des portes et ouvrons la ville au duc! » était chaque fois plus unanime; alors on vit un homme long et maigre s'élancer sur un banc près de la fontaine, d'où il pouvait dominer toute la foule. Il gesticulait en l'air avec ses bras d'une longueur démesurée; il ouvrait une grande bouche et criait pour avoir la parole. Il se fit peu à peu du silence sur la place, et on surprit quelques mots de ce qu'il disait.

« Quoi! les honorables bourgeois de Stuttgard veulent manquer à leur parole.... N'avez-vous pas prêté serment à la ligue? A qui voulez-vous ouvrir vos portes? au duc! Il vient avec très-peu de troupes, car il n'a pas d'argent pour payer des soldats, et il vous faudra de nouveau délier les cordons de votre bourse. Alors on vous dira : « Stuttgard nous doit dix mille florins pour nous avoir abandonnés. » Entendez-vous? il vous faudra payer dix mille florins!

— Quel est donc cet orateur? se demandait-on. Il n'a pas tort.... il nous faudra payer.... Est-ce un bourgeois?

— Qui êtes-vous? s'écria un des plus hardis; d'où savez-vous ce qu'il nous faudra payer?

— Je suis l'illustre docteur Calmus, dit l'orateur d'une voix solennelle, et je sais parfaitement ce que j'avance. Et qui voulez-vous chasser? l'empereur, l'empire, la ligue? Vous voulez affronter tant de puissants seigneurs! et pourquoi? à cause d'Utz[1], qui vous écorche.... Pensez au mauvais poids des monnaies, au droit de chasse. Il n'a plus le sou; c'est un gueux! il a tout joué à Montbéliard.

— Voulez-vous tenir votre langue? crièrent les bourgeois. Qu'est-ce que cela vous fait? Ce n'est pas un bourgeois d'ici. A bas ce grippe-sou! A mort!... qu'on le jette à l'eau!... Vive le duc! »

Le docteur Calmus éleva encore une fois la voix, mais les bourgeois crièrent plus fort que lui. A ce moment une nouvelle troupe de bourgeois descendit du haut de la ville.

1. Sobriquet donné à Ulrich et qui signifie *gueux*. (*Note des traducteurs.*)

« Le duc est à la porte Rothenbuhl, criaient-ils, avec des cavaliers et de l'infanterie. Où est le commandant? où sont les conseillers de la ligue? Il veut faire tirer sur la ville, si l'on n'ouvre pas. A bas la ligue! Qui est bon Wurtembergeois? »

Le tumulte croissait de seconde en seconde. Les bourgeois paraissaient encore indécis; alors un nouvel orateur monta sur le banc; c'était un homme bien mis, dont la tenue imposa un instant aux bourgeois.

« Songez, vous autres, s'écria-t-il, à ce que dira le conseil de la ligue, si vous....

— Que nous importe le conseil de la ligue? cria-t-on plus fort que lui. A bas! qu'on le jette à bas; qu'on l'empoigne par son petit manteau rose et ses cheveux bien peignés; c'est un homme d'Ulm! à bas!.... A mort; il est d'Ulm! »

Mais avant que cet arrêt fût mis à exécution, un homme robuste monta sur le banc, jeta d'un coup le docteur à droite et l'homme au manteau rose à gauche, et agita son bonnet en l'air.

« Silence! c'est Hartmann, murmurèrent les bourgeois; il s'y connaît, lui; écoutons ce qu'il va dire.

— Écoutez-moi, dit celui-ci. Impossible de trouver le commandant et les conseillers de la ligue; ils se sont enfuis et nous ont plantés là; c'est pourquoi, emparez-vous de ces deux-ci; gardons-les en otages. Et maintenant, à la porte Rothenbuhl. Là est notre véritable duc; il vaut mieux que nous lui ouvrions nous-mêmes que de le laisser entrer de force. Qui est bon Wurtembergeois me suive! »

Il descendit du banc et la foule l'entoura en criant. Les deux défenseurs de la ligue, avant d'avoir le temps de se sauver, furent garrottés et emmenés. Alors le flot des bourgeois se porta de la place du marché à la porte supérieure, puis, par-dessus les larges fossés de l'ancienne ville, dans le faubourg du Champ de tournois, et arriva en longeant les retranchements à la porte de Rothenbuhl. Les soldats de la ligue, qui défendaient la porte, furent promptement désarmés; la porte s'ouvrit, le pont-levis s'abaissa et s'étendit sur le fossé de la ville.

Cependant les chefs de l'infanterie y avaient placé leurs

meilleures troupes, car on ne savait pas comment les partisans de la ligue se comporteraient à l'approche du duc.

Ulrich lui-même avait passé les postes en revue. En vain Georges de Sturmfeder cherchait à lui persuader que la garnison de Stuttgard était trop faible pour lui tenir tête; en vain il lui représentait que les bourgeois le regrettaient et ouvriraient leurs portes de bonne volonté. Le duc jetait de sombres regards devant lui, en se pinçant les lèvres et en grinçant des dents.

« Tu ne comprends pas cela, murmurait-il au jeune homme; tu ne connais pas les hommes, ils sont tous faux. Ne te fie qu'à toi-même. Ils tournent à tous les vents!... mais cette fois-ci je les tiens. Ils ne m'échapperont pas, et ils me le payeront, ceux qui m'ont forcé de fuir loin de mon pays! »

Georges ne pouvait comprendre cette humeur du duc. Dans le malheur il avait été ferme, même doux et aimable, et avait parlé de plus d'un bon usage qu'il voulait introduire, s'il rentrait dans son pays; il avait rarement montré de la colère contre ses ennemis, jamais du ressentiment contre ses sujets qui l'avaient abandonné; mais soit qu'à la vue de sa patrie le sentiment de l'offense qu'on lui avait faite se fût éveillé en lui plus fortement qu'auparavant, soit qu'il eût été contrarié de ce que la noblesse et les états n'avaient encore fait aucune démonstration en sa faveur depuis qu'il avait franchi les frontières de Wurtemberg, il n'était plus gai et calme, mais une expression de défi superbe brillait dans ses yeux, son front était sombre, et une certaine sévérité, une certaine rudesse dans ses jugements, étonnait ceux qui l'entouraient, surtout Georges de Sturmfeder, pour qui ce brusque changement dans la manière d'être d'Ulrich était tout nouveau.

Une sommation avait été faite à la ville depuis environ une demi-heure; le délai que le duc avait donné allait expirer, et la réponse n'était pas encore venue; on n'entendait qu'un va-et-vient inquiet, dont on ne pouvait tirer ni bon ni mauvais augure.

Le duc se rendit devant le front des lansquenets, qui, pleins d'attente, étaient appuyés sur leurs hallebardes et leurs mousquets. Les trois chevaliers qui les commandaient se tenaient

au bord du fossé et par leur présence maintenaient l'ordre et le calme parmi les soldats. A la clarté de la lune, Georges remarqua avec inquiétude les traits d'Ulrich : la veine de son front était gonflée, une rougeur foncée était répandue sur ses joues, et ses yeux brûlaient d'un sombre feu.

« Heven! faites appliquer les échelles, dit-il d'une voix sourde. Tonnerre et malédiction! c'est ma propre demeure devant laquelle je suis, et les chiens ne veulent pas me laisser entrer. Je vais faire sonner encore une fois, puis, s'ils n'ouvrent pas sur-le-champ, je mets le feu à la ville de manière à brûler toutes leurs niches.

— *Bassa manelka!* me voilà content, dit tout bas à ses camarades le long Pierre, qui se tenait sur le premier rang près du duc. On applique les échelles, nous allons grimper comme des chats et enfourcher les mâtins à coups de hallebardes. Quelle jolie culbute ils vont faire! *canto cacramento!*

— J'aime à le croire! murmura le Magdebourgeois. Et puis nous descendrons dans la ville, nous mettrons le feu à tous les coins, nous la pillerons et nous la dévaliserons; quelle fête!

— Au nom de Dieu! seigneur duc, s'écria Georges de Sturmfeder, qui avait entendu les paroles du duc et remarqué la joie des lansquenets, attendez seulement encore un instant; après tout, c'est votre ville natale. Ils tiennent peut-être encore conseil.

— Qu'ont-ils à tenir conseil si longtemps? reprit Ulrich avec humeur. Leur seigneur est à leur porte et demande à entrer. J'ai déjà eu trop de patience. Georges! déploie ma bannière au clair de lune, fais sonner les trompettes, somme la ville pour la dernière fois! Et si après je compte jusqu'à trente sans qu'ils aient ouvert, par saint Hubert! nous donnons l'assaut. Dépêche-toi, Georges.

— O seigneur! songez-y, votre meilleure ville! Combien de temps avez-vous vécu dans ces murs! Voulez-vous imposer à votre nom une telle flétrissure? Encore un instant de délai!

— Ah! dit le duc en riant avec rage et en frappant sa cuirasse de son gantelet, de manière que le bruit en résonna au loin dans la nuit, je vois que tu n'as pas grande envie d'en-

trer à Stuttgard et de mériter ta femme. Mais si tu ne veux encourir ma disgrâce, pas un mot de plus, Georges de Sturmfeder! vite à l'œuvre! Faites flotter ma bannière! Sonnez, trompettes, sonnez! Secouez-les de leur sommeil; qu'ils voient qu'un Wurtemberg est devant les portes et qu'il veut entrer dans sa maison, en dépit de l'empereur et de l'Empire. Je le veux. Fais une dernière sommation, Sturmfeder! »

Georges exécuta l'ordre en silence. Il se plaça sur le bord du fossé et déroula la bannière de Wurtemberg. Les rayons de la lune semblèrent la saluer; ils vinrent frapper dessus et montrèrent clairement ses champs et ses emblèmes; sur un grand pavillon de soie rouge étaient tissées les armes de Wurtemberg. L'écusson avait quatre champs : dans le premier étaient les bois de cerf du Wurtemberg; dans le second les dés de Teck; dans le troisième la bannière impériale qui appartenait au duc comme porte-bannière de l'Empire, et dans le quatrième les poissons de Montbéliard; pour le casque, il portait la couronne et le cor de chasse d'Urach. Le jeune homme agita la lourde bannière de sa forte main; trois trompettes accoururent à côté de lui et firent retentir leurs fanfares contre les portes toujours fermées.

Une fenêtre s'ouvrit au-dessus de la porte : on demanda ce qu'on voulait. Georges de Sturmfeder éleva la voix et dit :

« Ulrich, par la grâce de Dieu, duc de Wurtemberg et de Teck, comte d'Urach et de Montbéliard, somme, pour la seconde et dernière fois, sa ville de Stuttgard de lui ouvrir ses portes sans délai et de bonne volonté. Autrement il va donner l'assaut et traiter la ville comme une ville rebelle. »

Pendant que Georges parlait encore, on entendit un bruit confus de pas et de voix, qui approchait de plus en plus et se changeait en cris et en tumulte.

« Dieu me damne! ils font une sortie, dit le long Pierre assez haut pour être entendu du duc.

— Tu pourrais bien avoir raison, reprit celui-ci en se retournant tout à coup vers le lansquenet effrayé. Serrez les rangs, croisez les piques et préparez les mèches. Nous allons les recevoir comme ils le méritent. »

Toute la ligne s'éloigna du fossé; seulement, les trois

Digitized by Google

compagnies se placèrent à l'endroit où le pont-levis devait toucher la terre. Une colonne hérissée de piques attendait l'attaque, et les tireurs avaient posé leurs mousquets en terre et tenaient la mèche sur la lumière. Un profond silence régnait de ce côté, et d'autant plus furieux retentissait le bruit dans la ville. Le pont tomba; mais ce n'étaient pas des ennemis qui se précipitèrent hors des murs : au contraire, trois hommes âgés franchirent le pont-levis, portant les armes et les clefs de la ville.

A cette vue, le duc alla avec nn peu plus d'amabilité à leur rencontre. Georges le suivit. Deux de ces hommes paraissaient être des conseillers ou des bourgmestres. Ils plièrent le genou devant leur seigneur, et lui présentèrent les emblèmes de leur soumission. Il les remit à ses serviteurs, et dit aux bourgeois :

« Vous nous avez fait attendre un peu longtemps à la porte. Vraiment, nous aurions bientôt escaladé vos murs et nous aurions si bien éclairé la ville de nos propres mains pour notre entrée, que la fumée vous en eût chauffé les yeux. Que diable! pourquoi nous avez-vous fait attendre si longtemps?

— Oh! seigneur, dit un des bourgeois, la bourgeoisie était disposée à vous ouvrir sur-le-champ. Mais nous avons ici quelques représentants de la ligue qui ont tenu au peuple de longs et dangereux discours pour l'exciter contre vous. C'est ce qui a pris tant de temps.

— Ah! quels sont ces représentants? J'aime à croire que vous ne les avez pas laissés échapper? J'ai envie de leur dire un mot.

— Oh! non, monseigneur; nous savons trop bien ce que nous devons à Votre Altesse. Nous les avons arrêtés et enchaînés. Ordonnez-vous que nous vous les amenions?

— Demain matin, au château! Je veux les interroger moi-même; envoyez aussi le bourreau, je les ferai peut-être décapiter.

— Prompte justice, comme ils la méritent! dit derrière les bourgeois une voix rauque et criarde.

— Qui ose m'interrompre? » demanda le duc en se retournant.

Entre les deux bourgeois se montra un singulier per-

sonnage : c'était un petit homme qui cachait mal sous un manteau de soie noire la bosse dont la nature l'avait orné ; un petit chapeau pointu était placé sur ses cheveux gris et lisses ; des yeux sournois sous d'épais sourcils gris et la mince moustache qui pendait sous son nez aquilin lui donnaient l'air d'un gros chat. Une amabilité désagréable était répandue sur ses traits ratatinés, quand il découvrit sa tête devant le duc, et Georges de Sturmfeder conçut dès la première vue une horreur indicible et un singulier dégoût pour cet homme.

Le duc regarda le petit homme, et s'écria avec joie :

« Ah ! Ambroise Volland, notre chancelier ! Tu es encore en vie ? Tu aurais pu sans doute venir plus tôt, car tu savais que nous étions rentrés dans le pays.... Mais sois néanmoins le bienvenu.

— Monseigneur, répondit le chancelier Ambroise Volland, j'ai été ces jours derniers repris si fort de la goutte, que je pouvais à peine sortir de ma demeure. Pardonnez donc si....

— C'est bon, c'est bon ! s'écria le duc en riant. Je saurai bien te guérir de ta goutte. Viens demain matin au château. Mais à présent, nous avons hâte de revoir Stuttgard. En avant, mon brave porte-bannière ! dit-il en se retournant vers Georges. Tu m'as fidèlement tenu parole jusqu'aux portes de Stuttgard. Service pour service. Par saint Hubert ! à présent, ta fiancée t'appartient de droit. Porte ma bannière devant moi, nous allons la planter sur mon château et fouler dans la poussière celle de la ligue. Gemmingen et Heven, vous êtes mes hôtes pour cette nuit. Nous verrons si les chefs de la ligue nous ont laissé un petit reste de vin ! »

Et le duc Ulrich, entouré de ses chevaliers, rentra dans sa capitale. Les bourgeois criaient vivat, et les jolies filles se penchaient avec un air gracieux aux fenêtres, au grand dépit de leurs mères et de leurs amoureux, car tous pensaient que les saluts étaient pour le jeune et beau cavalier qui portait la bannière du duc, et qui, à la lueur des torches, avait l'air de saint Georges, vainqueur du dragon.

IV

Château de mes aïeux !
Souvenir glorieux
Qui partout t'environne
Te fait une couronne
D'immortelle beauté ;
Demeure comme un temple
Où par moi leur exemple
Soit toujours imité.

Bn. Conz.

Le vieux château de Stuttgard n'avait pas alors, quand Georges le regarda, le lendemain de l'entrée du duc dans la ville, tout à fait le même aspect qu'il a de nos jours, car le château actuel fut construit par le fils d'Ulrich, le duc Christophe. Le château des anciens ducs de Wurtemberg était, du reste, situé à la même place, et par le plan et l'exécution il ne différait pas trop de l'œuvre de Christophe ; seulement, la plus grande partie était construite en bois. Il était entouré de larges et profonds fossés par-dessus lesquels un pont conduisait à la ville. Une grande et belle cour servait de place de joute pour les jeux chevaleresques, et plus d'un chevalier y fut désarçonné et jeté sur le sable de la main puissante du duc. Les signes de ce goût chevaleresque se retrouvaient encore dans d'autres parties du bâtiment. La grande salle de la partie inférieure du château était haute et voûtée comme une église, de sorte que, dans cette *tyrnitz* ou arène, les chevaliers pouvaient combattre, lancer l'épieu, ou même manier leurs immenses lances. Une preuve de la grandeur de cette salle est rapportée par les chroniques, qui disent que, dans des occasions solennelles, on y servait des festins de deux ou trois cents tables. Il en partait un escalier de pierre si large, que deux cavaliers pouvaient de front le monter à cheval. A cette grandiose construction du château répondaient la magnificence des appartements, l'éclat de la

salle d'armes, et les larges et riches galeries disposées pour les jeux et la danse.

Georges mesurait d'un œil étonné cette splendeur du château ducal. Il comparait la petite résidence de ses ancêtres avec ces pièces, ces salles, ces cours; comme elle lui paraissait bumble et petite en comparaison! Il se rappelait ce qu'il avait entendu dire de la cour brillante d'Ulrich, de ses noces magnifiques, où il traita dans ce château sept mille convives venus de toutes les parties de l'Allemagne, où l'on célébra sous les hautes voûtes de la tyrnitz et dans les cours du château des jeux et des fêtes qui durèrent un mois, et où, quand le soir arrivait, des centaines de comtes, de chevaliers et de gentilshommes, dansaient dans les salles et les galeries avec les plus belles dames. Il abaissait ses regards sur le superbe jardin appelé le paradis du château. Son imagination peuplait ces allées et ces avenues de la foule joyeuse des courtisans, avec les personnages héroïques des chevaliers, avec les demoiselles parées, avec la joie et les chants qui y retentissaient autrefois. Mais comme ces murs et ces jardins lui semblaient tristes et déserts, quand il comparait le présent aux tableaux que lui traçait son imagination! « Les convives des noces, la cour brillante et joyeuse a disparu, se disait-il; l'épouse du prince s'est enfuie, le brillant cercle de dames qui l'entourait alors s'est dispersé; les chevaliers et les comtes qui menaient ici une vie pleine de jeux et de danses sont séparés de leur prince, les tendres fruits de son bymen sont à l'étranger.... lui-même, solitaire dans ce magnifique château, couve des idées de vengeance contre ses ennemis, et ne sait pas seulement combien de temps il restera dans la demeure de ses pères. Ses ennemis ne se rassembleront-ils pas plus forts que jamais, et ne sera-t-il pas encore plus malheureux qu'auparavant? »

En vain le jeune homme cherchait à écarter ces sombres pensées, que le contraste entre la splendeur des objets dont il se voyait entouré et le malheur du duc avait éveillées en lui. En vain il appelait à son aide l'image de cet être charmant qu'il allait bientôt nommer sien pour toujours; en vain il se représentait son bonheur domestique auprès d'elle

sous les couleurs les plus agréables et les plus riantes : ces sombres pensées lui revenaient toujours.

Soit que Ulrich, par la grandeur qu'il avait montrée dans l'infortune, eût pris une si grande place dans l'âme du jeune homme, soit que la nature eût doué Georges dans certains moments d'une sorte de pressentiment involontaire, il restait préoccupé et sérieux, et il lui semblait que le duc n'était rien moins qu'heureux, qu'il devait le prévenir de l'imminence d'un danger menaçant.

« Si sérieux, mon gentilhomme! dit derrière lui une voix criarde, qui l'arracha à ses pensées. J'aurais pourtant cru que Georges de Sturmfeder n'avait lieu que de se réjouir et d'être de bonne humeur! »

Le jeune homme se retourna étonné, et abaissa ses yeux sur.... le chancelier Ambroise Volland. Si cet homme lui avait fait la veille, par sa déplaisante amabilité, par ses manières rampantes et son air de chat, une impression désagréable, ce fut bien pis à présent que le chancelier avait, par une surcharge de toilette, fait ressortir encore davantage sa difformité. Son visage basané, d'un jaune foncé, avec son éternel sourire, ses petits yeux verts sous ses énormes sourcils gris, sa barbe de maigres poils de chat, juraient encore davantage sous une toque de velours rouge, et avec un manteau de soie jaune clair posé sur la bosse du petit homme. Par-dessous, il portait un pourpoint vert tendre doublé en rose, avec des jarretières roses et d'énormes nœuds. Sa tête s'enfonçait entre ses épaules, et sa toque rouge tombait par derrière sur sa bosse. Aussi le bourreau de Stuttgard avait-il coutume de dire que, de toutes les personnes qu'il connaissait, il n'y en avait pas une qui serait plus difficile à décapiter que le chancelier Ambroise Volland.

C'était cet homme qui, avec un mielleux sourire, élevait ses regards vers Georges; et comme celui-ci l'examinait toujours, il continua :

« Vous ne me connaissez sans doute pas, digne jeune ami; je suis Ambroise Volland, chancelier de Son Altesse. Je viens vous souhaiter le bonjour.

— Je vous remercie, sire chancelier. C'est beaucoup

d'honneur pour moi, si vous avez pris pour cela la peine de venir jusqu'ici.

— A tout seigneur, tout honneur ! Vous êtes la perle et la fleur de notre jeune chevalerie ! Oui, qui a servi mon maître si fidèlement dans le besoin et le danger a droit à ma plus sincère reconnaissance et à tout mon respect.

— Il vous aurait été plus facile de me voir si vous étiez venu avec nous à Montbéliard, reprit Georges, que les éloges de cet homme offensaient ; il ne faut jamais louer la fidélité, mais plutôt blâmer le manque de foi. »

Un éclair de colère brilla dans les yeux verts du chancelier, mais il reprit bien vite son air aimable.

« Hé, oui ! c'est ce que je pense aussi. Mais je souffrais terriblement de la goutte, et je ne pouvais pas aller à Montbéliard. Aussi je vais à présent employer avec d'autant plus de zèle au service de mon maître les quelques lumières que le ciel m'a données. »

Il s'arrêta un moment et parut attendre une réponse ; mais le jeune homme se tut et le mesura d'un regard qu'il ne put pas supporter.

« Eh ! pour vous la joie ne fait que commencer. Le duc fait un cas extraordinaire de vous ! Naturellement, vous le méritez de toutes façons, et le duc a bien choisi son favori. Permettez donc qu'Ambroise Velland vous offre aussi une petite marque d'intérêt. Êtes-vous amateur de belles armes ? Venez dans ma demeure près du marché, choisissez dans mes armures ce que vous voudrez. Peut-être de beaux livres vous feraient-ils plaisir ? j'en ai toute une armoire pleine, prenez ceux qui vous plairont, comme c'est l'usage entre amis. Venez de temps en temps dîner chez moi ; ma nièce, une jolie enfant de dix-sept ans, dirige ma maison. Seulement, ne la regardez pas, hi ! hi ! hi ! ne la regardez pas trop dans les yeux.

— Soyez sans souci, je suis déjà fiancé.

— Ah ! c'est parfait, cela mérite des louanges. On ne trouve pas toujours de si honnêtes sentiments parmi notre jeunesse d'aujourd'hui. Je l'ai dit tout de suite, Sturmfeder est une perle de vertu. Eh ! je voulais encore vous dire, jusqu'à présent nous formons à nous deux toute la cour du duc ;

si nous nous entendons bien, il n'y aura que ceux que nous voudrons qui y seront admis. Vous me comprenez, hi! hi! Une main lave l'autre. Là-dessus on peut encore s'entendre. Vous m'honorerez donc de temps en temps de vos visites?

— Si mon temps me le permet, sire chancelier.

— J'aimerais à rester encore auprès de vous, car je m'y sens tout à mon aise; mais il faut que j'aille chez le duc. Il veut juger les deux prisonniers qui cherchaient hier à exciter le peuple contre lui. Il y aura quelque chose: Bettle est déjà commandé.

— Bettle! demanda Georges; qui est-ce?

— C'est le bourreau, digne jeune ami.

— Je vous en prie, le duc ne va pas vouloir marquer avec du sang le premier jour de son rétablissement! »

Le chancelier sourit d'une façon affreuse et répondit:

« Comme cela fait encore honneur à votre excellent cœur! mais vous ne feriez pas un bon juge: il faut un exemple. L'un, continua-t-il d'une voix douce, sera décapité, parce qu'il est de la noblesse; l'autre sera pendu. Je vous salue, mon cher! »

Ainsi parla le chancelier Ambroise Volland, et il se dirigea le long de la galerie vers les appartements du duc. Georges le suivit d'un regard sombre. Il avait entendu dire que cet homme avait autrefois par son adresse, et aussi peut-être par des moyens illicites, gagné un grand empire sur Ulrich. Il avait souvent entendu le duc lui-même parler avec estime des talents politiques de cet homme; mais il ne savait pourquoi il craignait pour le duc qu'il se confiât au chancelier: il croyait avoir lu la fourberie et la fausseté sur son visage. Il voyait justement disparaître la bosse et le manteau jaune à un angle de la galerie, quand on murmura près de lui:

« Ne vous fiez pas au manteau jaune. »

C'était le ménétrier de Hardt qui s'était glissé à son côté.

« Comment! c'est toi, Jean? s'écria Georges en lui tendant amicalement la main. Viens-tu au château nous rendre visite? C'est bien de ta part: je t'aime véritablement mieux que celui-là avec sa bosse. Mais que veux-tu dire avec le manteau jaune auquel je ne dois pas me fier?

— C'est justement l'homme à la bosse, le chancelier; c'est

un homme faux. J'ai aussi averti le duc de ne pas faire tout ce qu'il lui conseille; mais il s'est mis en colère et.... Cela peut bien être vrai, ce qu'il disait.

— Que disait-il donc? Lui as-tu déjà parlé aujourd'hui?

— Je vins pour prendre congé, car je retourne à Hardt trouver ma femme et mon enfant. Monseigneur fut très-touché, se ressouvint des jours de sa fuite, et me dit de lui demander une faveur. Mais moi je n'en ai pas mérité et je n'ai fait que payer une vieille dette de reconnaissance. Alors, ne sachant pas autre chose, je lui dis qu'il devait me donner la liberté de tuer mes renards sans me punir pour délit de chasse. Alors il se mit à rire, et dit que je pouvais le faire, mais que ce n'était pas une faveur, que je devais lui demander autre chose. Alors je pris courage et répondis: « Eh « bien! je vous prie de ne pas vous fier au rusé chancelier, « car il a quelque chose de faux dans le regard.... »

— Il m'a fait le même effet, s'écria Georges; il me semblait qu'il voulait espionner dans mon âme avec ses petits yeux verts, et je parie qu'il est faux. Mais quelle réponse te fit le duc?

— « Tu ne t'entends pas à cela, dit-il; et il se fâcha. Tu « peux bien te connaître aux gorges et aux cavernes; mais « dans le gouvernement, le chancelier connaît mieux le ter- « rain que toi. » Il se peut que j'aie tort, et je le voudrais par rapport au duc. Allons, adieu, mon gentilhomme; que Dieu soit avec vous! Amen.

— Et tu songes déjà à partir? Tu ne voudrais pas rester pour ma noce? J'attends le père et la demoiselle aujourd'hui. Reste encore une couple de jours. Tu as été si souvent notre messager, que tu ne dois pas nous manquer.

— Que ferait un homme d'aussi humble condition que moi à la noce d'un chevalier? Sans doute, je pourrais m'asseoir avec les musiciens et jouer pour la danse d'honneur, mais d'autres le feront tout aussi bien que moi, et ma maison me réclame.

— Alors, adieu! Salue de ma part ta femme et Barbe, ta jolie fillette, et viens souvent nous voir à Lichtenstein. Que Dieu soit avec toi! »

Le jeune homme avait une larme à l'œil quand il tendit la

main au paysan, car il avait trouvé en lui un honnête homme, un fidèle serviteur de son prince, un brave compagnon dans le danger, et un gai camarade dans le malheur. Il avait bien sur les lèvres encore plus d'une question à lui faire sur sa conduite mystérieuse, sur son attachement admirable pour le duc; mais il les refoula, retenu qu'il était par cette inexplicable puissance, par cette grandeur et cette dignité naturelles que possédait le ménétrier de Hardt, même dans son humble costume.

« Encore une chose, s'écria Jean au moment de se retirer, après la dernière poignée de main du jeune homme. Savez-vous aussi que votre ancien hôte et futur cousin, le sieur de Kraft, est ici ?

— Le secrétaire du conseil? Comment est-il ici? Il est cependant pour la ligue.

— Il est ici, et pas précisément dans la position la plus agréable, car il est prisonnier. Hier soir, quand le peuple s'est réuni sur la nouvelle de l'approche du duc, il a, dit-on, parlé publiquement pour la ligue.

— Dieu du ciel! c'était Dietrich Kraft, le secrétaire du conseil! Alors il faut que j'aille vite chez le duc; il est déjà en train de le juger, et le chancelier veut le faire décapiter. Adieu! »

A ces mots, le jeune homme s'élança le long du corridor vers les appartements du duc. A Montbéliard il était entré à toute heure du jour chez le duc; aussi à présent encore les gardes le laissèrent-ils respectueusement passer. Il entra précipitamment dans l'appartement. Le duc le regarda avec surprise et avec un peu d'humeur; mais le chancelier avait, comme un masque, sur son visage son éternel mielleux sourire.

« Bonjour, Sturmfeder! s'écria le duc qui, vêtu d'un pourpoint vert, brodé d'or, le chapeau de chasse sur la tête, était assis à une table. As-tu bien dormi dans mon château? Qui t'amène à nous de si bonne heure? Nous sommes occupés. »

Les yeux du jeune homme avaient pendant ce temps-là erré avec inquiétude dans la chambre et découvert dans un coin le secrétaire du conseil d'Ulm. Il était pâle comme la mort; ses cheveux, ordinairement si soignés, pendaien

en désordre, et un petit manteau de couleur rose, qu'il portait par-dessus un vêtement noir, était déchiré en lambeaux. Il jeta un coup d'œil touchant sur Georges et leva ensuite les yeux au ciel, comme s'il voulait dire : « C'en est fait de moi ! » Près de lui se tenaient encore quelques hommes et aussi un grand personnage maigre, qu'il se souvenait d'avoir déjà vu quelque part. Les prisonniers étaient gardés par Pierre, le brave Magdebourgeois, et Staberl de Vienne, qui se tenaient les jambes écartées, les hallebardes appuyées sur le sol, et droits à leur poste comme des cierges.

« Je te dis que nous avons a faire, continua le duc. Qu'as-tu toujours à regarder cet individu en manteau rose? C'est un pécheur endurci. On aiguise déjà le glaive à son intention.

— Votre Altesse me permettra seulement un mot, repartit Georges. Je connais cet homme, et je vous réponds sur ma tête qu'il est paisible et inoffensif; sans aucun doute, ce n'est pas un criminel qui ait mérité la mort.

— Par saint Hubert, c'est un peu fort! La nature est bouleversée. Mon chancelier, l'excellent juriste, s'est habillé comme un jeune guerrier, et mon jeune guerrier veut faire l'avocat. Que dites-vous de cela, Ambroise Volland?

— Hi! hi! j'ai voulu faire plaisir à Votre Altesse. Je sais que vous aimez une petite plaisanterie. Eh bien! le bon Sturmfeder veut augmenter la réjouissance et jouer le rôle d'avocat. Hi! hi! hi! Mais cela ne servira de rien à l'homme rose. Crime de lèse-majesté! Il n'en sera pas moins décapité, le petit homme.

— Sire chancelier, s'écria le jeune homme bouillant de colère, Son Altesse me rendra témoignage que je ne me suis jamais abaissé à faire le bouffon. J'abandonne volontiers ce rôle à d'autres, et avec la vie des hommes, je ne joue et ne plaisante jamais! Je parle sérieusement : je réponds sur ma tête du seigneur de Kraft ici présent, secrétaire du conseil à Ulm. J'espère que ma caution peut être acceptée.

— Comment! dit Ulrich. C'est sûrement l'élégant seigneur, ton hôte, dont tu m'as si souvent parlé? Cela me fait de la peine pour lui, mais il a été pris au milieu d'un soulèvement, dans des circonstances très-compromettantes pour lui.

— Bien sûr, dit Ambroise, un *crimen læsæ majestatis!*

— Permettez, chancelier. J'ai étudié le droit assez longtemps pour savoir qu'ici il ne peut être nullement question d'un tel crime. La nuit dernière, les conseillers de la ligue et le commandeur de la ville étaient encore ici; en conséquence, Stuttgard était toujours au pouvoir de la ligue, et le secrétaire du conseil, qui n'est nullement un sujet de Son Altesse, n'a pas agi autrement que tout soldat ennemi qui, sur l'ordre de son chef, s'est mis en campagne contre nous.

— Ah! la jeunesse, la jeunesse! Comme vous savez tout bien présenter, mon jeune ami! Dès que le duc avait sommé la ville, et qu'il avait l'*animum possidendi*, tout ce qui se trouvait dans les murs était sa propriété. En conséquence, quiconque a formé ensuite une conjuration contre lui est criminel de lèse-majesté, et le susdit sire de Kraft a tenu au peuple des discours très-dangereux.

— C'est impossible! Ce serait tout à fait contre sa nature et ses habitudes; monseigneur, cela ne se peut pas.

— Georges, dit le duc sérieusement, nous avons eu longtemps la patience de t'écouter. Cela ne servira pourtant de rien à ton ami. Voici le procès-verbal. Le chancelier a entendu les témoins, dont les rapports ont tout démontré clairement. Il faut faire un exemple : il faut frapper nos ennemis au cœur; le chancelier a raison. Je ne puis pas faire grâce.

— Au moins permettez-moi de lui adresser encore une question ainsi qu'aux témoins; seulement quelques mots.

— C'est contre toutes les formes du droit, interrompit le chancelier. Il me faut protester, mon cher; c'est une atteinte à ma prérogative.

— Laisse-le, Ambroise. Il peut bien, j'y consens, faire quelques questions à ce malheureux; il n'en est pas moins perdu.

— Dietrich de Kraft, demanda Georges, comment êtes-vous ici? »

Le malheureux secrétaire, que la mort avait déjà saisi à la gorge, tourna les yeux, et ses dents claquèrent; enfin il put faire entendre quelques mots :

« J'ai été envoyé ici par le conseil; je suis devenu secrétaire du gouverneur....

— Comment vous êtes-vous trouvé hier devant les bourgeois de Stuttgard?

— Le gouverneur m'a donné l'ordre le soir, si les bourgeois se montraient par hasard rebelles, de les haranguer, pour les engager à rester fidèles à leurs devoirs et à leur serment.

— Vous voyez donc qu'il est venu par un ordre supérieur. Qui vous a fait prisonnier? continua Georges.

— L'homme qui est à côté de vous.

— Vous avez fait arrêter le secrétaire? Ainsi vous devez avoir entendu ses paroles; que disait-il donc?

— Oui, que peut-il bien avoir dit? répondit le bourgeois. Il n'a pas dit six mots de suite, que le bourgmestre Hartmann l'a renversé du banc. Je sais encore ce qu'il a dit : « Mais songez donc, braves gens, ce que le conseil de la ligue dira à cela! » Ce fut tout; alors Hartmann l'empoigna au collet et le renversa. Mais celui-ci, le docteur Calmus, tint un plus long discours. »

Le duc rit à ébranler la salle en regardant tantôt Georges, tantôt le chancelier qui, pâle et effaré, cherchait en vain à conserver son sourire.

« Voilà donc ce dangereux discours, cet attentat de lèse-majesté! « Que dira à cela le conseil de la ligue? » Pauvre Kraft! c'est pour ce terrible discours que tu as failli tomber entre les mains du bourreau. Allons, nos amis eux-mêmes ont souvent dit cela : « Que diront ces seigneurs quand ils apprendront que le duc est dans le pays? » Cela ne mérite pas qu'il soit puni. Qu'en dis-tu, Sturmfeder?

— Je ne sais pas quelles raisons vous avez, chancelier, dit le jeune homme, tandis que son œil étincelait toujours d'indignation, de porter les choses ainsi à l'extrême et d'engager Son Altesse le duc à des mesures qui doivent partout.... oui, je le dis, qui doivent partout le faire passer pour un tyran. Si ce n'est que par zèle pour son service, cette fois vous l'avez mal servi. »

Le chancelier se tut et ne fit que jeter un regard perçant et furieux au jeune homme. Mais le duc se leva et dit :

« Laisse mon petit chancelier; cette fois, sans doute, il a été trop sévère. Allons, prends ton ami rose avec toi. Donne-

lui à boire après cette angoisse de mort, et puis qu'il s'en aille où bon lui semblera. Et toi, chien de docteur! qui es trop mauvais pour un docteur de chiens, une potence wurtembergeoise est encore trop bonne pour toi. Tu finiras toujours par être pendu une fois; je ne veux pas me donner la peine de te faire exécuter. Long Pierre, prends ce mâtin-là, attache-le à reculons sur un âne, et mène-le ainsi à travers la ville. Et ensuite qu'on le conduise à Esslingen, aux très-sages conseillers, où est sa place et celle de sa monture. Qu'on l'emmène! »

Les traits du docteur Kalmæuser, sur lesquels la mort s'était déjà répandue, s'éclaircirent. Il respira plus librement et s'inclina profondément. Pierre, Staberl et le Magdebourgeois tombèrent sur lui avec une joie maligne, le chargèrent sur leurs larges épaules et le portèrent hors de l'appartement.

Le secrétaire du conseil d'Ulm versa des larmes d'attendrissement et de joie. Il voulait baiser le manteau du duc, mais celui-ci se retourna et fit signe à Georges de l'emmener.

V

Oh! non, ne le fais pas! Repousse ce dessein!
Tes traits nobles et purs n'en savent encor rien;
L'imagination seule en eut conscience.
Ta figure si belle où brille l'innocence
T'interdit de vouloir perdre par imprudence
La sérénité sainte, auréole du bien.

SCHILLER.

Le secrétaire du grand conseil ne semblait pas encore avoir recouvré assez de calme pour répondre à toutes les questions de son sauveur pendant qu'ils traversaient les corridors et les galeries du château. Il tremblait de tout son corps; ses genoux fléchissaient sous lui, et souvent il se retournait avec des yeux hagards, comme s'il craignait que le

duc ne se repentît de sa clémence, et que le terrible chancelier au manteau jaune ne se glissât derrière lui et ne le saisît tout à coup par la nuque. Arrivé dans la chambre de Georges, il tomba épuisé sur un siége, et il se passa encore assez de temps avant qu'il fût en état de penser et de répondre d'une manière suivie.

« Votre politique, mon cousin, vous a joué un mauvais tour, dit Georges; mais aussi quelle idée vous a pris de vouloir faire à Stuttgard l'orateur populaire? Comment avez-vous pu quitter votre maison si confortable, les soins empressés de votre nourrice, et le voisinage de la gracieuse Berthe, pour venir vous mettre ici au service du gouverneur?

— Ah! c'est elle justement qui m'a envoyé à la mort; c'est Berthe qui est seule coupable. Ah! pourquoi ai-je quitté mon cher Ulm? Le premier pas hors de son territoire a commencé mon malheur.

— Berthe vous a repoussé? demanda Georges. Comment! vous n'avez pas atteint le but de vos efforts? Elle vous a refusé, et par désespoir vous êtes....

— Que Dieu me préserve! Berthe est presque comme ma fiancée. Ah! c'est justement le malheur. Quand vous eûtes quitté Ulm, dame Sabine, la nourrice, me chercha querelle. Alors je me décidai à demander la main de ma cousine à mon oncle. Mais par votre humeur belliqueuse vous avez tourné complétement la tête à la chère enfant. Elle voulait que j'entrasse d'abord en campagne et que je devinsse un homme comme vous. C'était alors seulement, disait-elle, qu'elle m'épouserait. Ah! bon Dieu!

— Et c'est ainsi que vous vous êtes mis en campagne contre le Wurtemberg? Quelles pensées hardies elle a, cette jeune fille!

— Oui, pour mon malheur je me suis mis en campagne. Ah! jamais de la vie je n'oublierai ces fatigues. Mon vieux Jean et moi nous partîmes avec l'armée de la ligue. Ce fut alors un supplice. Il fallait souvent être à cheval huit heures par jour. Tous mes habits étaient perdus, sales et couverts de poussière. La cuirasse m'écorchait la peau. Je n'y tins plus, et Jean s'enfuit à Ulm. Je demandai alors une place

dans la chancellerie militaire, je louai une litière et deux bons chevaux, et depuis ce fut un peu plus supportable.

— Vous fûtes alors porté en campagne comme un chien à la chasse. Mais avez-vous au moins assisté à un combat?

— Certainement! A Tubingen je me suis trouvé dans une fameuse mêlée. A vingt pas de moi je vis tomber un homme roide mort d'un coup de feu. Je n'oublierais pas ma terreur, quand je vivrais quatre-vingts ans! Lorsque nous eûmes soumis tout le pays, on me donna une place honorable auprès du gouverneur. Nous vivions tranquillement et paisiblement, lorsque le turbulent duc revint dans le pays. Ah! si j'avais suivi ma première inspiration et si j'étais allé avec le colonel de la ligue à Nœrdlingue à la diète! mais je redoutais les fatigues du voyage.

— Mais pourquoi n'êtes-vous pas parti avec le gouverneur à notre arrivée? Il est maintenant bien tranquille à Esslingen, jusqu'à ce que nous le chassions plus loin.

— Il nous a abandonnés, et, laissé à mon libre arbitre, j'ai presque manqué payer tout de ma tête. Je ne me figurais pas que le danger fût si grand, et je me suis laissé persuader par le docteur Calmus d'adresser un discours au peuple pour conserver le Wurtemberg à la ligue. Cela aurait certainement fait sensation, et Berthe serait redevenue aimable. Mais ces gens du Wurtemberg sont des barbares qui n'ont pas le moindre savoir-vivre. Ils ne me laissèrent pas même prononcer un seul mot, me jetèrent à terre, et me traitèrent d'une manière tout à fait grossière et brutale. Regardez mon manteau, comme ils l'ont déchiré! C'est vraiment fâcheux; il m'a coûté quatre florins d'or, et Berthe prétendait toujours que la couleur rose allait si bien à mon visage. »

Georges ne savait pas s'il devait rire de la naïveté du secrétaire ou bien admirer le calme stoïque avec lequel, à peine échappé à la mort, il regrettait son manteau déchiré. Il se disposait à l'interroger encore sur ses autres aventures, quand un bruit sur la place du château l'attira à la fenêtre. Aussitôt il appela M. Dietrich pour lui montrer le spectacle d'une grandeur déchue.

Le docteur Calmus était conduit par la ville, assis à rebours sur un âne. Les lansquenets l'avaient affublé de la manière

la plus grotesque : ils lui avaient mis sur la tête un bonnet de cuir pointu, surmonté d'une plume de coq. Devant lui marchaient deux tambours; à ses côtés on voyait avancer à pas graves le Magdebourgeois et le Viennois, l'ancien capitaine Muckerle et son brave colonel, qui de temps à autre piquaient l'âne avec leurs hallebardes, pour lui faire faire de grands sauts hardis. Il était entouré d'une immense foule de peuple, qui lui jetait à la figure des œufs et de la boue.

Le secrétaire du conseil baissa tristement ses regards sur son collègue et dit en soupirant :

« C'est dur d'être obligé d'aller à âne, mais cela vaut toujours mieux que d'être pendu. » Il se détourna de ce spectacle et regarda vers un autre côté de la place. Qui est-ce donc qui arrive là? demanda-t-il au jeune chevalier. C'est dans une boîte semblable que je suis entré en campagne. »

Georges se retourna. Il vit une troupe de cavaliers qui menaient au milieu d'eux une litière. Un vieux monsieur à cheval suivait la troupe, qui se dirigeait vers le château.

Georges, ayant examiné les cavaliers avec plus d'attention, dit :

« Ce sont eux, vraiment, c'est son père, et elle est sans doute dans la litière. »

D'un bond il fut dans la rue, et le secrétaire du conseil le suivit des yeux avec surprise.

« Qui ce peut-il être? le père de qui? » se demanda-t-il.

Il regarda encore une fois par la fenêtre; la litière s'arrêta devant le pont-levis du château, et au même moment Georges s'élança hors du château. Dietrich le vit ouvrir impétueusement la portière de la litière; une dame voilée en sortit. Elle rejeta son voile en arrière. Qui l'aurait cru? c'était sa cousine, Marie de Lichtenstein!

« Eh! voyez donc; il l'embrasse en pleine rue, dit le secrétaire du conseil en secouant la tête. Quelle joie! Mais par malheur, voici le père qui tourne autour de la litière. Il va faire des yeux, il va s'emporter! Mais quoi! il fait un signe amical au jeune homme; il descend de cheval et l'embrasse. Non, ce n'est pas naturel. »

Et cependant tout semblait parfaitement naturel : car, quand

le secrétaire du grand conseil passa de la chambre dans la galerie, pour se convaincre que ses yeux ne l'avaient point abusé, son oncle, le vieux chevalier de Lichtenstein, montait justement l'escalier, ayant à sa droite Georges de Sturmfeder, et à sa gauche la cousine Marie. Quel changement s'était opéré dans ces traits charmants, qui s'étaient gravés si profondément dans sa mémoire !

A Ulm, elle lui avait apparu pour la première fois comme un messager d'un pays inconnu, tant elle lui avait imposé par la fierté de ses beaux yeux bleus et de ses sourcils, par la majesté de son front. Il avait souvent cherché en quoi pouvait consister le charme qui le captivait d'une manière si irrésistible. Les filles d'Ulm avaient des joues plus fraîches, des yeux plus vifs, un sourire plus espiègle, et tout le brillant éclat d'une joyeuse jeunesse. Et cependant au milieu d'elles Marie lui avait semblé comme une reine. Était-ce peut-être le voile de ses cils, qui s'abaissait avec un charme ineffable sur ses yeux pour cacher une larme silencieuse? Étaient-ce ses lèvres si fines, serrées l'une contre l'autre avec une expression de douce tristesse? Était-ce l'éclat changeant de son visage, qui tantôt rayonnait d'une dignité majestueuse, tantôt semblait trahir le secret d'un amour contrarié? La sérénité de Berthe, la protection gaie et railleuse de la jeune fille, avaient depuis longtemps effacé de son cœur l'image plus sérieuse de Marie; et cependant, à l'approche de la demoiselle de Lichtenstein, le pauvre Dietrich sentit saigner de nouveau son ancienne blessure. Mais à quel pouvoir inconnu attribuer l'expression toute nouvelle des traits de Marie? Il y avait bien encore dans son maintien une grande dignité; mais sur son front, dans ses yeux, brillait une joie muette; un sourire gracieux errait sur ses lèvres, et ses joues étaient épanouies comme les plus belles roses. Dietrich de Kraft restait muet d'étonnement, quand le vieux chevalier, l'ayant aperçu, s'écria :

« Je ne me trompe pas, c'est bien Dietrich Kraft, mon neveu? Qu'est-ce qui t'amène à Stuttgard? Viens-tu par hasard pour le mariage de ma fille avec Georges de Sturmfeder? Mais comme tu es fait! qu'as-tu donc? Tu es pâle et amaigri, et tes habits tombent en lambeaux. »

Le secrétaire du conseil abaissa ses yeux sur son petit manteau rose et rougit.

« Dieu sait, je ne puis pas me présenter devant un honnête homme! Ce sont ces maudits Wurtembergeois, ces vignerons et ces garçons cordonniers, qui m'ont arrangé de la sorte. En vérité, toute l'illustre ligue a été insultée en ma personne.

— Vous pouvez être content, mon cousin, d'en être quitte pour un manteau déchiré, dit Georges en introduisant les nouveaux venus dans son appartement. Imaginez-vous, mon père, qu'hier soir, quand nous étions devant les portes, il a adressé des discours aux bourgeois pour les soulever contre nous. Aussi le chancelier a voulu ce matin lui faire trancher la tête; c'est avec beaucoup de peine que j'ai obtenu sa grâce, et à présent il en veut aux Wurtembergeois de lui avoir déchiré son manteau.

— Avec votre gracieuse permission, dit dame Rose, en s'inclinant trois fois devant le secrétaire du conseil, si vous voulez accepter mon secours, je raccommoderai votre manteau que ce sera un plaisir à voir. Ce sera comme dit le proverbe : « Quand le garçon a déchiré son habit, il faut que le « père le raccommode. »

Cette offre de service fut très-agréable à Dietrich. Il consentit à s'asseoir à la fenêtre près de dame Rose, et à la laisser réparer le désordre de sa toilette. Elle tira de sa grosse poche de cuir du fil de toutes les couleurs, et se mit à recoudre les blessures qu'avaient faites les Wurtembergeois. En même temps elle lui tint d'intéressants discours sur les affaires de ménage et sur la préparation de différents mets qui n'avaient pas figuré sur la carte de Sabine.

Éloignés de Dietrich et de dame Rose de toute la largeur de la chambre, Georges et Marie causaient à voix basse de leur amour. Ni le savant Jean Tethingerus, ni Jean Bezius, ni Gabelkofer, ni Crusius, quels que soient les renseignements curieux que nous leur devions sur cette époque, ne nous ont appris ce que nos deux amoureux se dirent dans cette mémorable matinée. La seule chose que nous puissions rapporter, c'est qu'un doux bonheur se reflétait sur les traits de Marie, que tantôt elle levait gaiement les yeux, et que

tantôt elle les baissait pudiquement, qu'on la voyait tantôt sourire, tantôt rougir, et arrêter par ses baisers plus d'une question de son bien-aimé.

Le lecteur nous saura gré de passer rapidement sur cette scène qui n'a qu'un fond peu historique, et qui ainsi, suivant les idées actuelles, est sans aucun intérêt, pour voir ce que devient le chevalier de Lichtenstein. Après avoir confié sa fille aux soins de Georges, et son neveu à la main habile de dame Rosalie, il se rendit dans les appartements du duc. Ses traits, sur lesquels l'âge et l'expérience avaient imprimé un caractère grave et réfléchi, paraissaient à cette heure plus sérieux et presque tristes. Il avait hérité de ses pères l'amour pour la maison de Wurtemberg; l'habitude et l'affection l'avaient attaché aux princes qui, pendant sa longue vie, avaient régné sur le Wurtemberg, et le malheur et la calomnie qui accablèrent sans cesse Ulrich, loin de détacher de ce prince le cœur du vieux chevalier, n'avaient servi qu'à l'unir à lui par des liens plus étroits. Avec la joie d'un fiancé qui se rend à la noce, avec la vigueur d'un jeune homme, il avait fait le long et pénible chemin de son château à Stuttgard, à la première nouvelle que le duc avait pris Leonberg et marchait sur la capitale. N'ayant pas douté un instant de la victoire du duc, il arriva à Stuttgard le lendemain même du rétablissement d'Ulrich.

Mais les nouvelles qu'il recueillit de la bouche de Georges, en montant l'escalier avec Marie et lui, ne furent pas d'une nature aussi satisfaisante.

« Le duc, lui avait dit Georges tout bas, le duc n'est plus ce qu'il devrait être. Dieu sait ce qu'il compte faire de son pays, mais en route il a tenu de singuliers discours, et il n'est pas, à ce que je crains, dans les meilleures mains. Le chancelier Ambroise Volland.... »

Ce seul nom fut plus que suffisant pour faire naître de grandes inquiétudes dans l'esprit du chevalier de Lichtenstein. Il connaissait ce Volland; il savait que c'était un homme très-capable, rompu aux affaires d'État et disposé à rendre les services les plus difficiles, mais qui déjà plus d'une fois avait joué un jeu hasardeux, sinon perfide.

« Si le duc donne sa confiance à cet homme, et s'il ne suit

que ses conseils, que Dieu nous soit en aide! Pour Ambroise le pays n'est qu'une pièce de cuir, qu'on peut tailler à sa fantaisie. Il laissera un collet au duc, et il gardera les rognures pour lui. Mais, comme dit Mme Rose, tout fou peut couper, mais non coudre! »

Ainsi se parlait le vieux sire de Lichtenstein en traversant les galeries. Il passait tristement sa main sur sa longue barbe blanche, et dans ses yeux brillait le dévouement à la bonne cause du Wurtemberg.

Il fut reçu immédiatement, et trouva le duc en grande délibération avec Ambroise. Celui-ci tenait d'une main une énorme plume de cygne, et de l'autre un parchemin écrit avec beaucoup de parafes, en cuir noir, rouge et bleu. Le duc jouait avec un grand sceau qu'il avait à la main. Il semblait lutter avec lui-même : tantôt il examinait son chancelier d'un air pénétrant, tantôt son regard se reportait sur le cachet. Ils étaient tous deux si occupés de leur conversation, que Lichtenstein était déjà depuis quelques minutes dans la chambre sans qu'ils l'eussent aperçu. Il contempla avec un vif intérêt les nobles traits d'Ulrich de Wurtemberg. Il lut sur son front et dans ses yeux les sentiments les plus divers. Son front se plissait, ses paupières s'agitaient vivement, ses yeux roulaient dans leurs orbites; puis son front se déridait, il ne se peignait dans ses regards qu'un sérieux profond qui se changeait en méditation, et souvent une expression de bonté semblait adoucir la sévérité de ses traits. Mais l'homme au manteau jaune, sa plume de cygne à la main, se tenait devant lui comme le tentateur. Il tourna autour de lui comme le serpent du paradis, et l'éternel sourire, l'expression d'honnêteté qu'il savait donner à ses petits yeux verts, quand son maître le regardait fixement, devaient engager le duc à cueillir la fatale pomme.

« Je ne puis comprendre, dit-il d'une voix rauque, pourquoi vous ne voulez pas le faire. César a-t-il tant hésité pour passer le Rubicon? Un grand homme a besoin de grands moyens, et vos contemporains comme la postérité vous loueront d'avoir brisé ces chaînes.

— En êtes-vous bien sûr, Ambroise Volland? demanda le duc en le regardant d'un air sombre. On dira : « Le duc Ul-

« rich était un tyran. Il a détruit l'ancien ordre qui fut sacré « à ses pères; il a rompu le pacte qu'il avait formé lui-même, « il a traité son pays en pays conquis, et il n'a pas observé « les lois que.... »

— Permettez, lui répondit Ambroise, tout dépend de la question : qui est le maître? le duc ou le pays? Si le pays est le maître, c'est différent; alors il faut, en effet, des pactes, des traités, des clauses et des chartes. La chevalerie, les prélats et les États sont alors les maîtres, et Votre Altesse n'est plus qu'un nom. Mais si vous êtes véritablement le maître, c'est vous qui donnez les lois. Vous avez le manche dans la main; à présent encore vous êtes maître et seigneur. Laissez là l'ancien droit, en voici un nouveau. Prenez hardiment la plume et signez! »

Le duc demeura encore un instant indécis; ses joues étaient en feu, puis il se redressa, mais ses yeux étaient encore fixés à terre. Soudain il les leva tout étincelants et pleins du sentiment de sa dignité.

« Je m'appelle Wurtemberg, dit-il. Je suis le pays et la loi; je signe. »

Il étendait la main pour prendre la plume que lui présentait son chancelier, lorsque son bras fut saisi et retenu avec une douce violence par une main étrangère. Il se retourna tout surpris, et ses yeux tombèrent sur les traits calmes mais sérieux du chevalier de Lichtenstein.

« Ah! soyez le bienvenu, mon fidèle Lichtenstein. Je suis à vous; laissez-moi d'abord signer ce parchemin.

— Pardon, monseigneur, dit le vieux chevalier, vous m'avez donné une voix dans votre conseil; puis-je savoir quelle est votre première ordonnance?

— Avec la permission de Sa Seigneurie, interrompit vivement Ambroise Volland, la chose presse. La bourgeoisie de Stuttgard s'assemble déjà dans le pré. Il faut que lecture lui soit donnée de cet écrit. Cela presse réellement beaucoup!

— Allons, Ambroise, reprit le duc, cela ne presse pas tant que nous ne puissions pas en donner connaissance à notre vieil ami. Nous avons résolu de nous faire rendre hommage d'après de nouvelles conventions et de nouvelles lois. Les anciennes sont annulées.

— C'est là ce que vous avez résolu? Pour l'amour de Dieu! avez-vous aussi songé aux conséquences d'un pareil acte? N'avez-vous pas juré, il y a peu d'années, le traité de Tubingen?

— Tubingen! s'écria le duc d'une voix terrible, et ses yeux lançaient des flammes; Tubingen! ne prononce pas ce nom. J'y avais placé tout mon espoir; là était mon pays; j'y voyais mes enfants. Et ils m'ont trahi et vendu! Je les priai, je les conjurai de me rester fidèles, et je leur promettais de partager avec eux mon bien et mon sang. Non, rien n'y fit. On ne voulait plus d'Ulrich. Le nouveau régime leur plaisait davantage. Ils m'ont laissé languir dans la misère; ils ont souffert que leur duc vécût dans l'exil; ils ont souffert que le nom de Wurtemberg devînt un sujet de raillerie dans tous les pays. Maintenant me voilà redevenu maître et seigneur, je tiens le manche dans la main, et je ne veux plus me le laisser arracher. S'ils ont oublié leur serment à saint Hubert, je n'aurai pas plus de mémoire qu'eux. Traité de Tubingen! je le répète, que le diable emporte tout ce qui se rattache à ce nom!

— Mais songez donc, monseigneur, dit Lichtenstein, ébranlé par ce mouvement passionné, songez donc quelle impression une telle démarche fera sur le pays. Vous ne tenez que Stuttgard et les environs; il y a encore des garnisons de la ligue à Urach, à Asperg, à Tubingen, à Gœppingen. Les États vous aideront-ils à chasser la ligue, s'ils apprennent à quelles nouvelles lois ils doivent se soumettre?

— Je le demande, les États m'ont-ils soutenu quand il m'a fallu tourner le dos au Wurtemberg? Ils m'ont laissé partir et ont rendu hommage à la ligue.

— Pardonnez-moi, monseigneur, répondit le vieux chevalier d'une voix émue. Il n'en est pas ainsi. Je me rappelle encore bien la journée de Blaubeuren. Qui vous resta fidèle quand les Suisses s'en allèrent? qui vous pria de ne pas abandonner le pays? qui voulait vous sacrifier sa vie? Ce furent huit mille Wurtembergeois. Avez-vous oublié ce jour?

— Eh! mon très-cher, dit le chancelier, à qui n'échappa point l'impression que ces paroles firent sur Ulrich, vous parlez, ma foi, avec un peu trop de hardiesse. D'ailleurs, il

n'est pas du tout question d'*autrefois*, mais d'*aujourd'hui*. Les États ont renoncé à l'ancien hommage pour en prêter un autre à la ligue. Son Altesse est comme un maître nouvellement arrivé au pouvoir; il possède ce pays par droit de conquête. Si la ligue a reçu l'hommage d'après des pactes particuliers, le duc peut en faire autant : Nouveau maître, nouvelle loi ! On peut se faire prêter hommage selon son bon plaisir, monseigneur ! Vous passerai-je la plume ?

— Monsieur le chancelier, dit Lichtenstein d'une voix ferme, j'ai le plus grand respect pour vos lumières, pour votre science, mais ce que vous dites est faux ou n'est pas d'un bon conseil. Il s'agit de savoir ce que désire le peuple. Par son gouvernement, la ligue a exaspéré tout le monde : aussi Son Altesse est revenue au bon moment. A présent, tous les cœurs volent au-devant d'elle. Le duc ne s'aliénera-t-il pas les esprits, s'il bouleverse tout ce qui existe, et s'il règne et gouverne d'après des lois nouvelles ? Oh ! songez, monseigneur, songez que l'amour du peuple est le plus puissant soutien ! »

Le duc, les bras croisés, regardait d'un air sombre devant lui sans répondre. Mais le chancelier au manteau jaune n'en prit la parole qu'avec plus d'empressement : « Hi ! hi ! hi ! où avez-vous été chercher ces belles phrases, mon très-cher, mon très-digne ami ? L'amour du peuple, dites-vous ? Déjà les Romains savaient quel cas il fallait en faire. Ce sont des bulles de savon, des bulles de savon, vous dis-je. Je vous aurais cru plus sensé. Qu'est-ce que le pays ? Le voici, le voici en personne : c'est lui qui est le Wurtemberg ; il lui appartient par droit d'héritage, et, aujourd'hui encore, par droit de conquête. L'amour du peuple, c'est changeant comme le temps d'avril ! Si leur amour avait été si grand, ils n'auraient pas rendu hommage à la ligue.

— Le chancelier a raison, s'écria Ulrich sortant de ses réflexions. Lichtenstein, tu as sans doute de bonnes intentions; mais, cette fois-ci, c'est lui qui est dans le vrai. Ma longanimité m'a forcé à quitter le pays ; maintenant que je suis revenu, je leur ferai sentir que je suis le maître. La plume, chancelier. Oui, dis-je, je le veux ainsi ; c'est de cette manière que nous allons nous faire prêter hommage.

— Oh ! mon maître, ne faites rien dans le premier mouvement de la passion ! Attendez que votre sang soit refroidi. Convoquez les États, faites les changements que vous jugerez à propos, mais pas en ce moment, pas tant que la ligue a encore des possessions dans le Wurtemberg : cela pourrait vous devenir funeste.

— Bah ! interrompit le chancelier, ce serait rentrer peu à peu dans les anciens errements. Faites attention ; une fois les États réunis pour délibérer, vous croyez qu'ils céderont de bon gré ? Hi ! hi ! c'est alors qu'il faudrait recourir à la violence, et on se rendrait odieux ! Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Ou bien plairait-il à Son Altesse de se remettre humblement sous l'ancien joug ? »

Le duc ne répondit point. D'un mouvement brusque, il arracha la plume et le parchemin des mains du chancelier, jeta un regard prompt et perçant sur lui et sur le chevalier, et, avant que celui-ci eût pu l'en empêcher, Ulrich avait signé.

Le chevalier demeura dans une muette consternation, la tête baissée sur sa poitrine. Le chancelier regarda le chevalier et le duc d'un air de triomphe. Mais Ulrich prit une clochette d'argent placée sur la table et sonna. Un domestique parut.

« Les bourgeois sont-ils assemblés ? demanda le duc.

— Oui, Altesse ; ils sont réunis dans les prés du côté de Canstadt. Les lansquenets, au nombre de six compagnies, s'y rendent en ce moment.

— Les lansquenets ? Pourquoi ? Qui le leur a permis ? »

A cette question, le chancelier trembla.

« Ce n'est que pour le maintien de l'ordre, dit-il. J'ai pensé que, dans ces occasions, il est d'usage que la troupe armée.... »

Le duc fit signe au chancelier de se taire. Il rencontra le regard voilé et interrogateur du vieux Lichtenstein, qui le fit rougir.

« Ce n'est pas par mon ordre, dit-il ; mais, si on les rappelait, cela surprendrait. Du reste, c'est indifférent. Qu'on m'apporte un manteau rouge et mon chapeau. »

Le duc approcha de la fenêtre et regarda au dehors en

silence. Le chancelier, ne sachant pas au juste si son maître était irrité ou non, n'osa rien dire, et le chevalier de Lichtenstein garda un morne silence.

Ils restèrent ainsi quelque temps, jusqu'à ce qu'il survînt des serviteurs. Quatre pages entrèrent dans l'appartement : le premier portait le manteau; le second, le chapeau ; le troisième, une chaîne d'or, et le quatrième, le glaive du duc. Ils revêtirent Ulrich du manteau ducal en velours de pourpre bordé d'hermine. Ils lui présentèrent le chapeau orné de plumes jaunes et noires, aux couleurs de la maison de Wurtemberg, retenues par une agrafe d'or et de pierreries qui valaient un comté. Le duc mit son chapeau sur sa tête. Revêtu de ces insignes de sa dignité, il avait l'air plus noble, plus imposant qu'auparavant, et son front majestueux, son œil étincelant, brillaient de l'éclat du commandement sous le panache de son chapeau. Il se fit attacher la chaîne d'or, ceignit son glaive, et donna au chancelier l'ordre du départ.

Le chevalier de Lichtenstein gardait toujours le silence. C'était avec affliction qu'il avait vu faire ces préparatifs, et puis il s'était détourné. Le duc inclina légèrement la tête en passant près du vieux chevalier, et s'avança vers la porte, suivi de la figure grotesque du chancelier Ambroise Volland, qui cherchait à prendre une attitude majestueuse. Si le maître n'avait pas salué le chevalier, le chancelier ne se crut pas non plus obligé de le saluer. Il jeta un regard malicieux du côté où se tenait encore Lichtenstein, et sa grande bouche édentée se contracta en un sourire ironique. Mais au moment de sortir, le duc s'arrêta soudain et regarda en arrière ; son bon naturel parut triompher de lui. A la grande surprise du chancelier, il retourna auprès de Lichtenstein.

« Mon vieux serviteur, dit-il en s'efforçant de vaincre sa profonde émotion, tu fus mon seul ami, et dans de dures épreuves j'ai reconnu ta fidélité. Tu ne peux pas vouloir le malheur de Wurtemberg. Je sens que c'est un des actes les plus importants de ma vie, et je suis peut-être une voie téméraire; mais quand il s'agit du bien suprême, il faut tout risquer. »

Le chevalier de Lichtenstein releva sa noble tête ; des lar-

mes étaient suspendues à ses paupières grises. Il prit la main d'Ulrich. « Demeurez, dit-il; cette fois-ci seulement écoutez ma voix. Mes cheveux sont blanchis; l'âge m'a donné de l'expérience, tandis que vous avez à peine trente ans. »

Cependant le roulement des tambours se fit entendre dans la cour. Les chevaux impatients trépignaient, et les trompettes sonnaient pour appeler à la cérémonie du serment.

« *Jacta alea est !* Ce fut un mot de César, dit le duc d'un air résolu. Maintenant, je passe le Rubicon. Ta bénédiction pourrait m'être utile, mon vieil ami; tes conseils arrivent trop tard! »

Le chevalier leva un triste regard. La voix lui manquait, il pressa la main du duc contre son cœur. Ulrich avait de la peine à le quitter; mais le chancelier sortit son long bras sec de dessous son manteau jaune, et fit signe avec le long rouleau de parchemin. Il avait l'air du tentateur qui réussit à entraîner une âme. Ulrich de Wurtemberg s'arracha des bras de Lichtenstein pour aller recevoir l'hommage de sa capitale.

VI

Aucun feu ne consume,
Comme celui qu'allume
Un amour qui se tait,
Que personne ne sait.
Vieux chant populaire.

Les inquiétudes du vieux chevalier ne paraissaient pas aussi peu fondées qu'avait voulu le faire croire Ambroise Volland. Sans doute une très-grande partie du pays se rallia au duc, parce que la prédilection pour le prince héréditaire, l'oppression de la ligue et les armes victorieuses d'Ulrich, engagèrent un grand nombre à oublier le serment prêté à la ligue et à se déclarer pour le Wurtemberg. Mais la nouvelle prestation d'hommage qui renversait tous les anciens pactes, et le bruit que plus d'une ville avait été forcée d'accepter les

nouvelles formes de gouvernement, firent au moins perdre au duc sa popularité, perte terrible dans une position aussi critique. Urach, Gœppingen et Tubingen persistaient toujours à garder la foi prêtée à la ligue, car leurs gouverneurs, dévoués à la cause des confédérés, la leur imposaient de force. A Urach siégeait Dietrich Spæt, l'ennemi le plus acharné du duc. Il mit en peu de jours tant de troupes sur pied, qu'il ne tint pas seulement en échec toute la province placée sous son commandement, mais qu'il fit même des invasions dans les États ralliés au duc. Le bruit se répandit aussi que les États de la ligue avaient quitté Nœrdlingue en toute hâte et s'apprêtaient à retourner dans leurs foyers respectifs pour y rassembler de nouvelles forces et faire de nouveau à Ulrich une guerre à mort.

Mais Ulrich ne semblait agité d'aucune inquiétude. Il délibérait à huis clos avec Ambroise Volland. On voyait arriver et partir beaucoup de courriers, mais personne ne savait leurs messages. A Stuttgard on était fermement persuadé que le duc devait être de la meilleure bumeur du monde : car, quand il chevauchait à travers les rues avec sa brillante suite, qu'il saluait toutes les belles dames, et qu'il plaisantait et riait avec les nobles à ses côtés, ils disaient : « Ulrich est redevenu aussi gai qu'il l'était avant le pauvre Conrad. »

Il avait rétabli son ancienne cour. Certainement elle n'était plus comme autrefois le rendez-vous des comtes et seigneurs de Bavière, de Souabe et de Franconie; on n'y voyait plus la duchesse entourée d'un cercle de charmantes demoiselles d'honneur : mais il ne manquait pas de belles dames et de beaux gentilshommes pour illustrer sa cour, et l'air de la ville paraissait dès lors si favorable à la beauté, que la foule qui se pressait dans les salons et sous les voûtes du château ne semblait pas être une réunion ordinaire, mais l'élite des beautés du pays.

Les bals et les tournois avaient retrouvé leur ancienne faveur; les fêtes succédaient aux fêtes, et Ulrich paraissait vouloir se dédommager des jours d'adversité. L'une des plus brillantes de ces fêtes fut le mariage de Georges de Sturmfeder avec l'héritière de Lichtenstein.

Le vieux chevalier avait été longtemps à se décider à tenir sa promesse. Ce n'est pas qu'il eût désapprouvé le choix de sa fille, car il aimait son gendre comme s'il eût été son fils, et il voyait revivre en lui sa propre jeunesse; il lui tenait surtout grand compte de son exil volontaire avec le duc. Mais l'horizon d'Ulrich était toujours enveloppé de nuages, et le front du vieillard était toujours assombri. Il pressentait que les choses ne resteraient pas telles qu'elles étaient, et il était profondément affecté de ce que le duc ne le consultait dans aucune affaire importante, et traitait tout secrètement avec son chancelier. C'est ainsi qu'indécis et affligé il avait toujours reculé ce jour de joie; mais les beaux yeux de sa fille, dans lesquels il croyait lire un léger reproche, les prières réitérées de Georges le forcèrent enfin à fixer un terme précis. Le duc se réserva le droit de célébrer les noces à ses frais. Il se rappelait sans doute les nuits où le père ne se lassait pas de lui témoigner son attachement, et où l'aimable fille ne reculait ni devant le froid ni devant le plus mauvais temps pour le recevoir à la porte du château et pour le restaurer de quelques mets chauds. Il se rappelait probablement dans un passé moins reculé les sacrifices que lui avait faits le fiancé.

Aussi Ulrich montra-t-il d'une manière éclatante comment il savait récompenser la fidélité, et le dévouement dont on lui avait rarement prodigué autant de preuves. Le chevalier et sa fille avaient été jusqu'ici toujours ses hôtes au château de Stuttgard. Il fit alors meubler magnifiquement une belle maison près de la cathédrale, et la veille des noces, il en remit les clefs à Mlle de Lichtenstein, en la priant de vouloir bien l'habiter toutes les fois qu'elle viendrait à Stuttgard.

Enfin il était venu, ce jour que Georges avait vu luire dans un lointain incertain, mais qu'il avait toujours appelé avec un ardent désir. Le matin de ce grand jour, il se retraça toute l'histoire de son amour et s'étonna de voir que tout était arrivé autrement qu'il ne se l'était figuré. Comment se serait-il imaginé, dans le temps où il passait par le beau bois de hêtres pour retourner chez lui, que le bonheur de posséder sa bien-aimée n'était plus si éloigné qu'il l'avait craint?

Comment, en se joignant à l'armée de la ligue, aurait-il pu concevoir l'idée que le duc qu'il venait combattre assurerait un jour son bonheur? Avec quel calme se reportait-il alors en arrière vers ces jours d'orage, où il avait obtenu pour la première fois la faveur d'adresser une parole d'amour à sa bien-aimée; où il avait reçu la nouvelle terrible que le père de Marie, ennemi déclaré de la ligue, l'emmènerait avec lui; où dans le jardin de Berthe il avait passé les moments les plus malheureux en faisant de douloureux adieux à sa bien-aimée; où il croyait perdu pour longtemps, sinon pour jamais, ce qui aujourd'hui allait lui appartenir pour toujours! Chaque parole de sa bien-aimée lui revint à la mémoire, et il admira de nouveau sa haute confiance, sa foi entière en une heureuse destinée, confiance qui ne l'avait jamais abandonnée, quand l'avenir enveloppé de ses sombres voiles ne laissait entrevoir aucune heureuse perspective, aucune espérance; et cette confiance, elle avait su même la lui inspirer avec le dernier baiser d'adieu.

« Cette foi ne nous a pas abusés, se dit le jeune homme ému de ce doux souvenir. Son âme pure entendait la voix sacrée du pressentiment, et son œil limpide, qui lisait dans le mien la certitude de mon amour, plongeait alors profondément dans l'avenir et annonçait le bonheur; elle ne se trompera pas non plus à présent, si elle prévoit dans notre union une douce et constante félicité. »

Un léger coup frappé à la porte interrompit les longues réflexions qui se rattachaient à la présente journée et qui s'étendaient jusque dans l'avenir le plus éloigné. C'était Dietrich de Kraft, qui entrait en grande toilette.

« Comment! s'écria Dietrich en joignant les mains dans la plus grande surprise. J'aime à croire que vous ne voulez pas vous marier avec ce pourpoint? Il est déjà neuf heures, les corridors et les escaliers sont remplis d'étrangers qui viennent à la noce. Ils sont vêtus de soie et de velours, tandis que vous, le principal personnage de la fête, vous restez très-tranquillement à la fenêtre au lieu de vous occuper de votre toilette.

—Tout mon costume est là, répondit Georges en souriant: barrette et plumets, manteau et pourpoint; mais tout est

magnifique, et je n'ai pas encore songé que je dois mettre sur moi tous ces oripeaux. L'habit que j'ai sur moi m'est plus cher que le plus bel habit neuf. Je l'ai porté dans des jours pénibles, mais qui me rappellent des moments heureux!

— Oui, oui, je le connais bien; vous l'aviez chez moi à Ulm, et je me rappelle fort bien que Berthe vous a peint dans cet habit bleu et que j'en étais tout à fait jaloux. Mais vous appelez ces habits des oripeaux? Eh! peste, je voudrais avoir toute ma vie de pareils oripeaux! Ah! l'habit bleu brodé d'or et le manteau de velours, peut-on voir quelque chose de plus beau? Ma foi, vous avez tout choisi avec goût: cela ira parfaitement avec vos cheveux noirs....

— C'est un cadeau du duc, répondit Georges en s'habillant. Cela aurait été trop dispendieux pour moi.

— Ma foi, le duc est un prince magnifique. Depuis le peu de temps que je suis ici, j'ai reconnu qu'on l'a mal jugé à Ulm. A sa cour, la vie est tout autre que dans les villes; et le titre de duc de Wurtemberg résonne aussi mieux que celui de bourgmestre d'Ulm. Toutefois, je ne voudrais pas être dans sa peau. Vous verrez, cousin, quelque jour il fera la culbute!

— C'est votre ancien refrain, Dietrich. Vous rappelez-vous encore le temps où vous étiez si fier de votre politique à Ulm, et comment vous vous proposiez de gouverner dans le Wurtemberg? Où en sommes-nous aujourd'hui?

— Tout ne s'est-il pas réalisé? répondit le secrétaire du conseil d'un air grave et entendu. Je me rappelle, aussi bien que si c'était aujourd'hui, que j'ai prédit que les Suisses s'en iraient chez eux, que nous gagnerions les États, et que nous prendrions les châteaux.

— Oui, vous avez aidé à les prendre, dit Georges en riant. Vous avez été porté dans une litière au milieu des combattants. Mais, dans ce temps, vous disiez aussi que le duc ne reviendrait plus, et aujourd'hui il siége ici bien tranquillement.

— Pas aussi tranquillement que vous croyez. Cependant, je souhaite pour lui et pour vous qu'il reste le maître du pays. Pour nous, cela ne nous a été d'aucune utilité: les grands seigneurs gardent tout pour eux; à nous autres, il ne revient

guère d'autre honneur que d'être décapités pour la ligue. Je voudrais bien qu'on le laissât tranquille. Mais, croyez-moi, les affaires ne vont pas si bien qu'on le croit ici. Les conseillers qu'on a bannis ont écrit d'Esslingen à l'empereur et à l'empire, et se sont plaints ; la ligue est de nouveau sur pied; près d'Ulm, il y a une nouvelle armée.

— Ce ne sont que des on dit. Moi, je sais positivement que le duc veut se réconcilier avec la Bavière.

— Oui, il le veut, mais il ne le fera pas. Cela cloche encore singulièrement. Mais que vois-je ? Vous n'allez pas, je pense, mettre ce vieux chiffon d'écharpe avec votre superbe toilette de noce? Fi donc! cela jure ensemble, cher cousin. »

Le fiancé regarda l'écharpe avec amour.

« Vous n'y entendez rien, dit-il; vous ne savez pas comme cela va bien avec mon habit de noce. C'est le premier cadeau de Marie; elle l'a brodée secrètement la nuit, dans sa chambre, quand elle eut appris qu'il lui faudrait bientôt partir. Elle a laissé couler sur cette écharpe plus d'une larme; elle a pressé plus d'une fois ce précieux tissu contre ses lèvres. Cela a été pour moi un talisman et une consolation dans les jours d'adversité, quand mes regards se baissaient sur ma poitrine. Cette écharpe ne peut pas me manquer. Je l'ai portée dans les épreuves, elle doit être une parure sacrée le jour du bonheur.

— Eh bien! comme vous voudrez. Mettez-la donc, je ne m'y oppose plus ; prenez votre barrette, et jetez vite votre manteau sur vos épaules. On sonne déjà pour la première fois à l'église. Hâtez-vous ; ne faites pas attendre si longtemps votre fiancée! »

Le secrétaire du conseil se plaça encore une fois devant Georges, et, avec des yeux de connaisseur, il passa en revue sa toilette ; il fixa plus solidement une agrafe, il effaça un pli et releva une plume. Il se peignait toujours plus de satisfaction dans ses traits. Il s'avoua que le beau jeune homme élancé, avec sa belle tête et ses yeux vifs et ardents, était tout à fait digne de son aimable cousine.

« Dieu sait, dit-il, mon cousin, on dirait que le bon Dieu vous a créé tout exprès pour faire un marié. Je suis bien aise que Berthe ne puisse pas vous voir aujourd'hui; cela lui

tournerait encore la tête, à la pauvre enfant, pendant huit jours. Venez, venez, je suis fier d'être votre garçon d'honneur, quoique cela me fasse retourner à Ulm quinze jours plus tard. »

Les joues de Georges se colorèrent; son cœur battit quand il quitta sa chambre. La joie, l'attente, l'accomplissement de désirs nourris pendant des années, assaillirent ses sens, et il était comme ivre en traversant les galeries à côté de Dietrich.

La porte s'ouvrit, et Marie apparut dans l'éclat de sa beauté, entourée de beaucoup de dames et de demoiselles invitées par le duc pour former ce jour-là sa suite. Marie rougit quand elle vit son bien-aimé; elle le contempla avec surprise, comme si les traits de Georges resplendissaient aujourd'hui d'un nouvel éclat. Elle baissa les yeux en rencontrant ses regards rayonnants de joie. Que n'aurait-il pas donné pour serrer sa bien-aimée contre son cœur, pour imprimer sur ses lèvres un baiser d'amour! mais l'étiquette rigoureuse du temps séparait en ce jour par une vaste barrière ceux qui, autrement, auraient bientôt été dans les bras l'un de l'autre. Il n'était pas permis au fiancé de toucher la main de sa fiancée avant que le prêtre les eût unis, et on en aurait beaucoup voulu à la fiancée si elle avait regardé son fiancé trop souvent et trop longtemps. Elle devait rester immobile, avec un maintien modeste et pudique, les yeux baissés à terre, les mains jointes sur la poitrine.... Ainsi le voulait la coutume....

Chez beaucoup d'autres, cette pose aurait paru forcée et guindée; mais, comme la nature répand sur ses filles chéries dans toute situation, dans la joie comme dans la peine, le charme de la beauté, cette pose peu naturelle donnait à Marie l'attitude la plus attrayante. Le tendre incarnat qui, à tout instant, colorait ses joues, la bouche charmante dans les coins de laquelle son sourire semblait s'épanouir, le voile fin et léger des paupières, les franges délicates des sombres cils, à travers lesquels ses yeux bleus et brillants perçaient à peine, comme le soleil à son lever, tout cela offrait l'image d'un doux et pudique amour qui ouvre les bras à son bien-aimé, qui prononce son nom du ton le plus doux, qui

voudrait lever les yeux pour lui exprimer d'un regard ses désirs; mais la nature plus puissante, un sentiment de pudeur et de confusion enchaîne ses mains, abaisse sur l'œil ardent le voile délicat des paupières et ferme la bouche sur laquelle erre un mystérieux sourire, mais qui ne prononce pas le secret des amants.

Le maintien imposant de Marie avait disparu, ainsi que la majesté de son front et ce regard noble et sérieux qui commandait le respect aux plus audacieux : mais on était tenté de ne pas regretter ces beautés plus élevées. Dans ce pudique aveu d'avoir été vaincue par un regard de son bien-aimé, il y avait un bien plus grand charme que si son œil orgueilleux eût regardé librement autour de lui, et que si cette bouche close eût avoué hautement son amour. La nature avait donné ainsi en ce jour à Marie un nouvel attrait qui agit si puissamment sur Georges, qu'il regarda sa fiancée pendant quelques instants avec admiration, et que son cœur se gonfla d'orgueil à la pensée que cette charmante enfant allait bientôt être à lui.

En ce moment arriva le duc, menant par la main le chevalier de Lichtenstein. Il parcourut d'un regard rapide le brillant cercle des dames, et il parut également s'avouer que Marie était la plus belle.

« Sturmfeder, dit-il en prenant à part l'heureux fiancé, voici un jour qui te paye de bien des peines. Te rappelles-tu encore la nuit où tu vins me visiter dans la grotte sans me connaître ? Jean, le ménétrier, porta alors cet excellent toast : « Vive Mlle de Lichtenstein! Puisse-t-elle un jour être à « vous! » Aujourd'hui, elle est à toi; et, ce qui n'est pas moins beau, ton toast aussi s'est accompli: nous sommes rentré dans le château de nos pères.

— Puisse Votre Altesse jouir aussi longtemps de ce bonheur que j'espère être heureux avec Marie! Mais c'est à votre bonté et à votre appui que je dois ce beau jour; sans vous, son père n'aurait peut-être pas consenti....

— Honneur pour honneur! Tu nous as assisté fidèlement quand nous avons voulu reconquérir notre pays. Il était donc juste de te prêter notre assistance pour t'assurer sa possession. Nous représentons aujourd'hui ton père, et à ce titre

tu nous permettras, après la bénédiction nuptiale, de baiser ta belle épouse au front. »

Georges se rappela la nuit où le duc, à la porte de Lichtenstein, se consolait par l'espoir de ce jour, et il sourit involontairement en songeant à la dignité avec laquelle sa bien-aimée avait alors repoussé l'homme de la grotte.

« Vous l'avez mérité depuis longtemps, dit-il, par votre généreuse intercession.

— Quels sont les garçons d'honneur qui t'accompagnent à l'autel? demanda le duc.

— Max Stumpf et le secrétaire du conseil d'Ulm, un cousin de Lichtenstein.

— Comment? Le petit homme à qui mon chancelier voulait faire trancher la tête? Tu auras ainsi à ta gauche l'homme le plus élégant, et, à ta droite, l'homme le plus brave de la Souabe. Je te félicite, jeune homme! Mais je te conseillerais d'appuyer plutôt à droite qu'à gauche : alors la fortune te sourira toujours, quand tu serais jaloux comme un Turc. Voilà justement l'homme de droite; regarde-le avec sa large et courte stature, comme il a l'air grotesque parmi les dames, et comment il s'est paré! Ce manteau vert tout passé, il le portait déjà l'an 11, à notre mariage avec dame Sabine Lobesan!

— Je ne puis guère m'occuper de ma toilette, répondit le brave chevalier de Schweinsberg, qui venait d'entendre les dernières paroles du duc. Je ne suis pas non plus très-fort sur la danse. Vous m'excuserez; mais si ce soir, dans le tournoi, le nouveau marié veut me faire l'honneur de rompre une lance avec moi....

— Oui, par simple politesse et par pure tendresse, tu lui romprais quelques côtes, dit le duc en riant; c'est là un garçon d'honneur de l'ancienne roche. Non, je te conseille Georges, d'appuyer plutôt vers la gauche; celui d'Ulm ne te fera pas mal. »

Les portes à doubles battants s'ouvrirent dans la large galerie, et on vit rangés en ordre les courtisans du duc. A ceux-ci se joignaient les pages, qui portaient des cierges allumés. Puis venait le cortége brillant des nobles dames et demoiselles arrivées à Stuttgard pour cette fête. Elles étaien

vêtues de riches étoffes brodées d'or et d'argent, et chacune avait un bouquet de fleurs et un citron à la main. La fiancée fut conduite par Georges de Lewen et Reinhardt de Gemmingen. Beaucoup de chevaliers et de gentilshommes marchaient ensuite, Georges de Sturmfeder ayant à sa droite Max Stumpf, et à sa gauche le secrétaire du conseil, Dietrich de Kraft. Tout l'être de Georges semblait respirer une noble joie, ses yeux étincelaient, et sa démarche était celle d'un vainqueur. Avec ses cheveux flottants et les plumes de sa barrette, il dépassait de beaucoup ses garçons d'honneur. Tout le monde l'admirait; les hommes louaient sa haute et mâle stature, son noble maintien; mais les jeunes filles, murmurant tout bas entre elles, vantaient la beauté de ses traits et son œil franc et étincelant.

Le cortége sortit par la porte du château pour se rendre à l'église, qui n'en était séparée que par une large place. On voyait serrées l'une contre l'autre de belles jeunes filles et des femmes bavardes, occupées à examiner les toilettes des nobles dames; toutes à l'envi se redressèrent quand la belle fiancée vint à passer, et éclatèrent en éloges à la vue du fiancé.

Parmi les nombreux spectateurs se trouvait une paysanne alerte et rondelette avec sa fille. Cette bonne femme faisait sans cesse des révérences, au grand divertissement des citadins, qui réservaient ces marques de respect pour la fiancée et pour le duc. En même temps elle causait vivement avec sa fille. Mais la belle enfant ne semblait guère prêter beaucoup d'attention aux discours de sa mère; dans le beau cortége des jeunes demoiselles, ses yeux brillants n'étaient fixés que sur la fiancée. Plus celle-ci approchait, plus les joues de la jeune fille se colorèrent. Son corsage rouge se levait et se baissait par brusques secousses, et son cœur battait à briser les chaînes d'argent qui l'enlaçaient. Elle examina Marie avec un regard fixe et pénétrant; la grande beauté de la fiancée parut la surprendre; un sourire douloureux agita sa petite bouche.

« C'est elle! s'écria-t-elle involontairement, et elle cacha aussitôt sa figure derrière sa mère, car les assistants la regardaient avec étonnement

— Oui, c'est elle! Barbe. Elle est fièrement belle, chuchota la grosse maman en s'inclinant profondément. Mais attention au fiancé! »

La jeune fille ne parut pas avoir besoin de cet avis, car ses yeux étaient depuis longtemps dirigés du côté d'où devait venir le fiancé.

« Il vient! Le voici! le voici! entendit-elle murmurer à sa voisine; c'est celui qui a l'habit blanc et le manteau bleu; il marche devant le duc. »

Elle ne jeta sur lui qu'un seul regard et n'osa plus relever les yeux. Quand il passa, la rougeur de ses joues disparut; elle trembla, une larme tomba sur son corsage. Enfin, quand il fut passé, elle releva sa petite tête, et le suivit d'un regard qui semblait exprimer plus qu'une simple admiration, de la surprise, de la ouriosité.

Dès que le cortége eut défilé, les spectateurs se précipitèrent vers les portes de l'église, et en un clin d'œil la place, qui présentait tout à l'heure encore l'aspect d'une foule tumultueuse, se trouva déserte. La maman suivait toujours de ses regards ébahis les demoiselles de la ville si bien parées, qui, avec leurs coiffes de brocart, leurs corsages brodés d'or et leurs longues et belles robes, dans lesquelles on ne semblait avoir ménagé l'étoffe qu'à la poitrine et autour du cou, avaient fait naître dans le cœur de la paysanne une envie démesurée d'avoir sa part de cette richesse et de cette magnificence.

Mais en se retournant elle demeura tout interdite à la vue de sa fille, qui avait caché sa jolie figure dans ses mains et qui pleurait. Elle ne pouvait concevoir ce qui pouvait être arrivé à son enfant. Elle lui prit la main et la lui ôta de ses yeux tout en pleurs.

« Qu'as-tu donc, Barbe? lui demanda-t-elle d'un ton contrarié, mais avec intérêt. Pourquoi pleures-tu? Tu n'as donc rien vu? c'est, ma foi, une honte! Si quelqu'un te voyait! dis-moi, je t'en prie, pourquoi tu pleures.

— Je ne sais pas, ma mère, murmura-t-elle tout bas, en cherchant en vain à étouffer ses larmes. Je me sens le cœur si oppressé, je ne sais pas pourquoi.

— Laisse cela maintenant. Viens vite; autrement nous ar-

riverons trop tard à l'église. Entends-tu les chants et la musique? Viens; sans cela nous ne verrons plus rien! »

A ces mots la paysanne entraîna sa fille vers l'église. Barbe la suivit en couvrant ses yeux de son tablier blanc, pour ne pas exciter les moqueries des gens de la ville; mais ses profonds soupirs laissaient voir qu'elle cherchait en vain à réprimer une profonde douleur. L'orgue se tut. Le chant du chœur finit quand ils arrivèrent à la porte de l'église. La bénédiction nuptiale allait commencer. Mais la grosse paysanne essaya en vain de percer les rangs serrés qui encombraient la porte. Toutes les fois qu'elle tentait de gagner une place libre, elle était repoussée durement et avec des injures.

« Viens, ma mère, dit la jeune fille. Rentrons, nous sommes de pauvres gens, on ne nous laissera pas entrer dans l'église. Rentrons.

— Oui, dit l'homme à qui elle s'était adressée, en tournant vers elle une figure basanée, encadrée d'une terrible barbe. Décampez au plus vite. Nous ne laissons passer personne. Nous sommes les lansquenets de Sa très-gracieuse Altesse le duc, et après le *Sanctus*, nous a ordonné le capitaine, nous ne devons laisser passer âme qui vive. Morbleu! cela me fait de la peine de jurer dans l'église, mais, je vous le répète, décampez!

— Que la vieille parte, la jeune fille pourra entrer. Viens, petit trésor! tu pourras très-bien voir; regarde, maintenant le prieur lui met l'anneau au doigt; il unit leurs mains. Donne-moi un baiser et je te laisserai voir. »

A ces mots, le Staberl de Vienne étendit sa rude main vers la jeune fille, qui poussa un grand cri et s'enfuit en pleurant. La maman suivit sa fille, tout en maudissant les citadins, les églises de la ville et les lansquenets!

VII

Toi que j'aime, enfin je t'ai recouvrée !
De tes ennemis je t'ai délivrée.
Mes bras désormais seront tes liens,
Et pour jamais tu m'appartiens.
Sur terre à présent tout sommeille.
Seul avec toi je vis et seul je veille,
Comme en leur lit de verts roseaux
Veillent le dieu Neptune et la reine des eaux.

UHLAND.

Le duc Ulrich aimait la bonne chère, et, quand les coupes circulaient en joyeuse compagnie, il ne donnait pas sitôt le signal de se lever de table. Le jour des noces de Marie de Lichtenstein, il resta fidèle à son habitude. Après que la cérémonie eut été terminée à l'église, on s'était rendu dans les jardins du château. Les invités s'étaient répandus sous les berceaux de feuillage et dans les sentiers artistement entre-croisés, ou bien s'étaient amusés à voir dans leurs enclos les cerfs et les chevreuils apprivoisés, ou à examiner les ours enfermés dans un des fossés du château. A midi, les trompettes avaient sonné le dîner. La table avait été dressée dans la tyrnitz, vaste et haute salle qui pouvait contenir plusieurs centaines de convives. Cette salle était l'ornement du château de Stuttgard. Elle avait bien cent pas de long; un des côtés donnant sur le jardin du château était coupé par plusieurs larges croisées. Avec ses fenêtres à vitres de toutes couleurs, avec ses voûtes et ses colonnes, l'immense salle ressemblait plutôt à une église qu'à un endroit consacré au plaisir. Sur les trois autres côtés s'étendaient des galeries richement ornées de tentures et de tapis. Elles étaient destinées aux musiciens et aux spectateurs dans les repas de gala, mais souvent elles servaient de tribunes aux dames et aux juges du camp, quand, au lieu du choc des coupes, c'étaient les coups des glaives, le bruit des lances, le cliquetis des armes, les rires et les cris des combattants, qui retentissaient dans la haute salle.

Aujourd'hui on y voyait un cercle de belles dames et de joyeux cavaliers, assis autour de tables richement servies. Dans les galeries, les joueurs de violon maniaient vivement leurs archets; les trombones gonflaient leurs joues; les tambours frappaient énergiquement sur leurs caisses, et les cris d'allégresse et les hourras du peuple admis dans les autres parties des galeries venaient se joindre aux toasts portés par les convives. Au haut bout de la salle, le duc était assis sous un dais. Il avait relevé son chapeau sur son front, regardait gaiement autour de lui, et avait souvent la coupe à la main. A la droite du duc était assise Marie; l'usage n'exigeait plus qu'elle baissât les yeux et qu'elle se tînt à six pas de son bien-aimé. Un doux sourire brillait dans ses yeux et errait sur ses lèvres. Elle regardait souvent son nouvel époux assis en face d'elle; elle croyait avoir besoin de s'assurer que ce n'était pas un rêve, qu'elle était réellement mariée, et qu'elle venait d'échanger le nom qu'elle avait porté dix-huit ans contre celui de Sturmfeder. Elle souriait toutes les fois qu'elle le regardait; il lui semblait que depuis sa sortie de l'église il prenait un certain air de dignité. « C'est mon chef, se dit-elle en souriant à elle-même, mon maître et seigneur; oh! le bon maître, le cher seigneur! »

En effet, Marie ne s'était pas trompée. Georges se sentait grandi, revêtu d'une nouvelle dignité; il croyait remarquer que les jeunes gens lui témoignaient plus de respect, que les chevaliers plus âgés l'accueillaient avec plus d'empressement depuis qu'il n'était plus seul au monde, mais chef de famille, peut-être la souche d'une famille brillante, car dans les bons vieux temps les idées étaient bien différentes de celles de nos jours : on ne se figurait pas le gentilhomme et le bourgeois autrement qu'avec femme et enfant, et on abandonnait le célibat aux moines.

Autour du duc étaient assis le chevalier de Lichtenstein, Max Stumpf de Schweinsberg et le chancelier. Le secrétaire du conseil d'Ulm avait été également, comme garçon d'honneur, admis au nombre des convives privilégiés. Le vin commençait déjà à donner plus d éclat aux yeux des chevaliers et à colorer un peu plus les joues des dames, quand le duc donna un signal au maître d'hôtel. Les mets furent

desservis et distribués aux pauvres dans la cour du château. On mit alors sur la table des gâteaux et des fruits, et on servit aux hommes de meilleur vin; aux dames on apporta des coupes d'argent remplies d'un vin d'Espagne. Elles prétendaient ne pas pouvoir boire une goutte de plus, mais elles burent tant et tant à petit coups du doux nectar, qu'on aurait pu faire rubis sur l'ongle.

Le moment était venu où, selon l'usage du temps, on allait offrir les cadeaux de noces aux nouveaux mariés. On déposa des corbeilles à côté de Marie, et, quand les violonistes et les fifres eurent de nouveau accordé leurs instruments et qu'ils commencèrent à jouer, on vit s'avancer dans la salle un long et brillant cortége. En tête marchaient les pages de la cour ducale, chargés de gobelets d'or à couvercles, de médailles et de parures en pierreries.

« Puissent ces gobelets circuler aux noces de vos enfants et aux baptêmes de vos petits-fils, dit le duc, et vous rappeler un homme à qui vous avez témoigné tous deux de l'amour et de la fidélité dans le malheur, un prince qui dans le bonheur vous sera toujours attaché et dévoué! »

Georges, surpris à la vue de ces riches présents, s'écria :

« Votre Altesse nous confond; si vous voulez récompenser l'amour et la fidélité, ils ne se vendront que trop tôt à prix d'argent.

— Je les ai rarement trouvés purs, répondit Ulrich en jetant un regard amer sur la longue table et en serrant la main du jeune homme. Ami Sturmfeder, ils ont encore plus rarement soutenu l'épreuve. C'est pourquoi il est juste que nous cherchions à récompenser leur fidélité si pure par un or pur, et un noble amour par des pierres précieuses. Mais quoi? votre belle épouse verse des larmes! Je connais la source de cette rosée limpide; c'est le souvenir de notre amère destinée que nous avons évoqué nous-même. Belle dame, essuyez ces larmes au jour des noces; ce n'est pas de bon augure. Mais, avec la permission de votre époux, je viens réclamer une ancienne dette, vous savez laquelle? »

Marie rougit et interrogea Georges du regard, comme si elle craignait le retour d'un ancien mal qu'elle avait eu souvent de la peine à conjurer.

Georges savait très-bien ce que le duc voulait dire, car il avait encore présente à la mémoire la scène qu'il avait épiée derrière la porte; mais comme il trouvait du plaisir à taquiner le duc et Marie, et comme celle-ci se taisait toujours, il répondit à sa place :

« Monsieur le duc, ma femme et moi nous ne formons maintenant qu'un corps et une âme; si ma femme a contracté autrefois des dettes, il est de mon devoir de les payer.

— Vous êtes sans doute un bien joli garçon, repartit Ulrich d'un ton enjoué, et plus d'une de nos nobles demoiselles voudrait, je le gage, avoir pareille dette à réclamer de vos belles lèvres; mais moi, cela ne peut pas m'aller, car ma créance me donne droit aux lèvres roses de votre charmante femme. »

Après ces mots le duc se leva et s'approcha de Marie, qui, rougissant et pâlissant tour à tour, regarda Georges avec inquiétude.

« Monsieur le duc, murmura-t-elle tout bas en rejetant sa belle tête en arrière, ce n'était qu'une plaisanterie, je vous en prie. »

Mais Ulrich ne se laissa pas déconcerter et recueillit la dette avec intérêt sur les belles lèvres de Marie.

Pendant cette scène, le vieux sire de Lichtenstein regardait d'un air contrarié tantôt le duc, tantôt sa fille. Peut-être se rappelait-il aussi Ulrich de Hutten, car ses yeux s'arrêtèrent avec inquiétude sur son gendre. Quant au chancelier Ambroise Volland, il fixa avec une ironie malicieuse ses petits yeux verts sur Georges et lui dit en ricanant :

« Hi, hi, hi! je vide ma coupe à votre prospérité. Une belle femme est une bonne requête dans le besoin. Je vous fais mon compliment, mon très-cher et très-honoré maître, hi, hi! mais c'est innocent, et il n'y a rien à dire tant que cela se fait devant les yeux du mari.

— Sans doute, monsieur le chancelier, répondit Georges avec beaucoup de calme, et c'est d'autant plus innocent que j'étais moi-même présent quand ma femme promit ce remercîment à Son Altesse. Monsieur le duc s'était engagé à intercéder pour nous auprès du père de Marie pour qu'il m'acceptât comme gendre, et s'était réservé cette récompense le jour de nos noces. »

Le duc regarda Georges avec surprise. Marie rougit de nouveau, car elle se rappelait sans doute cette scène, mais ni l'un ni l'autre ne le contredirent, soit parce qu'ils jugaient inconvenant de lui donner un démenti, soit parce qu'ils se doutaient qu'il pouvait bien les avoir épiés. Mais Ulrich ne put cependant pas s'empêcher de lui demander secrètement une explication, et Georges la lui donna en peu de mots.

« Tu es un drôle de corps! dit le duc en riant. Qu'aurais-tu donc fait si dans ce temps nous avions dérobé un petit baiser?

— Je ne vous connaissais pas encore alors, répondit Georges également tout bas; aussi je vous aurais percé sur-le-champ de mon épée et pendu au chêne le plus proche. »

Le duc se mordit les lèvres et le regarda avec surprise; puis, lui serrant amicalement les mains, il lui dit :

« Tu en aurais eu tout le droit, et nous serions allé dans l'autre monde chargé de tous nos péchés. Mais tiens! voici de nouveaux cadeaux de noces. »

On vit arriver les serviteurs des chevaliers et des nobles convives; ils portaient toutes sortes de meubles de prix, des armes, des étoffes pour robes et autres objets. On savait à Stuttgard que c'était le favori du duc dont on célébrait les noces. Aussi il s'était présenté à la fête une députation de bourgeois, des gens respectables et considérés, en habits noirs, avec de courtes épées au côté, avec des cheveux courts et de longues barbes. L'un portait un flacon d'argent ciselé, l'autre un hanap du même métal, orné de médaillons incrustés. Ils s'approchèrent respectueusement du duc, s'inclinèrent devant lui et s'avancèrent ensuite vers Georges de Sturmfeder.

Ils s'inclinèrent aussi en souriant devant lui, et l'homme qui portait le hanap dit :

Salut, nobles époux, qu'un noble hymen assemble !
Puissiez vous de longs jours rester heureux ensemble !
  Pour vous conserver toujours en santé
  Stuttgard vous envoie un philtre vanté.
Cet élixir de vie est le jus de la treille :
  Versez, mes amis, la liqueur vermeille.

L'autre remplit le hanap du vin contenu dans le flacon, et dit, pendant que le premier buvait :

De cet élixir un tonneau bien plein
Fut par nous déposé près de votre demeure.
La qualité choisie est la meilleure.
Il vous tiendra le cœur joyeux et le corps sain,
Vous donnera santé, force et courage :
Des bourgeois de Stuttgard c'est le très-humble hommage.

Le premier, ayant vidé le hanap, le remplit de nouveau et dit, en le présentant à Georges :

Quand coulera ce vin dans votre verre
Votre premier toast sera, c'est raison :
« Vive le duc et sa maison ! »
En même temps d'un coup videz la coupe entière.
Puis de nouveau versez, et criez cette fois :
« Vive George et vive Marie ! »
Et, si de boire encor vous conservez l'envie,
N'oubliez point alors Stuttgard et ses bourgeois.

Georges de Sturmfeder tendit la main aux deux bourgeois et les remercia de leur beau cadeau. Marie fit faire des compliments à leurs femmes et à leurs filles, et le duc aussi se montra envers eux très-gracieux et très-aimable. Ils mirent le hanap et le flacon dans la corbeille avec les autres présents, et s'éloignèrent de la salle respectueusement et d'un pas ferme. Mais les bourgeois ne furent pas les derniers à apporter leur cadeau : car à peine furent-ils sortis, qu'il s'éleva un bruit à la porte gardée par les lansquenets. Ce bruit attira même l'attention du duc. On entendit de grosses voix d'hommes commander et jurer; elles étaient mêlées de voix de femmes dont une surtout, la plus éclatante de toutes, parut être très-connue au haut bout de la table.

« C'est, ma foi, la voix de dame Rose! dit tout bas Lichtenstein à son gendre. Dieu sait quelles histoires elle va encore nous débiter ! »

Le duc envoya un page pour s'enquérir de la cause de ce bruit. Il reçut pour réponse que des paysannes voulaient absolument pénétrer dans la salle pour offrir des cadeaux aux nouveaux mariés; mais, comme c'étaient des gens du

peuple, les lansquenets ne voulaient pas les laisser entrer. Ulrich ordonna de les admettre, car les discours des bourgeois lui avaient plu, et il se promettait aussi de l'amusement de ceux des paysans.

Les lansquenets leur livrèrent passage, et Georges aperçut avec surprise la grosse femme du ménétrier de Hardt, avec sa belle fille, conduites par dame Rose, leur cousine.

Déjà, en se rendant à l'église, il avait cru remarquer les traits gracieux de la jeune fille de Hardt, qui ne s'étaient pas effacés de sa mémoire; mais des pensées plus sérieuses et la sainteté de la cérémonie, dont toute son âme était remplie, avaient écarté de son esprit cette apparition fugitive. Il apprit à la société quelles étaient les personnes qui approchaient, et ils regardèrent tous avec beaucoup d'intérêt l'enfant de l'homme dont l'influence mystérieuse sur les destinées du duc leur avait été si incompréhensible, dont la fidélité leur avait paru si sublime, et dont le secours dans le besoin avait été si précieux. La jeune fille avait les cheveux blonds, le front ouvert, les traits de son père. Seulement la ruse qui se peignait dans les yeux de l'homme, l'audace et l'énergie répandues sur tout son être, s'étaient transformées chez elle, bien qu'elle ne fût ni timide ni farouche, en un air enjoué et espiègle et en des manières vives et alertes. C'est ainsi que l'avait connue Georges quand il demeurait dans la maison du ménétrier; mais aujourd'hui, en présence de tant de grands seigneurs, elle paraissait un peu timide, et même il lui semblait que sa figure portait l'empreinte d'une douleur qu'il n'y avait pas remarquée autrefois.

La femme du ménétrier, qui savait vivre, s'inclina sans cesse depuis la porte de la tyrnitz jusqu'à ce qu'elle fût arrivée devant le siége du duc. Les maigres joues de dame Rose étaient encore colorées par la colère, car les lansquenets, particulièrement le Magdebourgeois et Caspar Staberl, l'avaient gravement offensée en l'appelant perche. Avant qu'elle pût se recueillir et présenter aux illustres hôtes la famille de son frère, la grosse maman avait déjà saisi et porté à ses lèvres un bout du manteau du duc.

« Je vous salue, monseigneur le duc, dit-elle en faisant de profondes révérences. Comment allez-vous depuis que

vous êtes revenu à Stuttgard? mon mari vous fait bien ses compliments. Mais nous ne venons pas voir monseigneur le duc, mais ce seigneur en face. Nous apportons un cadeau de noce à sa femme. Ah! la voilà assise là. Va, Barbe, sors ton paquet de la corbeille!

— Ah! bon Dieu! s'écria la dame Rose, Votre Altesse, je vous demande mille pardons d'avoir amené ici ces gens. C'est la femme et la fille du ménétrier de Hardt. Ah! bon Dieu! monseigneur, ne vous formalisez pas des manières de ma belle-sœur, ses intentions sont bonnes!... »

Le duc rit plus de cette excuse de la dame Rose que des discours de sa belle-sœur.

« Que fait donc ton mari, le ménétrier? Viendra-t-il bientôt nous voir? Pourquoi n'est-il pas venu avec vous?

— Par une bonne raison, répondit la paysanne. Quand c'est la guerre, il ne manque certainement pas, car alors on peut avoir besoin de lui; mais en temps de paix, il pense qu'il n'est pas bon de hanter plus grand que soi. »

La dame Rose était presque au désespoir de la naïveté de sa belle-sœur; elle eut beau la tirer par sa robe et par sa longue tresse, la bonne femme ne se laissa pas troubler et continua toujours à parler, au grand divertissement du duc et de ses convives; les éclats de rire provoqués par ses réponses parurent lui faire plaisir.

Cependant Barbe venait d'ouvrir le couvercle de la corbeille; elle avait osé lever quelquefois ses regards pour revoir la figure qui, dans le délire de la fièvre, avait reposé sur son sein, et qui dans ses bras fidèles avait trouvé le repos et le sommeil; pour revoir la bouche dont elle avait approché souvent en secret ses lèvres, et les yeux dont l'éclat pur et riant brillait toujours dans sa mémoire. Elle élevait toujours de nouveau ses regards; mais quand elle était arrivée jusqu'à la bouche de Georges, elle les baissait de peur de rencontrer ses yeux.

« Vois, Marie, l'entendit-elle dire, vois l'aimable enfant qui m'a soigné pendant ma maladie dans la chaumière de son père, et qui m'a montré le chemin de Lichtenstein. »

Marie se retourna et saisit avec bonté la main de la jeune fille qui tremblait, et dont les joues se couvrirent de rougeur.

Barbe ouvrit sa petite corbeille et présenta une pièce de belle toile et quelques bottes de lin aussi fin que de la soie. Elle essaya encore de parler, elle baisa la main de la jeune mariée, et une larme tomba sur l'anneau nuptial de Marie.

« Eh ! Barbe, dit dame Rose d'un ton de reproche, ne sois donc pas si timide et si troublée. Noble demoiselle, pardon, je voulais dire, noble dame, ayez quelque indulgence : elle voit si rarement des personnes d'un rang élevé ! D'ordinaire elle est gaie comme une hirondelle au printemps.

— Je te remercie, Barbe, dit Marie. Comme ta toile est belle ! tu l'as sans doute filée toi-même ? »

La jeune fille, souriant au milieu de ses larmes, fit un geste affirmatif de la tête, car en ce moment elle ne pouvait proférer une seule parole.

Le duc la délivra de cet embarras pour la jeter dans un plus grand encore.

« Vraiment, Jean le ménétrier a une bien belle fille, dit-il en lui faisant signe d'approcher. Taille grande, élancée et jolie à voir ! Regardez donc, monsieur le chancelier, comme le corsage rouge et la courte petite robe lui vont bien. Qu'en penses-tu, Ambroise Volland ? si, par un édit général, nous introduisions ce gentil costume pour nos belles de Stuttgard ? »

Le chancelier sourit d'un air sardonique et examina la jeune fille rougissante depuis les pieds jusqu'à la tête.

« En effet, on pourrait donner comme raison qu'on épargnerait ainsi une aune pour la longueur des robes. De même que Votre Altesse a fait diminuer, il y a quelques années, les poids et mesures, de même vous avez, selon toutes les règles de la logique, le droit de raccourcir les robes des femmes. Mais on ne gagnerait rien à cela, car, hi, hi ! ce qu'on retrancherait dans le bas, il faudrait que nos belles l'ajoutassent dans le haut. Elles sont de la race des paons, qui, comme vous savez, n'aiment pas à regarder leurs pieds.

— Tu as raison, Ambroise, fit le duc en riant. Il n'y a, ma foi, rien au-dessus d'un savant ! Mais dis-moi donc, mon enfant, as-tu déjà un amoureux, un bon ami ?

— Eh ! Votre Altesse, interrompit la grosse maman qui

est-ce qui peut avoir de telles idées de mon enfant? monseigneur le duc, c'est une honnête fille! »

Le duc ne parut pas prendre garde à cette observation; il se plut à contempler l'embarras qui se peignait sur les traits si purs de la jeune fille. Elle soupira doucement et joua avec les rubans bleus de ses tresses. Elle lança involontairement un regard plein d'amour sur Georges de Sturmfeder, puis elle baissa de nouveau les yeux en rougissant. Le duc, à qui rien n'échappa, éclata de rire, et son exemple fut suivi par tous les hommes.

« Jeune dame, dit-il à Marie, à présent vous pouvez partager avec raison la jalousie de votre mari; si vous aviez vu ce que j'ai vu, vous pourriez vous livrer à toutes sortes de conjectures et d'interprétations. »

Marie sourit, et regardant avec intérêt la belle jeune fille, elle sentit combien celle-ci devait être blessée de la raillerie des hommes. Elle engagea tout bas dame Rose à éloigner Barbe et sa mère. Le regard pénétrant d'Ulrich s'en étant aussi aperçu, sa bonne humeur l'attribua à la jalousie subitement excitée de la nouvelle mariée. Mais Marie détacha de son cou une petite croix d'or ornée de rubis, et la présenta à la jeune fille interdite.

« Je te remercie, dit-elle; salue ton père, et viens souvent nous voir ici et à Lichtenstein. Ne voudrais-tu pas entrer à mon service comme femme de chambre? Tu serais bien chez nous; d'ailleurs, tu serais avec ta tante Rose. »

Barbe, visiblement émue, parut lutter avec elle-même; plus d'une fois elle fut sur le point de dire oui par un gracieux sourire, mais aussitôt avec une expression douloureuse elle réprima cette résolution.

« Je vous remercie bien, ma noble dame, répondit-elle en baisant la main de Marie. Mais il faut que je reste chez nous; ma mère se fait vieille et a besoin de moi. Que Dieu et tous les saints veillent sur vous, et que la sainte Vierge vous soit favorable! Vivez heureuse avec votre mari; c'est un bon et excellent seigneur! »

Barbe se pencha encore une fois sur la main de Marie, puis elle s'éloigna avec sa mère et sa tante.

« Écoute, mon enfant, lui cria le duc au moment où elle

allait partir, si quelque jour ta mère permet que tu aies un amoureux, amène-le-moi, et je te doterai, charmante fille du bon ménétrier. »

Au milieu de ces scènes quatre heures étaient arrivées, et le duc donna le signal de se lever de table. Aussitôt le peuple sortit des galeries, qui furent garnies de coussins et de tapis, et disposées pour recevoir les dames. On enleva promptement les tables de la grande salle de la tyrnitz. Des lances, des glaives, des boucliers et des casques, avec tout l'appareil des tournois, furent apportés, et en un clin d'œil la vaste salle, peu de temps auparavant siége des plaisirs de la table, se trouva métamorphosée en salle d'armes.

De même que de nos jours les dames aiment à prêter l'oreille quand les hommes entament des discussions littéraires et politiques, et que chacune désire que ce soit son mari ou son bien-aimé qui fasse preuve de la plus grande pénétration et de la plus grande éloquence, de même autrefois, dans le bon temps, c'était le plaisir des dames d'assister aux combats sanglants des hommes; dans les yeux de plus d'une belle brillait l'orgueil d'appartenir à un brave, et les joues de plus d'une dame se couvraient d'un plus vif incarnat, non pas quand le bien-aimé courait quelque danger, mais quand il semblait reculer ou que ses coups n'étaient pas si forts que ceux de son adversaire.

On fit même entrer ce soir des chevaux dans la lice, et Marie eut la satisfaction de remettre à son bien-aimé le second prix de la lutte, car il fit chanceler deux fois sur sa selle le sire de Hewen.

Mais le plus vaillant champion fut le duc Ulrich de Wurtemberg, l'ornement de la chevalerie de son temps. La tradition rapporte de lui que, le jour de ses propres noces, il désarçonna huit des plus forts chevaliers de la Souabe et de la Franconie. Les tournois ayant duré quelques heures, on se rendit à la salle des chevaliers pour y danser. Les vainqueurs dans les combats eurent l'honneur de conduire les danses. La musique retentit gaiement jusqu'à la nuit. Le duc paraissait s'être débarrassé de tous les soucis de l'avenir et en avoir chargé la bosse de son chancelier, qui, appuyé sur une embrasure de fenêtre, regardait d'un œil faux et

avec un amer sourire un plaisir dont il était exclu par sa difformité.

Pour la dernière danse, avant de vider la coupe du soir, Ulrich voulut engager la reine de la fête, la belle Marie.

Mais dans toute la salle, Georges et lui la cherchèrent en vain, et les dames avouèrent, en souriant, que six des plus belles demoiselles l'avaient enlevée et accompagnée dans sa nouvelle demeure pour lui rendre, selon l'usage, les services mystérieux de femmes de chambre.

« *Sic transit gloria mundi*, dit le duc en souriant. Et tiens, Georges, voici tes garçons d'honneur et tes douze gentilshommes, qui viennent avec leurs torches pour te ramener chez toi. Mais avant cela il faut encore vider avec nous une coupe de vin. Échanson, apporte-nous du meilleur. »

Max Stumpf de Schweinsberg et Dietrich de Kraft approchèrent avec des torches, et s'offrirent pour accompagner Georges chez lui. Douze gentilshommes portant également des torches se joignirent à eux, pour rendre au nouveau marié l'honneur réclamé par la coutume de l'ancien bon temps. L'échanson remplit les coupes et les présenta au duc et à Georges de Sturmfeder.

Ulrich le regarda longtemps et non sans émotion; il lui serra la main et dit :

« Tu as tenu ta parole, je t'ai éprouvé. Quand, abandonné et malheureux, j'étais à terre, tu t'es joint fidèlement à moi. Quand les quarante gardiens de mon château le livrèrent à la ligue, et que je n'avais plus un pouce de terrain à moi dans le Wurtemberg, tu m'as suivi dans l'exil, tu m'as consolé et renvoyé à ce jour. Reste, mon ami; qui sait ce que nous réserve l'avenir? Je commande de nouveau à des milliers d'hommes, qui me portent des vivat, et cependant j'aimais bien mieux le toast que tu me portas jadis dans la grotte et auquel ne répondit alors que l'écho. Aujourd'hui j'y réponds et je te rends ton souhait. Sois heureux avec ta femme! puisse ta famille fleurir à jamais! puisse le Wurtemberg ne jamais manquer d'hommes aussi braves dans le bonheur et aussi fidèles dans le malheur! »

Le duc but, et une larme tomba dans sa coupe. Les convives acclamèrent son toast avec des cris d'allégresse, les

porte-torches se rangèrent, et les garçons d'honneur emmenèrent Georges de Sturmfeder hors du château du duc de Wurtemberg.

VIII

Dans un ciel sans nuage
Peut éclater l'orage.
Le bonheur le plus pur
Est souvent le moins sûr.
SCHILLER.

La voie suivie par nos plus célèbres romanciers, dans leurs récits des temps anciens ou modernes, n'a pas besoin de colonne milliaire. Le terme fixe et invariable du voyage est la noce du héros. Il a beau se détourner de la ligne directe, faire même des digressions, s'arrêter un temps infini dans les hôtelleries et dans les châteaux, il n'avancera que d'un pas plus rapide vers le but proposé, et quand enfin, après des mésaventures sans fin, il a été poussé avec la dignité convenable jusque dans la chambre nuptiale, le romancier a l'habitude de fermer la porte au nez de son lecteur et de finir son livre.

Nous aussi nous aurions pu terminer le notre par la description de la superbe fête au château de Stuttgard, ou bien dire adieu au lecteur après avoir reconduit le nouveau marié aux flambeaux; mais le sentiment plus élevé de l'historien véridique et l'intérêt que nous prenons à plusieurs des personnages de cette histoire, nous forcent à engager notre bienveillant lecteur à nous accompagner encore un peu, et à suivre les phases d'une destinée qui, malheureuse au début, dans la suite même maltraitée, fut de nouveau, par une fatalité particulière, plongée dans la plus profonde infortune.

L'épigraphe de ce chapitre est une voix qui retentit comme un avertissement dans l'histoire du monde. Beaucoup l'entendent, la plupart n'y font pas attention, et peu la suivent. En tout temps un sombre génie a agité les maisons de la

terre; on entend souvent le souffle de sa voix et on cherche à l'étouffer par les bruits de la joie. Ulrich de Wurtemberg avait ouï cette voix plus d'une nuit où, plein de soucis, il resta sur sa couche sans fermer l'œil. Il croyait entendre le bruit d'hommes armés et les pas retentissants d'une troupe guerrière; il croyait l'entendre approcher de plus en plus et camper autour de lui, et, quand il finissait par se convaincre que ce n'était que l'air de la nuit qui sifflait autour des tours de son château, il n'en gardait pas moins un triste pressentiment que son sort pourrait changer encore une fois. L'avertissement du vieux chevalier de Lichtenstein retentissait souvent dans son âme, et il s'efforçait en vain de se répéter les déductions artificielles de son chancelier, pour excuser une conduite qui en ce moment ne lui paraissait pas assez réfléchie, car ses anciens ennemis faisaient de grands préparatifs. La ligue avait mis sur pied une nouvelle armée et pénétrait de plus en plus dans le pays, dans le cœur du Wurtemberg. La ville impériale d'Esslingen n'offrait qu'un trop favorable point d'appui pour ces opérations. Située à quelques lieues seulement de la capitale, presque au milieu du pays, c'était, aussitôt que l'armée de la ligue avait rétabli les communications avec elle, un redoutable boulevard pour faciliter et couvrir les irruptions dans le Wurtemberg. Les paysans accueillirent dans beaucoup d'endroits la ligue avec faveur, car la manière dont le duc s'était fait prêter hommage leur avait inspiré beaucoup d'inquiétudes. Le Wurtembergeois a été de tout temps attaché aux anciennes coutumes établies. L'ancien droit, l'ancien ordre, sont pour lui des paroles d'or, quand même il ne sait pas ce qu'elles signifient et quand les nouvelles institutions ne vaudraient pas mieux. Le calme qu'il montre dans les autres circonstances de la vie l'abandonne quand on parle d'innovations, et un entêtement qui se change même en révolte lui fait embrasser l'ancien ordre de choses avec une ardeur et un enthousiasme tout à fait étrangers à son caractère naturel, paisible et honnête.

L'amour que son peuple avait pour les anciennes coutumes, le duc en avait fait l'expérience quand, d'après l'avis de ses conseillers, pour améliorer l'état de ses finances, il

avait introduit, quelques années auparavant, de nouvelles mesures et de nouveaux poids. Le *pauvre Conrad* (nom donné à un soulèvement de pauvres gens) l'avait fait réfléchir et avait préparé le traité de Tubingen. Cet amour pour l'ancien ordre de choses s'était révélé d'une manière touchante en sa faveur quand la ligue fit une invasion dans le pays et voulut expulser le chef de l'ancienne famille princière. Leurs pères et leurs grands-pères avaient servi sous les ducs et les comtes de Wurtemberg; c'est pourquoi tous ceux qui voulaient les chasser leur étaient odieux. Combien ils aimaient peu les innovations, ils ne l'avaient prouvé que trop souvent à la ligue et à ses gouverneurs.

L'ancien duc, prince héréditaire du Wurtemberg, étant revenu dans le pays, ils allèrent joyeusement au-devant de lui. Ils croyaient que tout marcherait comme anciennement; ils ne demandaient pas mieux que de payer des impôts, des dîmes, des droits de toute espèce, et de faire des corvées. Ils se seraient soumis sans murmurer aux plus grands sacrifices, pourvu que c'eût été d'après l'ancien ordre établi. Mais cette satisfaction ne leur fut pas accordée. Les anciennes formules avaient disparu du serment d'hommage, les impôts n'étaient plus levés suivant l'ancienne coutume; tout était changé. Comment s'étonner s'ils regardèrent le duc comme un nouveau maître et s'ils réclamèrent en murmurant leurs anciens droits? Ils n'avaient plus de confiance dans Ulrich, non pas parce que sa main pesait plus lourdement sur eux qu'autrefois, non pas parce qu'il leur demandait beaucoup plus, mais parce qu'ils regardaient le nouveau régime d'un œil jaloux.

Un prince, surtout quand il prête l'oreille à un homme comme Ambroise Volland, apprend rarement d'une manière exacte ce qu'on pense de lui, et si les mesures qu'on lui conseille sont conçues avec sagesse; cependant le mécontentement du peuple n'échappa pas entièrement à l'œil pénétrant d'Ulrich. Il savait qu'en cas de malheur il ne pourrait pas plus compter sur le peuple que sur les nobles, qui, depuis qu'il était revenu, s'étaient montrés très-froids pour lui.

L'inquiétude que lui suggérèrent ces observations, il chercha à la cacher aux yeux de tout le monde. Il s'abandonnait

à la joie la plus bruyante, et souvent il parvenait même à oublier l'abîme qui s'ouvrait devant lui. Pour inspirer de la confiance et du courage au peuple et à l'armée assemblée à Stuttgard, il tenta de repousser quelques attaques des partisans de la ligue en faisant plusieurs invasions sur leur territoire à Esslingen. Il les battit et ravagea leur pays, mais il ne pouvait se dissimuler, après ces victoires, que la fortune pourrait peut-être l'abandonner le jour où la ligue entrerait en campagne avec la grande armée.

Et celle-ci parut assez tôt pour décider de la fortune incertaine d'Ulrich. On ne savait rien ou peu de chose à Stuttgard de la grande levée de boucliers de la ligue; on s'abandonnait encore à la cour et dans la ville à la tranquillité et à la joie, quand soudain, le 12 octobre, les lansquenets, campés par ordre du duc à Canstadt, arrivèrent en fugitifs à Stuttgard et parlèrent d'une grande armée de la ligue qui les avait repoussés. Les habitants de Stuttgard s'aperçurent alors qu'on était à la veille d'une grande crise; ils reconnurent que le duc devait avoir été instruit depuis longtemps de cette invasion menaçante, car il ordonna le même jour une levée en masse, réunit toutes les troupes cantonnées dans les campagnes, et le même soir passa une revue de dix mille hommes[1].

Dans la nuit il sortit de la ville avec une grande partie des troupes, pour renforcer les positions prises par les lansquenets entre Canstadt et Sickingen.

Dans cette nuit bien des larmes coulèrent de beaux yeux à Stuttgard, car le duc emmena avec lui tous les hommes et les jeunes gens capables de porter les armes. Mais le bruit que fit l'armée en partant étouffa les plaintes des femmes et des belles, comme se perd le gémissement d'un enfant au milieu de la lutte des éléments. La douleur de Marie fut muette mais profonde, quand elle accompagna son mari jusque

1. Le duc se retira avec environ six mille hommes à Stuttgard, et les lansquenets enrôlés, il les mit en garnison à Canstadt. (Sattler, II, § 21.) « Quand le duc apprit que l'ennemi était si près, il convoqua aussitôt des villes et des villages tous ses partisans qui ne tardèrent pas à arriver. » (*Thetingeri Commentarius*, etc., lib. III.)

devant la porte, où les écuyers avaient amené des chevaux pour lui et pour le chevalier de Lichtenstein. Georges et Marie avaient passé les premiers jours de leur union dans le calme et la solitude, occupés seulement de leur bonheur. Ils avaient peu pensé à l'avenir; ils se croyaient dans le port et ne vivaient que l'un pour l'autre; ils n'avaient pas pris garde aux murmures croissants et aux inquiétudes secrètes, précurseurs d'un orage imminent. Habitués à voir leur père sérieux et grave, ils ne s'étaient pas aperçus que son front s'était de plus en plns assombri, et qu'on lisait dans ses yeux et dans tous ses traits une immense tristesse. Il voyait et sentait leur paisible bonheur, et il leur cachait ses pénibles pressentiments, pour ne pas les troubler trop tôt dans leur douce quiétude. Mais enfin le moment décisif approcha. Le duc de Bavière s'était avancé jusque dans le cœur du pays, et l'appel aux armes arracha Georges des bras de sa femme adorée.

La nature avait donné à Marie un cœur fort et cette énergie supérieure à toutes les vicissitudes de la vie, qui ne réside que dans une âme pure et dans une foi courageuse en l'assistance divine. Sachant ce que Georges devait à l'honneur de son nom et aux obligations contractées vis-à-vis du duc, elle réprima l'explosion de sa douleur et n'accorda à la faiblesse de la nature que le tribut des larmes qui échappent involontairement quand on voit son bien-aimé livré à mille dangers.

« Je ne puis croire que tu me quittes pour toujours, dit-elle en s'efforçant de sourire; la vie ne fait que commencer pour nous, le ciel ne peut pas vouloir déjà nous la ravir. Aussi je puis te laisser partir tranquillement, je suis sûre que tu me seras rendu. »

Georges baisa les beaux yeux remplis de larmes qui le regardaient avec tant de douceur et de confiance. En ce moment, il ne songeait pas au danger qu'il allait affronter, mais à la douleur qu'éprouverait l'être chéri qu'il tenait dans ses bras, s'il ne revenait plus, et comment elle passerait seule une longue vie, avec le souvenir de quelques jours d'un bonheur trop tôt évanoui. Il la serra plus fortement dans ses bras, comme pour chasser ces sévères pensées; ses regards se

plongèrent davantage dans les yeux de sa bien-aimée pour y chercher l'oubli de ses peines, et il réussit au moins à emporter une belle image pleine d'espoir et de confiance.

Les chevaliers se joignirent au duc devant la porte de la ville, du côté de Canstadt. Il faisait tout à fait nuit; le croissant de la lune et les étoiles jetaient une faible lueur. Georges crut remarquer que le duc était plongé dans de sombres réflexions, car il avait les yeux baissés, fronçait les sourcils, et il continua sa route sans rien dire, après les avoir salués légèrement de la main.

Une marche nocturne a toujours en elle-même quelque chose de mystérieux et de grave.

Le jour, le soleil, de riants paysages, la société des camarades et le changement, des perspectives, invitent le soldat à causer, et quelquefois même à chanter. Comme les impressions extérieures sont plus fortes, on songe moins au but de la marche, aux chances de la guerre, et à l'avenir, qui n'est pour personne plus incertain que pour le militaire en campagne.

Mais la marche est tout autre pendant la nuit. On n'entend que le train du cortége, les coups cadencés du sabot des chevaux, leur hennissement, le cliquetis des armes, et ce bruit monotone rend plus sérieuse l'âme qui n'est distraite par aucune image visible. Les rires et les plaisanteries ont cessé; la conversation bruyante se change en un chuchotement qui ne porte plus sur des objets indifférents, mais sur le dénoûment qu'on entrevoit.

C'est ainsi que la marche de cette nuit fut grave, et aucun son de joie ne vint l'interrompre. Georges chevauchait à côté du vieux chevalier de Lichtenstein, sur lequel il jetait de temps en temps des regards inquiets : car le chevalier, accablé par le chagrin, se tenait penché sur la selle et paraissait plus sérieux que jamais. Il aurait presque semblé privé de vie si, par intervalles, des soupirs ne se fussent élevés du fond de sa poitrine, et si ses yeux brillants n'eussent contemplé les petits nuages qui couraient autour du pâle croissant de la lune.

« Croyez-vous, mon père, qu'on livrera un combat? dit Georges tout bas, après une pause.

— Un combat? Dis donc une bataille.

— Comment! Vous croyez l'armée de la ligue déjà assez forte pour oser nous tenir tête? Cela n'est pas possible: il faudrait que le duc Guillaume eût des ailes pour avoir déjà amené ici ses Bavarois, et Frondsberg est circonspect dans ses résolutions. Je ne crois pas qu'ils soient beaucoup plus de six mille.

— Dis vingt mille, répondit le vieillard d'une voix sourde.

— Pardieu! c'est ce que je n'aurais pas cru, répondit le jeune homme étonné. S'il en est ainsi, nous aurons une rude besogne. Mais vos soldats sont aguerris, et les yeux du duc sont plus pénétrants que ceux de qui que ce soit, et même de Frondsberg. Ne croyez-vous pas aussi que nous les battions?

— Non.

— Eh bien! moi, je ne renonce pas à tout espoir. Nous avons déjà un grand avantage, c'est de combattre pour notre pays, tandis que les défenseurs de la ligue font une guerre offensive. Cela donne du courage à nos troupes : les Wurtembergeois combattent pour leur patrie.

— C'est justement sur quoi je ne compte pas trop, dit Lichtenstein. Oui, si le duc s'était fait prêter hommage autrement; mais, comme cela, il n'a pas les gens de la campagne pour lui : ils se battent parce qu'ils y sont forcés; mais je ne crois pas qu'ils tiennent longtemps.

— Ce serait, ma foi, bien malheureux, répondit Georges; mais les Souabes sont un bon et honnête peuple, ils n'abandonneront pas le duc dans la détresse. Où croyez-vous que nous rencontrions l'ennemi? Où prendrons-nous position?

— Entre Esslingen et Canstadt; près de Unterturkheim, les lansquenets ont élevé quelques bastions; ils sont là environ deux mille cinq cents hommes; nous nous joindrons à eux cette nuit. »

Le vieillard se tut, et ils chevauchèrent encore quelque temps à côté l'un de l'autre sans rien dire.

« Écoute, Georges, reprit le chevalier de Lichtenstein après une assez longue pause, j'ai déjà regardé souvent la mort en face, et je suis assez vieux pour ne pas la craindre. Si je devais payer demain le tribut à l'humanité, tu consoleras Marie, ma chère enfant.

— Mon père, s'écria Georges en tendant la main au chevalier, laissez là ces pensées ! Vous vivrez encore longtemps pour notre bonheur !

— Peut-être oui, répondit le chevalier d'une voix ferme, peut-être non ! Ce serait folie à moi de t'engager à te ménager dans le combat, tu n'en ferais rien ! Mais, je te prie, songe à ta jeune femme, et ne te jette pas en aveugle au milieu des dangers. Tu me le promets, n'est-ce pas ?

— Oui, voici ma main ; je ferai mon devoir, je ne m'exposerai pas légèrement. Mais vous aussi, mon père, vous pouvez faire la même promesse.

— Oui, oui ; mais laissons cela maintenant. Si, par hasard, je devais être tué demain, on exécutera mes dernières volontés, que j'ai déposées entre les mains du duc. Lichtenstein passera sur ta tête, tu en seras investi. Mon nom s'éteint avec moi dans le pays. Puisse le tien y retentir d'autant plus longtemps ! »

Le jeune homme, profondément ému par ce discours, allait répondre, quand une voix bien connue l'appela par son nom. C'était le duc qui le demandait. Il serra la main de son beau-père, et se rendit aussitôt auprès d'Ulrich de Wurtemberg.

« Bonjour, Sturmfeder, dit le duc, dont le front s'éclaircit un peu à la vue de Georges ; je dis bonjour, car les coqs chantent là-bas dans le village. Comment va ta femme ? S'est-elle bien lamentée quand tu l'as quittée ?

— Elle a pleuré, répondit Georges ; mais aucune plainte ne s'est échappée de ses lèvres.

— C'est digne d'elle, par saint Hubert ! Nous avons rarement vu une femme plus courageuse. S'il ne faisait pas si nuit, je pourrais lire dans tes yeux et m'assurer si tu es disposé au combat, et si tu as envie d'en venir aux mains avec les hommes de la ligue.

— Désignez la place où il faut aller, et vous m'y verrez courir au galop. Croyez-vous, monseigneur, que le mariage m'ait fait oublier ce que j'ai appris de vous, qu'il ne faut perdre courage ni dans la prospérité ni dans l'adversité ?

— Tu as raison. *Impavidum ferient ruinæ.* Nous n'en attendions pas moins de notre fidèle porte-bannière. Aujourd'hui, un autre portera ma bannière ; car je t'ai réservé une mis-

sion plus importante. Prends avec toi cent soixante des cavaliers qui nous entourent ; fais-toi montrer le chemin par un d'eux, et va ensuite droit à Unterturkheim. Il est possible que le chemin ne soit pas tout à fait libre, que les hommes soient déjà descendus d'Esslingen pour te barrer le passage. Que comptes-tu faire s'il en est ainsi ?

— Eh bien, avec l'aide de Dieu, je fondrai sur eux avec mes cent soixante cavaliers, et, s'il n'y a point là toute une armée, je passerai outre ; s'ils sont trop nombreux, je couvrirai le chemin jusqu'à ce que vous soyez arrivé avec vos troupes!

— C'est bien dit, et cela s'appelle parler en vaillant capitaine. Et si tu tombes sur eux comme tu es tombé sur moi à Lichtenstein, tu te frayeras un chemin à travers six cents ennemis. Les cavaliers que je te donne sont des hommes sûrs ; ce sont les bouchers et les selliers de Stuttgard et des autres villes. Je les connais pour les avoir vus dans plus d'un combat; ils sont braves et fendent un crâne jusqu'au sternum. Le glaive au poing, ils te suivront jusque dans l'enfer si tu sais te les attacher, et celui qu'ils ont frappé à la tête n'a plus besoin d'aucun médecin en ce monde. Ce sont là de vrais tours de Souabe[1].

— Et je dois prendre position à Unterturkheim?

— Tu trouveras là sur une éminence les lansquenets sous les ordres de Georges de Hewen et de Schweinsberg. Le mot d'ordre est: *Ulrich pour toujours*. Tu diras à ces deux chevaliers de tenir jusqu'à cinq heures. Avant que le jour se lève, je leur amènerai six mille hommes ; et puis nous attendrons la ligue de pied ferme. Adieu, Georges. »

Le jeune homme répondit à ce salut en s'inclinant respectueusement. Il se mit à la tête des braves cavaliers et traversa avec eux la vallée. C'étaient des hommes robustes, aux épaules larges et aux bras vigoureux ; sous les casques, des yeux ardents et de larges et honnêtes figures lui souriaient. Il regardait comme une distinction honorable de commander à de tels hommes.

1. Ordinairement on entend par *tours de Souabe* des folies, des sottises. On prétendait anciennement qu'en Souabe les hommes n'arrivaient à la raison qu'à l'âge de quarante ans. (*Note des traducteurs.*)

On approcha du pied du Rothenberg, sur le sommet duquel s'élevait, bien au-dessus de la belle vallée du Neckar, le château héréditaire de Wurtemberg. Il était faiblement éclairé par la lueur des étoiles, et Georges eut de la peine à en distinguer les masses imposantes; mais il n'en porta pas moins ses regards vers ces tours et ces murs. Il se rappelait la nuit où, dans la grotte, Ulrich parlait avec douleur du château de ses pères, d'où il avait dominé autrefois un beau pays plein de vignes, de fruits et de riches moissons. Il tomba dans de profondes réflexions sur la malheureuse destinée de ce prince, qui semblait lui disputer encore la possession de ce beau pays. Il songea à ce mélange singulier du caractère d'Ulrich, dont la véritable grandeur était souvent amoindrie par la colère, l'entêtement et un orgueil inflexible.

« Le point que vous apercevez là-bas entre les deux arbres, dit le cavalier qui lui montrait le chemin, est le clocher d'Unterturkheim. Le chemin commence à devenir plus uni, et, si nous allons au trot, nous ne tarderons pas à y arriver. »

Georges éperonna son cheval, tous les autres suivirent son exemple. Bientôt ils furent devant le village indiqué. Il s'y trouvait une double ligne de lansquenets qui leur présentèrent les hallebardes d'un air menaçant. Sur plusieurs points, on voyait la lueur de mèches allumées qui brillaient dans la nuit comme des vers luisants.

« Arrêtez : qui vive? cria une voix sonore partie de leurs rangs; le mot d'ordre?

— *Ulrich pour toujours*, répondit Georges de Sturmfeder. Qui êtes-vous?

— Ami! s'écria Max Stumpf de Schweinsberg en sortant des rangs des lansquenets et en avançant vers le jeune chef. Bonjour, Georges; vous vous êtes bien fait désirer. Nous avons été toute la nuit sur pied, et nous attendons avec impatience du renfort, car là-bas, au delà du bois, les soldats fourmillent; et, si Frondsberg avait compris ses intérêts, il y a longtemps que nous aurions été culbutés.

— Le duc approche avec six mille hommes, répondit Sturmfeder; avant deux heures, il sera ici.

— Six mille hommes, dis-tu? Par saint Nepomuk, ce n'est

pas assez; nous sommes deux mille cinq cents, cela fait en tout à peu près neuf mille. Sais-tu que les ennemis comptent plus de vingt mille hommes? Amène-t-il beaucoup d'artillerie?

— Je ne sais pas; elle n'était pas encore arrivée quand nous sommes partis.

— Allons, que les cavaliers descendent de cheval et qu'ils se reposent, dit Max Stumpf; ils auront aujourd'hui assez de besogne. »

Les cavaliers descendirent de cheval et se campèrent à terre. Les lansquenets aussi rompirent leurs rangs et établirent des postes sur les hauteurs et le long du Neckar. Max Stumpf inspecta tous les préparatifs, et Georges, enveloppé de son manteau, se coucha pour reposer quelques heures. Le silence de la nuit, interrompu seulement par le cri uniforme des sentinelles, le plongea bientôt dans un sommeil qui enleva son âme bien loin de la guerre et des batailles pour la transporter dans les bras de sa femme.

IX

D'épais tourbillons de noire fumée
Ont enveloppé soldats et conrsiers.
Dans tous les cœurs l'ardeur s'est rallumée;
La plaine frémit du choc des guerriers;
Dans le Neckar chaque soldat s'élance,
Et sur ses bords le combat recommence.

G. Schwab.

Georges s'éveilla au roulement des tambours qui appelaient les combattants sous les armes. A l'horizon commençait à briller une faible lueur. Le jour venait de poindre; on voyait dans le lointain déboucher les troupes du duc. Georges mit son casque, se fit attacher sa cuirasse, et monta à cheval pour recevoir le duc à la tête de ses cavaliers. Les traits d'Ulrich étaient encore graves, mais n'avaient plus rien de sombre. Son œil lançait un feu guerrier, et toute sa

physionomie exprimait le courage et la résolution. Il était tout couvert d'acier, et portait au-dessus de sa pesante armure un manteau vert chamarré d'or. Les couleurs de sa maison flottaient dans le grand plumet de son casque. Du reste, il ne se distinguait en rien des autres chevaliers, qui, également couverts de toutes leurs armes, formaient un grand cercle autour du duc. Il salua amicalement Hewen, Schweinsberg et Georges de Sturmfeder, et leur demanda quelle était la position de l'ennemi [1].

On ne découvrait encore rien de l'ennemi. Seulement, vers la lisière du bois, du côté d'Esslingen, on apercevait par-ci par-là ses postes avancés. Le duc résolut d'abandonner la colline occupée jusqu'ici par les lansquenets et de descendre dans la plaine. Il avait peu de cavalerie, tandis que la ligue, au rapport des espions, comptait trois mille chevaux. Dans la vallée, il s'appuyait d'un côté sur le Neckar, de l'autre sur un bois, de sorte que ses flancs du moins se trouvaient à l'abri d'une attaque de cavalerie.

Lichtenstein et plusieurs autres cherchèrent à dissuader le duc de prendre cette position dans la vallée, parce qu'on se trouverait trop exposé au feu du haut de la colline; mais Ulrich persista dans sa volonté, et fit descendre l'armée dans la plaine. Il rangea les troupes en bataille tout contre Turkheim et y attendit l'ennemi. Georges de Sturmfeder reçut l'ordre de se tenir près du duc avec les cavaliers que celui-ci lui avait confiés; ils devaient former la garde d'Ulrich; à ces bourgeois se joignirent encore Lichtenstein et vingt-quatre autres chevaliers comme renfort contre le choc d'une attaque de cavalerie. A cette époque, une bataille se partageait souvent en beaucoup de petits combats singuliers; les chevaliers qui suivaient une armée combattaient rarement par masses serrées, mais ils choisissaient d'un regard rapide dans les rangs de l'ennemi un adversaire qu'ils attaquaient alors avec le glaive et la lance. Une pareille troupe

1. Pour la description de cette bataille nous avons surtout consulté : *Ulrici Ducis Wurt.* et *Thetinger*, qui donne particulièrement des détails sur l'attaque faite par la cavalerie pour enlever la colline que défendait l'artillerie.

était associée à la cohorte de Georges ; le duc lui-même eut envie d'éprouver sa force prodigieuse, son habileté connue dans un tel combat singulier ; et ce n'est que sur les instances pressantes de ses chevaliers qu'il renonça à cette idée romanesque. Près du duc se tenait une étrange figure qui, à cheval, ne ressemblait pas mal à une tortue. Un casque à grandes plumes surmontait un petit corps avec une cuirasse voûtée par derrière. Le petit cavalier avait bien remonté ses ambes et se tenait fermement cramponné contre le pommeau de la selle. La visière baissée empêcha Georges de reconnaître ce ridicule champion. Il approcha donc du duc, et lui dit :

« Vraiment, Votre Altesse a choisi là un redoutable champion pour compagnon. Voyez donc ces jambes si frêles, ces bras tremblants et cet énorme casque entre ces petites épaules !... Quel est donc ce géant ?

— Connais-tu si mal l'homme à la bosse ? demanda le duc en riant. Regarde, il a une cuirasse toute particulière qui ressemble à une grande coquille de noix pour garantir son précieux dos, s'il était par malheur forcé de fuir. C'est mon fidèle chancelier, Ambroise Volland.

— Par la sainte Vierge ! je lui ai fait grandement tort, répondit Georges ; j'avais pensé qu'il ne tirerait jamais un glaive et qu'il ne monterait jamais à cheval ; et, à présent, le voilà perché sur un animal aussi haut qu'un éléphant, et il porte un glaive aussi long que lui-même. Je ne l'aurais jamais cru doué d'un esprit si belliqueux.

— Tu crois que c'est de son propre mouvement qu'il entre en campagne ? Non, non ; je l'y ai contraint. Il m'a donné plus d'un conseil qui m'a été funeste, et je crains bien qu'il ne m'ait mené méchamment sur la glace ; qu'il mange donc aussi sa part de la soupe qu'il a taillée. Il a pleuré quand je lui en ai donné l'ordre ; il m'a beaucoup parlé de la goutte et de sa nature peu belliqueuse ; mais je lui ai fait mettre une cuirasse sur le dos, et puis on l'a hissé sur le coursier le plus fougueux de mes écuries. »

Pendant que le duc parlait ainsi, le chevalier à la bosse leva sa visière et montra sa figure pâle et désespérée. Le sourire permanent avait disparu ; ses yeux perçants, devenus

grands et fixes, se tournaient lentement et timidement de côté; une sueur d'angoisse couvrait son front, et sa voix ne laissait entendre qu'un murmure tremblotant.

« Au nom de la miséricorde de Dieu, digne et respectable sire de Sturmfeder, très-cher ami et protecteur, intercédez en ma faveur auprès de mon illustre maître pour qu'il me fasse grâce de cette farce de carnaval. Je commence à en avoir assez. La course à cheval sous cette pesante armure m'a horriblement fatigué; mon casque me presse tant la cervelle, que mes pensées dansent en cercle, et mes genoux sont courbés par la goutte. Je vous en supplie, dites une bonne parole pour votre humble serviteur, Ambroise Volland; je le reconnaîtrai, pour sûr. »

Georges, dont les joues se colorèrent d'un noble courroux, se détourna avec horreur du vieux et lâche pécheur.

« Monseigneur, permettez-lui de s'éloigner. Les chevaliers ont tiré l'épée du fourreau et enfoncé davantage les casques sur leurs têtes; le peuple agite les lances et attend bravement le signal de l'attaque : pourquoi un lâche se battrait-il dans les rangs d'hommes courageux?

— Il doit rester, te dis-je, répondit le duc d'une voix ferme; au premier pas qu'il fait en arrière, je l'abattrai moi-même d'un seul coup. Le diable s'était blotti sur tes lèvres bleues, Ambroise Volland, quand tu nous conseillas de mépriser notre peuple et de renverser l'ancien ordre des choses. Aujourd'hui, quand les balles siffleront et que tu entendras le cliquetis des glaives, tu jugeras si ton conseil nous a été utile! »

Les yeux du chancelier étincelaient de rage; ses lèvres se choquaient, et ses traits se contractaient horriblement. « Je n'ai fait que donner un conseil; pourquoi l'avez-vous suivi? demanda-t-il. Vous êtes duc, vous avez ordonné, et vous vous êtes fait prêter hommage. Que puis-je à cela? »

Le duc tourna le cheval de Volland avec tant de rapidité que le chancelier tomba en avant sur la crinière, comme s'il s'attendait à recevoir le coup de la mort.

« Par notre honneur de prince, cria-t-il d'une voix terrible, pendant que ses yeux lançaient des éclairs, nous admirons notre longanimité: tu as profité de notre première

colère pour te glisser dans notre confiance; si nous ne t'avions pas cru, langue de vipère, il y aurait là aujourd'hui vingt mille Wurtembergeois, et leurs cœurs seraient pour leur prince une muraille impénétrable. Oh! mon Wurtemberg, mon Wurtemberg! Que n'ai-je suivi tes conseils, mon vieil ami! oui, c'est quelque chose d'être aimé de son peuple!

— Éloignez ces pensées au moment de livrer bataille, dit le vieux Lichtenstein; il est encore temps de tout réparer. Six mille Wurtembergeois se pressent autour de vous, et, par Dieu! ils vaincront avec vous si vous les conduisez avec confiance au-devant de l'ennemi. Oh! maître, il n'y a ici que des amis, pardonnez à vos ennemis, congédiez le chancelier qui ne peut pas se battre.

— Non. Viens ici, tortue! Allons, à côté de moi, chien de scribe! Quelle tournure il a à cheval! Du fond de ta chancellerie tu as méprisé mon peuple et tu lui as donné des lois avec ta plume! Maintenant, tu verras comment ils se battent, comment Wurtemberg triomphe ou succombe! Voyez-vous là-bas sur la colline, voyez-vous les drapeaux à la croix rouge? voyez-vous la bannière de Bavière? Comme leurs armes brillent au soleil levant, comme leurs rangs présentent des milliers de lances, et comme le vent se joue dans leurs panaches! Bonjour, messieurs de la ligue de Souabe! Maintenant mon cœur s'épanouit: c'est un aspect réjouissant pour un Wurtemberg!

— Voyez, ils braquent déjà l'artillerie, interrompit Lichtenstein; prince, retirez-vous de cette place. Ici, votre vie est trop en péril. Retirez-vous, nous tiendrons ici; vous nous enverrez vos ordres de l'endroit où vous serez en sûreté. »

Le duc le regarda avec de grands yeux. « As-tu jamais entendu dire qu'un Wurtemberg se soit retiré quand l'ennemi faisait sonner l'attaque? Mes ancêtres ne connaissaient pas la peur, et nos petits-fils seront encore comme eux *intrépides* et *fidèles*. Regarde comme leurs légions couvrent de plus en plus les hauteurs. Vois-tu ces nuages blancs le long de la montagne, tortue? Les entends-tu gronder? C'est le tonnerre du canon qui vient faire une trouée dans nos rangs. Maintenant, si tu as la conscience nette, tu respireras plus

facilement, car, pour ta vie, personne n'en donnerait plus un benin.

— Prions, dit Max de Schweinsberg; et puis sus, avec l'assistance de Dieu ! »

Le duc joignit dévotement les mains; ses compagnons suivirent son exemple et prièrent, selon l'habitude du temps, avant la bataille. Le fracas de l'artillerie ennemie résonna d'une manière foudroyante, au milieu de ce profond silence pendant lequel on entendait le souffle de toutes les respirations et le léger murmure de ceux qui priaient. Le chancelier aussi joignit les mains, mais ses yeux ne se portaient pas vers le ciel avec la confiance de la foi; tremblants, ils erraient autour des montagnes, et le frémissement de son corps, à chaque coup de foudre accompagné de fumée qui partait du canon de l'ennemi, montrait que son âme ne savait pas s'élever jusqu'à celui qui, du milieu des rayons brillants de l'aurore, abaissait ses regards sur les amis aussi bien que sur les ennemis.

Après avoir prié avec ferveur, Ulrich tira son épée du fourreau. Les chevaliers et les hommes d'armes le suivirent, et en un instant mille épées étincelèrent autour de lui.

« Les lansquenets se battent déjà, dit-il en laissant errer sur la vallée son œil d'aigle. Georges de Hewen, joignez-vous à eux avec mille fantassins. Que Schweinsberg s'adosse avec huit cents hommes contre la forêt et attende nos ordres ultérieurs. Reinhardt de Gemmingen, marchez tout droit avec les vôtres, et occupez le centre entre le bois et le Neckar. Quant à toi, Sturmfeder, tu resteras ici avec ton détachement de cavaliers, mais tu te tiendras prêt à avancer. Que Dieu nous ait en sa sainte grâce, messieurs. Si nous ne devions plus nous revoir ici-bas, nous nous retrouverons d'autant plus gaiement là-haut. »

Il les salua en inclinant vers eux sa large épée.

Les chevaliers répondirent à ce salut et marchèrent avec leurs cohortes au-devant de l'ennemi, et les cris mille fois répétés : *Ulrich pour toujours!* retentirent du milieu de leurs rangs.

Quand l'armée imposante de la ligue fut arrivée sur la colline occupée d'abord par les Wurtembergeois, elle ac-

cueillit les soldats d'Ulrich par des coulevrines et de la mitraille. Puis ils descendirent peu à peu dans la vallée. Ils semblaient, avec leurs forces supérieures, vouloir écraser la petite armée du duc. Au moment où les derniers rangs allaient quitter la colline, le duc s'adressa à Georges de Sturmfeder et lui demanda :

« Vois-tu leurs canons sur la colline?

— Certainement ; ils ne sont défendus que par peu d'hommes.

— Frondsberg s'imagine, parce que nous ne pouvons pas traverser les airs, que nous sommes hors d'état de lui enlever son artillerie. Mais là, sur la lisière du bois, un chemin à gauche conduit dans un champ. Ce champ touche à la colline. Si tu peux avancer avec tes cavaliers jusqu'à ce champ, tu te trouves déjà presque sur les derrières de l'ennemi. Là tu laisseras les chevaux souffler un peu, et puis tu monteras la colline au galop. Il faut que l'artillerie soit à nous! »

Georges, en prenant congé, s'inclina, mais le duc lui tendit la main.

« Adieu, brave garçon, dit-il. Il nous coûte de charger un si jeune mari d'une si dangereuse expédition, mais nous ne connaissons pas de chef plus brave et plus expéditif que toi ! »

Les joues du jeune homme brûlaient d'une vive ardeur en entendant ces mots, et ses yeux étincelaient de courage.

« Je vous remercie, maître, de cette nouvelle marque de confiance, s'écria-t-il. Vous me récompensez mieux que si vous m'aviez accordé le plus beau château. Adieu, mon père ; embrassez ma femme pour moi!

— Je n'entends pas cela, répondit en souriant le vieux Lichtenstein. J'irai avec toi sous la conduite....

— Non, vous resterez auprès de moi, mon vieil ami, dit le duc. Voulez-vous laisser le chancelier me conseiller encore sur le champ de bataille? Je courrais risque de m'en trouver aussi mal que de ses autres conseils. Restez auprès de moi, ne soyez pas si long à faire vos adieux. Il faut que votre fils parte! »

Lichtenstein serra la main de Georges. Celui-ci lui rendit en souriant, et plein d'un noble courage, son salut d'adieu,

puis il partit avec ses cavaliers et les bourgeois de Stuttgard, en criant : *Ulrich pour toujours!* Georges, tout en chevauchant le long de la lisière du bois, examina avec attention l'ordre de bataille. Les Wurtembergeois avaient une bonne position, car ils étaient couverts par le bois et par le Neckar, et leurs ailes et leur centre étaient assez forts pour soutenir un choc de cavalerie. Mais il ne put pas se dissimuler que s'ils se laissaient entraîner hors de cette position, ils perdraient tous leurs avantages, parce qu'ils laisseraient alors un grand intervalle entre le bois et l'aile gauche, ou bien, s'ils songeaient à le remplir, ils seraient obligés de déployer tellement leur ligne de bataille que leurs forces se trouveraient éparpillées et qu'ils seraient plus facilement culbutés. L'infériorité matérielle des Wurtembergeois leur nuisait aussi beaucoup, car l'ennemi avait deux fois plus de soldats qu'eux. Dans la vallée étroite il ne pouvait pas, il est vrai, déployer toutes ses forces, et ne pouvait faire agir que peu d'hommes à la fois. Et cependant cela suffisait pour occuper sans cesse les soldats du duc; l'ennemi gardait ainsi toujours des troupes fraîches, et il était à craindre que les six mille Wurtembergeois, quand même ils se défendraient vaillamment, ne succombassent d'épuisement.

Georges entra alors dans le bois avec ses cavaliers, avançant en silence et avec circonspection, car il savait combien il était mauvais pour des cavaliers d'être attaqués dans un bois par des fantassins. Cependant ils arrivèrent sans encombre jusqu'au champ désigné par le duc. A droite au delà du bois, la bataille était dans toute sa fureur. Les cris des agresseurs, le feu des bombardes et des pièces de campagne, le roulement des tambours, retentissaient de toutes parts d'une manière terrible.

Devant eux se dressait la colline, de la cime de laquelle un grand nombre de gros canons balayaient les rangs des Wurtembergeois.

Cette colline s'élevait en pente douce du côté du bois, et Georges admira le coup d'œil du duc, qui avait découvert tout d'abord ce point; car de tout autre côté l'attaque aurait été impossible, du moins pour de la cavalerie. L'artillerie, autant qu'on pouvait le voir d'en bas, n'était défendue que par un

petit nombre de soldats, et, quand les chevaux eurent un peu soufflé, Georges rangea sa cohorte et déboucha au galop à la tête de ses cavaliers. En un clin d'œil ils furent en haut de la colline, et Georges cria aux artilleurs de la ligue de se rendre.

Ils hésitèrent, mais les bouchers et les selliers de Stuttgard leur évitèrent la peine de se décider: car avec des coups formidables ils fendirent les casques et les têtes, de manière qu'il ne resta bientôt que peu de monde en état de leur disputer les canons. Georges jeta un regard radieux sur la plaine où le duc était posté. Il entendit les cris d'allégresse des Wurtembergeois monter jusqu'à lui de mille bouches; il vit comment ils avançaient maintenant avec plus d'ardeur, car leurs principaux ennemis, les canons sur la colline, se trouvaient réduits au silence.

Mais en ce moment de triomphe il s'aperçut qu'il lui restait encore la seconde partie de son opération et la plus difficile, la retraite : car les hommes de la ligue aussi avaient remarqué que leur artillerie s'était tue tout à coup, et leurs chefs avaient aussitôt détaché une troupe de cavaliers contre la colline. Comme on n'avait plus le temps d'emmener les lourds canons, Georges ordonna de les enclouer et de remplir les embrasures avec de la terre et des pierres, pour qu'on ne pût plus s'en servir. Puis il regarda du côté où les troupes du duc battaient en retraite; entre lui et les siens il y avait, d'un côté, le bois, de l'autre côté, l'armée ennemie. S'il était seulement attaqué par la cavalerie, la retraite par le bois était possible, parce que l'ennemi avait alors les mêmes difficultés à vaincre que lui. Mais il n'échappa pas à son coup d'œil rapide qu'une grande masse d'infanterie ennemie avançait vers le bois pour lui couper la retraite de ce côté. Vouloir passer à travers la grande armée de la ligue avec cent soixante hommes, aurait été une témérité folle et inutile! Il ne restait plus qu'une seule voie, et par celle-ci encore on était plutôt sûr de périr que de se sauver. A gauche de l'armée ennemie coulait le Neckar. De l'autre côté de la rivière il n'y avait pas un seul ennemi. Si l'on parvenait à atteindre l'autre rive, il était possible de rejoindre le duc. Déjà les cavaliers de la ligue, au

nombre de près de cinq cents, étaient arrivés au pied de la colline. Georges crut découvrir à leur tête le truchsess de Waldbourg; plutôt que de se rendre à cet homme, il aurait mille fois préféré se vouer à une mort certaine.

Il montra donc aux braves Wurtembergeois le côté plus roide de la colline qui conduisait au Neckar. Ils hésitèrent, car il fallait s'attendre que sur dix il en tomberait huit de cette pente escarpée, et en bas, entre la colline et la rivière, était postée une troupe de fantassins qui semblaient les attendre; mais leur jeune et vaillant chef leva sa visière et découvrit sa belle figure. Ses traits respiraient un mâle courage et les transportèrent du plus vif enthousiasme. Ils l'avaient vu, peu de semaines auparavant, conduire à l'autel une charmante jeune fille; pouvaient-ils songer à leurs femmes et à leurs enfants, lorsqu'il avait rejeté loin de lui ces pensées?

« Sus, tuons-les! crièrent les bouchers.

— Sus, martelons-les! crièrent les forgerons.

— Allons, sus! nous allons leur tanner le cuir, crièrent les selliers.

— Allons sus! avec Dieu, *Ulrich pour toujours!* » cria le noble jeune homme; et éperonnant son cheval, il s'élança de la colline escarpée.

Les cavaliers ennemis ne purent en croire leurs yeux quand, arrivés au sommet de la colline, où ils comptaient faire prisonnière la téméraire cohorte, ils la virent déjà en bas au milieu des fantassins. Sans doute plus d'un avait payé de la vie ce saut périlleux; plus d'un, lancé à terre avec son cheval, était tombé entre les mains de l'ennemi. Mais la plupart chargèrent l'infanterie, et le panache de leur chef flottait au milieu de la mêlée. Les rangs des fantassins étaient rompus; les cavaliers se dirigèrent vers le Neckar. Leur chef lança son cheval et fut le premier dans la rivière. Son cheval était fort, et cependant il ne put lutter avec son cavalier, chargé d'une pesante armure, contre la force des eaux gonflées par la pluie. Il enfonça, et Georges de Sturmfeder cria à ses hommes de ne pas faire attention à lui, mais de chercher à rejoindre le duc et de lui porter ses derniers adieux. Mais au même instant deux des bouchers, se jetant à bas de leurs

chevaux, entrèrent dans l'eau; l'un prit le jeune chevalier par le bras, l'autre saisit les rênes de son cheval, et ils le menèrent ainsi heureusement au rivage.

Les ennemis avaient envoyé plus d'une balle à nos hardis cavaliers; mais aucune ne les atteignit, et, en présence des deux armées séparées d'eux par la rivière, ils continuèrent leur course. Non loin de la position prise par le duc, il y avait un endroit guéable. Ils y passèrent sans peine et furent accueillis avec des cris d'allégresse par leurs frères d'armes.

Une partie de l'artillerie ennemie avait été, il est vrai, réduite au silence par le coup de main aussi hardi que prompt de Georges de Sturmfeder; mais il était dans la destinée d'Ulrich de Wurtemberg que ce brillant fait d'armes ne lui serait d'aucune utilité. Les forces de ses soldats étaient entièrement épuisées par les attaques sans cesse renouvelées d'un ennemi aussi supérieur en nombre. Les lansquenets soutenaient bien encore le choc avec leur ardeur militaire ordinaire, mais leurs chefs s'étaient déjà vus forcés de les placer en carrés, pour repousser la charge de la cavalerie. La ligne de bataille se trouva rompue par-ci par-là, et les paysans, armés à la hâte, remplissaient assez mal ces vides. En ce moment on apprit à Ulrich que le duc de Bavière venait de surprendre Stuttgard et de s'en emparer; qu'une nouvelle armée, le prenant par derrière, montait le long de la rivière et n'était plus guère éloignée que d'un quart de mille.

Ulrich reconnut alors qu'en ce jour il avait perdu son duché pour la seconde fois et qu'il ne lui restait d'autre ressource que la fuite ou la mort, s'il ne voulait pas tomber au pouvoir de ses ennemis. Ses compagnons lui conseillèrent de se jeter dans son château héréditaire de Wurtemberg, et de s'y maintenir jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de fuir secrètement. Il leva ses regards sur ce château qui, éclairé par le soleil, dominait la vallée où le descendant de ses fondateurs soutenait une dernière lutte désespérée pour sauver son duché. Mais il pâlit et montra sans parler les tours et les murs de son château. On y apercevait de rouges banderoles qui se jouaient au vent du matin; les chevaliers, en examinant davantage, virent que ces banderoles grandis-

saient de plus en plus, et une fumée noirâtre, qui s'élevait en beaucoup d'endroits, leur fit comprendre que c'était l'incendie qui avait arboré en vainqueur ses drapeaux rouges sur les créneaux du château de Wurtemberg. Il brûlait de tous côtés, et son malheureux possesseur assista à ce spectacle avec le rire forcé du désespoir. Les armées virent alors aussi que le château brûlait. Les ennemis saluèrent ces flammes par des cris de joie; les Wurtembergeois perdirent courage, et y virent comme un présage de la chute de leur maître.

Déjà les tambours de l'armée de la ligue, débouchant par derrière, se faisaient entendre d'une manière plus distincte; déjà les paysans commençaient à se débander.

« Que celui qui nous est encore attaché, nous suive, dit alors Ulrich. Ou nous passerons à travers mille ennemis, ou nous périrons. Prends notre bannière à la main, brave Sturmfeder, et courons bravement sur l'ennemi ! »

Georges saisit la bannière de Wurtemberg; le duc se plaça à côté de lui; les chevaliers et les bourgeois à cheval les entourèrent, prêts à frayer un passage à leur duc. Celui-ci désigna une place où l'ennemi était moins massé. Il fallait, disait-il, passer là, ou tout était perdu. On manquait encore d'un chef, et Georges allait se mettre à la tête, lorsque Lichtenstein lui fit signe de ne pas quitter sa place près du duc et se mit devant les cavaliers. Encore une fois il tourna ses nobles traits vers le duc et vers son fils, puis baissant sa visière, il cria :

« En avant! Vive à jamais le bon Wurtemberg! »

Cette troupe, qui se composait bien de deux cents chevaux, avança au trot en forme de coin. Le chancelier Ambroise Volland les vit partir avec plaisir et eut le cœur soulagé, car le duc paraissait l'avoir oublié tout à fait, et il tenait conseil avec lui-même pour savoir comment il pourrait sans danger descendre de sa haute monture. Mais le noble coursier du duc avait suivi les cavaliers avec des yeux intelligents. Tant qu'ils avancèrent au trot, il resta tranquille et ne bougea pas; mais tout à coup les trompettes sonnèrent l'attaque, la bannière de Wurtemberg flotta dans les airs, et les braves cavaliers fondirent au galop sur l'ennemi. Le coursier

paraissait avoir attendu ce moment, et il partit comme une flèche à travers la plaine. Le chancelier se sentit défaillir et se cramponna au pommeau de la selle; il voulait crier, mais la rapidité avec laquelle le coursier fendait les airs étouffa sa voix; en un clin d'œil il avait rejoint la troupe, et, quoique les chevaux courussent très-vite, il les eut bientôt dépassés et se trouva en peu de temps à la tête, comme s'il avait été le chef des cavaliers. Les ennemis regardèrent avec surprise l'être grotesque qui ressemblait plutôt à un singe en cuirasse qu'à un guerrier; mais, avant qu'ils fussent revenus de leur étonnement, le terrible homme fut au milieu de leurs rangs, et, malgré la gravité du moment, les Wurtembergeois partirent d'un grand éclat de rire, ce qui, sans doute, ne contribua pas peu à mettre la confusion parmi les vaillantes troupes d'Ulm, de Gmund, d'Aalen, de Nuremberg et de dix autres villes de l'Empire, attaquées ainsi à l'improviste. Ils se dispersèrent devant la fougue inouïe des deux cents cavaliers, et toute la troupe se trouva bientôt derrière l'ennemi. Elle continua sa course précipitée, et, avant que la cavalerie bavaroise se retournât pour lui donner la chasse, le duc, suivi de quelques fidèles, s'était jeté dans une route de traverse et avait gagné une grande avance. La cavalerie de la ligue ne joignit les bourgeois à cheval qu'aux portes de Stuttgard. On ne trouva pas parmi eux le duc, et de tous les principaux partisans on ne prit que le chancelier Ambroise Volland. Enlevé de cheval et débarrassé de son armure, il fut très-maltraité par les soldats bavarois, qui attribuèrent à ses prodiges de valeur la fuite du duc et la perte de mille florins d'or promis pour la capture d'Ulrich. C'est ainsi que le brave chancelier fut battu, non pas, comme le duc son maître, pendant, mais après la bataille.

X

Par quelque noirs chemins que t'ait conduit le sort,
Un seul jour tout expie,
Si tu sais en héros accepter cette mort,
La mort pour la patrie.
Vois l'ennemi qui fuit. Vois le ciel éclatant,
Te sourit. En avant!

L. UHLAND.

La nuit qui suivit ce jour décisif, le duc et ses compagnons la passèrent dans un ravin étroit, entouré de rochers et de buissons, qui offrait une retraite assurée, encore appelée aujourd'hui par les paysans *la grotte d'Ulrich*. Le ménétrier de Hardt leur avait apparu dans leur fuite comme un sauveur et les avait conduits dans cette grotte, connue seulement des paysans et des bergers de la contrée. Le duc avait résolu d'y passer la nuit, et le lendemain, à la pointe du jour, de continuer sa fuite vers la Suisse. La nuit lui aurait été pour cela plus favorable, car déjà les troupes de la ligue avaient occupé le pays, et il était peu vraisemblable qu'il pût tromper leur vigilance et leur échapper; mais les chevaux étaient trop harassés d'une aussi chaude journée, et il était impossible de procurer au duc et à sa suite d'autres montures sans appeler l'attention de l'ennemi sur ce refuge.

Les hommes étaient campés autour d'un maigre feu. Le duc, livré depuis longtemps au sommeil, oubliait peut-être dans ses rêves qu'il avait perdu un duché. Le vieux chevalier de Lichtenstein dormait aussi; Max Stumpf de Schweinsberg avait appuyé ses puissants bras sur ses genoux et caché son visage dans ses mains, et on était incertain s'il dormait ou s'il rêvait au terrible changement de la destinée du duc. Georges de Sturmfeder triompha du sommeil qui l'accablait malgré lui. Le plus jeune de tous, il s'était offert spontanément pour veiller cette nuit. A côté de lui était assis le mé-

nétrier Jean de Hardt; il regardait fixement le feu, et ses pensées parurent se concentrer dans un air dont il fredonnait d'une voix étouffée la mélodie mélancolique.

Quand le feu pétillait et jetait plus de clarté, il portait un triste regard sur le duc, et quand il voyait qu'Ulrich dormait toujours, il se mettait de nouveau à fredonner le même air.

« Tu chantes une bien triste mélodie, Jean, lui dit Georges, péniblement affecté par les sons mélancoliques de cet air. C'est comme un chant de mort; je ne puis l'entendre sans frissonner.

—Nous pouvons mourir tous les jours, répondit le ménétrier en jetant un sombre regard sur la flamme, et j'aime à chanter cet air, pour mourir plus dignement dans de telles pensées!

— Comment te viennent tout à coup ces pensées de mort, Jean? Tu étais cependant autrefois un joyeux compagnon dans les noces, et ton luth a résonné dans plus d'une kirmès. Tu n'y as certes pas chanté des chants de mort!

— C'en est fait de ma joie, répondit-il en montrant le duc. Toutes mes peines, tous mes soins ont été inutiles; c'en est fait du maître, et moi je suis son ombre; c'en est fait aussi de moi, et, si je n'avais pas femme et enfant, je voudrais mourir cette nuit même!

— Oui, tu as toujours été son ombre fidèle, et souvent j'ai admiré ton dévouement. Écoute, Jean, nous serons peut-être longtemps sans nous voir. Nous avons le temps de causer; raconte-moi ce qui t'attache au duc d'une manière si étroite, si c'est quelque chose que tu puisses raconter. »

Le ménétrier se tut quelques instants et attisa le feu. Dans ses yeux brillait une vague inquiétude, et Georges était incertain si c'était la flamme, ou bien un mouvement intérieur, qui colorait de temps en temps d'une vive rougeur ses traits expressifs.

« Cela tient à une cause particulière, dit-il enfin, et je n'aime pas à en parler. Mais vous avez raison, seigneur, il me semble aussi que nous ne nous verrons plus longtemps. Je veux donc vous faire le récit que vous demandez. N'avez-vous jamais entendu parler du *pauvre Conrad?*

— Oh oui! répondit Georges; ce nom s'est répandu encore plus loin que chez nous en Franconie. Ne désignait-on pas ainsi une révolte de paysans? Ne voulut-on pas même attenter aux jours du duc?

— Vous avez raison. Le *pauvre Conrad* fut une mauvaise chose. Il peut y avoir de cela sept ans, il y eut parmi les paysans beaucoup de mécontents contre le gouvernement; il y avait eu beaucoup de mauvaises années; les riches commençaient à manquer d'argent; il y avait déjà longtemps que les pauvres n'en avaient plus, et cependant nous devions payer l'impossible, car le duc avait besoin d'argent pour sa cour, où c'étaient tous les jours des fêtes comme dans le paradis.

— Vos États cédèrent-ils donc toujours, quand le duc exigeait tant d'argent? demanda Georges.

— Ils n'osèrent pas toujours dire non; mais la bourse du duc était trop profonde, et nous autres paysans nous ne pouvions pas la remplir avec la sueur de notre front. Il y eut alors beaucoup de gens qui laissèrent là l'ouvrage, parce que le blé qu'ils cultivaient, ils ne le rentraient pas dans leurs granges, et que le vin qu'ils pressaient, ils ne le mettaient pas dans leurs tonneaux. Ceux-ci, pensant qu'on ne pouvait plus rien leur prendre que leur pauvre vie, s'appelèrent comtes de *Nirgendsheim*[1]; ils parlaient beaucoup de leurs châteaux sur le *Hungerberg*[2], et de leurs grandes possessions dans la *Fehlhalde*[3] et le long du *Bettelrain*[4]. C'est cette société qui s'appelait le *pauvre Conrad.* »

Le ménétrier appuya tout pensif son front sur sa main et se tut.

« Mais, Jean, je crois que tu voulais parler de toi, dit Georges, de toi et du duc?

— J'allais presque l'oublier, répondit Jean. Eh bien! continua-t-il, on en vint à diminuer les mesures et les poids, pour donner au duc le bénéfice qu'on en retirait. Alors la

1. Littéralement : *sans terre.*
2. *Montagne de la faim.*
3. *Côte stérile.*
4. *Lisière des gueux.*

plaisanterie prit un sérieux bien triste. Plusieurs trouvèrent mauvais qu'il y eût partout ailleurs bon poids et bonne mesure, tandis que chez nous seuls on ne suivait pas la loi. Dans la vallée de la Rems, le pauvre Conrad apporta le nouveau poids, et on fit l'épreuve de l'eau.

— Qu'est-ce que cela? demanda Georges.

— Ah! dit le paysan en riant, c'est une facile épreuve. On porta le poids d'une livre avec tambour et fifres jusqu'à la Rems et on dit : « Si le poids surnage, le duc a raison; s'il « va au fond, c'est le paysan qui a raison. » La pierre étant allée au fond, le pauvre Conrad prit les armes. Dans la vallée de Rems et du Neckar jusqu'à Tubingen, et de l'autre côté jusqu'à la montagne, les paysans se soulevèrent et réclamèrent l'ancien droit. Il fut tenu une diète où l'on parla beaucoup sans décider rien; mais les paysans restèrent tou jours assemblés.

— Mais toi, tu ne parles pas du tout de toi-même?

— Pour être bref, je fus un des plus acharnés, répondit Jean; fier et audacieux de ma nature, je n'aimais pas le travail. Ayant été puni d'une manière barbare pour un délit de chasse, j'entrai dans la société du pauvre Conrad, et bientôt j'acquis une aussi terrible réputation que le *Geispeter* [1] et l'*homme de Bregenz*. Mais le duc, voyant que la révolte pouvait devenir dangereuse, se rendit lui-même à Schorndorf. On nous avait convoqués pour lui jurer foi et hommage. Nous arrivâmes par centaines, mais armés. Le duc nous adressa lui-même la parole, mais nous ne l'écoutâmes pas. Alors le maréchal de l'Empire se leva, brandit en l'air son bâton d'or et dit : « Que celui qui est pour le duc Ulrich de « Wurtemberg se range de son côté! » Mais le Geispeter se plaça sur une grosse pierre, et dit : « Que celui qui est pour « le pauvre Conrad de Hungerberg se range autour de moi! » Voilà que le duc se trouva seul et abandonné au milieu de ses serviteurs! Nous autres nous nous rangeâmes du côté du mendiant.

— Oh! infâme rébellion! cria Georges, saisi du sentiment de l'injustice. Infâmes surtout ceux qui ont laissé aller les

1. Littéralement : *Pierre le chevrier*.

choses si loin. Ambroise Volland, le chancelier, porte sans doute la responsabilité de bien des fautes.

— Vous pouvez avoir raison, répondit le vieux ménétrier; mais écoutez la suite. Le duc, voyant sa cause perdue, s'élança en selle, et nous nous pressâmes autour de lui; mais personne n'osa toucher le prince, qui, avec ses grands yeux étincelants, nous regardait en maître souverain. « Que vou-« lez-vous, gueux? » cria-t-il en piquant son étalon, qui se cabra et renversa trois hommes. Cela excita notre fureur; ils saisirent la bride du cheval, levèrent leurs piques sur le duc, et moi je m'oubliai au point de porter la main sur son manteau et de crier : « Abattez le coquin! »

— Comment, Jean, ce fut toi? s'écria Georges en le regardant avec épouvante.

— Oui, ce fut moi, dit le ménétrier d'un ton grave et lent, mais j'en fus récompensé comme je le méritais. Le duc nous échappa cette fois-là et assembla une armée; ne pouvant pas tenir longtemps, nous nous rendîmes à merci. Douze chefs de l'insurrection furent conduits et jugés à Schorndorf. Je fus du nombre. Mais pendant que j'étais au cachot et que je pensais à mon crime et à la mort qui m'attendait, j'eus horreur de moi-même, et je fus tout honteux d'être jugé avec de si misérables compagnons que mes onze complices.

— Et comment fus-tu sauvé? demanda Georges avec intérêt.

— Comme je vous l'ai déjà dit à Ulm, par un miracle. Tous les douze nous fûmes conduits sur la place du marché pour y avoir la tête tranchée. Le duc était assis devant l'hôtel de ville, et il nous fit encore amener une fois devant lui. Mes onze complices se jetèrent à terre avec un craquement de genoux effroyable et demandèrent grâce d'une voix lamentable. Il les examina longtemps, puis il arrêta ses regards sur moi. « Pourquoi ne demandes-tu pas grâce? » me dit-il. — « Seigneur, répondis-je, je sais ce que j'ai mé-« rité. Que Dieu ait pitié de mon âme. » Il nous regarda encore une fois, puis il fit signe au bourreau. Nous fûmes placés d'après notre âge; moi, comme le plus jeune, je me trouvai le dernier. Je n'ai qu'un faible souvenir de ces terribles moments, mais jamais je n'oublierai le bruit sinistre que firent les os du cou en se brisant.

— Pour l'amour de Dieu, cesse! dit Georges, ou bien passe ces horribles détails.

— Neuf têtes de mes compagnons d'infortune étaient attachées sur des piques, quand le duc cria : « Dix doivent « mourir, deux seront libres. Apportez des dés, et que ces « trois marauds jouent leur vie! » On apporta des dés ; le duc me les présenta en premier, mais moi je lui dis : « Ma « vie ne m'appartient plus, et je ne la joue pas! » Le duc reprit alors : « En ce cas, je joue pour toi. » Il présenta les dés aux deux autres. Ils remuèrent en tremblant les dés dans leurs mains glacées; en tremblant ils comptèrent les points. L'un en avait amené neuf, l'autre quatorze. Le duc prit alors les dés et les remua, et me regarda fixement. Moi je sais que je ne tremblais pas. Après avoir jeté les dés, il les couvrit de la main : « Demande grâce, il en est encore « temps! — Je vous prie de me pardonner tout le mal que je « vous ai fait, répondis-je; mais je ne demande pas ma grâce ; « je ne l'ai pas méritée et je veux mourir. » En ce moment il ouvrit la main, et je m'aperçus qu'il avait dix-huit points. J'éprouvai un singulier sentiment; il me semblait qu'il avait jugé à la place de Dieu. Je me précipitai à genoux et je promis de vivre et de mourir dorénavant à son service. Le dixième fut décapité; l'autre et moi nous recouvrâmes la liberté! »

Georges avait écouté le récit du ménétrier de Hardt avec un intérêt toujours croissant. Et quand il eut fini et que les yeux de Jean, d'ordinaire si fins et si audacieux, se remplirent de larmes, il ne put s'empêcher de lui prendre la main et de la serrer fortement et avec cordialité.

« Certes, dit le jeune homme, tu t'es rendu bien coupable envers ton souverain, mais tu as cruellement expié ta faute. Voir brandir en l'air le glaive n'est rien, comparé au sentiment qu'on éprouve à voir exécuter tant d'hommes qu'on connaît et à voir approcher de plus en plus la mort! Et ne t'es-tu pas réconcilié le prince aux jours duquel tu avais attenté, par une vie pleine de fidélité et de dévouement, par des sacrifices et des périls de tout genre? Combien de fois ne lui as-tu pas sauvé la liberté, peut-être même la vie? Crois-moi, tu as acquitté largement ta dette. »

Le pauvre homme, après avoir terminé son récit, avait de nouveau regardé le feu dans une morne méditation. Il aurait paru tout à fait impassible, si les paroles de Georges n'avaient amené sur ses traits un sombre sourire.

« Vous croyez, dit-il, que j'ai expié ma faute et acquitté ma dette? Non, de telles dettes ne s'acquittent pas si vite, et il faut exposer sa vie pour qui nous a fait grâce de la vie. Courir furtivement les montagnes, porter des nouvelles du camp ennemi, indiquer des grottes pour s'y cacher, sire, ce n'est pas chose difficile et cela ne suffit pas. Je sais qu'il me faudra un jour mourir pour lui.... Alors, n'est-ce pas? vous aurez soin de ma femme et de mon enfant. »

Une larme tomba sur sa barbe; mais, comme s'il eût rougi de tant de sensibilité, il cacha son visage dans sa main et continua :

« Mais heureusement, je puis, comme tout guerrier, comme tout homme du peuple, mourir pour lui. Oh! si je pouvais par ma mort le faire rentrer en possession du Wurtemberg, à l'heure même je mourrais avec plaisir! »

Le duc s'était réveillé; il se redressa et jeta autour de lui des regards étonnés, comme s'il avait été transporté par un pouvoir magique dans cette grotte et qu'il vît pour la première fois ces rochers et ces arbres, le maigre feu et ses compagnons éclairés par les flammes. Il mit sa main sur ses yeux, mais il l'ôta bientôt comme pour s'assurer si ces apparitions subsistaient encore. Elles étaient demeurées, et il regarda tantôt l'une, tantôt l'autre avec douleur:

« J'ai perdu aujourd'hui un duché, dit-il; je n'en ai pas été si affecté que de ce réveil : car, en rêve, je l'avais recouvré, et je l'avais trouvé beaucoup plus beau.

— Ne soyez pas injuste, maître, dit Max Stumpf de Schweinsberg en se relevant; ne soyez pas injuste envers ce bienfait de la nature. Que vous seriez malheureux si vous deviez encore être obsédé par le tourment de votre perte pendant le sommeil qui doit réparer vos forces pour vous aider à subir le malheur qui vous accable! Vous vous êtes endormi sombre et morne; maintenant vos traits sont plus adoucis et reposés. Ne devons-nous pas cela à votre rêve?

— Certes, j'aurais voulu ne jamais me réveiller; oh! si j'a-

vais pu continuer à rêver de la sorte pendant des siècles! mon rêve était si beau, si consolant! »

Il appuya son front dans sa main et parut profondément ému. Le vieux chevalier de Lichtenstein avait été réveillé par les voix des interlocuteurs. Connaissant Ulrich, et sachant qu'on ne devait pas le laisser songer à sa perte douloureuse, il approcha de lui et lui dit :

« Eh bien! vous ne voulez pas nous dire ce que vous avez rêvé? Peut-être y trouverons-nous aussi une consolation: car, il faut que je vous le dise, je crois aux rêves quand ils se produisent dans l'âme à un moment sérieux et fatal de notre vie; je crois qu'ils viennent d'en haut pour nous consoler. »

Le duc se tut encore un instant. Il parut réfléchir aux paroles du chevalier; puis il commença à parler en ces termes:

« Mon beau-frère, Guillaume de Bavière, pour me prouver son amitié, m'a incendié aujourd'hui le château de mes pères. Depuis un temps immémorial, les princes de Wurtemberg y ont demeuré, et le pays que nous possédons tient son nom de ce château. Il semble avoir voulu par là allumer une torche funèbre et détruire par ces flammes nos armes, notre mémoire, et jusqu'au nom de Wurtemberg. Et il pourrait presque avoir raison, car mon fils unique, Christophe, encore en bas âge, est loin d'ici: pour mon frère Georges, il n'a pas encore d'enfants. Et moi, je suis battu et chassé: comment puis-je espérer recouvrer jamais mon duché? Eh bien! pendant que, tout délaissé et malheureux, j'étais assis près de ce feu, que je songeais à mon bonheur si rapidement évanoui, et que je me disais que je n'en devais peut-être attribuer la faute qu'à moi seul; enfin, que je songeais sur quelles faibles bases reposaient mes espérances, et que le nom même de Wurtemberg pourrait s'éteindre comme la dernière étincelle des cendres de mon château héréditaire, je succombai à la douleur, et je sentis plus amèrement que jamais les coups de ma fatale destinée. Mais, de même qu'en veillant mon âme planait avec un triste désir sur les hauteurs de la montagne enflammée et autour des ruines fumantes de Wurtemberg, de même mon esprit y demeurait aussi en rêve. »

Ulrich s'arrêta. Il semblait qu'une image trop grande, trop belle, remplissait son âme, pour qu'il pût la décrire avec des lèvres mortelles. Une douce quiétude était répandue sur les traits du malheureux prince, et un éclat merveilleux sortait de ses yeux élevés vers le ciel. Les hommes placés autour de lui le contemplaient avec surprise, et, suspendus à ses lèvres, ils prêtaient l'oreille à des paroles qui semblaient leur présager une importante révélation.

« Écoutez la suite, continua-t-il; je plongeais mes regards dans la belle vallée du Neckar. La rivière coulait comme autrefois en belles ondes bleues; mais la vallée et les montagnes me parurent plus riantes, plus brillantes. Les bois sur les hauteurs avaient disparu; on ne voyait plus de prés; d'un coteau à l'autre, on voyait s'étendre de grands vignobles, et dans la vallée on découvrait des arbres fruitiers et de beaux et innombrables jardins en fleur, et je contemplais avec ivresse ce beau spectacle, et je ne pouvais pas me lasser de l'admirer. Le soleil était plus radieux, le ciel plus beau et plus pur, le pampre des vignes et la verdure des arbres étaient plus brillants qu'en ce jour. Et, quand j'élevai mes regards ivres de joie et que je les promenai au delà du Neckar, j'aperçus sur une éminence près de la rivière un superbe château se mirant dans l'eau à l'éclat du soleil levant. Il se présentait si beau et si calme, que son aspect fit du bien à mon âme. Ni fossés et murailles, ni tours et créneaux, ni herse et pont-levis ne rappelaient les anciennes dissensions des peuples et les destinées incertaines et changeantes des mortels. Et quand, étonné de la profonde paix qui régnait dans la paisible vallée et dans le château sans défense, je regardai autour de moi, les murailles de mon château avaient aussi disparu. En cela, au moins, mon rêve ne me trompait pas, car j'avais vu la veille tomber les créneaux et crouler le donjon où jadis ma bannière flottait dans les airs. On n'apercevait plus aucune pierre de Wurtemberg; mais il y avait là un temple avec des colonnes et une coupole comme on en trouve à Rome et en Grèce. J'étais à me demander comment tout cela s'était fait si subitement, quand je vis non loin de moi des hommes vêtus d'un costume étranger qui contemplaient le pays. Un de ces hommes attira surtout mon atten-

tion ; il tenait un beau garçon par la main, et lui montrait la vallée à ses pieds et les montagnes d'alentour, et la rivière et les villes et les villages auprès et au loin. Je contemplai cet homme, et je reconnus en lui les traits de mon frère Georges[1]; il me semblait qu'il devait appartenir à ma race et être un Wurtemberg. Il descendit avec l'enfant dans la vallée, les autres hommes le suivirent à distance respectueuse. J'arrêtai le dernier du cortége et je lui demandai quel était celui qui avait montré le pays à l'enfant : « C'est le « roi, » répondit-il en continuant à descendre la montagne. »

Le duc se tut et regarda les chevaliers d'un air interrogateur, comme pour leur demander leur opinion; ils restèrent longtemps dans le silence; enfin le chevalier de Lichtenstein prit la parole et dit :

« J'ai soixante-cinq ans, et j'ai vu et entendu bien des choses en ce monde; il y en avait plusieurs dont l'esprit pouvait être surpris, et dans lesquelles une âme pieuse reconnaissait le doigt de Dieu. Croyez-moi, les rêves aussi viennent de Dieu, car rien sur la terre ne se fait sans motif. Dans les anciens temps, il y a eu des voyants et des prophètes. Pourquoi de nos jours le Seigneur miséricordieux n'enverrait-il pas un de ses saints sur la terre pour ouvrir à un malheureux en rêve les sombres portes de l'avenir, et pour lui montrer en perspective des jours plus heureux? Soyez donc plein de confiance! L'ennemi a brûlé votre château; vous avez perdu un duché en un seul jour ; cependant votre nom ne s'éteindra pas, et votre mémoire ne s'effacera pas dans le Wurtemberg.

— Un roi!... dit le duc d'un air pensif. N'est-il pas téméraire à moi, au moment où je suis obligé de m'exiler, de songer à un roi de ma race? Ne serait-ce pas l'enfer qui se jouerait ainsi de nous en rêve pour nous tromper ensuite d'une manière plus amère ?

— Pourquoi douteriez-vous de l'avenir? dit Schweinsberg en souriant. Un de vos glorieux ancêtres qui siégeaient au

1. Le comte Georges de Wurtemberg et de Montbéliard, frère d'Ulrich, est la souche de la famille de Wurtemberg actuellement régnante. Son fils fut Frédéric, duc régnant, qui obtint le duché lorsque Louis, fils de Christophe, mourut sans descendants mâles.

château de Wurtemberg se serait-il jamais imaginé que ses petits-fils seraient un jour ducs et que ce vaste et beau pays porterait le nom de Wurtemberg? Regardez votre rêve comme un indice du destin qui veut que votre nom se perpétue dans ce pays, et que, dans un avenir éloigné, les souverains de Wurtemberg portent encore les traits de votre race.

— Eh bien, j'espère donc, répondit Ulrich de Wurtemberg, que nous rentrerons encore dans la possession de notre duché, quelque tristes que paraissent nos destinées. Puissent nos petits-fils ne jamais voir des temps comme les nôtres! puisse-t-on pouvoir dire aussi d'eux : « Ils sont *intrépides!* »

— Et *fidèles*, dit le paysan en appuyant sur ces mots. Mais il est temps, monseigneur, ajouta-t-il en se levant, que vous parties. L'aurore approche, et il faut que nous ayons passé le Neckar avant qu'il fasse jour. »

Ils se levèrent et s'armèrent. Les chevaux furent amenés; les chevaliers montèrent en selle; le ménétrier alla devant pour leur montrer le chemin hors du ravin. La fuite du duc offrait de grands dangers, car la ligue cherchait par tous les moyens à se saisir de lui. Pour arriver à un chemin par lequel il pût échapper sûrement à ses ennemis, il se vit forcé de passer encore une fois le Neckar. Ce passage ne pouvait pas non plus s'effectuer sans péril. Une forte pluie d'orage ayant grossi la rivière, il ne semblait pas possible de la traverser à cheval; quant aux ponts, ils avaient été occupés en grande partie par les troupes de la ligue. Mais Jean avait appris par des hommes sûrs que le pont de Kœngen était encore libre; sans doute, on ne s'était pas donné la peine de l'occuper, parce qu'il était trop près du camp d'Esslingen et du camp ennemi, pour que l'on supposât que le duc y passerait. Ce chemin paraissait donc, à cause du grand danger qu'il présentait, offrir le plus de chances de sécurité. Ulrich l'ayant choisi, tous avancèrent en silence et avec précaution vers le Neckar.

Au nord, ils sortirent de la forêt et arrivèrent dans la plaine; l'aurore bordait déjà l'horizon. Ayant devant eux un meilleur chemin, ils chevauchèrent plus vite. Bientôt ils virent briller le Neckar; ils approchaient déjà du pont aux

hautes arches, lorsque Georges, en se retournant, aperçut une troupe de cavaliers débouchant de côté derrière eux. Il en avertit ses compagnons ; ceux-ci se mirent aussitôt à examiner le détachement, qui pouvait bien se composer de vingt-cinq cavaliers et semblait appartenir à la ligue, car les soldats du duc s'étaient débandés et ne marchaient pas par troupes régulières.

Les cavaliers avançaient tranquillement, sans avoir l'air de prendre garde à la petite compagnie. Cependant la prudence conseillait de gagner au plus vite le pont, où se croisaient trois chemins, avant d'être atteints et interpellés par ces cavaliers. Le ménétrier marcha devant et pressa le pas tant qu'il put. Le duc et les chevaliers le suivirent au trot, et plus ils s'éloignèrent des cavaliers, plus ils se sentaient le cœur léger ; car il n'y en avait pas un seul qui tremblât pour sa vie. Mais tous craignaient pour la liberté d'Ulrich.

On venait d'atteindre le pont et on commençait à le passer ; mais quand le duc et sa suite furent arrivés au milieu de la haute voûte, douze hommes, armés de piques, d'épées et de mousquets, débouchèrent derrière le pont et en occupèrent l'issue. Le duc, se voyant découvert, fit signe à ses compagnons de rebrousser chemin. Lichtenstein et Schweinsberg, les derniers du cortége, tournèrent leurs chevaux ; mais il était déjà trop tard, car les cavaliers de la ligue, qui les avaient suivis par derrière, s'étaient mis au galop et avaient en ce moment atteint et occupé l'entrée du pont.

Il faisait encore trop sombre pour que l'on distinguât bien l'ennemi, mais il ne montra que trop tôt ses intentions hostiles.

« Rendez-vous, duc de Wurtemberg, cria une voix qui ne parut pas inconnue aux chevaliers. Vous voyez, il n'y a pas moyen de fuir.

— Qui es-tu pour croire que Wurtemberg se rendra à toi ? répondit Ulrich avec un rire furieux, en tirant son épée. Tu n'es pas même à cheval ; es-tu chevalier ?

— Je suis le docteur Calmus, répondit la même voix, et je suis tout disposé à vous payer tous les bons offices que vous m'avez rendus. Je suis chevalier. Vous m'avez créé chevalier de l'âne ; mais en échange je vais faire de vous un chevalier

sans cheval. Descendez, vous dis-je, au nom de la très-illustre ligue.

— Jean, fais de la place, dit le duc d'une voix étouffée au ménétrier, qui s'était porté, la hache d'armes levée, entre lui et le docteur; range-toi de côté. Vous, mes amis, joignez-vous à moi, fondons tous à la fois sur eux : peut-être forcerons-nous le passage. »

Mais Georges seul entendit cet ordre du duc, car les deux autres chevaliers avaient occupé à dix pas d'eux l'entrée du pont et tenaient déjà tête aux cavaliers de la ligue, qui essayèrent en vain de se débarrasser des deux chevaliers pour arriver jusqu'au duc. Georges se serra contre Ulrich et voulut fondre avec lui sur le docteur et sa suite; mais les chuchotements du duc n'avaient pas échappé à Calmus.

« Allons, sus! soldats, dit-il; il faut prendre mort ou vif l'homme au manteau vert. »

Il avança avec les lansquenets et attaqua le premier. Son long bras était armé d'une longue pique. Il la leva sur Ulrich, et certes c'en eût été fait du duc, qui dans l'obscurité n'avait pas vu le coup qui lui était destiné, si Jean n'avait prévenu le docteur: car, pendant que celui-ci cherchait à enfoncer la pique dans la poitrine du duc, la hache du ménétrier lui fendait la tête. Calmus tomba de toute sa longueur et en rugissant sur les hommes de sa suite, qui demeurèrent consternés. Le paysan paraissait un terrible champion, car sa hache sifflait toujours dans les airs, et il l'agitait çà et là comme une plume. Ils reculèrent de quelques pas. Georges profita de ce moment pour arracher le manteau vert des épaules du duc et pour le jeter sur les siennes. Il lui dit en même temps tout bas d'éperonner son cheval et de s'élancer par-dessus le parapet du pont. Le duc jeta un regard sur les ondes impétueuses du Neckar, et puis leva ses yeux vers le ciel. Il ne paraissait pas qu'il y eût d'autre moyen de salut, et il aimait mieux risquer le saut périlleux que de tomber au pouvoir de ses ennemis. Mais l'aspect qui s'offrit à lui dans ce terrible moment l'arrêta malgré lui.

Les lansquenets avancèrent avec leurs piques. Le ménétrier tenait toujours, quoiqu'il saignât de plusieurs blessures, et abattait les piques avec sa hache. Ses yeux étincelaient,

ses traits hardis portaient l'expression d'un véritable enthousiasme, et le sourire qui était sur ses lèvres n'était pas celui du désespoir; non, son âme courageuse ne tressaillit pas à l'approche de la mort; il la voyait venir avec une joie orgueilleuse, comme si elle était le prix du combat pour lequel il s'était exposé à tant de peines et tant de dangers. Il terrassa encore un ennemi de sa forte hache, lorsqu'un des lansquenets lui enfonça sa hallebarde dans la poitrine, dans cette poitrine fidèle qui, encore au moment de la mort, fut un bouclier pour le malheureux prince, à qui jamais cœur plus dévoué ne s'était attaché. Il chancela, s'affaissa et fixa son œil mourant sur son maître :

« Monseigneur le duc, nous sommes quittes, » dit-il gaiement, et il baissa la tête pour mourir.

Par-dessus son corps les lansquenets avancèrent en poussant des cris de joie. A ce moment Georges se jeta au milieu des assaillants, son glaive siffla dans l'air, et, toutes les fois qu'il tomba, un des ennemis roula dans la poussière. C'était le dernier bouclier du duc Ulrich de Wurtemberg. Si celui-ci lui était enlevé, la captivité ou la mort devenait inévitable. Aussi eut-il recours au suprême moyen. Il jeta encore un regard voilé de larmes sur le corps de l'homme qui avait scellé sa fidélité de sa mort; puis il tira son coursier de côté en le faisant cabrer d'un coup d'éperon, et, d'un saut majestueux, le noble coursier s'élança par-dessus le parapet du pont, et emporta son cavalier à travers les flots du Neckar.

Georges suspendit le combat pour suivre des yeux son maître. Le cheval et le cavalier étaient allés au fond, mais le puissant animal lutta avec force contre les tourbillons, revint sur l'eau, et descendit la rivière en nageant avec le duc aussi bien qu'aurait pu faire la meilleure barque. Tout cela fut l'affaire de quelques instants; quelques hommes voulurent s'élancer vers le rivage pour s'emparer du hardi cavalier, mais un de ceux qui étaient le plus près de Georges leur cria :

« Laissez-le nager, nous n'avons que faire de celui-là. Voici l'oiseau vert; saisissons l'homme au manteau vert. »

Georges leva avec reconnaissance ses regards vers le ciel. Il baissa son glaive et se rendit aux soldats de la ligue. Ils

formèrent un cercle autour de lui, et lui permirent d'approcher du cadavre de l'homme qui leur avait été si fatal. Georges saisit la main déjà glacée, mais tenant toujours la hache sanglante. Il chercha si le fidèle cœur battait encore, mais le coup mortel de la lance n'avait que trop bien frappé. L'œil, autrefois si vif et si audacieux, était éteint; elle était close, la bouche qui, dans les moments les plus tristes, avait encore une expression mâle et enjouée. Ses traits étaient roidis; mais autour de ses lèvres errait encore le sourire qui accompagnait son dernier adieu à son maître. Les larmes de Georges tombèrent sur le corps du fidèle ménétrier; il lui serra encore une fois la main, lui ferma les yeux et s'élança sur son cheval pour suivre les soldats, comme captif, au camp ennemi.

XI

Pour le soldat oh! le beau jour,
Que le jour béni du retour,
Qui lui rend enfin la patrie
Et tous les bonheurs de la vie!
Heureux surtout qui voit s'ouvrir
Porte chère à son souvenir,
Et deux bras aimés qui l'enlacent
Et de l'embrasser ne se lassent!

SCHILLER.

Après une marche de près de trois heures, la troupe des lansquenets, conduisant au milieu d'eux leur prisonnier, approcha du camp. Ils n'avaient pas osé s'entretenir à haute voix, mais leurs mines annonçaient un grand triomphe, et il n'échappa pas à l'oreille fine de Georges qu'en causant tout bas ils calculaient le gain qu'ils tireraient de la capture du duc au manteau vert. Un sentiment de joie agita la poitrine du jeune homme : il croyait pouvoir espérer que par son hardi sacrifice il avait donné au malheureux prince le temps de se sauver. Ce n'est qu'en pensant à Marie que sa joie était troublée par moments. Quel devait avoir été son chagrin

en apprenant l'issue de la bataille! Par des émissaires fidèles il lui avait bien fait savoir qu'il était sorti sain et sauf du combat; mais il n'ignorait pas que le triste dénoûment des destinées de Wurtemberg affecterait profondément son âme, que ses regards craintifs le suivraient au milieu des périls de la fuite, et qu'à tout instant, dans l'impatience de ses désirs, elle prononçait son nom et le rappelait auprès d'elle!

Et pouvait-il espérer que cette fois la ligue lui rendrait la liberté aussi facilement qu'à Ulm? Fait prisonnier les armes à la main, connu comme ami zélé du duc, ne devait-il pas s'attendre à une longue captivité et à de cruels traitements? La vue des postes extérieurs du camp interrompit ces sombres pensées. Les lansquenets dépêchèrent un des leurs auprès des chefs de la ligue pour les prévenir de leur capture, et pour demander où ils devaient conduire leur prisonnier. Il désirait rencontrer Frondsberg, car il espérait que ce noble ami de son père lui aurait gardé de la bienveillance, et que du moins il le jugerait avec plus d'équité que Waldbourg et tant d'autres, qui autrefois ne lui voulaient que du mal.

Le lansquenet revint dire que le prisonnier devait être amené sans bruit à la grande tente, où les chefs tenaient conseil de guerre. On prit un chemin de côté, et les hommes d'armes engagèrent Georges à baisser sa visière pour ne pas être reconnu avant de paraître devant le conseil. Il se soumit volontiers à cette demande, car rien ne lui était plus insupportable que d'être obligé de s'exposer aux regards haineux d'hommes curieux ou méchants. Ils arrivèrent enfin à la grande tente, où se trouvaient des serviteurs de toute espèce. Les diverses couleurs et écharpes dont ils étaient ornés faisaient présager qu'il devait y avoir sous la tente une grande réunion de nobles, seigneurs et chevaliers.

Déjà la nouvelle s'était répandue parmi eux qu'un personnage considérable avait été fait prisonnier; aussi se pressèrent-ils autour de Georges quand celui-ci s'élança de sa selle, et ils paraissaient vouloir percer d'un œil avide les ouvertures de la visière pour contempler les traits du prisonnier. Un page chercha à écarter la foule, et il fut forcé

de recourir à l'autorité des chefs de la ligue pour fendre cette masse serrée et pour frayer au prisonnier un passage dans l'intérieur de la tente. Trois des lansquenets qui l'avaient accompagné, purent le suivre; ils brûlaient de joie, et ils croyaient qu'ils allaient recevoir aussitôt les florins d'or promis pour la capture du duc de Wurtemberg.

Le dernier rideau s'ouvrit. Georges entra courageusement et d'un pas ferme; il examina les hommes qui devaient décider de son sort. C'étaient des figures bien connues, qui le contemplaient d'un air interrogateur et pénétrant. Les regards sombres et hostiles de Waldbourg n'avaient pas échappé à sa mémoire, et aujourd'hui leur expression moqueuse et presque ironique ne lui présageait rien de bon.

Sickingen, Alban de Closen, Hutten, tous siégeaient devant lui comme autrefois, quand il dit adieu à tout jamais à la ligue. Mais que les choses avaient changé depuis !

Deux larmes remplirent ses yeux quand ils tombèrent sur ces traits respectables qui s'étaient gravés profondément dans son cœur reconnaissant. Ce n'était point l'ironie ni une joie maligne qui se peignait sur la figure de Georges de Frondsberg. Non, il vit approcher le prisonnier avec cette expression de douleur grave et digne, dont un homme noble et généreux accueille un vaillant ennemi trahi par la fortune.

Quand Georges se trouva en face de ses juges, Waldbourg prit la parole et dit :

« La ligue de Souabe a donc enfin l'honneur de voir devant elle l'illustre duc de Wurtemberg. Sans doute l'invitation que nous lui avons adressée ne fut pas des plus polies; mais....

— Vous vous trompez, » dit Georges de Sturmfeder en levant la visière de son casque.

A la vue des beaux traits du jeune chevalier, les conseillers de la ligue tressaillirent comme s'ils voyaient le bouclier de Minerve avec la tête de Méduse.

« Ah ! traîtres, chiens, misérables et lâches coquins ! cria Waldbourg aux trois lansquenets. Que nous amenez-vous, au lieu du duc, ce damoiseau dont l'aspect m'échauffe la bile? Vite, où est-il? Parlez ! »

Les hommes d'armes pâlirent.

« Comment, ce n'est pas lui? demandèrent-ils avec anxiété. Cependant il porte bien le manteau vert. »

Waldbourg frémit de rage et ses yeux étincelaient. Il voulut se précipiter sur les lansquenets pour les étrangler, mais les autres chevaliers l'en empêchèrent.

Hutten, pâle de colère, mais plus calme que Waldbourg, demanda :

« Où est le docteur Calmus? Qu'il vienne nous rendre compte de l'expédition dont il s'est chargé.

— Ah! sire, dit un des lansquenets, celui-là ne vous rendra plus compte de rien; il est étendu mort sur le pont de Kœngen.

— Mort! cria Sickingen. Et le duc échappé! Et comment? parlez, coquins!

— Nous nous tenions, par ordre du docteur, en embuscade près du pont. Il ne faisait pas encore jour, quand nous entendîmes le bruit des pas de quatre coursiers qui approchaient du pont. En même temps nous entendîmes le signal que devaient nous donner, de l'autre côté de la rivière, les cavaliers, quand les hommes du duc sortiraient de la forêt. « Voilà le moment, » dit Calmus. Nous nous levâmes aussitôt et nous occupâmes l'issue du pont. Autant que nous pûmes distinguer dans le demi-jour, il y avait quatre cavaliers et un paysan; les deux cavaliers de derrière se retournèrent et attaquèrent nos cavaliers; les deux de devant et le paysan fondirent sur nous. Mais nous leur opposâmes nos lances, et le docteur leur cria de se rendre. Aussitôt ils nous chargèrent avec fureur. Le docteur nous dit : « C'est l'homme au manteau vert qu'il faut saisir, » et nous fûmes sur le point de le prendre. Mais le paysan, ou plutôt le diable en personne, terrassa le docteur et encore deux des nôtres. En ce moment un de nos soldats enfonça sa hallebarde dans le corps du paysan, qui tomba mort, et puis nous nous jetâmes sur les cavaliers, comme nous l'avait ordonné le docteur; nous saisîmes l'homme au manteau vert, tandis que son compagnon s'élançait avec son cheval, par-dessus le parapet du pont, dans le Neckar, et se sauvait à la nage. Nous le laissâmes partir, car nous tenions l'homme au manteau vert qu'on nous avait dit de prendre.

— C'était Ulrich! et personne autre, cria Albert de Closen. Par-dessus le pont dans le Neckar! personne n'en aurait fait autant!

— Il faut courir après lui, cria Waldbourg. Que toute la cavalerie monte à cheval et explore les rives du Neckar. Moi-même je vais....

— Oh! seigneur, répondit un des lansquenets, vous arriveriez trop tard. Il y a trois heures que nous avons quitté le pont; il a une grande avance, et il connaît le pays mieux que tous vos cavaliers.

— Maraud, tu voudrais encore me railler! Vous l'avez laissé échapper, je m'en prends à vous. Qu'on appelle la garde; je vous ferai pendre.

— Modérez-vous, dit Frondsberg, la faute n'est pas à ces pauvres diables; ils auraient bien aimé de gagner la prime offerte pour la capture du duc. C'est la faute du docteur, et vous entendez qu'il l'a payée de sa vie.

— C'est donc vous qui avez joué aujourd'hui le rôle du duc? dit alors Waldbourg à Georges, qui avait regardé cette scène en silence. Faut-il donc, blanc-bec, que vous vous trouviez toujours sur mon chemin? Le diable vous fourre partout où on n'a que faire de vous. Ce n'est pas la première fois que vous contrecarrez mes projets.

— Si c'est vous, monsieur le truchsess, répondit Georges, qui avez voulu faire assassiner le duc à Reuffen, je me suis, en effet, trouvé sur votre chemin, et ce sont vos hommes d'armes qui m'ont renversé. »

Les chevaliers, étonnés de ce discours, regardèrent Waldbourg d'un air interrogateur. Il rougit, on ne savait si c'était de colère ou de honte, et répondit :

« Que parlez-vous là de Reuffen? Je n'en ai pas la moindre connaissance. Mais aussi, si c'est vrai, j'aurais voulu que vous ne vous fussiez jamais relevé pour paraître aujourd'hui devant moi. Cependant tout est pour le mieux. Vous vous êtes montré ennemi acharné de la ligue; vous avez agi secrètement et publiquement en faveur du duc proscrit: vous êtes donc complice de sa fuite, et responsable envers la ligue et envers l'Empire. D'ailleurs, vous avez été pris aujourd'hui les armes à la main. Vous encourez la peine de haute tra-

hison envers la très-illustre ligue du pays de Souabe et de Franconie.

— Cela me semble une accusation ridicule, répondit Georges d'un ton courageux. Vous savez bien quand et où je me suis détaché de la ligue. Vous m'avez fait jurer de ne pas violer la paix pendant quinze jours, et, aussi vrai que Dieu est au-dessus de nous, j'ai tenu ma promesse. Ce que j'ai fait ensuite, vous n'avez pas le droit de m'en demander compte. Je n'étais plus engagé vis-à-vis de vous. Quant à avoir été pris les armes à la main, je vous demande, messeigneurs, quel est le chevalier qui, attaqué par six ou huit hommes, ne défendra pas ses jours? Je veux être traité en chevalier captif, et je vous offre de garder la paix pendant six semaines; vous ne pouvez pas m'en demander davantage.

— Vous voudriez nous faire la loi? Vous avez été à bonne école chez l'orgueilleux duc; je crois l'entendre parler par votre bouche. Mais vous ne ferez pas un seul pas pour joindre votre clique, que vous n'ayez indiqué où se trouve le vieux renard, votre beau-père, et quel chemin a pris le duc.

— Le chevalier de Lichtenstein a été fait prisonnier par vos cavaliers; quant au chemin que le duc a pris, je puis affirmer sur ma parole que je ne le sais pas.

— Vous demandez à être traité en chevalier captif, s'écria Waldbourg en riant d'un rire méchant; vous vous trompez singulièrement. Montrez d'abord où vous avez gagné les éperons d'or. Non; des gens de votre espèce, nous les jetons dans le plus profond de nos cachots; et c'est par vous que je commencerai.

— Je pense que c'est inutile, interrompit Frondsberg; je sais que Georges de Sturmfeder a été fait chevalier. D'ailleurs, il a sauvé la vie à un gentilhomme de la ligue: vous vous rappelez bien la déclaration de Dietrich de Kraft. C'est grâce à l'intervention de ce chevalier que Kraft a échappé à une mort ignominieuse et a recouvré même la liberté. Il peut demander à être traité comme Dietrich de Kraft.

— Je sais que vous avez toujours pris fait et cause pour lui, et que vous l'avez traité comme votre Benjamin. Mais, cette fois-ci, cela ne lui sera d'aucun secours; on le mènera à la tour d'Esslingen, et à l'instant même....

— Je me porte caution pour lui, et ma parole a autant de poids que la vôtre. Nous allons décider du sort du prisonnier à la majorité des voix. En attendant, qu'on le conduise dans ma tente. »

Georges jeta un regard reconnaissant sur les respectables traits de l'homme qui, cette fois encore, le sauvait du danger dont il était menacé. Waldbourg fit signe aux lansquenets d'exécuter les ordres du capitaine, et Georges les suivit à travers les allées du camp jusqu'à la tente de Frondsberg.

Quelques instants après parut devant Georges l'homme à qui il devait tout. Il voulut le remercier et ne savait pas s'il devait lui adresser des marques de respect; mais Frondsberg le regarda en souriant et le serra dans ses bras.

« Pas de remercîments, pas d'excuses, dit-il. Je prévoyais tout cela quand je t'ai dit adieu à Ulm; mais toi tu ne voulais pas le croire, et tu comptais t'ensevelir dans le château de tes pères. Je ne saurais te faire des reproches; crois-moi, le camp et la guerre ne m'ont pas assez endurci le cœur pour que je puisse oublier quel puissant attrait a l'amour.

— Mon ami, mon père! s'écria Georges en rougissant de plaisir.

— Oui, je le suis, l'ami de ton père, et je t'aime comme un fils. Aussi j'ai été souvent fier de toi, bien que tu combattisses dans les rangs ennemis. Malgré ta jeunesse, ton nom était prononcé avec respect, car le courage et la fidélité s'honorent aussi dans un ennemi. Et, crois-moi, la plupart d'entre nous ont été contents que le duc se soit échappé. Qu'aurions-nous fait de lui? Waldbourg se serait peut-être porté à un acte irréfléchi, dont nous aurions eu tous à nous repentir.

— Et quel sera mon sort? demanda Georges. Serai-je longtemps retenu captif? Où est le chevalier de Lichtenstein? Et ma femme ne pourra pas venir me voir? »

Frondsberg sourit d'un air mystérieux:

« Cela sera difficile, dit-il: une escorte sûre te conduira dans une forteresse, et tu seras remis entre les mains d'un gardien qui te surveillera sévèrement et qui ne te laissera pas partir de sitôt. Mais ne te tourmente pas, le chevalier

sera conduit à la même forteresse que toi, et vous jurerez de ne pas violer la paix pendant un an. »

A ce moment, Frondsberg fut interrompu par trois hommes qui se précipitèrent dans la tente. C'étaient le commandant de Breitenstein et Dietrich de Kraft, amenant avec eux le chevalier de Lichtenstein.

« Est-ce que je te tiens de nouveau, brave garçon! dit Breitenstein en lui serrant la main. Tu fais de jolis coups! Ton vieil oncle m'avait recommandé de faire de toi un vaillant champion et un noble soutien de la ligue. Et puis, tu passes à l'ennemi, tu nous frappes d'estoc et de taille, et hier, par ton hardi coup de main contre notre artillerie, tu aurais presque gagné la bataille.

— Chacun agit à sa manière, reprit Frondsberg; mais, bien que dans les rangs de l'ennemi, il nous a fait honneur.»

Le chevalier de Lichtenstein embrassa son fils.

« Il est en sûreté, » lui dit-il tout bas, tandis que ses yeux brillaient de joie d'avoir contribué à la fuite du malheureux prince.

Les regards du vieux chevalier tombèrent alors sur le manteau vert toujours pendu aux épaules de Georges. Il le regarda de plus près avec surprise, et dit ensuite d'un ton ému :

« Ah! maintenant je comprends comment tout s'est passé, et une larme de joie brilla dans ses cils gris. Ils t'ont pris pour lui. Que serait-il devenu, si ton courage avait fléchi un seul instant? Tu as fait plus que nous tous. Tu as été vainqueur, bien qu'on nous appelle à présent les vaincus. Viens sur mon cœur, mon digne fils!

— Et Max Stumpf de Schweinsberg? demanda Georges. Est-il aussi prisonnier?

— Il s'est frayé un passage à travers l'ennemi. Qui, d'ailleurs, résisterait à ses coups? Mes vieux os sont brisés ; je ne puis plus servir à grand'chose; mais lui a suivi le duc, et il lui sera d'un plus grand secours que cinquante cavaliers. Mais je n'ai pas vu le ménétrier. Dites-moi, comment est-il sorti de la lutte?

— Comme un héros, répondit le jeune homme agité d'un douloureux souvenir. Il est étendu sur le pont, tué d'un coup de hallebarde.

— Tué? dit Lichtenstein d'une voix tremblante. Cette âme fidèle! Mais il a agi en brave; il est mort noblement, comme il convient à des hommes! »

Frondsberg, s'étant approché des chevaliers, les interrompit par ces mots :

« Que vous me paraissez abattu! Soyez courageux et plein de confiance, Lichtenstein! La fortune de la guerre est changeante, et Ulrich recouvrera probablement aussi son duché Peut-être vaut-il mieux pour lui que nous l'envoyions encore pendant quelque temps à l'étranger. Quittez votre casque et votre cuirasse. Le combat, en guise de déjeuner, ne vous aura pas ôté l'appétit pour le dîner. Asseyez-vous à côté de nous. J'attends vers midi le gardien sous la sauvegarde duquel vous devez être envoyé à la forteresse. Jusque-là, livrons-nous à table au plaisir d'être réunis.

— Voilà une proposition qui se laisse entendre, s'écria Breittenstein. A table, messieurs! Ma foi, Georges, je n'ai plus mangé en ta compagnie depuis le repas que nous avons fait dans la salle de l'hôtel de ville à Ulm. Viens, rattrapons bravement le temps perdu! »

Jean de Breitenstein attira Georges à côté de lui. Les autres suivirent son exemple. Les valets servirent un bon repas, et un vin généreux fit oublier à Lichtenstein et à son fils qu'ils étaient dans une fâcheuse position au milieu du camp ennemi, qu'ils allaient au-devant d'une destinée incertaine, et, s'ils interprétaient bien les discours de Frondsberg, au-devant d'une longue captivité. Vers la fin du repas, on vint demander Frondsberg ; mais il ne tarda pas à rentrer, et dit à ses convives d'une voix sérieuse:

« Quelque plaisir que j'eusse eu à vous garder, mes chers amis, il faut absolument que vous partiez. Le gardien à qui je dois vous remettre est arrivé, et il faut vous hâter, si vous voulez arriver aujourd'hui à la forteresse.

— Ce gardien est-il chevalier? demanda Lichtenstein en fronçant ses sourcils d'un air sombre. J'espère qu'on aura eu égard à notre rang, et qu'on nous aura donné une compagnie convenable.

— Il n'est pas chevalier, répondit Frondsberg en souriant,

mais vous aurez une compagnie convenable, vous allez vous en convaincre par vous-même. »

Il ouvrit à ces mots le rideau de la tente, et on vit apparaître les traits gracieux de Marie. Elle se jeta en pleurant de joie dans les bras de son mari, et le vieux père demeura muet de surprise et d'émotion; il baisa sa fille sur le front et serra la main du digne Frondsberg.

« Voilà votre gardien, dit ce noble ami, et Lichtenstein est la forteresse où elle doit vous garder prisonniers. Je vois à ses yeux qu'elle n'usera pas de trop de rigueur envers le jeune captif, et que le vieux chevalier n'aura pas à se plaindre d'elle. Mais je vous le conseille, ma chère dame, veillez de près sur vos prisonniers, ne les laissez plus sortir du château, ne souffrez pas qu'ils renouent des intelligences avec certaines gens; vous en répondez sur votre tête!

— Mais, cher seigneur, répondit Marie en serrant Georges plus fortement sur son cœur et en regardant avec un gracieux sourire le grave guerrier, songez que c'est mon seigneur et maître; comment puis-je lui ordonner quelque chose?

— C'est pourquoi prenez garde de ne plus le perdre; attachez-le bien par des liens d'amour, pour qu'il ne vous échappe pas; il ne change que trop souvent de couleur, nous en avons des preuves.

— Je n'ai porté qu'une seule couleur, mon ami et mon père, répliqua le jeune homme en regardant les beaux yeux de sa femme et l'écharpe qui flottait autour de sa poitrine. Je n'en ai qu'une, et je lui suis fidèle!

— S'il en est ainsi, ne t'attache dorénavant qu'à elle seule, dit Frondsberg en lui tendant la main. Adieu! les chevaux attendent devant la tente; conduisez vos prisonniers à la forteresse, belle dame, et gardez un bon souvenir du vieux Frondsberg. »

Marie se sépara de cet ami généreux les larmes aux yeux. Les hommes aussi lui serrèrent la main avec une vive émotion, car ils savaient bien que sans son entremise le sort qu'on leur réservait n'aurait pas été si doux! Frondsberg les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent disparu à l'extrémité de la rue.

« Il est entre bonnes mains, dit-il ensuite à Breitenstein. Vraiment la bénédiction de son père repose sur lui. Une bonne et belle femme, et un château comme on en voit peu en Souabe.

— Oui, oui! répondit Jean de Breitenstein, il a été plus heureux que sage; mais celui qui a la chance pour lui épouse une riche fiancée! Je suis arrivé à l'âge de cinquante ans et je cherche toujours une femme. Et vous aussi, sire Dietrich de Kraft, n'est-ce pas?

— Nullement. au contraire, répondit celui-ci comme sortant d'un rêve. Quand on voit un tel couple, on sait ce qu'on a à faire. A l'heure même je me mets dans ma litière, je vais à Ulm et j'épouse ma cousine. Adieu, messeigneurs. »

ÉPILOGUE.

Quand la ligue de Souabe eut reconquis le Wurtemberg, elle y rétablit son autorité et gouverna le pays comme pendant l'été de l'année 1519. Les partisans du duc expulsé furent forcés de jurer qu'ils ne troubleraient pas la paix, et furent exilés dans leurs châteaux. Georges de Sturmfeder et sa famille, frappés du même sort, vécurent dans la retraite de Lichtenstein, et, dans leur paisible bonheur domestique, Marie et Georges se créèrent une existence toute nouvelle.

Souvent, quand des fenêtres du château ils contemplaient les belles campagnes de Wurtemberg, ils songeaient au malheureux prince qui autrefois avait embrassé du regard avec eux le beau pays sur lequel il régnait, et puis ils songeaient encore à l'enchaînement de ses destinées, et comme par une singulière disposition du ciel leur propre sort était lié à celui de ce prince; et, tout en s'avouant que leur bonheur n'aurait pas été assuré ni sitôt ni si bien sans cet enchaînement, leur joie était cependant troublée par la pensée que celui à qui ils devaient leur félicité, subissait, loin de son pays, les douleurs de l'exil.

Ce ne fut qu'au bout de plusieurs années qu'Ulrich parvint à rentrer dans ses États; Mais quand, instruit par le malheur, il revint comme un prince sage, qu'il respecta les anciens droits et gagna les cœurs de ses sujets, qu'il fit prêcher à son peuple les saintes doctrines qu'il avait entendues loin de sa patrie et qui l'avaient si souvent consolé dans l'adversité, et qu'il unit une croyance réformée aux lois fondamentales de son pays, Georges et Marie reconnurent le doigt de la Providence dans les destinées d'Ulrich de Wurtemberg, et ils bénirent celui qui voile l'avenir aux mortels et qui, ici comme partout, fait succéder la lumière aux ténèbres.

Le nom de Lichtenstein s'éteignit dans le Wurtemberg avec le vieux chevalier; mais, arrivé à une haute vieillesse, il eut encore la joie de voir ses petits-fils en état de porter les armes. C'est ainsi que les hommes et les familles passent sur la terre; les nouvelles générations succèdent aux anciennes, et, après le court espace de cinquante ou de cent ans, on a oublié des hommes honnêtes et de nobles cœurs; le torrent bruyant du temps a emporté leur mémoire, et peu de noms surnagent sur les flots du Léthé dans une lueur incertaine. Mais heureux celui dont les actes ont cette paisible grandeur qui trouve sa récompense en elle-même, et qui, sans être apprécié de son temps et sans demander à passer à la postérité, naît, entre dans la vie et puis disparaît!

Le nom du ménétrier ne retentit plus, et il n'y a que quelques faibles souvenirs de sa vie qui viennent exciter notre attention, quand les pasteurs du pays nous montrent la grotte d'Ulrich et parlent de l'homme qui cacha son malheureux seigneur. C'est ainsi que les traits romanesques de la vie d'Ulrich sont traités de fables. L'historien les repousse comme des parties accessoires, et on ne se les représente que quand on vous parle sur les hauteurs de Lichtenstein du duc qui la nuit venait devant le château, et quand on vous montre sur le pont de Kœngen l'endroit où ce prince intrépide fit ce saut périlleux dans les flots du Neckar.

Et ces traditions nous apparaissent là comme les ombres incertaines qu'une grande figure de la montagne projette

dans les brouillards de la vallée; et le froid observateur sourit quand on veut leur prêter une vie réelle et des couleurs qui transforment leur teinte grise en une image vivante. L'ancien château de Lichtenstein a aussi disparu depuis longtemps, et sur les anciens fondements s'élève une maison de chasse presque aussi légère et aussi ancienne que ces châteaux d'Espagne que l'on construit de nos jours sur d'antiques fondements. Les campagnes fleuries et fertiles du Wurtemberg s'étendent toujours comme autrefois aux yeux ravis, comme au temps où Marie, à côté de son bien-aimé, les contemplait de son château, et où le plus malheureux des princes jetait le dernier regard d'adieu sur son pays du haut des fenêtres de Lichtenstein.

Ils existent encore dans leur ancienne splendeur et leur magnificence, les appartements souterrains qui reçurent jadis le proscrit, et les eaux murmurantes qui se précipitent dans un abîme mystérieux semblent vouloir y raconter les traditions effacées depuis longtemps.

C'est une belle coutume que les habitants de ce pays se mettent en route vers la fête de la Pentecôte pour visiter Lichtenstein et la grotte d'Ulrich; des centaines de beaux enfants de Souabe, et des femmes charmantes accompagnées d'hommes et de jeunes gens, gravissent ces montagnes; ils descendent dans le souterrain, dont les parois de cristal reflètent mille et mille fois les lumières; ils remplissent la grotte de chants et prêtent l'oreille à son écho accompagné du murmure mélodieux des eaux qui se perdent dans l'abîme. Ils admirent les œuvres de la nature, qui se montre si belle sous les doux rayons du soleil et sous la gaie verdure des champs. Puis ils remontent à la lumière, et, en revoyant la clarté du jour, la terre leur semble encore plus belle qu'auparavant. Leur chemin les conduit toujours aux hauteurs de Lichtenstein, et quand les hommes entourés de belles femmes et tenant la coupe à la main contemplent de là les vastes campagnes émaillées de fleurs et éclairées par le soleil, ils célèbrent ces riantes montagnes et leur heureux pays. Alors renaissent à Lichtenstein, comme dans les anciens temps, les chants et l'allégresse, et le choc des coupes réveille l'écho des rochers et avec lui les esprits du château pour

qu'ils planent au-dessus des hôtes joyeux et qu'ils regardent avec eux l'ancien Wurtemberg. Si la noble demoiselle de Lichtenstein, si Georges et le vieux chevalier s'élèvent avec ces esprits, si le fidèle ménétrier sort de sa tombe aux jours du printemps, et, comme il avait l'habitude de le faire pendant sa vie, monte au château pour embellir la fête par ses chants et sa musique : voilà ce que nous ne savons pas ; mais quand, assis sur les rochers au clair de lune, nous contemplions la campagne, quand nous parlions des anciens temps et de leurs traditions, quand le soleil baissait peu à peu et que le petit château seul, riant et bienheureux dans sa solitude, reposait sur ses rochers, entouré de reflets rouges, par les derniers rayons nous croyions, au souffle de l'air de la nuit, au bruissement des arbres, au murmure des feuilles, entendre des voix connues; et il nous semblait qu'elles nous saluaient, qu'elles nous racontaient les vieilles légendes de leur vie et de leurs exploits. Nous avons appris bien des choses dans ces soirées; bien des images se sont éveillées en nous et nous ont semblé prendre des formes réelles. Ce qui peignait, ce qui faisait flotter à nos yeux, ce qui nous murmurait tout bas leurs légendes romantiques, c'é, tait, pensons-nous, *les esprits de Lichtenstein.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Introduction	
Première partie	1
Deuxième partie	114
Troisième partie	237
Épilogue	363

16885

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBL

S

P